28,090/A/1
A.xxxiii.K
2 vol.
coll. complet
Lucerne
Inv. 128
75 fr. 2 vol.

Philippe Heaviet

Impt. 6.es 2. volumes
a Rennes
56238

LA MEDECINE THÉOLOGIQUE,

OU

LA MEDECINE CREÉE,

Telle qu'elle se fait voir ici, sortie des mains de Dieu, Créateur de la Nature, & régie par ses Loix.

OUVRAGE, OU S'EXPLIQUE l'Hygieine par les principes du Méchanisme ; puis par de semblables notions tirées des Sciences les plus propres à perfectionner la Médecine, l'on y développe les idées des vraies Causes des Maladies, de l'Ordre auquel elles appartiennent, & de leurs vrais Remèdes.

On y a joint à la fin les Thèses de Médecine *de l'Auteur de ce Traité.*

TOME PREMIER.

Ludovicus Dubois D. M.

A PARIS,

Chez GUILLAUME CAVELIER, ruë S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, au Lys d'Or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Corporis Medicina, si altiùs rerum originem repetas, non invenitur unde ad homines manare potuerit, nisi à Deo. D. August. Lib. III. De Civit. Dei. Cap. 12. & 37.

PREFACE.

I.

LE TITRE de cet Ouvrage le trahit d'abord ; car une Science qui s'annonce sous un nom aussi connu que celui de *Théologique*, s'explique incontinent, & se définit. Ce seroit donc, ce semble, un nom emprunté de la Théologie, dont on voudroit ici faire honneur à la Médecine, pour la réhausser, ou la relever des imputations humiliantes & calomnieuses, dont, comme parle Hippocrate, la plus noble des Sciences se trouve noircie, & rabaissée au-dessous de toutes les autres : *Omnium profectò artium Medicina nobilissima, verùm propter.... eorum ignorantiam qui temerè judicant, omnibus artibus longè inferior habetur.* * Car en associant la Médecine à la Théologie, ce seroit comme vouloir

Raison du titre de ce Traité.

* *Hippocr.* Lex.

faire prendre le change aux esprits, en les assujettissant en faveur de la Médecine à des égards qui tinssent du respect qui est acquis à la Théologie ; mais cette idée se ressentiroit de la flatterie, infiniment éloignée des raisons d'estime qui attachent avec justice à ce que l'on aime, *hoc ipsum amantis est, non onerare laudibus* (a). Ces sortes de moyens d'une éloquence étudiée paroîtroient usés aux esprits prévenus, ou échoüés dans les éloges faits à l'honneur de la Médecine, sans lui avoir regagné son honneur, par les Sçavans du premier ordre, tels que sont les *Erasme*, les *Naudé*, les *Cardan*, les *Mélanchton*, & *Beverovicius* lui-même, qui nous a conservé (b) toutes ces excellentes pieces ; puisqu'après tant de raisons d'estime élegamment déduites par ces sçavans Maîtres en éloquence, la Médecine n'en a pas été moins insultée dans le public. L'on a donc crû devoir prendre une autre voye, pour obliger les esprits les plus prévenus à rendre à la Médecine la justice & l'hon-

Autre maniere de justifier la Medecine que par l'éloquence.

(a) *Plin.* Epist. p. 60.
(b) *Beverovic.* Epistol.

heur qui lui ſont dûs ; c'eſt celle d'en venir à faire ſentir le fond de dignité & de nobleſſe qui eſt eſſentiellement attachée à la Médecine, plûtôt qu'à recommencer des diſcours, ou réïterer des termes ſéduiſans ou des expreſſions flateuſes : *Ad rerum pondera & dignitates pergendum eſt (& penetralia) non ad vocularum amœnitatem, nec ad verborum venuſtates diverſitandum* (*a*). Ayant ſenti d'ailleurs ce qui nous manque d'éloquence & de ſtile oratoire, dont il faut un ſi grand fond pour bien éxécuter une piece d'éloquence : *Orationi....parva gratia, niſi eloquentia ſit ſumma* (*b*) ; nous nous ſommes rabaiſſez vers le narré hiſtorique, qui eſt plus à la portée de tous les eſprits, & qui ſe ſouffre quand il eſt ſincere, autant foiblement fut-il executé, *hiſtoria quoquo modo ſcripta delectat* (*c*). Cette maniere de juſtifier la Médecine nous a paru d'autant plus convenable, » qu'elle tient plus de « l'ordre géometrique, qui a toûjours « eu tant de ſuccès dans les diſcours « Eloquence de faits.

(*a*) *Aul. Gell.* p. 435.
(*b*) *Plin.* Epiſt. p. 175.
(*c*) *Id.* ibid.

» les plus persuasifs, parce que c'est » l'ordre de la raison, qui veut que » l'on commence par des choses ou » connuës d'elles-mêmes, comme les » premiers principes, ou déja prou- » vées, ou reçûës & supposées par » ceux à qui l'on parle (*a*). . . Agir » sur ce principe, c'est ne mettre sa » confiance que dans la force de la » vérité, & faire d'elle-seule tous les » ornemens aussi-bien que le fond » de son discours. (*b*)

II. SUR ce modèle l'on ne s'appuye dans ce Traité que sur la vérité naturelle de tout ce qui se passe dans le corps humain, pour gagner à la Médecine, avec la justice, la dignité qui lui est dûë, parce qu'elle ne pense & n'agit que d'après la Nature, dont l'on donne ici l'histoire. Mais cette histoire n'est qu'un enchaînement de » conséquences, qui nais- » sent de choses déja connuës, & qui » étant une fois admises, deviennent » à leur tour des principes, d'où l'on

(*a*) Voyez Mr. *Dubois*, Avert. qui est à la tête de sa Traduction des Sermons de S. Augustin, p. 41.

(*b*) *Id.* ibid. p. 52.

» tire de nouvelles conséquences, qui » tiennent au premier comme les au- » tres, mais par des liaisons plus éloi- » gnées, & qu'on ne sçauroit faire » sentir qu'en passant par tout ce qui » est entre-deux. » (*a*) Or ces choses ici connuës ayant à leur tête ou pour principe l'institution du Créateur, les chaînons qui en font les liaisons, étant ses productions, & les nœuds qui les tiennent unis pour leur conservation, étant les loix de ce même Créateur qui a créé le corps de l'homme, *ait Deus, faciamus hominem.... & creavit Deus hominem* (*b*) ; enfin le corps humain étant l'objet unique de la Médecine, & de l'étude des Médecins, est-il Science Physique qui mérite à plus juste titre le nom de Théologique ? Si l'on considere sur-tout que les êtres créez demeurent à perpétuité en vertu de leur institution, sans que pour les conserver l'on puisse y rien ajoûter, ni rien ôter : *Omnia opera quæ fecit Deus, perseverant in perpetuum, non possumus eis quidquam addere, nec au-*

Verité naturelle, fondement de ce Traité.

(*a*) Ibid. p. 42.
(*b*) Genes. c. I. v. 26.

ferre (*a*). Hippocrate lui-même au milieu d'une Physique aveugle & payenne, ne laissoit point que d'avoir senti cette vérité, que rien ne périt dans l'Univers, non-plus que rien n'y prend naissance, à moins qu'il ne soit né une fois, *nihil omninò perit, neque oritur, quod priùs non erat.* De-sorte que selon cette pensée il comprenoit que rien de nouveau ne s'engendroit dans le corps des animaux, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites choses, rien ne s'y engendroit de nouveau, & que tout ne faisoit qu'y croître ou décroître : *Animal neque interire potest, neque quod non est generari . . . verùm augentur omnia & imminuuntur, ad summum & ad minimum quoad ejus fieri potest* (*b*). Il n'en sçavoit pas davantage sur ce mystère que la foi nous a confirmé par la Révélation. Mais ce pouvoir de croître & de décroître, (ce qu'il appelle *quoad ejus fieri potest*) ce n'est autre chose que l'ordre établi par le Créateur dans les organes de ce corps, dont les loix pour

Combien la Medecine tient au Theologique.

(*a*) *Ecclesiast.* c. III. v. 14.
(*b*). Lib. I. de vict. rat.

en régir les fonctions ne sont que les émanations de cet ordre subsistant, & s'exécutant pour leurs usages. Autre titre donc du domaine de Dieu Créateur sur nos corps, & raison par conséquent bien fondée de donner le nom de Théologique à une Science prepoſée par le même Créateur pour la conservation de ce corps, *Medicinam creavit Altissimus* (*a*). Ajoûtant à tout ceci que Dieu en créant l'homme, lui a appris les secours, par lesquels il devoit se conserver, en lui enseignant l'usage des fruits & des légumes pour sa nourriture : *Ecce dedi vobis omnem herbam.... & universa ligna... ut sint vobis in escam* (*b*) ; est-ce rien moins que voir la Médecine l'ouvrage elle-même du Créateur ? Ainsi fut-il un ouvrage plus Théologique, puisqu'il n'en est pas qui tienne plus de choses de la main immédiate de Dieu ? C'est en effet la pensée d'un Pere (*c*) de l'Eglise sur la véritable Médecine, comme il s'en explique en ces termes : *Ea Medicina antiquior, quæ herbis curare*

(*a*) Ecclesiastic. c. III.
(*b*) Gen. c. I. v. 29.
(*c*) S. Ambroise.

consuevit & succis, nec ulla firmior sanitas, quàm quæ salubribus reformatur alimentis, unde secundùm naturam docemur, quia sola nobis esca medicina est (*a*), parce que l'Auteur de la Nature nous a enseigné cette Médecine. Rien revient-il tant à l'idée d'*Hippocrate* ? car il soupçonnoit une sorte de *consécration*, ou des choses sacrées en Médecine, qui étoient au-dessus de la portée des Profanes, c'est-à-dire, de ceux qui ne sont point initiez dans les mystères sacrez de cette Science : *Quæ ad Medicinam pertinent, cùm sacra sint, sacris hominibus demonstrantur ; profanis verò, nefas, priusquàm scientiæ sacris initiati fuerint* (*b*). Car ces choses sacrées en Médecine, au dire d'Hippocrate, ce sont les loix immuables de la Création, l'ordre du Créateur pour la régie des fonctions du corps ; & cet ordre forme en Médecine une voix décisive pour la raison, & qui se fait entendre à ce qui resteroit de ces oreilles dures & de ces ouïes revêches, qui n'ont pû être touchées par l'éloquence

(*a*) *Idem*, Exhamer. L. III. c. 13.
(*b*) *Hippocr.* Lex.

de tant de grands Maîtres, qui ont pris en de brillans discours la défense de la Médecine, en prouvant sa noblesse & sa nécessité : *Si quis est tam agresti aure ac tam hispidâ, quem lux ista & amœnitas orationis, verborumque modificatio parùm delectat* (*a*). Car c'est cette éloquence des choses, cette démonstration naturelle, ou cette force naturelle d'évidence, plus persuasive que tous les tours les plus ingénieux ou les plus séduisans de la parole. Avec cet avantage acquis à la Médecine, paroîtra-t-elle un art sans art, tel que la calomnie le publie ? *Ars tota magnam apud vulgum calumniam sustinet, adeò ut nullam omninò esse Medicinam existiment* (*b*). Jusques-là s'est portée l'injustice contre la Médecine dès les anciens tems ; mais la démonstration naturelle aujourd'hui observée, se trouve scellée du témoignage des Ecritures, qui dès avant ces tems décide de la nécessité de la Médecine, & qui en ordonne l'usage comme nécessaire : *Fili, in tua infirmitate . . . da locum Medico . . . non*

Eloquence des choses.

(*a*) *Aul. Gell.* p. 233.
(*b*) L. De Acutis.

discedat à te . . . opera ejus sunt necessaria (*a*). Ce témoignage suprême va plus loin, il fait de la Médecine une science respectable par la confiance des Grands & les bienfaits des Princes qu'elle attirera aux Médecins : *Honora Medicum propter necessitatem. . . . à Deo est omnis medela, & à Rege accipiet donationem ; disciplina Medici exaltabit caput illius, & in conspectu Magnatum collaudabitur* (*b*) ; & dès-là, concluent les Livres Saints, le Tout-puissant ayant créé les secours de la Médecine, il est insensé de les mépriser ou de les décrier : *Altissimus creavit de terrâ medicamenta, & vir prudens non abhorrebit illa.* (*c*)

Médecine, en quoi Théologique.

III. Voila le Médecine Théologique qui fait l'objet, la matiere, & le fond de tout ce Traité. Mais à cela seul que gagneroit le genre humain ? Quel fruit, quel avantage reviendra-t-il à la santé, de ce que la Médecine sera une Science *Théologique* ? Les maladies non-plus que par les paroles, ne se guérissent ou ne se

(*a*) Eccles C XXXVIII. v. 9, &c.
(*b*) Ibid. v. 1. &c.
(*c*) Ibid. v. 4.

soulagent pas par les grands titres : *Morbi non eloquentiâ curantur (a)... Eloquentia res admirabilis, non plurilus prodeſt quàm nocet ; ſola eſt Medicina, quâ opus ſit omnibus (b).* Auſſi n'eſt-ce point un vain titre à la Médecine que d'être une Science *Théologique*, ou émanée de l'inſtitution divine ; car de-là lui vient un titre de certitude, ou un fond de ſûreté, c'eſt le nom d'ancienne Médecine, laquelle conſiſtoit en herbes & en de ſimples alimens, *ea Medicina antiquior quæ herbis curare conſuevit & ſuccis (c).* Car que le Créateur ait appris à l'homme à n'uſer que de légumes pour ſe conſerver la ſanté & la vie, c'eſt une leçon de la nature par la bouche de ſon Auteur, qui enſeigne aux hommes que la nourriture toute ſeule peut être toute la Médecine, *unde ſecundùm naturam docemur, quia ſola nobis eſca Medicina eſt (d).* En effet, il eſt paſſé en maxime parmi les anciens Maîtres en Médecine, que le meilleur remede eſt une nourriture

Les herbes ſont les anciens remédes.

(a) *Celſ.* Præfat.
(b) *Quintil.* Declam. 268.
(c) *S. Ambroſ.* loc. cit.
(d) Ibidem.

bien entenduë, *optimum medicamentum est cibus opportunè datus* (*a*). C'est donc à dire que dans ces tems où la nature faisoit la Médecine, *Medicinam olim faciebat rerum natura* (*b*), la Médecine ne consistoit qu'en quelques herbes, *Medicina paucarum herbarum olim scientia* (*c*); & de-là enfin l'on s'est persuadé que rien n'affermissoit ou ne raffermissoit tant la santé que l'usage des alimens simples, parce qu'ils sont les plus salubres, *nulla firmior sanitas quàm quæ salubribus reformatur alimentis* (*d*).

IV. Car enfin la Nature, cette Divine Ouvriere, la Médecine créée, n'a point fait ces compositions des boutiques, ces inventions de l'avarice ou de la cupidité : *Non fecit cerata, collyria, &c. Parens illa ac Divina rerum Artifex, officinarum hæc, imò verius avaritiæ commenta* (*e*). Elle n'avoit de goût & d'estime, cette sage mere du genre humain, que pour des remèdes

(*a*) *Celf.* p. 126.
(*b*) *Plin.* L. XXVI. c. 1.
(*c*) *Senec.* Epist. 95. Vid. *Celf.* p. 14.
(*d*) *S. Ambrof.* loc. cit.
(*e*) *Plin.* L. XXII. c. 24.

à la portée de tout le monde, faciles à trouver, à peu de frais, & parmi les choſes dont l'on ſe nourrit, *hæc ſola Naturæ placuerat eſſe remedia, parata vulgò, inventu facilia ac ſine impendio, ex quibus vivimus* (*a*). D'où il arrive tous les jours qu'un pauvre ſoupera d'un légume qui pourra être un excellent remède, *remedia vera quotidie pauperrimus quiſque cœnat* (*b*). Que penſer après cela d'une pratique en Médecine toute d'imagination, qui oſe ordonner des drogues qui n'ont rien que d'aprêté par le feu, qui ne font même que d'en ſortir, tant elles ſont récentes, dont par conſéquent ſans avoir eu le tems de les connoître, elle en définit l'application, les doſes & les quantitez ? Eſt-ce audace ? eſt-ce témérité ? eſt-ce.... ? *Scrupulatim colligere ac miſcere vires, non conjecturæ humanæ opus, ſed impudentiæ eſt* (*c*). Ce ſeroit pour ramener les eſprits, du moins de ces excès, que toute la premiére Partie de ce Traité eſt employée à juſtifier les légumes pour l'uſage de

(*a*) *Plin.* L. XXIV. c. 1. &c.
(*b*) *Id.* ibid.
(*c*) *Id.* ibid.

Dessein de ramener les esprits aux vrais remèdes.

la santé & de la vie. L'on y fait observer que l'âge d'or, ces tems heureux de santé & de vie, furent ceux où l'on ne vêquit que d'eau & de fruits, avec lesquels les hommes comptoient leurs vies par le nombre des siecles, tems qui durerent 1600. ans depuis la création du monde jusqu'au déluge ; de-sorte qu'aucun tems de l'histoire ne fait si peu mention de Médecins & de maladies. Est-ce pour d'autres raisons que parce que ces alimens convenoient de ressemblance avec les sucs nourriciers, & que les rapports de ces convenances, que le Créateur avoit établies dans les organes du corps avec ces alimens, faisoient une Médecine naturelle instituée par le Créateur, un art conservateur & reparateur de la santé pour présider au maintien des corps? Ainsi le dérangement ne s'étant mis dans les uns & dans les autres, que lorsqu'a commencé l'usage de la viande & du vin, ce n'est qu'alors que les vies des hommes ont commencé à s'accourcir. On examine à ce sujet la nature des alimens maigres & les parties organiques du corps humain ; &

là on croit avoir touché les raisons d'une Physique religieuse & raisonnable, pourquoi ces alimens étant venus à changer, auront contribué à cet accourcissement, sans même sortir de l'intention du Créateur ; parce que suivant ces réflexions, il n'aura point eu besoin de retoucher son ouvrage, pour le réduire à une moindre durée. L'Histoire naturelle a même fourni depuis ce tems une preuve bien simple de ce que peut operer sur les corps l'usage d'alimens changés en spiritueux & vineux ; c'est qü'en France les corps de nos ayeux, ces anciens Gaulois, ces colosses d'hommes, du moins d'une taille si puissante, n'ont commencé à en décroître, à s'amoindrir & à se racourcir, que depuis que *Julien l'Apostat* eût fait planter des vignes autour de Paris ; tant il est vrai que l'aqueux, mieux que le vineux, convient mieux à la vie & à l'entretiennement du corps.

Danger du vin.

V. Car l'on n'a point été arrêté par l'opinion vulgaire, que le Déluge a alteré les légumes ; l'on soupçonne même, mais modestement, comme il convient là-dessus, que peut-

être l'intention du Créateur n'auroit point été d'envelopper les plantes dans la ruine du Déluge, parce qu'il ne vouloit punir que les crimes des hommes, & des animaux, dont peut-être les chairs & la nourriture y avoient contribué. La pensée en effet d'habiles Interprètes, c'est que Dieu ne permit l'usage de la viande après le Déluge, que pour précautionner les hommes contre l'abus qu'ils en avoient fait avant le déluge. Ramenant même cet ancien événement de la conservation des plantes sous les eaux à de semblables qui s'observent dans le courant de la vie d'aujourd'hui, l'on prouve que les plantes sont encore les mêmes qu'avant le Déluge. Mais pour ruiner à fond ce préjugé populaire, l'on fait remarquer que ce n'est plus une vie de plusieurs siecles que l'on donne à entretenir aujourd'hui à l'usage des légumes; de-sorte que quand bien même il seroit vrai que les légumes de nos jours ne pourroient suffire pour faire vivre pendant huit ou neuf siecles, du moins leur resteroit-il, ne fût-ce qu'un dixiéme de leur ancienne

Que le Déluge n'a point perverti les plantes.

vertu, de quoi soûtenir heureusement la santé pendant quelques 80. ans, qui font la durée de la vie de nos jours.

VI. L'on s'est aussi peu laissé arrêter par l'autre opinion populaire, que les tempéramens sont aujourd'hui changez, & que les corps des hommes sont affoiblis; l'on en convient cependant jusqu'à certain point, mais en faisant remarquer que l'affoiblissement des tempéramens & des corps n'est autre chose qu'un changement de *ton*, ou un dépérissement qu'ont dû contracter des corps en se nourrissant de viande & de vin. L'on suit les raisons des effets de ces nourritures dans les impressions qu'insensiblement en auront prises les *fluides* & les *solides*, c'est-à-dire, le sang, les esprits, & les organes; car tout cela ayant changé de disposition & de vertu dans les peres, il s'en sera fait une transmission dans les enfans mêmes; & ainsi de race en race, les hommes se seront fait des corps & des tempéramens différens, dégénerez, & par conséquent moins forts que ceux des premiers hommes. C'est ainsi qu'il y a tant de *Théologique* dans la Médecine, parce

que le corps humain qui en fait l'objet, ne lui offre rien à contempler qui ne soit sorti ou des mains toutes-puissantes de Dieu, ou de sa bouche sacrée; car comme c'est lui qui l'a formé, c'est de sa parole que l'on tient la maniere de se nourrir. Cependant ce n'est point encore à cela seul que se termine l'œuvre de Dieu par rapport à la Médecine; les mêmes loix établies entre les alimens & les organes pour la conservation de l'homme, se perpétuent dans les differens tems des âges, des sexes, des tempéramens & des conditions, soit en santé, soit en maladie; toutes émanations donc du premier ordre du Créateur, qui font les loix de l'œconomie animale.

Qu'il n'a point fait changer les tempéramens.

VII. C'est la matiere de la seconde Partie de ce Traité, où, suivant la Nature dans toutes ses démarches, & contemplant la consonnance merveilleuse qui regne dans les fonctions du corps, & qui forme la discipline qui s'exerce dans tous les viscères, l'on voit que ce n'est rien moins que l'action continuée du Créateur, pour faire croître le corps humain, & le rendre capable de toutes

les merveilles qui s'obſervent dans les differens uſages de ſes organes. Cette dépendance du Corps de l'action de Dieu dans ſon origine, faiſoit déja un titre de nobleſſe ou de dignité pour la Médecine, & par conſéquent découvroit l'injuſtice des calomniateurs de cet Art ; mais en voyant dans toute cette ſeconde Partie, cette même action de Dieu toûjours & par tout préſente, pour l'exercice des parties du corps, quelle gloire pour la Médecine d'avoir à méditer des objets qui l'approchent d'autant plus de la connoiſſance de la Divinité, qu'ils ſont plus manifeſtement au-deſſus de la puiſſance ou de la vertu de la matiere, & ſupérieurs à toute l'induſtrie de l'Art ! Fut-ce jamais là l'occaſion de ſoupçonner la Médecine d'irréligion ? C'eſt donc à quoi eſt employée toute cette Partie, toute occupée des détails & des circonſtances de toute l'hiſtoire de l'œconomie animale. Or tout cela réſultant de la ſtructure des parties, ç'a été le lieu de quantité de recherches anatomiques, mais de celles qui éclairent l'eſprit d'un Médecin pour la guériſon

Raiſons de la nature des tempéramens.

des maladies, sans le détourner en des curiosités purement spéculatives ; ce qui est l'écueil de la fine Anatomie, quand ses soins & ses découvertes ne vont qu'à amuser l'esprit d'un Physicien. Ainsi l'on supplie de remarquer que la curiosité n'a nulle part dans ce qu'il y a d'insolite ou de non observé jusqu'à présent dans quelques matieres anatomiques qui sont ici traitées. Telles sont les *vapeurs* qui occupent le vuide des principales capacitez du corps, comme sont la poitrine & le bas-ventre ; telles sont encore les *glandes* & les *parties absorbantes* ; enfin les *ganglions* du genre nerveux : toutes choses sur lesquelles on hazarde ses conjectures, pour, autant qu'il est possible, s'animer soi-même & animer les autres à l'étude de l'œconomie animale, & s'accoûtumer à s'élever vers la connoissance des causes des maladies, & de la maniere de les guérir. L'on a même osé s'expliquer, quoiqu'en doutant, & comme il convient, sur la structure du cerveau, sur l'ordre, la situation & les correspondances de ses *éminences* ou *corps orbiculaires*, & sur la naissance

Etude de l'Anatomie, comment utile.

ou l'origine des nerfs par rapport aux fonctions de l'ame, parce qu'il convient de faire voir au public malin contre la Médecine, que les Médecins ſçavent s'occuper de l'ame, & de ſes fonctions ſpirituelles, pour adorer ſur un ſujet ſi ſublime, ce que Dieu a caché à l'eſprit humain. Car c'eſt mettre ſa foi en ſûreté, comme l'enſeigne ſi ſouvent un des plus ſçavans Peres de l'Egliſe *, que d'en demeurer à la croyance de ce que l'on ne comprend pas.

VIII. L'on s'attend (parce qu'on ſçait ſe rendre juſtice) que les ſçavans Anatomiſtes, c'eſt-à-dire, les génies ſupérieurs dans ces connoiſſances, trouveront peut-être à redire à des uſages de parties, communiqués au public ſans avoir paſſé par leur cerveau. Mais outre que l'on n'impoſe ici nulle néceſſité de croire ce qu'on y expoſe, on ſupplie ces grands Maîtres de pardonner ces eſſais que l'on ſoûmet à leurs lumieres; trop heureux, ſi comme font les *furets* (ces petits animaux qui font ſortir les plus grands

Vœux ou ſouhaits d'apprendre des grands Anatomiſtes ce qu'on recherche ici.

* *S. Auguſtin*, Traité ſur S. Jean. *paſſim.*

du fond de leur cache) l'on pouvoit engager ces grands Maîtres, en sortant du fond de leurs spéculations, à tourner leurs soins & leurs vûës vers les besoins de la pratique en Médecine; pardonnant aux esprits, leurs subalternes en Anatomie, s'ils osent les exciter à faire parfaitement ce qu'ils font avec tant d'imperfection & de défaut. Car c'est principalement sur la condition & l'état du *genre nerveux* que roulent la plûpart des réflexions que l'on propose ici ; parce que les nerfs sont comme les pieces fondamentales du corps humain, ou les cordons qui entretiennent toutes les correspondances de l'œconomie animale, & que par eux s'entretient l'équilibre des parties. En effet, quelles autres forces donnent aux solides leur *ton* ou leur *vertu tonique*, & aux fluides leurs mouvemens, leurs directions & leurs impétuositez, tant pour la circulation du sang, que pour les *sécrétions* qui doivent s'en faire en santé, & pour les *dépurations* qui doivent s'en faire en maladie ? Rien demande-t-il tant les secours d'une Anatomie *pathologique*, depuis tant de tems

attenduë,

attenduë, & juſqu'aujourd'hui manquée à ſe montret au jour? Et voilà ſur quoi l'on tente de foibles efforts, pour exciter les habiles Anatomiſtes à mieux faire.

IX. DANS ces mêmes recherches l'on ſe déclare ſans héſiter ſur la préſence d'un *fluide* qui paſſe & qui parcourt les nerfs. Les adverſaires des *eſprits animaux* s'en offenſeront, ou y trouveront à redire, perſuadez que la pathologie moderne eſt revenuë de cette imagination antique. Mais on ne ſe conſtituë pas ici leur antagoniſte, parce que l'on n'eſt occupé de rien moins que de diſputer. Cependant une réflexion bien ſimple, mais qui poſe ſur un fait d'Anatomie non conteſté de perſonne, a paru déciſif, pour admettre le paſſage d'un *fluide*, tel qu'il ſoit, & tel nom qu'on lui donne. C'eſt celui de l'appareil par lequel on voit ſe porter tant de ſang au cerveau, où il s'éclipſe cepandant, ſe perd même, ce ſemble, pour toute ſa maſſe médullaire, en s'échappant par ſa partie rouge, par des millions de vaiſſeaux ſanguins pour retourner au cœur, tandis que cette ſubſtance médullaire paroît

Eſprits, leur réalité comment juſtifiée.

avoir manifeſtement reçû à travers la *ſubſtance corticale* quelque choſe. Or cette matiere, telle qu'elle ſoit, ſe tranſmet par autant de canaux qu'il y a de filets, qui après avoir formé & étoffé le tiſſu de la ſubſtance médullaire, s'uniſſent au ſortir de la *moëlle allongée* en cordons, qui portent juſques dans les réduits du corps les plus ſecrets, ce qui leur eſt venu du ſang, à travers la paſſoire ou le filtre que lui a fait la *ſubſtance corticale*. Que ce ſoit donc des *eſprits animaux* que ce fluide qui paſſe dans les nerfs, que ce ſoit un *ſuc*, une *vapeur*, une *roſée*, un *air*, ſi l'on veut; toûjours ſera-ce une matiere infiniment *ſpiritualiſée*, & la plus parfaitement *rectifiée* qui puiſſe ſe concevoir en matiere d'*eſprits*, puiſque les *alembics* & les *ſerpentins* des Chymiſtes ne firent jamais œuvre pareille en *eſprits*. Sans donc conteſter ſur les termes, convaincu par tout ce qui arrive d'*ataxies*, de troubles ou de deſordres dans les nerfs, à l'occaſion des differens états de la circulation ou de la *craſe* du ſang, l'on n'a pas craint d'accuſer ici ce *fluide ſpiritualiſé* de tous les deſordres qui arri-

vent au *genre nerveux* en maladie, & de reconnoître en lui la cause de tous les mouvemens qui se passent dans l'œconomie animale pour y maintenir non seulement l'*équilibre*, c'est-à-dire, une égalité de forces qui se contrepesent entre les fluides & les solides pour faire la santé, mais encore entre le corps & l'ame.

X. En conséquence, peut-être seront-ils aussi peu contens, ces sçavans Maîtres, des manieres de penser & de parler sur ce *fluide* spiritualisé qu'on admet ici dans les nerfs ; mais qu'ils nous permettent de balbutier sur ces mysteres, par l'envie que nous aurions d'être utiles à la Médecine & aux malades, jusqu'à ce qu'ils nous fassent part d'idées plus précises sur la structure des nerfs, laquelle ils recherchent si glorieusement depuis long-tems, sur quoi nous puissions redresser nos paroles & nos expressions. Car il est étrange combien a été négligé jusqu'à présent l'usage ou l'emploi de la *partie blanche* du sang, celle cependant qui a plus universellement & plus de part à la manœuvre & aux fonctions des parties nerveuses

Souhait de voir éclaircir la matiere des nerfs par les Anatomistes.

& membraneuſes. Ainſi que l'on voye dans la ſeconde Partie de ce Traité, une mention ſi fréquente de *lymphe*, de *partie blanche*, de *ſuc nerveux*, de *lymphe nervale*, de *roſée lymphatique*, de *lymphe ſpiritualiſée*, ce ſont toutes expreſſions tant imparfaites qu'il plaira aux grands Maîtres, mais dont l'on s'aide ici pour ſe faire comprendre, en expliquant l'action des parties nerveuſes, par leur reſſort. C'eſt de lui en effet que vient aux parties leur *ton*, l'égalité de leurs extenſions, la conſtance & la fermeté de leurs attitudes, l'état enfin & la force d'équilibre, ce témoin non équivoque de la juſteſſe où ſe trouvent les proportions gardées & maintenuës dans toutes les parties ; & c'eſt dans la manutention de toutes ces juſteſſes, ou dans leur rétabliſſement que conſiſte tout l'art de guérir.

XI. Dans ces vûës l'on paſſe à une troiſiéme Partie, parce qu'en ceci ſe trouvant l'unique point de vûë qui doit guider un Médecin, il eſt néceſſaire de l'y mettre ou de l'y tenir, par un plan d'étude qui l'y mene, & qui l'y faſſe arriver. Car après les qualitez poſées par *Hippocrate* pour faire un

bon Médecin, qui ſont les bonnes mœurs, le déſintereſſement, l'éloignement de tous gains ſordides, ou d'intrigues baſſes & honteuſes. *Medicus ſit bonis moribus (a) : In illo ſit argenti contemptus, alienitas à mercimoniis (b)*; Il ajoûte les manieres d'étudier cette Science. *Qui Medicinam ſibi comparare volet, is horum omnium compos eſſe debet, ut naturam nactus ſit, doctrinam, locum ſtudiis aptum, &c. (c)*. Deux choſes donc outre l'eſprit ou le naturel, qui ſont néceſſaires pour former une bonne ſcience à un Médecin. 1°. Le choix de la doctrine qu'il doit ſuivre. 2° Celui d'un lieu où ſe puiſe le bon goût, ou la vraie doctrine en Médecine. L'Ecole de Paris, où ſe ſont élevez tant des plus grands Maîtres en Médecine, eſt un de ces lieux, ſemblable à la Cité Sainte, où les Fidéles en Iſraël ſe comptoient moins par le nombre des particuliers, que par celui des peuples (d): *De te, Divina Civitas, præclara*

Goût de la bonne Médecine, ſe prend dans l'Ecole de Paris.

(a) *Hippocr.* de Medico.
(b) *Idem*, de Decenti Ornatu.
(c) *Idem*, Lex.
(d) Pſeaum. 87. de la traduction ſur l'Hébreu de M. le Maître (*Rodolphus Magiſter*)

extant. . . . . recenſebo inter eos qui me agnoſcunt, non ſolùm Ægyptum... verùm etiam Paleſtinam.... ſic ut de aliis quidem dicatur, iſte ibi natus eſt, de Sione autem, hic, ille nati ſunt in Civitate. Car tout de-même l'Ecole de Paris eſt le lieu fait par la Providence pour donner au monde moins quelques particuliers, que des peuples de grands Hommes en Médecine. C'auroit donc été un de ces lieux qu'Hippocrate auroit conſeillé, parce qu'on y enſeigne la Médecine pour laquelle il conſeilloit aux Eléves en Médecine de ſon tems de voyager.

XII. MAIS le fond de doctrine doit ſe prendre dans les connoiſſances qui inſtruiſent plus ſûrement de ces loix d'ordre & de proportions, qui ſont celles de l'œconomie animale, parce qu'elles ſont celles de la nature, que la Médecine étudie comme ſon modèle ou ſon objet. L'ancienne Médecine avoit adopté un enchaînement de Sciences, qu'elle nomma *Encyclopédie*, dont elle faiſoit un devoir d'é-

Fond de la Médecine, l'étude des proportions.

Médecin de Monſeigneur, Fils de France, Frere unique du Roi, 1623.

tudes à ſes Elèves : & la raiſon de ſon choix de ces Sciences, parut long-tems obſcure ; car quel rapport, ce ſemble, entre la *Muſique*, la *Peinture*, &c. & la *Médecine* ? Mais, graces aux nouvelles découvertes, & ſur-tout à l'Anatomie moderne, cette raiſon ſe montre aujourd'hui évidemment aux eſprits équitables & inſtruits.

XIII. C'EST la matiere de la troiſiéme Partie de ce Traité, où l'on développe cette raiſon, en découvrant l'origine de l'*ordre* qui maintient ces loix de juſteſſes & de proportions, & faiſant voir que de cette origine elles ſont paſſées dans les organes du corps ; & ainſi ſe manifeſte que l'*agent* qui a preſidé à l'origine de ces loix, ou qui les a produites, eſt le même qui les maintient en force & en regle dans ces organes. Or cet *agent* principal & primitif n'eſt autre choſe que le Créateur ; & par-là l'on fait voir les égards dûs à ces loix, avec d'autant plus de raiſon, qu'autant qu'elles ſont certaines dans leur origine, autant le ſont-elles dans leurs exécutions, étant conſidérées en elles-mêmes dans les occaſions où elles ſont

Ordre du Créateur, ſource des proportions.

employées. Car, toutes infaillibles qu'elles ſont par leur inſtitution, elles deviennent cependant fautives, quand elles ſont détournées de leurs manieres, & miſes hors de leur caractère, par l'impéritie, l'indiſcrétion ou la témérité d'autres agens, que l'on veut leur ſubſtituer. On cherche donc dans toutes les Sciences qui entrent dans l'*Encyclopédie* Médicinale leurs raiſons de convenance avec la Médecine; & avec un peu d'équité & une attention raiſonnable, l'on trouve que chacune de ces Sciences a ſa raiſon de juſteſſe & de proportion, pour laquelle il a été raiſonnable que les Anciens lui donnaſſent place dans leur *Encyclopédie*; & par-là ils ſe trouvent diſculpez par l'Anatomie moderne, laquelle renfermant toutes les vûës & les raiſons de proportion que l'on cherchoit à tâtons dans tant de Sciences, devient aujourd'hui preſque ſeule ſuffiſante pour mener la Médecine à ſa perfection. Ce n'eſt pas cependant qu'il ne s'en trouve, de manifeſtes même, dans quelqu'autre de ces Sciences, dans la *Botanique*, par exemple, puiſque les plantes ont été créées

avec des rapports propres & spécifiques avec le corps des animaux ; aussi donne-t-on ici une place singuliere à la *Botanique* dans cette *Encyclopédie*. Mais l'Anatomie renferme toute seule les connoissances des vertus & des puissances qui appliquent ces rapports ; & pour cela on la regarde comme la coryphée de toutes les autres Sciences pour mettre le comble de perfection, autant qu'il sera possible, à la pratique de la Médecine.

XIV. MAIS l'Anatomie, nonobstant tous ces avantages, ne devient-elle point encore aujourd'hui susceptible de mépriſes entre les mains même de gens éclairez ? Oüi ; mais c'est le foible ou la varieté des sciences humaines ; car de quel bien ne peut abuser l'esprit humain, quand il se fourvoye des loix sages du Créateur ? Ces loix doivent être considerées dans toute leur étenduë, à faute de quoi elles-mêmes induiront à erreur. C'est ainsi qu'en les considérant dans les *solides*, sans les suivre dans les mouvemens des *fluides* qui en résultent, ou que ne les considérant que dans quelques-uns de leurs endroits, dans les extrémitez

Raisons des mépriſes de l'Anatomie de nos jours.

des parties, par exemple, en oubliant ce qu'elles font ailleurs sur le reste des *solides*, vers leur centre, ou vers leurs origines ; l'on en tire de fausses conséquences, & l'on en forme des raisonnemens d'autant plus dangereux, qu'ils sont lumineux, parce qu'ils partent d'esprits ornez des lumieres de la plus belle Anatomie. C'est par une telle inattention que l'on en vient aujourd'hui à répandre en Médecine une nouvelle maniere de *Pyrrhonisme* sur des notions de pratique les plus autorisées. Ce sont celles de la *révulsion* & de la *dérivation*, ces secours capitaux en tant d'occasions de grandes maladies, que voilà aujourd'hui presque traitez de fables ou d'imaginations, à la honte de l'ancienne & de la nouvelle Médecine. L'on reprocheroit volontiers à l'une & à l'autre Médecine, une espéce d'imbécillité qui y auroit fait croire, qu'en vertu de ce qu'on y appelloit, *révulsion* ou *dérivation*, le sang arrêté dans les capillaires, devoit suivre une détermination prétenduë, qui feroit que ce sang des capillaires changeroit de place pour s'acheminer par quelque voye

Soulévement contre la *révulsion* & la *dérivation* mal entenduës.

que ce fût vers l'endroit d'où la saignée auroit été faite. L'on prouve donc par l'*Hydrostatique*, ou par l'exemple de tuyaux imitez d'un tronc d'artère, qu'un fluide en pareille situation ne se prête pas à l'intention d'un *Machiniste*, ni à la détermination qu'il voudroit en faire; sur-tout si le fluide étoit autant engagé aux extrémitez du tuyau, que l'est le sang dans les capillaires, d'où l'on veut le rappeller par la *révulsion*, ou la *dérivation*, parce qu'il y est retenu de maniere qu'il ne peut enfiler vers les parties éloignées le chemin qu'on voudroit lui faire prendre. Or c'est précisément ne considerer les solides de nos corps que par une de leurs extrémitez, sans assez réflechir sur ce qui se passe dans le reste des vaisseaux, d'où le sang est chassé vers ces capillaires. Les artères donc partant du cœur, forment un *cône* qui se termine aux endroits composez de capillaires. L'on sçait d'ailleurs la force énorme du cœur, & cependant le sang étant sorti du ventricule gauche dans les artères, y acquiert quatre fois plus de force qu'il n'en avoit au sortir de ce ventricule.

C'eſt donc une quantité de fluides qui prend elle-même la forme d'un *cône*, & qui ſous cette forme eſt pouſſée par des puiſſances immenſes vers les capillaires. Eſt-ce rien moins que ſe voir exercer une force de *coin*, par autant de coups réïterez qu'il y a de *ſyſtole* dans le cœur? C'eſt donc à dire que ce ſeront comme quatre mille coups de *bélier* dans une heure, qui chaſſeront autant de fois ce *coin* vers l'endroit de l'engagement. Une telle force paroît-elle inſuffiſante pour ébranler, en ſecoüant, la *ſubſtance poreuſe*, pouſſer hors des détroits de cette paſſoire un fluide, tant étroitement y fût-il engagé? C'en eſt donc aſſez pour le démouvoir, & ſuivant les manieres & dans l'intention de la nature, pour achever la circulation du ſang dans les capillaires. Car ce n'eſt point en pouſſant directement d'une artère dans une veine le ſang, qu'il doit circuler dans les *parties poreuſes*, mais en le contraignant à force d'être preſſé comme par des coups de *bélier*, & par la *vertu tonique*, à paſſer à travers la paſſoire de la *ſubſtance poreuſe*, des petits dans les grands vaiſſeaux. Mais

Méchaniſme de la circulation, par rapport à la réſolution des cauſes des maladies ou des congeſtions.

dans cette situation, comment, demande-t-on, se fait le déplacement que l'on se promet d'une *dérivation* ? Le voici. L'on diminuë la masse du fluide qui va heurter contre les *parties poreuses*, & de-là résultent trois raisons de ce déplacement ; l'une, qu'il se porte moins de ce fluide vers l'endroit embarrassé ; la seconde, qui renferme la troisiéme, que ce fluide ayant moins de volume, forme des colonnes qui ont moins de volume, mais qui se portent plus mollement, & plus directement, comme autant de coups de piston, contre l'endroit en question.

XV. MAIS d'ailleurs l'on trouve une expérience opposée à l'expérience qu'on allégue ici, laquelle est aussi tirée de l'*hydrostatique* ou des *méchaniques*, & en faveur de la *révulsion* & de la *dérivation* ; & cela dans un Auteur * de nom, autant éclairé dans ces Sciences que dans la pratique de la Médecine. L'on y voit donc aussi des tuyaux ou des *syphons* dressez de maniere qu'étant sucez par une extré-

* *Vercelloni*, de Pudend. Morbis, p. 41.

mité, la liqueur contenuë dans un vaisseau situé à l'autre extrémité, se vuide toute entiére. *Quo (revulsionis) nomine non est profectò, cur me rideant hæmophobi; asserentes, sanguinis motum ubique æqualem, non posse aliquorsum magis quàm aliorsum determinari, id est* ad brachia, *potiùs quàm ad pedes; quandoquidem experientiis contrarium ostenditur.... patet hoc vel in syphonibus, per quos exsucto aëre intùs incluso, hauritur interdum totus humor in cupâ, verbi gratiâ, contentus.* Là encore se trouve la réponse à la différence que l'on voudroit faire, entre des fluides qui ont leurs mouvemens, & ceux qui ne se meuvent point. Comme aussi à cette autre objection, que le sang tiré par la saignée, n'est point attiré par une force de suction. *Nec est quòd allegetur discrepantia inter fluida quæ moventur & fluida non mota; objiciaturque quòd venæ sectione non attrahatur sanguis, id est, fugatur.* Car il faut reconnoître que la *tendence* d'une liqueur vers le *syphon* en question, ne dépend ni du mouvement ni du repos, mais, précisément de la contiguité ou disposition successive des particules de ce liquide,

Expérience opposée à l'expérience rapportée contre la révulsion.

au moyen de laquelle disposition, ces particules sont immédiatement *obligées* à se suivre l'une l'autre, & encore par l'action médiate de quelque pression, comme ici de celle de l'air : *Quippè quòd prius tendentia liquoris ad syphonem, non ex motu pendet aut quiete ; sed immediatè ex dispositione successivâ particularum ipsius liquidi, cujus ratione aliæ alias sequi debent ; mediatè verò à pressione aliquâ externâ, ut ab aëre, in exemplo suprà citato.* Sur ces principes, continuë cet Auteur, le sang quoique poussé également par le cœur dans toutes les parties, ayant des particules rangées par files, ou disposées en maniere de colonnes, il s'ensuit que dès que quelques-unes de ces particules ont une fois commencé à se porter vers un endroit, toutes les autres aspirent incontinent à s'y porter aussi elles-mêmes : *Quamobrem, etsi sanguis à corde quoquoversùm æqualiter ducatur, quoniam tamen idem integrantes partes habet seriatim, seu per columnas dispositas, sequitur, ut quò aliquæ interdùm vergere incipiunt, eò mox aliæ anhelent, sicque in ea parte major sanguinis occursus fiat, hoc est, major derivatio.* Reste la

Cause qui fait obéir le sang dans la saignée faite pour la révulsion.

difficulté qu'on pourroit faire, parce qu'ici manque la fuction. Mais à cela répond ce ſçavant Auteur, qu'il ſuffit de ſe ſouvenir qu'un liquide ne manque jamais de ſe répandre par l'endroit où l'on lui facilite une pente ou une iſſuë : & il le prouve par ce qui arrive à une liqueur contenuë dans un vaſe, d'où l'eau ne ſe répandra point, quoiqu'elle en ſurpaſſe les bords au moins d'une ligne, tant que les bords du vaſe demeureront ſecs, mais d'où elle ſe précipitera auſſi-tôt par-deſſus ces bords, dès qu'on les aura humectez ; parce qu'alors l'*attraction* de liquide à liquide, dont les parties s'entreſuivent à raiſon de leur contiguité non interrompuë, fait que le liquide contenu dans le vaſe, ſe répand incontinent par-deſſus les bords ; & ainſi, conclud le même Auteur, doivent être ramenez ceux qui nient que les particules du ſang s'entreſuivent les unes les autres, & que ſes colomnes ſe portent vers l'endroit qui leur eſt comme montré par l'ouverture de la ſaignée. *Liquet totum hoc vulgari experimento in loculis amplioris orificii ; quæ ſi adamuſſim impleas, modò*

Preſſion, elle fait la même choſe que la fuction.

labra ſicca ſint, videbis affuſum plus unâ lineâ interdùm ſuperare altitudinem ejuſmodi labrorum; humectatâ deinde iſtorum altquâ parte egredi, ſic ut iidem cyathi plus unâ alterâ lineâ depleantur: id videlicet, quod docere debet negantes, particulas ſanguinis ſibi viciſſim obſequi, ejuſdemque columnas pergere iter ſibi alicubi monſtratum, quócumque duxerit.

XVI. La preſſion étant donc la cauſe capitale qui tranſmet les fluides des capillaires les uns dans les autres, & celle-ci devenant plus effective à proportion qu'il lui vient moins de nouvelles matiéres, parce qu'elle eſt moins contrainte, les ſucs engagez ont le tems & la facilité de s'échapper dans les vaiſſeaux qui doivent les recevoir, & voilà la *dérivation* faite, parce que les ſucs engagez prennent le large. Mais ceci arrive à la maniere ordinaire à la nature pour les mouvemens des *fluides*, par une eſpece d'*ondulation* qui les écarte & les porte au loin, quoique partant d'un centre ou d'un endroit très-petit ou fort étroit. Car comme du jet d'une petite pierre au milieu d'une riviere, il ſe forme des ondes qui s'élargiſſent juſ-

Preſſion, ſa vertu. Ondulations en conſéquence.

qu'à ſes bords, ici tout de-même un *fluide* remis en mouvement dans un lointain & dans un lieu étroit, reprend ſes ondulations, & les répand au loin; parce que tous les fluides du voiſinage ſe trouvant moins preſſez ou plus à l'aiſe, reprennent chacun leurs directions ou leurs allûres, & c'eſt pour la maſſe du ſang rentrer dans l'uniformité, ou reprendre le niveau de ſa circulation; du reſte la maſſe du ſang étant amoindrie, s'affoiblit & ſe rabat vers les parties baſſes pour s'y diſtribuer & s'y répandre.

XVII. Ces ſortes d'inconvéniens qu'occaſionne à la Médecine l'Anatomie la plus exacte, feroient preſque regreter ces anciens tems de la Médecine, qui, comme de la Peinture qui eſt un art muet, parce qu'elle ne parle qu'aux yeux, en avoient fait un art muet, *ars muta*, qui ne parloit qu'à l'eſprit, c'eſt-à-dire, par les effets ou les obſervations, qui guidoient un Médecin pour faire des guériſons. Ce fut la maniere d'*Hippocrate*, telle qu'on la trouve dans ſes *épidémies*, où le narré hiſtorique & d'obſervations a bien plus de part que le

ſtile oratoire, ou le le langage phyſicien & philoſophique. Mais ſur un auſſi excellent modèle, ſeroit-il hors de ſaiſon d'aſſocier une Science de plus à l'*Encyclopédie* Médicinale, & ce ſeroit celle de l'hiſtoire ? non pourtant de l'hiſtoire univerſelle, dont il ne convient point d'embarraſſer l'étude de la Médecine, mais de la ſorte d'hiſtoire qui lui eſt propre, ou qui la regarde plus particuliérement. Cette hiſtoire comprendroit deux Parties : La premiere ſeroit la recherche de la maniere par laquelle la Médecine s'eſt formée, & qu'elle s'eſt accruë en paſſant des mains d'hommes, qui plus appliquez à méditer la nature, que curieux de l'expliquer, & plus attentifs à diſtinguer ſes mouvemens, ſes manieres & ſes allûres, qu'à en diſcourir, nous ont amaſſé le fond de ce que nous avons de meilleur, de plus ſûr & de vraiment utile en Médecine pour ſa pratique, & pour la conſervation de la vie des hommes. L'autre Partie de cette Hiſtoire ſeroit une deſcription naïve & toute ſimple des Maladies en général & en particulier, & là l'on apprendroit comment

Addition à faire à l'*Encyclopédie* Médicinale, d'une hiſtoire pratique de la Médecine.

commencent les maladies, les symptômes qui sont propres aux differens tems de leur marche, de leur augmentation, de leur état, & de leur déclin, distinguant avec soin ceux qui se font par la force de la maladie, de ceux que procure la sagesse de la Nature. En meme tems l'on y rapporteroit le régime & les remèdes qui auroient réussi, en avoüant le mauvais succès de ceux qui auroient été malheureux. Les constitutions de l'air n'y seroient point oubliées, non plus que les *idiosyncrasies*, & les différences des maladies par rapport aux différens tempéramens, aux différens âges, aux différens sexes, enfin aux différentes conditions des uns & des autres.

XVIII. POUR confirmer toutes ces Observations, l'on donneroit l'histoire des ouvertures des corps après la mort de ceux qui auroient succombé à la violence des maladies, & ce seroit une sorte d'Anatomie la plus sûre pour servir à la guérison des autres. Avec une telle histoire, qui n'éloigneroit point de l'étude de la Médecine-pratique, on se trouveroit merveilleusement aidé de l'*Anatomie Géo-*

métrique, c'eſt-à-dire, de celle qui apprendroit à connoître les vraies loix de la Nature, leſquelles étant les régles données par le Créateur pour maintenir dans leur ordre les loix de l'œconomie animale, deviendroient celles d'un Médecin pour guérir ſes malades. Si après cela l'on vouloit raiſonner ſur les cauſes des maladies, ce ſeroit d'après de telles Obſervations anatomiques, & ce ſeroient des diſcours ſenſez, par leſquels ſans préjudicier aux droits de la Nature, parce qu'on en feroit la baſe de ſa conduite, ſon objet & ſa regle, on ſe rendroit & aux autres un compte raiſonnable & intelligible de tous les événemens, tant des maladies, que des remèdes qu'on y auroit employez. Mais de-là ſe manifeſte la préférence qu'on a été obligé de donner à l'Anatomie, au-deſſus des autres Sciences, pour l'étude de la Médecine.

Plan détaillé de cette hiſtoire.

XIX. L'INCLINATION que l'on ſe ſentiroit pour la Chymie, n'a pû ſervir pour lui donner ici le même rang qu'à l'Anatomie ; tout en effet y eſt factice & d'emprunt de tout autre principe que de la pure nature,

qui ne se retrouve nulle part en elle. Car ses productions sont des fantômes d'être, des monstres de subsistance, de faux témoins de ce qu'elles furent, de-sorte que ses œuvres sont souvent des fruits trompeurs ou de séduction; & quoique tout devienne cadavres dans ses mains, ils sont si dissemblables de ceux sur lesquels s'exerce l'Anatomie, qu'ils ne représentent rien de la véritable nature, par la raison qu'ils ne conservent rien de l'ordre immuable du Créateur, duquel ils ne tiennent rien, parce que jamais ils n'en sont sortis. C'est pourquoi le sincére & sçavant Chymiste * si souvent cité dans cet Ouvrage, compare la Chymie à cette terre célèbrée pour ses feux & ses soûfres, qui ne montre plus dans ses cendres, que les témoins de son anathême, & dans ses fruits que les apparences d'une beauté trompeuse, & qui se réduit en poudre: *Nimirùm aurea mala promittunt (Chymici); at quæ præstant, pleraque fronte speciosa sunt, irrita in recessu, qualia in Sodomæ cadavere nascuntur, quæ tar-*

Raisons de défiance contre la Chymie.

* *Billichius*, Paradox.

pentium manibus in fumum cineresque vanescunt. Qui sapit aut prorsus abstineat, aut manu cautâ tangat.... magisque ad ornatum quàm necessitatem (a).

XX. PAR une raison contraire, nous avons conservé une digne place à la *Botanique*, parce qu'elle est le Perou de la Médecine, en ce que les remèdes qu'elle lui fournit sont l'or & l'argent de la matiere médicale : *Ideoque Medicorum est opus herbarum potestates noscere ; hinc enim medendi usus inolevit* (*b*) ; & que les préparations chymiques, si elles ne sont suffisamment justifiées par le succès & une sage expérience, sont la plûpart des têtes-mortes, ou des chaux-vives, ou des titres sans vertus, parce qu'ils n'en ont aucune de celles que les vrais remèdes doivent tenir de la seule nature.

Raison d'estime pour la Botanique.

XXI. ENFIN l'on a ici retenu la Science des mœurs parmi celles qui doivent former un bon Médecin. Car un bon Eccléſiastique peut être un excellent Prêtre sans un grand fond de

Raison d'adopter la science des mœurs.

(*a*) *Billich.* Paradox. p. 100.
(*b*) *S. Ambros.* Hexamer. c. 13.

litterature; mais un Médecin sera un dangereux Sçavant, s'il n'a encore plus de religion & de probité que de science, *Medicus vir probus, medendi peritus.*

XXII. Ce n'est donc pas moins de la Religion des Médecins & de l'intégrité de leur foi que l'on est occupé dans cet Ouvrage, que de l'honneur & de la dignité de la Médecine. L'on voit dans les deux premiéres Parties qui le composent, l'immensité de ressorts, de puissances, de parties, & de moyens employez dans le corps humain, pour lui conserver la vie. Mais en considérant la caducité, la foiblesse & la fragilité de tous ces organes, les travaux avec lesquels on parvient à soûtenir cette vie, qui n'est elle-même qu'un travail continuel, tous travaux avec lesquels on différe moins la mort, qu'on ne prolonge la crainte de mourir : *Quantis laboribus agitur, ut longiore tempore laboretur! & mors cum impendere cœperit, ideo cavetur, ut diutius timeatur* *. Une frayeur secrete s'empare de l'esprit à la vûë de

* *S. August.* Ep. 43. Vid *Senec.* Epist.

tant

tant de pertes prochaines qui ménacent à tout instant.; frayeur semblable à celle de ce Roi de Perse (*a*), qui ne put retenir ses larmes sur la perte d'un million d'hommes qui composoient son armée, & qui peut-être alloient perir en un moment : *Xerxem, cùm immensum exercitum oculis obiisset, illacrymasse ferunt, quòd tot millibus tam brevis immineret occasus* (*b*). Ainsi un Médecin se croit toûjours à la veille de voir se détraquer, ou finir tous ces mouvemens. Voilà l'aspect continuel d'un Médecin occupé des organes de la vie & de leurs puissances; & cet aspect, est-ce rien moins qu'une méditation continuelle de la mort ? Car si l'état d'une seule maladie longue, quelquefois incurable, & toûjours laborieuse, est appellé par un grand Philosophe (*c*) une méditation de mort, *meditatio mortis*; l'objet continuel de tant de causes de mort, est-il moins une telle méditation ? La Médecine est donc une étude de la mort, qui apprend à mourir,

(*a*) *Xerxes.*
(*b*) *Plin.* Epist. p. 112.
(*c*) *Seneque.*

conformément à cette maxime, *totâ vitâ discendum est mori* (*a*); la devise autant naturelle d'un Médecin, qu'il lui est ordinaire d'être aux prises avec la mort. Mais si la contemplation des merveilles du Créateur dans l'ordonnance des parties du corps humain, est si propre à élever la Foi d'un Médecin, à l'exercer & à l'exciter, quoi de plus capable de la nourrir par la pieté, que cette considération continuelle de la mort, & la présence non interrompuë de la derniere fin de l'homme, laquelle, selon l'expression du Sage, préserve de tout péché: *Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis* (*b*). Un Médecin donc fidèle à l'étude & à l'exercice de sa profession, devient par état homme de probité, parce qu'il se déprend autant de l'amour de la vie, qu'il connoit davantage la vanité & la briéveté des jours de l'homme, & qu'il ne peut se le dissimuler, tant il voit court & borné l'espace de la plus longue vie! *Quid tam circumcisum, tam*

Combien la Médecine rappelle à la Religion.

(*a*) *Senèque.*
(*b*) *Eccl. siaste*, c. 7.

breve, quàm hominis vita longissima (*a*)? Pourroit-ce donc être une tentation contre la Foi & la Religion, que l'étude d'une Science, dont l'objet mène à celui qui fait les Saints ou les innocens : *memorare novissima tua, & in æternum non peccabis.*

XXIII. Dans une Science d'ailleurs qui assujettit toûjours, ou qui rabaisse continuellement l'esprit le plus éclairé aux pieds du Créateur, qui l'humilie, le courbe, & le soûmet à ses loix, rien tient-il plus de l'état d'humilité, laquelle en Religion fait la sûreté de la vertu ? Car tout en Médecine est humiliant, tous ses secours sont pénibles pour les malades, & incertains pour les Médecins ; & encore à quoi se terminent-ils, fussent-ils les plus heureux ? Sera-ce à empêcher les malades de mourir ? Ce ne sera tout au plus qu'à reculer leur mort : *Quibus excruciantur doloribus, qui curantur à Medicis, numquid ut non moriantur ?.. sed ut aliquantò seriùs moriantur* (*b*) : Et ici se montre à dé-

(*a*) *Plin.* Epist. p. 112.
(*b*) *S. August.* Epist. 45.

Combien elle inſpire de vertu & de régularité dans les mœurs:

couvert la ſervitude ou l'extrême dépendance de la Médecine. Quels efforts n'a-t-elle pas fait depuis près de deux mille ans, ſous les yeux, par les ſoins & dans les mains des plus grands Hommes, dont la vie, qui eſt une veille pour tout le monde, *vita vigilia eſt* (*a*), a été une vigilance continuelle en eux pour avancer le progrès de l'art de guérir! Que d'opinions, de ſyſtêmes, d'obſervations, de découvertes dans le grand & dans le petit monde pendant tant de ſiecles! Après cela a-t-elle appris aux hommes à ne pas mourir? Ses efforts ſoûtenus par le fer & par le feu, n'ont abouti qu'à procurer toûjours des douleurs certaines, & tout au plus à obtenir quelques jours incertains, ou quelques courtes années de vie: *multi cruciatus ſuſcipiuntur certi, ut pauci dies adjiciantur incerti* (*b*); eh ſouvent quelle vie! qui tiendroit bien plus d'une mort, & ſur laquelle on ſeroit tenté de pleurer: *hæc vita mors eſt, quam lamentari poſſem ſi liberet* (*c*). La Médecine donc

(*a*) *Plin.* Epiſt.
(*b*) *S. Auguſt.* Epiſt. 45.
(*c*) *Idem*, Epiſt. 52.

après de si longs travaux, ne guérit encore aujourd'hui qu'à la maniere des plus anciens tems. C'est qu'elle en est encore au même point de dépendance où elle a été mise par l'ordre du Créateur; sans rien pouvoir de plus, que ce que ses loix lui ont appris, ce qu'elles lui enseignent, & lui permettent encore aujourd'hui. Cet état est pour elle un état d'humiliation, mais il lui fait un fond de vertu; & l'honneur qui lui revient, de n'avoir & ne pouvoir rien que par le Créateur, ne laisse point ignorer les liaisons qui la tiennent unie à lui; titre glorieux & de Religion, qui doit parer à toutes les injustices de la calomnie. Il n'est donc pas moins sûr qu'il se trouve en Médecine autant de préjugez & de preuves qui assûrent sa religion, qu'il y en a qui prouvent sa dignité, sa science & ses lumieres.

Médecine autant religieuse que sçavante ou éclairée.

Nec mireris (Humanissime Lector) quòd has mihi partes Theologus & Medicus præassumam, quia hæc duo invicem juncta omninò esse debuerunt, & arctissimis vinculis & nodis colligata, si rectâ & tutâ cum ratione, absque avaritiei ac turpitudinis

& dedecoris labe, est Medicina (ut à Deo præcipitur) administranda. *

* Vid. BARDI, *Medicus Politico-Catholicus, seu Medicinæ Sacræ idea*, pag. 3. C'est un Ouvrage approuvé par tous les plus grands Théologiens de Rome ou d'Italie, en 1643.

LA MEDECINE

LA MEDECINE THÉOLOGIQUE,

OU

LA MEDECINE CRE'E'E telle qu'elle se fait voir ici ; sortie des mains de Dieu, Créateur de la Nature, & régie par ses Loix : aussi peu capable donc d'affoiblir la Réligion dans les Médecins, que par tout le Corps humain elle leur montre la Divinité toûjours présente, & par-tout adorable.

PREMIERE PARTIE.

I.

L'Objet de la Médecine est le conserver la vie de l'homme ; & celui de la Création a été de pourvoir à sa conservation. Cinq jours employés, suivant la sagesse du Créateur, à former les Cieux,

Création de la Médecine.

créer la Terre, distribuer les Eaux qui devoient l'arroser ou la pénétrer, la couvrir d'herbes & de fruits ; à éclairer l'air, à le purifier, le vivifier enfin par l'*Esprit* qui se portoit sur les Eaux ; un si riche appareil des choses les plus nécessaires à la vie, peut-il passer pour autre chose, que pour un amas de provisions de toutes les choses nécessaires à la conservation du Maître, que l'Auteur de la Nature devoit donner le sixiéme jour à l'Univers ? *Quomodo enim subsisteret, quomodo viveret (homo?)... Denique Sanctæ Litteræ docent inductum fuisse (hominem) in hunc mundum, quasi in domum jam paratam & instructam ; illius enim causâ facta sunt omnia.* (*a*) *Deus creavit de terrâ hominem.... & dedit illi potestatem eorum quæ sunt super terram.* (*b*) Mais un titre semblable prouve-t-il obscurément que la Médecine tire son origine des mains du Créateur ? Aucune autre Science naturelle peut-elle en produire de semblable, depuis surtout que les matériaux que la Médecine employe depuis ce tems pour la conservation de la santé, sont sortis de ses

(*a*) LACTANT. De origine Erroris. Lib. II. pag. 187.

(*b*) Ecclésiastique, Ch. XVII. v. 1. 3.

mains, & qu'elle s'en ſert dans les mêmes vûës, pour leſquelles il les a produits pour celle du premier homme.

II. Dans ces moyens donc de conſerver la vie du premier homme, ſe découvre l'idée de la vraïe Médecine, de cet art naturel de conſerver la ſanté par les alimens, qui fut la Médecine des premiers Maîtres, conſervée dans *Hippocrate*, dans *Galien*, dans *Celſe*, & dans tous les grands Médecins de ce tems, où l'on traitoit les maladies principalement par la Diète : Médecine qui s'eſt continuée dans l'Ecole de Paris, & qui vient d'être habilement renouvellée dans la Médecine d'Angleterre, par l'excellent Ouvrage d'un de ſes illuſtres Maîtres * ſur la maniere de traiter la ſanté des infirmes.

Diète, elle eſt la premiere Médecine.

III. Bien plus encore, on y apperçoit l'établiſſement de la Médecine concréée avec le corps de l'homme, qui conſiſte dans les rapports que Dieu a mis entre les puiſſances qui régiſſent la ſanté, & les alimens qui doivent y ſervir, parce qu'en eux ſont ces *vertus ſeminales*, ſi connuës & tant vantées dans toutes les choſes qui ſervent ſinguliérement à la

Médecine, naturelle.

* Cheyne, *De Infirmorum Sanitate tuendâ.*

santé. Il est, en effet, manifeste que l'homme au sortir du néant, se trouvant dans un séjour inconnu jusqu'alors pour lui, & au milieu de tant de differentes choses, dont il ne pouvoit connoître l'usage par lui-même, avoit besoin d'en être instruit tout d'abord ; & par qui auroit-ce été que par le Créateur ? Aussi lui assigna-t-il, si-tôt au sortir de ses mains, les choses qu'il avoit faites, & qu'il trouvoit apprêtées pour sa nourriture ; autrement l'homme, neuf encore dans la connoissance des choses de la Nature, auroit pû s'y méprendre, se voyant prépose, par le Créateur, Maître de l'Univers, & se trouvant à même de tout ce qu'il contenoit, par l'abandon qu'il lui en avoit fait. Non-seulement il lui donnoit toutes les plantes & tous les fruits : *Ecce dedi vobis omnem herbam... & universa ligna* (*a*) ; mais encore toute la terre elle-même, avec ce qu'elle contenoit d'animaux, d'oiseaux, de poissons, pour se la soûmettre & se l'assujettir en Souverain : *Benedixit Deus illis, & ait, subjicite terram & dominamini piscibus maris, volatilibus cœli, & universis animantibus*, &c. (*b*) C'est dans

Nécessité d'apprendre au premier homme de quoi il devoit se nourrir.

(*a*) Genese, Ch. I. v. 29.
(*b*) *Ibid.* v. 28.

cette situation que le Créateur avertit l'homme des choses dont il devoit se nourrir, pour se conserver l'être qu'il venoit de recevoir. Mais ce qui vient ici singuliérement remarquable, c'est qu'il ne le met au-dessus des animaux, que pour les soûmettre à son domaine; de-sorte que l'usage qu'il pouvoit en faire, est, qu'en les lui amenant tous, il leur donnât à chacun le nom qui lui étoit propre : *Adduxit Deus ad Adam cuncta animantia, & universa volatilia Cœli, ut videret quid vocaret ea.* (*a*) Mais cela est-il autre chose qu'une marque de l'empire qu'Adam devoit exercer sur les animaux ? au lieu qu'en lui donnant les plantes & les arbres ou leurs fruits, il l'avertit que c'est pour en faire sa nourriture : *Dedi vobis herbas & ligna, ut sint vobis in escam.* (*b*) *Definitæ vobis escæ sunt & notæ omnibus. . . singula autem eorum quæ generantur ex terris.* (*c*) Voilà donc un prononcé de la bouche même du Créateur, que la nourriture propre à l'homme ne doit pas se prendre parmi les animaux, dont il ne se fait nulle mention pour la nourriture de

Animaux : leur usage par rapport au premier homme.

Légumes assignez pour la nourriture de l'homme

(*a*) *Ibid.* Ch. II. v. 19. (*b*) *Ibid.*
(*b*) *S. Ambros.* Hexameron. Cap. IX.

l'homme, au lieu qu'elle eſt nommément faite des légumes & des fruits.

IV. Cette importante découverte en Phyſique & en Médecine, ne fut le fruit ni de méditations ſçavantes, ni de raiſonnemens étudiés, ni de quelque ſyſtême ingénieux, mais de l'aſſertion infaillible, & de l'ordonnance immédiate & expreſſe du ſouverain Maître de la nature, bien capable d'en découvrir les ſecrets, puiſqu'ils ne ſont que les ſuites de l'ordre & des arrangemens qu'il a établi dans les parties des êtres qui la rempliſſent, & des deſtinations qu'il leur a aſſignées; toutes choſes qui ſe trouvent manifeſtement du choix que le Créateur a fait des choſes qu'il inſtituoit pour la nourriture propre à l'homme. Car il y avoit trois jours qu'il venoit de créer les légumes & les fruits; trois jours après il créa l'homme, & auſſi-tôt il lui indique les légumes & les fruits pour ſa nourriture: *Ecce dedi vobis herbas, &c. in eſcam.* Le concert peut-il être plus marqué, en celui qui eſt l'Auteur de la création des légumes & de l'homme? Une déciſion ſi préciſe pour la conſervation d'un être qu'il venoit de créer, & qu'il deſtinoit à des ſiécles de vie, prouve-t-elle moins que la pleine connoiſ-

Raport des Légumes avec le corps de l'homme.

ſance qu'il avoit des propriétez des plantes, préférablement à celles des animaux, pour remplir ces vûës ; connoiſſance qu'il tenoit des raports phyſiques & proportionnels, qu'il avoit établis entre les ſucs des plantes & les organes du corps de l'homme, pour les convertir en ſucs nourriciers propres à ſa nature. Il ſçavoit qu'il avoit diſpoſé les organes pour diſſoudre par le broïement les alimens qui lui convenoient ; & en même tems il ſçavoit qu'il avoit diſpoſé les plantes & les fruits propres à ſe diſſoudre par cette maniere. Après cela étoit-ce au hazard & ſans connoiſſance de cauſe, qu'il donnoit les légumes & les fruits à l'homme pour ſa véritable nourriture ? Rien en Phyſique fut-il ſi parfaitement conſtaté ? & plût à Dieu que la Médecine, auſſi attentive qu'elle devoit l'être aux loix établies par le Créateur pour la régie de l'œconomie animale, ſe fût moins égarée en des loix, où ſouvent il y a plus d'eſprit que de vérité, plus d'illuſion que de vrai-ſemblance.

Sûreté & vérité de ces raports.

Preuves là deſſus.

V. Dans cette découverte d'une Phyſique la plus certaine, comme la plus accomplie, les Médecins en auroient apperçû une autre non moins importante ; c'eſt la connoiſſance de la Médecine na-

Premiere découverte dans la vraie Physique.

turelle, de cet art de se conserver ou se guérir soi-même, attaché à chaque être créé. Car cet art préservatif n'est point uniquement dans le corps des animaux, puisque c'est encore lui qui anime les plantes & les arbres, par cette puissance *concréée* avec chacun des êtres, laquelle doit les conserver en dépérissant, & finir enfin. Les arbres & les plantes ont donc aussi leurs termes de durée, pendant lesquels ils sont sujets à des langueurs, à des maladies, & à des marques sensibles de dépérissement, d'où on les voit revenir en vigueur & comme en santé sans aucun secours humain & sans remedes, quoique l'on en connoisse plusieurs de très-utiles: cependant cette puissance ne se trouve dans aucun être créé si avantageusement établie, que dans le corps de l'homme; parce qu'en effet, destiné à durer des siécles entiers, il avoit besoin d'une puissance plus efficace, ou pour se maintenir dans l'état de santé où il avoit été créé, ou pour s'y rétablir, si par la caducité des choses humaines il venoit à en déchéoir. Cette vertu merveilleuse n'est autre chose qu'un méchanisme créé dans chacun de nos corps, par les loix duquel il se maintient en santé, ou surmonte tout ce qui pourroit la troubler

Chaque être a sa Médecine.

Le Méchanisme du corps humain.

ou la pervertir ; & cette vertu eſt celle que le Créateur a imprimée principalement dans les *ſolides* : vertu qui eſt la *ſyſtaltique*, aujourd'hui ſi connuë, qui eſt entrée en *vibration* dans le corps du premier homme par la création, & qui de lui eſt paſſée dans tous ceux de ſa poſtérité. Pouvoit-il être une reſſource plus certaine pour les Médecins dans la cure des maladies, que d'être sûrs qu'ils ſont aidez ou ſoûtenus dans leurs œuvres par une Médecine attachée en propre à chaque corps, & qui ſeconde leurs deſſeins, s'ils ſont & ſe tiennent dans les vûës de cette Médecine, dans ſon ordre & dans ſes maniéres. C'eſt la Nature guériſſeuſe des Anciens, *Natura medicatrix* *, l'AUTOCRATIE des Modernes, le *Médecin domeſtique* du ſçavant Mr. *Stalh*, avec lequel il recommande tant de ſe concerter, parce que ſans lui un Médecin *clinique* ne ſçauroit faire que des bévûës & des faux pas.

Sa nature c'eſt la Médecine naturelle.

VI. CAR les œuvres du Créateur ne ſe bornent point au préſent, Eternel comme il eſt, il a ſçû par un ſecret de ſa ſageſſe perpétuer les loix, & par elles répandre ſur tous les êtres qui ſont ſortis de ſes mains, une ſorte de durée incom-

Loix éternelles.

* HIPPOCR.

mensurable, que doivent parcourir ces êtres, en se succédant les uns aux autres pendant autant de siécles que cette même sagesse l'aura défini. Ainsi sa puissance non contente de produire tous les êtres dans leur perfection, non contente de les munir des moïens nécessaires pour les conserver dans cette perfection, elle les a de-plus pourvûs d'autres moïens pour se perpétuer, en transmettant, en vertu de ces loix, à tous les êtres qui se succederoient, la faculté de se reproduire : *In primo homine per fœminam in progeniem transiturum universum genus humanum fuit.* * C'est la puissance qu'il a renfermée dans les germes de toutes les espéces d'animaux, avec lesquels il les a produites, suivant cette parole souveraine dans la bouche d'un Créateur, qui sçait ce qu'il a mis dans ses œuvres. Car ces germes ne sont point des *molécules* d'une matiére informe & passive, ni des pelotons de filamens confusément rangez, sans ordre, sans art, sans vertu, & sans destination. Ce sont des corps organisez qui contiennent le même méchanisme institué par le Créateur, non-seulement pour la production des corps qui

Raisons de ces Loix.

Germes naturels des êtres.

* *D. Augustinus*, de Civit. Dei. Lib. XIII. Cap. 3.

doivent s'en former, mais encore les loix & les régles suivant lesquelles ces corps doivent se maintenir en force ou en santé : *Omnes fuimus in uno.... nondum erat nobis sigillatim creata & distributa forma, sed jam natura erat seminalis ex quâ propagaremur.* * Sont-ce rien moins que des régles d'une Médecine, c'est-à-dire, d'un art conservateur de la vie ? & ce sont ces mêmes loix qui sont traditivement arrivées jusqu'à nous ; desorte que la Médecine naturelle de l'institution du Créateur, se trouve aujourd'hui la même dans les corps des hommes. La preuve en est sensible, en ce que les premiers germes ont aussi certainement contenu les régles & les loix pour la conservation des corps qui en sont sortis, qu'il est vrai que ceux-ci se sont gouvernés depuis ce tems par ces régles ; & tout cela est autant vrai, qu'il est constant que le Créateur n'a jamais rien diminué ni changé dans aucun de ses Ouvrages, pour les entretenir. Donc, par une suite nécessaire, tous les germes contenus jusqu'à l'*indéfini* dans ces premiers, contenant toûjours le même *méchanisme* créé, ont dû se soûtenir jusques dans les derniers siécles avec les mêmes loix, que

Régles de la Médecine naturelle.

Véritez de ces régles.

* *Idem, ibid.* Cap. XIV.

les premiers pour leur conservation. C'est en ce sens que l'on peut dire des hommes d'aujourd'hui, ce qui se lit dans l'Ecriture des descendans des Patriarches : Car comme il est dit que ces descendans, plus de mille siécles après les Patriarches, avoient été renfermez dans le corps d'*Abraham*, leur Ayeul, *adhuc in lumbis patris erat* (*a*) : tout de même il est vrai de penser que les hommes d'aujourd'hui ont été renfermez dans nos premiers peres, c'est-à-dire, dans les premiers germes dont ils ont été les dépositaires, & qui se sont transmis en se multipliant dans les corps d'aujourd'hui : *Omnes fuerunt in uno*, &c. (*b*)

Réalité des Germes.

VII. C'est donc dans ceux-ci, comme dans ceux d'où ils sont sortis, une chaîne de Médecine naturelle, une suite traditive de régles, un assemblage de loix concertées, de puissances contrepesées les unes par les autres, un équilibre créé dans cette immensité de parties qui ont à éclore & à se développer par la fécondation ; Régles enfin, qui après avoir formé un corps, doivent en régir l'œconomie, & en soûtenir l'ordonnance.

Equilibre entretenu par ces régles.

(*a*) Epître aux Hébreux, Chap. VII, v. 10.

(*b*) *D. Augustin.* De Civitate Dei.

VIII. Suivant les idées de cette Physique autant naturelle, que l'esprit humain ou l'imagination y a moins mis du sien, la Médecine se trouve aujourd'hui dans l'objet qui l'occupe, c'est-à-dire, dans le traitement du corps humain, aussi près du Créateur que le fut le premier homme au sortir de ses mains. Car comme alors il ne vivoit, & n'a appris à se conserver, que par les régles que le Créateur lui avoit établies, tout de même aujourd'hui un Médecin ne sçauroit tant-soit-peu creuser les causes qui font vivre ce corps, qu'il n'apperçoive que ce sont les mêmes loix dans les organes qui meuvent ces causes; & que dans les alimens qui entretiennent ces organes, ce sont toûjours les mêmes raports qui ont été établis entre les uns & les autres par la premiere institution du Créateur. Ce n'est pas qu'après 15 ou 16 cens ans, il n'ait ajoûté à la connoissance qu'il avoit donnée à l'homme de se nourrir des plantes, l'indulgence de manger des animaux: Autre leçon de la *Médecine naturelle*, que le Créateur donna encore à l'homme, pour lui apprendre que quoique les plantes lui convinssent préférablement, il pouvoit aussi dorénavant tirer sa nourriture des animaux,

Loix naturelles, toûjours les mêmes depuis la Création.

Indulgence de manger de la viande, différente de la leçon d'user de légumes.

comme des légumes : *Omne quod vivit erit vobis in cibum, quasi olera virentia tradidi vobis omnia.* (*a*) Mais si l'on remarque que cette permission n'est accordée qu'après le Déluge, qu'avoient attiré les crimes des hommes, il paroîtroit que Dieu accorde à l'homme la permission de manger de la viande, comme dans la suite il permit aux Juifs de répudier leurs femmes ; c'est dans les uns & dans les autres à la dureté de leur cœur, qu'il accorda ces indulgences : *Ad duritiem cordis vestri permisit vobis dimittere uxores vestras ; ab initio autem non fuit sic.* (*b*)

Explication de cette indulgence.

IX. Aussi ne fut-ce pas de même dans les commencemens de l'homme, où encore innocent il ne s'étoit pas laissé corrompre dans ses voyes ; ainsi les pures loix du Créateur étoient les siennes : au contraire, l'exemple du Déluge étant le signe du châtiment de sa corruption, & de son penchant vers le mal, Dieu pour lui épargner la tentation du crime d'aller contre la rigueur de sa Loi, prévient sa malice par l'indulgence, en accordant à l'homme l'usage de la viande, que peut-être le penchant de sa cupidité

(*a*) Genes. Ch. III. v. 3.
(*b*) Matth. Ch. XIX. v. 8.

lui auroit fait manger contre son ordre. Mais la vérité n'en est pas moins constante, que c'est par rapport aux légumes que le Créateur avoit disposé en premier les organes de la *digestion* dans l'homme innocent. Au lieu que ce n'est qu'en second, & comme par souffrance, qu'il lui permet, étant devenu criminel, de manger des viandes d'animaux. Autre marque de la sage & bénigne Providence médicinale, qui a sçû & voulu dresser les puissances de la *digestion*, de maniere qu'étant faites principalement pour dissoudre les *végétaux*, elles pûssent sans trop d'inconvénient pour la santé, digérer aussi les chairs des animaux.

Autre leçon médicinale du Créateur touchant l'usage de la viande.

X. Ces *Anecdotes* historiques de la Médecine naturelle, sont autant d'occasions au Médecin de se rappeller continuellement l'action de Dieu dans tout ce qu'il voit dans l'éxercice de sa profession; car autant que revient souvent la nécessité de nourrir ses malades, autant de fois se représente à son esprit cette double leçon d'*Hygieine*; l'une, que c'est l'institution du Créateur que l'homme se nourrisse de légumes, & par conséquent que c'est à cette loi primitive qu'il doit principalement recourir pour nourrir ses malades, parce que c'est la maniere la

Double leçon de l'Hygieine.

plus convenable au fond de la nature du corps humain : L'autre leçon est celle qui lui apprend, que la puissance de l'*estomac* n'est pas si singuliérement mesurée avec les *légumes*, qu'elle ne puisse s'élever en cas de besoin jusqu'à dissoudre les chairs des animaux. Mais une ressource dont l'occasion se présente si souvent, peut-elle laisser oublier à un Médecin attentif, ce trait de la Providence sur les hommes qu'il a à traiter, puisque pour les soulager il peut compter d'être secondé par un surcroît d'art, que le Créateur lui a révélé pour travailler la premiere des coctions ; celle-là principalement qui préside à toutes les digestions en santé & en maladie ?

XI. TANT de connoissances acquises, si simples & si naturelles, telles surtout qu'elles ont été données par le Créateur sur le régime naturel à l'homme, devoient-elles jamais s'obscurcir ou s'oublier ? Cependant depuis près de 6000 ans qu'il y a que les hommes boivent & mangent, l'on en est encore à disputer sur la sorte d'aliment qui leur est la plus naturelle. Seize siécles se sont d'abord écoulez, pendant lesquels ils ont vêcu des seuls fruits de la terre avec un tel fond de santé, que pendant te

Le régime naturel à l'homme, défini par le Créateur.

de tems (où ſont marquez les inventions & l'uſage de pluſieurs Arts, certainement moins néceſſaires que la Médecine à la vie) il ne s'eſt fait la moindre mention ni d'elle, ni de remede, ni des maladies ; un tel genre de vie, qui a ſuffi non-ſeulement pour entretenir la vie des hommes, mais encore pour préſerver leur ſanté pendant des centaines d'années, auroit dû lui mériter dans l'eſprit de ceux qui leur ont ſuccedé le titre de préférence. Il n'en eſt pourtant pas moins vrai, que dans l'uſage de la viande, qui n'a commencé que 1600 ans après la création de l'homme, il ſe laiſſe appercevoir que la vie & la ſanté s'y ſont conſervées. Mais a-ce été ſans quelque déchet ? Or ce déchet qu'a commencé à ſouffrir la durée de la vie en mangeant de la viande, prouve deux choſes : la premiere, qu'en mangeant des légumes, des fruits & des graines, la vie des hommes duroit pendant des ſiécles entiers ; au-lieu qu'elle s'eſt diminuée des deux tiers ou des trois quarts en mangeant de la viande. 2°. Les infirmitez ou étoient rares en mangeant des légumes, ou bien elles ſe guériſſoient par le ſeul ſecours de ce régime. Quoi donc que l'on accorde là-deſſus, toûjours ſera-ce une préémi-

Longueur de la vie en uſant de légumes.

Elle s'accourcit en mangeant de la viande.

nence bien marquée en faveur d'un régime, qui en prolongeant la vie, préserve de maladie & en guérit. Ce qui releve donc incomparablement l'usage des fruits & de semblables nourritures, c'est qu'avec lui, il est constant, suivant une observation non interrompuë de 1600 ans, que la vie de l'homme peut durer neuf à dix siécles, & la santé se maintenir pendant tout ce tems jusqu'au point de se passer de remedes & de Médecin.

Il n'y avoit point de Médecins alors.

XII. L'on oppose à ceci que les hommes depuis qu'ils ont commencé à manger de la viande, ne laissent point de vivre encore fort long-tems, & qu'il se trouve encore aujourd'hui des vieillards qui sont parvenus à un âge très-avancé, sans avoir eu besoin de remedes pour se faire ou se conserver une si belle santé; que cette observation surpasse même celle de seize siécles, puisqu'elle est aussi ancienne que le Déluge universel, depuis lequel les hommes se sont mis à manger de la viande & à boire du vin; ce qui fait une observation de plus de 4000 ans, bien supérieure par conséquent à celle de 1600 ans, qu'a duré le tems où les hommes ne mangeoient pas de viande & ne bûvoient pas de vin.

Objection que l'on vit long-tems en mangeant de la viande.

XIII. Le général de cette observation

eſt inconteſtable : mais l'éxaminant en particulier, eſt-il auſſi commun aujourd'hui que les hommes vieilliſſent, qu'il leur fut ordinaire dans les premiers ſiécles du monde de vivre pluſieurs ſiécles ? On trouvera, il eſt vrai, en parcourant le monde, quelques perſonnes qui auront vêcu juſqu'à 100 & tant d'années, pluſieurs qui en auront vêcu 80 & plus ; mais ſi l'on compare ces exemples aiſez aujourd'hui à compter, à ceux qui étoient ſans nombre de ces anciens tems, où la vie étoit ordinairement de 8 à 9 cens ans, le régime de vie qui aura conduit ces hommes à ces prodiges d'âges, pourra-t-il paroître moins naturel à l'homme, que celui qui ſuffit à peine à prolonger la vie juſqu'à 80 ans, puiſqu'après ce terme le reſte n'eſt plus que peine & miſere: *Si in potentatibus, octoginta anni; & amplius eorum labor & dolor.* * C'eſt cependant juſqu'où peut atteindre l'uſage le plus ſage & le plus modéré des viandes & du vin. Ajoûtez à ceci les beſoins fréquens de remédier à mille infirmitez qui traverſent la vie des hommes de nos jours, & l'on ſe trouvera perſuadé qu'une vie de 80 ans, qui aura été agitée de maladies, pour leſquelles il aura fallu

Différence de cette longue vie d'avec celle des premiers ſiécles.

* Pſeaume LXXXIX. v. 10.

employer des mois & des années pour y remédier, deviendra diminuée d'autant de tems qu'il aura fallu en donner pour les guérir. Hé! qu'en reste-t-il donc ?

XIV. CAR il est remarquable (comme on l'a observé ci-dessus) pour l'honneur du régime des premiers hommes, qu'il s'est vû 1600 ans & plus se passer sans qu'il soit fait mention de Médecin ou de Médecine ; au lieu que 700 ans ne se sont pas passez depuis que les hommes ont commencé à manger de la viande, que le monde a eu besoin de leurs secours : & en effet, six cens ans après le Déluge, l'on trouve que les Princes ou les Grands (comme *Joseph* en Egypte) avoient leurs Médecins. Aussi est-ce peu de tems après le Déluge, que se trouve l'origine de la Médecine chez les Egyptiens. Car quelle qu'en soit la fable qui donne les Dieux d'alors pour inventeurs de la Médecine ; quelque idée qu'on se fasse des *Esculapes*, le *Grec* & l'*Egyptien*, toûjours est-il constant que l'usage des remedes étoit connu alors ; tems par conséquent où se sont formez les maladies, *tunc terris incubuit febrium cohors*. Ainsi pendant 3000 & tant d'années, les hommes se sont conservé la vie en mangeant des viandes & en bûvant du vin, c'est-à-

La Médecine six cens ans après le Déluge.

dire, depuis le tems du Déluge jusqu'à celui où nous vivons ; & la comparaison mesurée par le nombre des années, l'emportera du double sur celle de 1600 ans, pendant lesquels les premiers hommes ont vêcu, depuis la création du monde jusqu'au Déluge, sans user de viande ni boire de vin. Mais en considérant que pendant ces 1600 ans il n'y avoit point de maladie, & que les hommes y vivoient huit & neuf fois plus long-tems qu'aujourd'hui, pourra-t-on mettre en paralléle le genre de vie de ces premiers hommes avec celui de nos jours ?

Seize cens ans avant le Déluge sans Médecin, sans viande, & sans vin.

XV. En effet, le régime qui fait le plus long-tems vivre, est autant au-dessus de celui qui abbrége les jours, qu'il paroît plus propre à soûtenir la nature pour le maintien de la santé ; & par-là il est prouvé qu'il est plus naturel, puisqu'il convient si parfaitement aux fonctions de la vie : Or le régime pris des fruits & des légumes, tant que les hommes lui ont été fideles, leur a procuré de plus longues années, & une plus heureuse santé, que celui qui est tiré des animaux ; il est donc le plus naturel à l'homme.

Le régime le plus naturel doit faire vivre le plus long-tems.

XVI. Une preuve tirée de l'usage & de l'expérience, fut toûjours une déci-

sion en Médecine, qui ne conteſta jamais ſur un fait bien avéré, parce qu'il eſt alors conſtamment avoüé ; & telle eſt la déciſion de la queſtion ſur le régime qui doit paſſer pour le plus naturel à l'homme. Car il eſt reconnu de tout le monde, que celui des fruits de la terre a été ſi heureux & ſi fort en convenance avec la nature de l'homme, que non-ſeulement il a ſuffi pour le faire vivre très-long-tems, mais encore pour lui procurer une ſanté la plus durable & la moins inconſtante. Mais l'on conteſte ſur cette convenance, parce que tout le monde phyſicien & bien d'autres s'autoriſent à douter que l'uſage de la viande convienne moins à la ſanté que l'uſage des légumes. Auſſi eſt-ce que l'on fait un objet phyſique & ſoûmis aux conjectures & aux raiſonnemens, de ce qui eſt un pur fait hiſtorique, dans l'hiſtoire même la plus certaine, & ſur laquelle peut-être il conviendroit mieux de s'en tenir à la Révélation & aux termes des Livres Saints. C'eſt un fait dans les Livres Saints, puiſqu'il y eſt expreſſément déclaré, que le Créateur en établiſſant l'homme, qu'il venoit de créer, le maître de tous les animaux, ſur leſquels il lui donne domaine & puiſſance, il lui indique en même tems

Preuves de faits.

La Révélation doit l'emporter ſur la Phyſique.

les fruits de la terre, pour servir de nourriture à lui & à tous les animaux, qu'il devoit avoir sous son obéïssance. D'ailleurs, examinant la chose suivant les principes même de la Physique, & conformément aux lumieres de la raison, est-il possible de penser que personne ait pû mieux juger de la nature des corps, que le souverain Maître de la Nature, le Créateur lui-même, qui en est l'Auteur & l'unique ouvrier, qui a singuliérement travaillé le corps humain, qui par conséquent a pû en mieux connoître les puissances, les ressorts & les convenances, puisqu'il les a toutes créées & instituées ? Personne donc ne pouvoit mieux que lui pourvoir aux besoins qu'ils auroient pour se maintenir. Ainsi dès qu'il signifie à l'homme, au sortir de ses mains, qu'il lui donne les fruits de la terre pour s'en nourrir, & qu'en conséquence lui & ses descendans ont maintenu chacun leur santé & leur vie pendant des huit ou neuf cens ans, devient-il douteux qu'un pareil genre de vie contenoit la sorte d'aliment qui est la plus naturelle à l'homme ?

Sûreté de la Physique révélée.

XVII. Il paroîtroit donc que l'on ne devroit pas chercher les vraies causes de la vie ailleurs que dans le Créateur, qui

en est la source, *apud quem est fons vitæ* (*a*); & là-dessus devroit-on chercher des lumieres qu'en celui qui est la lumiere même? *In lumine tuo videbimus lumen.* (*b*) L'on s'autorise de la concession que le Créateur fit aux hommes après le Déluge, des animaux pour leur nourriture. Mais à cela répond un Auteur aussi sçavant que religieux, (*c*) *Sin autem dicant hominibus data esse animantia, nos quoque id confitemur, sed non omninò ad comedendum.* Le Pere de l'Eglise le plus versé dans l'interprétation des Ecritures (*d*), reconnoît encore, avec beaucoup d'autres, que cette concession n'est qu'une indulgence de la part du Créateur, qui, par pure bonté pour le genre humain, voulut bien permettre aux hommes d'après le Déluge, l'usage des animaux pour leur nourriture, afin de les préserver de quelque désastre semblable au Déluge, s'ils venoient à manger de la viande contre sa volonté. Or, cette opinion a d'autant plus de fondement, que les hommes d'avant le Déluge en étant déja venus à corrompre toutes leurs voyes, *omnis caro corruperat*

Concession de la viande expliquée.

Pour prévenir la désobéissance de l'homme.

(*a*) Pseaume xxxv. v. 10. (*b*) *Ibid.*
(*c*) *Clemens Alexand.* Stromat. p. 718.
(*d*) *S. Jerôme.*

viam

viam suam (*a*), c'est-à-dire, leurs mœurs, pour quoi Dieu leur envoya le Déluge, auroient vû tout naturellement de se laisser encore aller aux mêmes désordres, dans l'affreux penchant où ils étoient, pour s'être abandonnez aux voluptez flateuses de la chair & du monde : *Videns Deus quòd multa malitia hominum esset in terrâ, & cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore.* (*b*) Eh ! qui sçait si ces hommes devenus si sensibles aux attraits de la volupté, *videntes filias hominum quòd essent pulchræ* (*c*), ne s'étoient pas rendus tels en mangeant de la viande, qui auroit allumé leur sang, & avanté en eux les passions, pour s'être ainsi livrez à des nourritures qui enflamment (*d*) les jeunes personnes, & les précipitent dans le libertinage : *Excalefacti adolescentes evadunt propensi ad libidines, celeriùs quàm oportuit maturis membris cupiditatis.* (*e*) Le ressouvenir du plaisir d'avoir mangé de la chair fut en effet l'origine du murmure criminel du Peuple Hébreu, con-

Dangers de l'usage de la viande.

(*a*) Genese, Ch. VI. v. 5.
(*b*) *Ibid.* v. 15. (*c*) *Ibid.* v. 2.
(*d*) Vid. *Verdries*, de Æquilibr. Ment. & Corp. p. 56. 68.
(*e*) *Clem. Alexand.* ubi suprà. p. 151.

tre Moyſe, juſqu'à regreter de n'être pas plutôt mort que de ſe voir privé de manger de la viande : *Da nobis carnes, ut comedamus.* (*a*) C'eſt le reproche inſolent de ce Peuple aveuglé par cette paſſion ſenſuelle, juſqu'au point de préférer cette volupté au plaiſir de vivre : *Utinam mortui eſſemus... quando ſedebamus ſuper ollas carnium.* (*b*) Mais comme la punition de la ſenſualité fit périr par le Déluge les hommes qui étoient devenus tout de chair, & dont Dieu retira ſon Eſprit : *Non permanebit Spiritus meus in homine... quia caro eſt* (*c*) ; tout de même ces ſoupirs ſenſuels vers la chair des animaux, attirerent ſur ces affamez de viande, la fureur du Seigneur, & cette fureur les fit périr d'une maniere ſi étrange & ſi éclatante, que le lieu où ils furent enterrez ou enſevelis en grand nombre, retint le nom de *Sépulcres de concupiſcence* : VOCATUS *eſt ille locus. Sepulchra concupiſcentiæ ; ibi enim ſepelierunt Populum qui* (*carnes*) *deſideraverat.* (*d*) Seroit-ce que le Créateur auroit voulu par-là faire reſſouvenir

Preuves, exemples.

(*a*) Nombres, Ch. XI. v. 13.
(*b*) Exod. Ch. XVI. v. 3.
(*c*) Geneſ. Ch. VI. v. 3.
(*d*) Nombr. Ch. XI. v. 34.

l'homme, combien plus auroit été innocent, ou moins dangereux pour le crime, l'usage des légumes, qu'il lui avoit donné en le créant, parce que ce régime n'auroit point été sujet à soûlever ainsi la concupiscence, en allumant des désirs criminels ?

XVIII. Cet avertissement ne paroît pas même méconnoissable dans le choix que Dieu fit ensuite de la sorte de nourriture, qui devoit faire subsister les Hébreux pendant 40 ans dans le Désert. C'étoit comme une création à faire dans une terre inhabitable ; aussi le Créateur continuant aux hommes la même providence & la même bonté que dans la création de l'Univers, il les rappelle ici à la même sorte de nourriture. Il n'étoit pourtant point douteux qu'elle auroit été celle que ce peuple auroit mieux aimée ; il n'avoit que trop parû combien il étoit passionné pour manger de la viande, *quis dabit nobis carnes ?* (*a*) Mais le Créateur souverainement éclairé par lui-même sur les vrais besoins de sa créature, & en particulier sur les nourritures qui étoient non-seulement plus naturelles à l'homme, mais encore moins capables de produire des maladies dans

Dieu confirme le choix des légumes, & dans la nourriture qu'il donne aux Hébreux pendant 40 ans.

(*a*) Nombr. *ibid.*

une terre & sur une route où ce peuple devoit en être exempt, prend dans l'air, pour cette seconde création, l'aliment qu'il avoit tiré de la terre & des eaux, dans la premiere. C'est que les Elémens ne sçavent que se former entre les mains du Créateur en tout ce qu'il plaît à sa volonté : *Creatura factori deserviens.... tunc in omnia transfigurata.... deservit.* (*a*) Ce n'est donc point ici des animaux que crée le Seigneur pour la subsistance ordinaire du peuple Hébreu. Fut-ce par impuissance de faire trouver dans ce désert autant de milliers de bœufs & de moutons que Moyse le croyoit impossible ? *Numquid*, dit-il, *ovium & boum multitudo cædetur, ut possit sufficere ad cibum ?* (*b*) Car en effet il en falloit bon nombre pour nourrir six cens mille personnes. Mais non certes, un pouvoir suprême n'est jamais ni borné ni racourci : *Numquid manus Domini invalida est ?* (*c*) Le Seigneur commmence cependant par prouver l'immensité de son pouvoir, en nourrissant ce peuple innombrable, de chairs d'animaux ; non pendant un jour, non pendant deux, non pendant cinq,

Il leur donne de la manne, & non des animaux.

(*a*) Sapient. Cap XVI. v. 24. 25.
(*b*) Num. Cap. XI. v. 22.
(*c*) *Ibid.* v. 23.

dix, ou vingt, mais pendant un mois entier de jours : *Non uno die, nec duobus, vel quinque, aut decem, non viginti quidem; sed usque ad mensem dierum.* (*a*) Il le prouva donc en faisant tomber sur le camp des Hébreux une quantité immense de cailles, dont ils se gorgerent pendant un mois; après quoi il fit pleuvoir sur la terre une sorte de rosée (*b*), sous la forme d'une petite graine comme seroit de la *Coriandre*; & cette graine suffit pour la nourriture & la santé de tout ce monde pendant 40 ans; tant il est vrai que la nourriture naturelle à l'homme, suivant l'intention du Créateur, a paru de tout tems renfermée dans les grains & les fruits de la terre, & certainement en autre chose que dans les chairs des animaux.

Il ne leur donne des cailles, que pour marquer sa puissance.

XIX. Cette pensée trouve son fondement dans la nature des promesses que Dieu a faites aux Patriarches; c'étoient des assûrances de bénédictions de la rosée du ciel & de la graisse de la terre, *de rore cœli, & de pinguedine terræ* (*c*); c'étoient en effet celles qui devoient faire la félicité de la vie temporelle de leurs

(*a*) *Ibid.* v. 19.
(*b*) Exod. Cap. XVI. v. 14, &c.
(*c*) Num. Cap. XI. v. 31.

Sens des Ecritures different dans les mêmes paroles.

descendans. Car on ne prétend pas s'écarter ici aucunement des sens sublimes, élevés & prophétiques de ces promesses, l'on s'y tient au contraire inviolablement attaché. Mais comme il est assez ordinaire que l'*Historique*, qui est d'une vérité présente, se trouve mêlé avec le *Prophétique*, dont la vérité pour l'avenir est annoncée dans celle d'une histoire déja arrivée; de même le *Physique* ne peut-il point se trouver mêlé avec le *Prophétique*, sans que la vérité de celui-ci souffre rien de celle qui est dans le *Physique*? ALTITUDO *prophetica dum de illo vel ad illum loquitur, latenter transit ad hunc; & cùm jam de isto vel ad istum loquatur, adhuc de illo vel ad illum loqui videtur.* (*a*) Cela donc supposé, & Dieu ayant voulu promettre au peuple Juif, dans la personne des Patriarches, ce que la vie en ce monde devoit avoir de plus doux & de plus satisfaisant pour le corps, il est remarquable qu'il lui ait promis de longues années & une abondance de toute sorte de fruits de la terre, les plus doux & les plus gracieux, sans faire la moindre mention du plaisir qu'il leur auroit procuré, en leur faisant espérer

Parmi les promesses de Dieu, aucune de donner de la viande à manger.

(*a*) *Div. Augustinus*, Lib. III. Cap. 34. De Doctr. Christ.

de manger des viandes d'excellens animaux. Au contraire, la terre qu'il leur promet doit être, non une terre abondante en gibier, un païs de bois, de forêts & de chasse, mais une terre où coulent *le miel & le lait*, TERRAM *melle & lacte manantem.* En confirmation de ces promesses, lorsque *Josué* introduit ce peuple dans la Terre Promise, il lui fait considérer qu'il est entré enfin en possession d'une terre qui étoit bonne par excellence, *terram bonam.* (*a*)

XX. MAIS en quoi consistera cette bonté éminente? Sera-ce dans l'abondance des bons vins, ou de semblables liqueurs? Au contraire, c'est une terre de fleuves, de rivieres & de fontaines, & arrosée de toute sorte d'excellentes eaux: *Terram rivorum, aquarumque & fontium, in cujus campis & montibus erumpunt fluviorum abyssi* (*b*); & le fond de cette terre étoit riche en bled, en orge, en vignes, en figuiers & en oliviers; de-sorte qu'elle étoit comme toute d'huile ou de graisse & de miel: *Terram frumenti, hordei, ac vinearum, in quâ ficus & mala Granata, & oliveta nascuntur, terram olei ac mellis.* (*c*) Voilà

Bonheur de la Terre Promise, en tout autre chose qu'en viandes.

(*a*) Josué, Ch. VIII. v. 7.
(*b*) *Ibid.* (*c*) *Ibid.*

la matiere principale des excellentes nourritures que Dieu promet à son peuple, & qui devoient faire la félicité temporelle de sa vie. Il n'y est parlé ni d'animaux, ni de poissons, ni d'oiseaux, dont les chairs délicates auroient fait le plaisir de ses repas. Il en est fait aussi peu mention en d'autres endroits des Livres Saints, où Dieu promet à son peuple une vie heureuse & satisfaisante. Les seuls légumes & les fruits de la terre rempliſſent même si parfaitement l'intention du Créateur, qu'il fit cesser la manne de pleuvoir, dès aussi-tôt que son peuple fut entré dans la Terre Promise; parce qu'alors il trouva les campagnes couvertes de toutes sortes de grains & de fruits, qui suivant cette intention suffisoient pour le faire subsister: *Manserant filii Israël in campestribus Jericho... defecitque manna, postquàm comederunt de frugibus præsentis anni terræ Chanaan.. nec usi sunt ultrà illo cibo.* (*a*) Quoi qu'on ne se propose de rien avancer de contraire à la Foi des Ecritures, on ne peut ne pas voir que dans toutes les occasions où Dieu a ordonné du régime de vie des hommes, & en particulier des alimens qui devoient y entrer, il n'y,

Ce sont des légumes qui succédent à la manne.

* Josué, Ch. V. v. 10.

donne nulle part aucune place à la viande ou à la chair des animaux. Au contraire, voulant comme rappeller les hommes à la premiere institution du régime, qui leur avoit été indiqué par le Créateur; ou bien leur faire toûjours sentir la préférence qui est dûë aux fruits de la terre, du moins à des choses qui ne sont ni du genre des animaux, ni de la nature de leurs chairs, il leur a fait trouver toûjours & en tout lieu des légumes ou des fruits; & c'est ce qui arriva à l'entrée du peuple Hébreu dans la Terre de Chanaan: ou bien il leur a produit autre chose que des animaux, comme venoit d'être la manne, qu'il leur avoit fait pleuvoir pendant 40 ans de marche dans un désert jusqu'à lors impraticable, parce que personne n'y avoit habité. Si à tout ceci l'on ajoûte que la mention qui est faite d'animaux dans les Livres Saints, ne s'y fait pour le plus souvent que par rapport aux Sacrifices que Dieu en ordonnoit, & qui devant être très-nombreux & très-fréquens, obligeoient les Hébreux à avoir de gros troupeaux, l'on sera étonné du peu d'usage qui s'en faisoit pour la nourriture du peuple. Enfin, il ne lui est permis, à ce peuple, d'user de viande qu'avec tant

Dieu ne parle jamais de viande à donner à son peuple.

Sinon pour les Sacrifices.

Avec quelles réserves.

de réserves, d'observances & de précautions, qu'il sembleroit plutôt que Dieu auroit voulu l'en détourner, que lui en insinuer l'usage. La loi principale & sans exception à ce sujet, étoit d'en répandre soigneusement le sang, *Excepto quòd carnem cum sanguine non comedetis.* (*a*) avant que de s'en permettre l'usage pour s'en nourrir ; observance, qui passant dans la Religion Chrétienne, s'y est conservée sous les Apôtres, & dans les premiers tems de l'Eglise. Et les distinctions qu'il falloit encore faire d'*animaux immondes* d'avec ceux qui ne l'étoient point, étoient comme de secretes barrieres mises à la cupidité des hommes, ou à leur sensualité ; comme si le Créateur eût voulu pourvoir à ce que les hommes ne se prostituassent point à des goûts plus voluptueux que naturels, en se permettant de manger de toute sorte d'animaux les moins propres même à la santé, & des parties des animaux, celles qui, comme le sang, y sont le plus contraires ; car ici, comme en tant d'autres occasions, Dieu sembleroit s'être rendu comme le Médecin des corps, ou le surveillant à la santé des hommes. En

(*a*) *Genes.* Ch. IX. v. 4. *Levitic. Deuter.* passim.

effet, en leur défendant de manger du *Chameau*, du *Porc*, des *Aigles*, des *Corbeaux*, des *Macreuſes*, & de ſemblables chairs proſcrites en bonne Médecine du régime de vie, n'étoient-ce pas moins des privations qui leur étoient ordonnées, que des avis qu'ils devoient prendre pour leur conſervation, en même tems que c'étoient autant de précautions, pour les tenir réſervés à manger des animaux défendus par la loy, & proſcrits d'ancienne date. Car la diſtinction d'*animaux immondes* ne fut ni nouvelle à la Religion Juive, ni propre aux cérémonies de Religion, mais adoptée parmi les obſervances légales; puiſqu'il eſt certain par les Livres Saints (où il n'eſt rien de faux) que la diſtinction d'*animaux immondes* étoit déja établie avant le Déluge. * En effet, Dieu ordonna à *Noé* de mettre dans l'Arche des eſpéces des *animaux immondes*, comme de tous les autres. Quoiqu'il en ſoit, ainſi ſe montre par-tout la premiere intention du Créateur, qui inſinuë par toutes ces obſervances le reſſouvenir des alimens qu'il avoit indiqués aux hommes dans la création de leur premier pere; & cela ſans y attacher nu formalitez aucunes, ni ré

Car les animaux immondes ſont mal-ſains.

* Geneſ. Ch. VII. v. 1.

ſerves, ni précautions quelconques, parce qu'il ſçavoit qu'il les avoit faits ſingulièrement pour la nature de leurs corps.

Les créations d'alimens, ſous la Loy nouvelle, ont été de légumes.

XXI. Oseroit-on même, en pouſſant plus loin ces réfléxions, eſſayer de faire appercevoir, que les ſortes de créations d'alimens qui ſe ſont faites ſous la Loi nouvelle par Jeſus-Chriſt, pour nourrir des milliers d'hommes qui le ſuivoient dans les déſerts, furent encore des productions d'alimens maigres. Car les différentes multiplications qu'il fit pour nourrir ces peuples, furent principalement de *pains*; de-ſorte que ſi quelque peu de *poiſſons* ſe trouvent entrez dans ces multiplications, ce ne fut que parce que quelques petits poiſſons s'étant rencontrez avec le petit nombre de pains qu'il bénit, ils ſervirent à augmenter le miracle & à le doubler, en faiſant voir ſi peu & de ſi petites choſes s'accroître tout-à-la-fois avec le pain, juſqu'au point de pouvoir raſſaſier des milliers de perſonnes: mais rien de plus ni d'autres animaux ne ſe trouvent dans ces repas de cette ſorte de création.

XXII. Cependant ſi l'intention du Créateur pour le régime naturel, ne paroiſſoit ici tirée que par induction des faits & des réfléxions qui viennent de

précéder, il ne peut en sembler de même de la boisson naturelle, suivant sa premiere institution dans la création de l'Univers. En effet, elle s'est constamment & notoirement conservée parmi toutes les Nations; puisque l'Eau a été & est encore la boisson ordinaire de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les sexes, en tout païs, & de tous les animaux. Ce n'est pas que le Vin n'ait été anciennement connu, & même avec honneur & estime; mais bien plus cependant pour les *libations* & les *sacrifices*, où il étoit plus largement offert par hommage à la Divinité, à qui est dû ce qu'il y a de plus précieux, qu'employé à la boisson ordinaire des hommes, ou établi pour l'usage ordinaire des repas ou des tables. Il est même étrange que les Livres Saints ne parlent presque point du vin que pour en marquer les dangers: *Luxuriosa res vinum...* (*a*) *ne intuearis vinum, splendet in vitro.... mordebit ut coluber.* (*b*) Aussi étoit-il interdit aux *Rois*, & encore aux *Prêtres* qui étoient de semaine ou de service dans le Temple. Mais le sentiment généralement reçû parmi le Peuple de

L'intention du Créateur touchant la boisson naturelle, n'est point équivoque.

Vin peu usité pour boisson ordinaire.

(*a*) Proverb. Ch. xx. v. 1.
(*b*) *Ibid.* Ch. xxiii. v. 31.

Dieu, paroît tout renfermé dans cette sentence de leur principal Docteur; que le *vin* & les *femmes* renversent l'esprit & corrompent le cœur des hommes : *Vinum & Mulieres apostatare faciunt homines.* (*a*) Sans donc apporter rien de plus de tout ce qu'on y lit au désavantage du vin, il paroît que le vin passoit plutôt pour une espéce de remede, de *cordial*, de *confortant*, & de *stomachique*, que pour une boisson ordinaire. C'est en ce sens que *Siba* en fut offrir à *David* sur sa route, lorsqu'il fuïoit de Jérusalem (*b*); car, dit cet adulateur à son Roi fuïant de sa Capitale, ce sera pour soûlager ceux de vos gens qui en auroient besoin : *Vinum ut bibat si quis defecerit in deserto.* Il paroît encore que suivant l'opinion communément reçûë parmi le peuple Juif, le vin étoit pour les infirmes, tels que sont la plûpart des mélancholiques : *Da siceram mœrentibus, & vinum iis qui sunt amaro corde*; car ici le mot de *sicera* se prend pour une boisson vineuse; au lieu que s'étoit établie cette autre maxime par rapport à la santé : *Initium vitæ hominis aqua & panis.* Et en effet, la persuasion en est restée

Ses dangers.

C'est un cordial.

L'eau, c'est la boisson commune.

(*a*) Ecclésiastique.
(*b*) Rois. L. II. Ch. XVI. V. 2.

dans les esprits de tous les anciens peuples, que la vie avoit commencé par du pain & de l'eau. Une opinion si commune étoit fondée apparemment sur la tradition qui sera passée dans le monde Hébreu, que Dieu avoit condamné l'homme à manger son pain à la sueur de son corps : *In sudore vultus tui vesceris pane* (*a*) ; c'est-à-dire, qu'il se nourriroit de ce que la terre lui fourniroit du travail de ses mains. Aussi le pain se prend-il ordinairement dans les Livres Saints pour la nourriture, en y ajoûtant un peu d'eau. Souffrez, dit Abraham à l'Ange, qu'il prenoit pour un homme, que je vous serve un peu de pain, *buccellam panis*, pour vous soûtenir dans votre voyage, & un peu d'eau, *pauxillum aquæ*. (*b*) Moyse ayant été sans boire ni manger 40 jours sur la Montagne, fût, dit l'Ecriture, pendant tout ce tems sans manger du pain, ni boire de l'eau, *panem non comedit, & aquam non bibit.* (*c*) La Pythonisse offrit à Saül un peu de pain, pour lui relever le courage, *buccellam panis, ut comedens convalescas.* (*d*) Elie demanda à la Veu-

Le Pain & l'Eau, nourriture ordinaire.

(*a*) Genes. Ch. III. v. 19.
(*b*) *Ibid.* Ch. XVIII. v. 5.
(*c*) Exod. Ch. XXXIV. v. 28.
(*d*) Rois. L. I. Ch. XXVIII. v. 22.

ve de Sarepta un peu d'eau, *paululum aquæ*, & un morceau de pain *& buccellam panis* * : tant il est vrai que la conviction populaire ou généralement reçûë, c'étoit que le fond & le principal de la vie, *initium vitæ hominis*, consistoit essentiellement, en conséquence de l'institution du Créateur, dans le pain & dans l'eau ; parce qu'ils contiennent ou représentent la substance ou la qualité des fruits de la terre, instituez par le Créateur pour la nourriture de l'homme : preuve enfin que l'on comptoit pour rien, ce semble, les chairs des animaux, quand même l'on en servoit aux hôtes avec le pain & l'eau, qu'on leur avoit offerts d'abord ; l'exemple s'en trouve dans le repas de la Pythonisse à Saül.

Institution du Créateur là-dessus.

XXIII. RIEN persuade-t-il plus de l'intention du Créateur, que cette notion générale de simplicité dans la nourriture, innée dans les esprits des premiers hommes, & qui les dominoit au point, qu'elle ne leur laissoit faire aucune mention de viandes, quand même l'on avoit à en servir avec les légumes, ou avec le pain & l'eau, qui les représentoient dans l'institution du Créateur. Mais cette notion naturelle a été générale, non-seule-

Notion générale sur la boisson de l'Eau.

* Rois, Liv. III. Ch. XVII. v. 11.

ment parmi le peuple Hébreu, elle eſt encore paſſée aux autres peuples, parce qu'ils en ſont tous ſortis ; & ainſi elle eſt devenuë le fondement du régime de ces vaſtes contrées où d'anciens peuples reſtans des premiers tems, & livrez aux impreſſions de l'ancienne nature, ne ſe nourriſſent guéres que de fruits & de ſemblables productions de la terre. Mais la preuve que l'origine en eſt émanée de l'inſtitution du Créateur, c'eſt que ceux du peuple Juif, qui par religion ont voulu ſe renfermer dans le pur néceſſaire à la vie, ſont entrés dans cette idée, en ſe nourriſſant de légumes & ne bûvant que de l'eau. Tels ont été les *Eſſéniens*, ces Religieux Juifs qui ont étonné, édifié & honoré toute la Nation Juive en particulier, par leur vie ſimple & frugale. Vinrent enſuite les *Réchabites*, qui menerent une vie auſſi auſtere. Après quoi joignant ou raprochant la ſimplicité de leur régime avec celui des Prophétes, (témoin le chétif *pulment* qui faiſoit le dîné d'*Habacuc*, à qui Dieu ordonna de le porter à Daniel, qui étoit un autre Prophéte,) peut-on ne ſe point appercevoir de la notion régnante parmi les Juifs, qui s'étant répandue par tradition depuis la création de l'Univers, lui a appris

Elle eſt paſſée du Peuple Hébreu à tous les autres.

Marque ou preuve à ce ſujet.

Par les Religieux Juifs.

en conſéquence de l'inſtitution du Créateur, que peu de choſes, & auſſi ſimples que des *fruits* des *légumes* & de l'*eau* conviennent ſi parfaitement à la ſanté, qu'elles ſuffiſent au maintien de la vie : ces nourritures peuvent donc paſſer pour le ſeul néceſſaire en ce genre. Si après cela l'on fait réfléxion ſur la vie des anciens *Anachorètes*, & de tant de Religieuſes Societez Chrétiennes, qui ont ſuccédé à celles du peuple Juif; enfin, ſi l'on conſidére tous les peuples d'aujourd'hui qui habitent tant de païs où l'on ſe paſſe de manger de la viande, ſera-ce moins appercevoir qu'une notion générale de vie ſimple & auſtère, reſtée d'une impreſſion *innée* & univerſellement répanduë dans les eſprits : Mais vient-elle d'ailleurs cette notion, que de ce que le Créateur a appris à l'homme en le créant, que l'uſage des chairs des animaux eſt auſſi peu néceſſaire à la vie, que les fruits de la terre peuvent eux ſeuls ſuffire à ſa conſervation. De tout ceci ſe tirent ces concluſions, auſſi vraies que directes ou naturelles.

Par les Anachorètes.

Source de cette notion générale dans la création.

XXIV. Il eſt de foi que Dieu le Créateur a indiqué à l'homme qu'il venoit de créer les alimens, créés deux jours auparavant, pour le nourrir. Il eſt auſſi

certain par les Livres Saints que ces alimens étoient des fruits de la terre, des graines & des légumes. Il eſt donc certain par les Livres Saints que les légumes conviennent ſinguliérement à l'homme, puiſqu'ils ſont faits & indiqués pour ſa nourriture.

C'eſt encore une vérité non moins conſtante, par l'hiſtoire de la création du monde, que Dieu eſt l'Auteur de la Nature, c'eſt-à-dire, le principe de tous les êtres créés. Les fruits de la terre & les légumes ſont de ces êtres; ils ſont donc généralement naturels: or l'Auteur ſouverain de la Nature les a nommément créés pour l'homme; ils lui ſont donc particuliérement naturels. Il n'eſt pas moins certain qu'il ne ſe trouve nulle part dans l'Ecriture que le Créateur ait retouché ſes ouvrages depuis la création, & en particulier qu'il ait réformé quelque choſe dans le fond, dans la ſtructure, ou dans la compoſition des organes du corps humain; or ce fut par rapport à cette diſpoſition des organes du corps humain, que le Créateur inſtitua les légumes en les créant. Mais il eſt encore certain que le Créateur n'a rien retouché ni dans les légumes ni dans les arbres ou les plantes; qu'enfin il n'a rien changé

Raiſons démonſtratives du régime de légumes.

Suite de ce raisonnement,

dans le fond de la terre ; les sucs sont donc demeurez les mêmes dans la terre & dans les plantes, & par conséquent tels qu'ils y ont été créés. Les rapports donc d'entre les organes du corps humain & des productions de la terre, sont restez les mêmes en tout sens de part & d'autre ; tous subsistent donc, faits les uns pour les autres : il est donc comme démontré que les plantes restent naturellement & essentiellement faites pour nourrir l'homme.

XXV. De croire que les eaux du Déluge ayent altéré les plantes, c'est le préjugé populaire ; mais il ne se soûtient point dans le langage de l'Ecriture, & l'intention du Créateur ne fut jamais d'employer le Déluge contre les plantes, mais seulement contre l'homme & contre les animaux. Ce préjugé se soûtient aussi mal en bonne Physique ; aussi paroit-il démenti dans la pratique des Jardins, ou dans la maniére de cultiver les plantes. Des eaux naturelles imprégnées du même esprit non altéré, qu'elles avoient reçû du Créateur pour la végétation, auront-elles corrompu la nature des plantes ? on explique ailleurs le contraire. Au-surplus, l'effet des arrosemens abondamment faits d'eau de puits dans

Que le Déluge n'a pû endommager les plantes.

les Jardins, est connu; car l'on sçait qu'il n'est rien de plus propre pour accroître les plantes, avancer les fruits, & même les multiplier, que de les arroser souvent: Et sur cet exemple, que penser de sinistre pour les plantes d'avant le Déluge, pour avoir été arrosées ou baignées dans des eaux aussi peu mal-faisantes qu'elles avoient été créées fécondes? Sera-t-il contre la raison de penser qu'un tel arrosement n'auroit servi qu'à avancer la végétation des plantes, & qu'à hâter, pour après le Déluge, leurs productions & celles des fruits des arbres; vû que, suivant une Physique familiere & domestique, & cependant nouvelle, il est d'usage dans les jardins de presque ressusciter des arbres mourans, en les arrosant par-dessus les branches & les feüilles. * L'état du monde d'alors feroit croire qu'il ne seroit pas contraire à l'ordre de la Providence, qui sçait tirer le bien du mal, d'y faire entrer quelque vûë semblable de la part du Créateur; car le commandement qu'il fait à *Noé*, à ses enfans & à tous les animaux, gros bétail, oiseaux, & reptiles de se multiplier sur la terre, sur laquelle ils rentroient

Raisons prises des arrosemens.

Sur-tout par-dessus les feüilles.

* Voyez *le Jardinier Solitaire*. pag. 170. 171.

Que le Créateur n'a pas voulu perdre les plantes par le Déluge, & pourquoi ?

tous au sortir de l'Arche : *Cuncta animantia quæ sunt apud te, ex omni carne, tàm in volatilibus, quàm in bestiis & universis reptilibus.... educ tecum* (dit Dieu à Noé) *& ingredimini super terram, crescite & multiplicamini super eam** : Un tel commandement, dis-je, porte à ce soupçon ; car il annonçoit de promptes & d'abondantes générations d'animaux, qui alloient donc risquer de périr par la disette de nourriture, si la terre & les plantes ne s'étoient à proportion hâtées de fournir des alimens à tous ces animaux. Cette pensée est autorisée par la coûtume ordinaire à la Providence, dans tout ce qu'elle produit ou reproduit, qui est de faire trouver à point à ses productions, de quoi les nourrir après leur naissance. Nous avons vû comment le Créateur a pourvû à la nourriture du premier homme avant même qu'il fût sorti du néant ; voici un autre exemple, par lequel Dieu pourvoit à la nourriture des animaux au sortir de l'Arche après le Déluge. Enfin, nous verrons des exemples journaliers de cette prévoyance pour la nourriture même de l'homme, pendant qu'il se forme dans le sein de sa mere. Au surplus,

Pour ménager une ressource pour nourrir les animaux de l'Arche.

Prévoyance du Créateur pour nourrir ce qu'il a créé.

* Genes. Ch. VIII. v. 17.

pour ce qui est ici des hommes, c'est-à-dire, de *Noé* & de ses enfans, il n'est ni contre la raison, ni contre la sagesse d'un pere de famille d'avoir songé à amasser, par précaution, dans l'Arche plus de provisions en bled, en orge, en avoine & en toute sorte de graines, qu'il ne s'y en sera consommé. Ils auront donc été plus en état que les animaux rentrans sur la terre de subsister, en attendant une prochaine moisson. Il est même à remarquer que tous les hommes se trouvant alors réduits à quatre, avec leurs femmes, & encore si l'on veut quelques enfans, un si petit nombre de personnes, que l'Ecriture réduit à huit, aura pû fournir à sa subsistance journaliére pendant quelque tems en semant (comme un pere de famille fait dans son jardin ou dans son clos) une partie des graines qui seront restées dans l'Arche. Or un grain qui peut dans le courant de la nature se reproduire jusqu'à un cent, n'aura-t-il point infiniment surpassé ce nombre, quand le Créateur l'aura ainsi disposé? Voilà donc des fruits de la terre retrouvez pour l'homme dans leur pur naturel, c'est-à-dire, précisément les mêmes qu'avant le Déluge, en attendant que la terre aura de son fond reproduit

Provisions de graines dans l'Arche.

pour lui & pour tous les animaux, des herbes ou des plantes aussi peu différentes de celles-là. Tout ceci est-il moins qu'une démonstration simple & naïve, tirée de faits & d'observations naturelles, que les fruits & les productions de la terre se sont tous conservez jusqu'à nous dans leurs qualitez propres & créées, & par conséquent qu'ils sont restez essentiellement naturels pour la nourriture de l'homme.

Légumes retrouvées dans leur naturel après le Deluge.

XXVI. Mais d'ailleurs il paroît une différence essentielle entre la concession que Dieu fait aux hommes de manger des viandes des animaux après le Déluge, & l'instruction que Dieu donne à l'homme pour se nourrir de légumes au sortir de la création. Ici c'est une leçon pour lui apprendre de quoi il doit se nourrir : *Ecce dedi vobis omnem herbam.. ut sint vobis in escam* (*a*) ; là c'est un surcroît de nourriture qu'il accorde au pardessus de ces légumes : *Omne quod movetur & vivit erit vobis in cibum.. quasi olera virentia tradidi vobis omnia.* (*b*) Par où l'on voit que l'usage des légumes enseigné au premier homme pour sa nourriture, est un avis de santé, & que

Légumes données pour la santé.

(*a*) Genes. Ch. 1. v. 29.
(*b*) *Ibid.* Ch. IX. v. 3.

La

la concession de manger de la viande est une indulgence de bonté & de précaution.

Viande accordée par précaution.

XXVII. Mais, en se rappellant à present aux notions de Physique, puisqu'on en veut pour expliquer l'accourcissement de la vie des hommes depuis le Déluge, l'on entrevoit encore quelle pouvoit en avoir été la raison physique & naturelle, c'est-à-dire, pourquoi il seroit arrivé naturellement, ou suivant l'intention même de l'Auteur de la nature, que la vie des hommes ait dû s'accourcir après le Déluge. Il est de fait, aux termes de l'Ecriture, 1°. Que les hommes depuis *Adam* jusqu'au Déluge, ne se marioient que dans des âges fort avancez, puisqu'il est dit qu'*Adam* n'eut des enfans qu'à l'âge de 130 ans, & *Noé* qu'à l'âge de 500 ans. 2°. Que les dix premiers Patriarches vécurent chacun fort long-tems; car *Adam* alla jusqu'à 930 ans, & *Noé* jusqu'à 950 ans. 3°. Il est prouvé que ces dix Patriarches ont vécû la plûpart ensemble, de-sorte que tous se sont connus, ou par eux-mêmes, ou par leurs ayeuls: par-là donc s'est formée une histoire vivante ou une *tradition orale*, par laquelle, de bouche en bouche, les derniers Patriarches, tel

Raison physique de l'accourcissement de la vie des hommes.

Observation sur les âges des premiers hommes.

que *Noé*, par exemple, ont apris de leurs peres l'histoire de la création du monde, que ceux-ci avoient aprise d'Adam; & ainsi par la sagesse du Créateur fut pourvû à la connoissance de cette merveilleuse histoire, dont tous les hommes à venir devoient être instruits; & pour une quatriéme reflexion, il est manifeste que si-tôt après le Déluge, la vie des hommes s'accourcit presque tout à coup; de-sorte qu'après avoir vû vivre *Noé* 950 ans, l'on est surpris de voir son fils *Sem*, ne vivre que 600 ans; avec une telle décadence dans la durée de la vie des descendants des autres Patriarches jusqu'à *Abraham*, que celui-ci ne se trouve plus vivre que 175 ans, & que toûjours en diminuant, la vie de l'homme étoit à 70 ou 80 ans une vieillesse du tems de *David*.

Nécessité de ces longues vies.

XXVIII. Il est donc évident que c'étoit par un ordre de la Providence, que les dix premiers Patriarches joüirent d'une longue vie, pour transmettre à leur postérité leur histoire. Ainsi le premier homme fut créé avec la puissance de vivre des siécles entiers, par un ordre spécial du Créateur; & par un autre ordre de sa providence, la vie des hommes suivants a dû s'accourcir, quand

Comment elles se sont accourcies, & pourquoi.

le genre humain s'eſt trouvé ſûrement inſtruit des œuvres merveilleuſes du Créateur, pour mettre tous les hommes en état de l'adorer eux-mêmes, & de le faire adorer à leurs enfans. Cependant, qu'après cela la vie ſoit devenuë plus courte, le Créateur n'a point eu beſoin de retoucher ſon ouvrage; voulant ſeulement dérober aux ſiécles ſuivans les exemples pernicieux des premiers libertins, ou de la malheureuſe ſouche des débauchez, qui auroient pû corrompre la race de tous les hommes à venir, il enſevelit dans un Déluge univerſel tous ces hommes perdus, pour faire une nouvelle ſouche d'hommes dans un juſte; ce fut *Noé* qu'il conſerva avec ſa petite famille, en leur procurant dans l'Arche, où il les mit en reſerve, des fruits de la terre pour les nourrir. Le Créateur, ſans rien changer enſuite de ce qu'il avoit premierement établi pour la vie de l'homme, ne fait que permettre l'uſage de la viande avec les légumes à *Noé* & à ſes enfans; & voilà qu'auſſi-tôt la vie va en diminuant. On en demande la raiſon, & elle eſt manifeſte; car les hommes venant à changer de régime, ont dû ſe faire de différentes cauſes de ſanté & de

Le Créateur ſans rien changer, n'a eu qu'à ſubſtituer la viande aux légumes.

vie ; & le fond de la vie n'étant plus le même, est-il étonnant que sa durée ait aussi changé ?

XXIX. Les préjugez que la Philosophie a fait prendre sur les alimens, iroient cependant à faire croire, qu'en conséquence la vie des hommes seroit devenuë plus durable. Mais ces idées ne s'accordent pas toûjours avec les manieres de la nature. Les alimens non-seulement les plus simples, mais encore les plus vulgaires, les plus mépriſables, si l'on veut, étant par leur institution les plus propres à preserver de maladie, sont aussi les plus convenables pour prolonger la vie. Et en effet les nations les plus robustes & qui vivent le plus long-tems n'usent presque pas de viandes, mais seulement d'alimens maigres, vils & grossiers. Les Germains, les Gaulois, & semblables peuplades en ont été des preuves vivantes ; au-lieu qu'une vie molle & délicieuse, entretenuë par des mets de viandes même les plus exquises, ne laisse presque point joüir de la santé ni de la vie ; tant par-là les hommes deviennent infirmes & sujets à vivre peu ! & voilà la raison pourquoi les hommes venant à manger des viandes d'animaux, au lieu des légumes & des fruits de la

Que les légumes font vivre plus long-tems que la viande.

Que les hommes ont diminué de vie, si-tôt qu'ils ont mangé de la viande.

terre, ont dû vivre moins long-tems.

XXX. La source d'erreur là-dessus vient de ce que pour se décider sur le *naturalisme* des alimens, l'on ne consulte que les seules lumieres de la Physique, bien differentes de celles sur lesquelles on devroit se fixer, parce qu'elles sont déclarées avant que la Physique eût produit ses principes. On veut donc prendre là-dessus des leçons dans les Ecoles des Philosophes, & il faudroit les écouter aux pieds de la Sagesse éternelle, qui a apris par la bouche du Créateur au premier homme, qu'entre les animaux & les plantes, dont il auroit pû avoir à se nourrir, c'étoient les plantes & les fruits de la terre qu'il devoit choisir. Cette préférence est donc tirée des Livres Saints; puisque le Créateur ayant produit les plantes & les animaux avant la formation de l'hommes, le previent si-tôt après l'avoir créé, comme pour l'avertir que les fruits & les plantes lui sont données pour le nourrir: *Ecce dedi vobis omnem herbam .... & universa ligna .... ut sint vobis in escam** ; comme s'il disoit, vous pourriez prendre & les animaux & les plantes pour votre nourriture,

Raison du régime naturel, prise dans les Ecritures.

Preuves ou témoignages.

* Genese, Ch. 1. v. 29.

comme un jour je vous les donnerai après le Déluge ; mais pour le present, je ne vous donne que les légumes : *Ecce dedi vobis herbam.* Cette préférence est fondée d'ailleurs sur l'ordre de la Providence, qui a ses tems & ses momens où doivent se placer les événemens. En effet, il s'agissoit si-tôt après la création d'instruire l'homme des alimens, qui devoient le faire vivre des siécles entiers jusqu'après le Déluge, parce qu'alors il n'auroit plus à vivre que des années ; & c'étoient les légumes qui devoient procurer ces longues vies. Au contraire, l'ordre de la Providence à cet égard se terminant au tems du Déluge, ce ne sont plus les légumes seuls, que Dieu donne aux hommes, dans la personne de *Noé* & de ses enfans, pour leur nourriture ; mais sans les leur ôter, il leur accorde par surcroît l'usage des animaux : *Omne quod movetur & vivit erit vobis in cibum : quasi olera virentia tradidi vobis omnia* * ; & cela parce qu'alors les hommes ne devoient plus vivre si long-tems. Du moins doit-on apercevoir ici deux déclarations positives que Dieu même fait aux hommes ; la premiere, après laquelle les hommes

Alimens avant le Déluge devoiēt faire vivre

Depuis le Déluge ils devoient faire vivre beaucoup moins.

* *Ibid.*

ont vécu des siécles ; la seconde, après laquelle ils ne vécurent plus que des années. Mais après cela convient-il de plus disputer sur la sorte d'aliment, qui soit la plus naturelle à l'homme. La voilà en effet décidée, puisqu'après la premiere déclaration du Créateur, les hommes ont vécu huit & neuf fois plus long-tems qu'après la seconde. Car outre que les jugemens du Créateur sont irréfragables, la notoriété du fait forme une démonstration ; à moins qu'on ne voulût prétendre que c'étoient autant de miracles que toutes ces longues vies des premiers hommes, que Dieu auroit fait vivre tant qu'il lui auroit plû par sa toute-puissance. Mais la vie la plus abbregée est-elle moins qu'un miracle de tous les jours, puisqu'aucune créature ne pourroit ne pas retomber dans le néant, si l'ordre du Créateur ne la maintenoit à tout instant : ce ne sera donc que parce que l'esprit humain n'atteindroit pas jusqu'à comprendre comment des fruits, des herbes, de l'eau, ou de vils alimens pourroient avoir procuré de si longues vies. Mais il ne faut qu'entrer de bonne foi, en les adorant dans les profondeurs du souverain pouvoir de Dieu, pour se trouver parfaitement convaincu :

Régime naturel défini par le Créateur.

Vils alimens, puissans entre les mains de Dieu.

Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini (a). Il suffit donc de reconnoître la puissance sans bornes du souverain Maître de la nature, entre les mains duquel tout devient du pain, c'est-à-dire, capable d'accroître & de nourrir : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore illius (b).* La vie des premiers mortels étoit donc suivant le cours naturel des choses d'alors, comme la vie des hommes d'aujourd'hui passe sans contestation pour être du cours naturel des choses d'aujourd'hui. La question donc ne doit plus tomber sur le fond des choses ; il est constaté autant qu'il est certain que les hommes ont vécû des siécles en ne mangeant que des fruits de la terre, & ne bûvant que de l'eau, tandis qu'à peine vivent-ils aujourd'hui quelques vingtaines d'années, en mangeant des viandes des animaux, en bûvant du vin, & se permettant tout ce qui s'en prépare de plus exquis, de meilleur goût & de plus succulent. Reste donc & permis à l'esprit humain de s'exercer sur la maniere dont les alimens grossiers, comme on parle, peu-

Cours naturel des choses devant & après le Déluge.

(a) *Psalm.* LXX.
(b) Matth. Ch. 4.

vent mieux que les chairs des animaux prolonger la vie.

XXXI. Les fruits, dit-on, & les légumes ne sont que de l'eau condensée. Mais l'origine de la plûpart des êtres, fut originairement dans les eaux, qui furent créées tout d'abord pour en être comme les *matrices*; depuis ce tems le Sage a décidé que la vie est dans l'eau: *Initium vitæ hominis Aqua* * ; & ce fut l'opinion de l'ancienne Philosophie dans la personne & dans l'Ecole du célèbre *Thalès de Milet*. Si donc les eaux ont dû être si admirablement fécondes, par la volonté & dans l'institution du Créateur, est-il hors de raison que des êtres qui en seront sortis, renferment en eux de merveilleuses vertus? Elles furent animées ces eaux par un *esprit de vie*, qui les imprégna d'une vertu vivifiante; sera-ce donc surfaire leurs qualitez que de penser qu'elles ont porté dans les êtres, qu'elles ont produits, des principes de vie? C'est la disposition des herbes qui furent données par le Créateur à l'homme pour sa nourriture. Ce ne furent donc point des substances purement aqueuses, ni des sucs fades & impuissans qui lui furent

L'Eau principe de toutes choses.

Les légumes ne sont pas de l'eau.

* *Ecclesiast.* Ch. 29. v. 28.

accordez ; mais des sucs réellement vivifiants & animez, concertez par le Créateur, & mesurez sur la disposition & avec les puissances des organes, qu'il forma en conséquence quelques jours après dans le corps de l'homme : Car ce corps fut tiré (cinq jours après la création des eaux) d'un limon aqueux, imprégné donc lui-même de l'esprit vivifiant, qui avoit animé les eaux qui couvroient la surface de la terre & l'avoient intimement pénétrée. Mais si un Ouvrier mortel, ou un homme ingénieux sçait former un ressort capable de tenir en action une machine, une pendule par exemple, pendant des mois entiers ; la main souveraine de l'Ouvrier suprême pourra-t-elle moins pour en mettre une en proportion de durée aussi longue que sa sagesse le jugera à propos ? C'est ainsi que la main du Tout-puissant, en formant des puissances réciproques entre des corps qui ne durent qu'au moyen des forces mutuelles qu'il leur a données, avec les substances qui les doivent nourrir, aura pû mettre ces forces au *ton* capable de continuer leurs actions aussi long-tems que sa sagesse l'aura ordonné. Seize cens ans paroissent certes une durée bien au-dessus de

Ils sont concertez avec le corps humain.

Maniere de concevoir la raison du Créateur.

toute adresse & de toute habileté créée: mais elle est infiniment au-dessous de la puissance de celui qui commande à ce qui n'est pas, *qui vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt* (*a*); c'est-à-dire, de Dieu même, qui auroit pû former un corps d'homme qui auroit duré autant de milliers de siécles, que 1600 ans ont d'unitez de centaines d'années. La preuve en paroît existante dans la structure des cieux, qui durent dans leur ordre, dans leurs loix & dans leurs arrangemens depuis près de 6000 ans, & avec une telle constance, ou une si invariable immutabilité, que Dieu les donne comme pour caution de ses promesses: *Qui dat solem in lumine diei, ordinem lunæ & stellarum in lumine noctis.... si defecerint leges istæ.... tunc & semen Israël deficiet.* (*b*) Or, de quelque ordre que soient les Cieux, le corps de l'homme les surpasse d'autant, que des organes animés surpassent des machines purement matérielles. Que les hommes donc d'avant le Déluge ayent pû vivre des centaines d'années, s'étant conservez dans leur être, par les alimens que

Il peut ordonner de très-longues vies.

(*a*) *Paul. ad Rom.* Cap. IV. v. 17.
(*b*) *Jérémie*, Ch. XXXI. v. 35. & Ch. XXXIV. 25.

le Créateur leur a disposés, ce n'est que connoître une petite partie de ce qu'il auroit pû faire.

XXXII. MAIS dans cet ordre de Providence, se montre la raison de préférence pourquoi le Créateur, en même tems qu'il établit l'homme maître de tous les animaux, qui venoient par-là en sa disposition, lui marque expressément de se nourrir des fruits de la terre, parce que les animaux n'étoient destinez pour sa nourriture que pour après le Déluge. L'homme donc, qui étoit destiné pour lors à vivre des siécles entiers jusqu'après ce tems, devoit être averti de ne se nourrir que des alimens qui pouvoient, par leur institution, le conserver en vie jusqu'à ce terme; & ces alimens étoient les fruits de la terre & les légumes, qui avoient reçû des mains du Créateur leur destination & les vertus propres à entretenir de si longues vies. C'est que ce n'est en effet que dans cet élément si foible en aparence, & qui compose les plantes, c'est-à-dire, dans l'eau, que se sont conservés les germes de tous les êtres; parce que Dieu mettant ordinairement au-dessous de lui tout ce qu'il y de plus fort, prend pour l'éxécution de ses œuvres tout ce qu'il

Animaux non destinez à la nourriture des hommes avant le Déluge.

y a de plus foible : *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus* (*a*) .... *& infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (*b*). L'homme lui-même n'a pas plûtôt commencé de vivre, qu'il se trouve flottant dans une lymphe ou une eau nourriciere, dans le sein de sa mere ; eau de laquelle il suce de quoi grossir les parties de son petit corps jusqu'au poids de douze livres. Un autre exemple aussi sensible encore, c'est celui d'un œuf ; car le blanc n'est rien moins, tout aqueux qu'il se voit, qu'un précis de particules organisées, qui doivent servir à former le corps d'un poulet. Ajoûtez enfin les pluyes & les rosées, qui, mieux que toutes les eaux dont on arrose les terres, faisant la fécondité de la nature, prouvent manifestement la vertu vivifiante de l'eau. Enfin c'est une eau ou une lymphe qui nourrit & anime les parties du corps humain pendant tout le tems de sa vie ; puisque c'est la *portion blanche* du sang qui produit le double effet, & de nourrir les parties, & de fournir aux nerfs le suc nerveux. L'eau *donc* préparée par la sagesse du Créateur, aura été destinée

Pouvoir de l'Eau.

Preuves & exemples.

(*a*) *Paul. ad Corinth.* Cap. 1. v. 25.
(*b*) *Id. Ibid.* Cap. 1, v. 27.

dans les plantes, & disposée à pouvoir conserver la vie des hommes pendant des centaines d'années, parce que le Créateur étant maître de la durée des tems, comme des vertus des choses, a pû assujettir les tems ou leur mesure à celle qu'il a mise dans les êtres.

XXXIII. On auroit eu meilleure opinion des chairs des animaux, prévenu que l'on est, qu'étant des alimens plus succulens & plus spiritueux, elles auroient été plus propres à la santé & plus capables de prolonger la vie. Mais des Sçavans de l'antiquité donnoient là-dessus même la préference aux alimens les plus mépriſables : *Qui esculentis utuntur vilissimis, sunt robustiores, saniores & generosiores* (*a*). Ils étoient même persuadez que les alimens les plus succulens, ou qui étoient au-delà du nécessaire, ne servoient qu'à affoiblir l'esprit & le corps : *Victus* (en parlant des nourritures succulentes) *qui sufficientiam excedit, animam segnem & inertem reddit, corpus valetudinarium* (*b*). Ce fut, ce sembleroit, comme un avis par lequel le Créateur auroit voulu préserver *Noé* après le Déluge, en lui ac-

Que la chair a plus d'inconvenient que les légumes.

Avis du Créateur là-dessus.

(*a*) *Clemens Alexand. Pædag.* pag. 141.
(*b*) *Id. ibid.* pag. 142.

cordant l'usage des viandes des animaux. Car il est remarquable qu'après avoir averti l'homme, nouvellement créé, de se nourrir de fruits & de légumes, il n'y joint aucune précaution ; ce sont les fruits & les légumes seuls, & comme ils se comportoient, dont il lui dit de se nourrir : *Ecce dedi vobis omnem herbam &c.* (*a*) Mais il n'en est pas de même quand il accorde l'indulgence des chairs des animaux à *Noé*, il y met aussi tôt une clause ou reserve : *Omne quod movetur & vivit erit vobis in cibum; quasi olera tradidi vobis ..... excepto quòd carnem cum sanguine non comedetis.* (*b*) Car quoique dans cette concession faite à *Noe*, comme dans l'avertissement donné au premier homme sur sa nourriture, l'on comprenne la bonté du Créateur, qui en bon pere de sa Créature, l'avertit de ce qu'elle a à prendre pour sa subsistance, de ce qu'elle doit éviter, & des précautions qu'elle doit y apporter : il fait encore dans l'une & dans l'autre occasion l'office de souverain Médecin & du Maître de la nature, dont il connoissoit éminemment les proprietez. Comme donc il avoit

Il fait office de Médecin.

(*a*) Genes. Ch. 1. v. 29.
(*b*) *Ibid.* Ch. 9. v. 3.

apris au premier homme de quels alimens il devoit se nourrir, il précautionne *Noé* contre l'inconvénient de la nourriture des animaux, qu'il ne connoissoit point encore, parce qu'il la lui accordoit tout nouvellement, mais toûjours conformément & sans déroger à la vertu naturelle & de préférence qu'il avoit donnée aux alimens qu'il avoit destinez en premier à l'homme : *Excepto*, dit-il, *quòd sanguinem cum carne non comedetis* ; comme s'il vouloit retrancher des chairs des animaux, cela même qu'elles ont de plus charnel, ou qui les constituë essentiellement chair, c'est le sang dont il ordonnoit à *Noé* de ne pas manger, *Sanguinem non comedetis*. Au reste, ce n'est pas qu'on veuille ici donner aucunement atteinte aux interprétations que l'Eglise donne à cet endroit de l'Ecriture : tant s'en faut certes, l'on en fait au contraire l'objet & le fondement de sa foi ; *humanum aut medicum dico*, on parle ici Médecine ; & en même tems sera-ce deshonorer le Créateur, que de faire observer une marque de sa bonté envers l'homme, dont il se rend encore ici, comme dans la premiere institution du régime qui lui étoit naturel, le Méde-

Il retranche des chairs ce qu'elles ont de plus dangereux à la santé.

cin, en l'avertissant de ce qu'il avoit à éviter en mangeant de la viande, parce qu'elle n'a rien de plus mal-sain ou de plus mal-faisant pour la santé que le sang. C'est en effet ce qui est constamment reconnu en Médecine, qui abhorre autant le sang pour la santé, que firent autrefois les Juifs par religion; persuadé qu'on y est, que rien n'est si nuisible à la digestion, source de tant de maux, que le sang, ni de si peu propre à passer en nourriture & en esprits, comme il sera prouvé dans la suite.

Danger de l'usage du sang.

XXXIV. Le Créateur donne une autre raison de l'interdiction du sang, qu'il venoit de faire à *Noé*; c'est, dit-il, qu'il vengera le sang répandu: *Sanguinem enim requiram* (*a*). Mais ne seroit-ce point pour préserver le nouveau monde qui alloit sortir de la postérité de *Noé*, des malheurs qu'il auroit attirés sur les hommes que le Déluge venoit d'exterminer? Peut-être s'étoient-ils abandonnez à des meurtres & à des excès de bouche, qu'auroit occasionnés la bonne chère en viande, & peut-être en liqueurs spiritueuses, vineuses & ardentes; puisqu'on sçait qu'il se trouve des liqueurs enyvrantes

Que les viandes auront pû attirer le Déluge, & pourquoi.

(*a*) Genese, Ch. 9. v. 5.

qui sont tirées des plantes & des fruits parmi des peuples de vastes régions, quoique l'usage du vin n'y soit pas encore passé. Aussi semble-t-il que c'est aux excès du boire & du manger, que l'Ecriture attribuë le Déluge de l'Univers, & l'embrasement de Sodome : *Edebant & bibebant usque in diem quâ venit Diluvium .... quâ exiit Lot à Sodomis (a)*. Les autres desordres qui attirerent ces punitions ne sont pas moins ordinairement les suites ou les appanages de la bonne chère. Car les hommes d'alors, au lieu de se considerer, tels qu'ils étoient en effet, comme les enfans de Dieu, s'humaniserent trop avec les filles des hommes, parce qu'ils les trouverent belles, *videntes filii Dei filias hominum, quòd essent pulchræ (b)*; & apparemment l'amour des femmes, cet amour le plus séduisant des amours, aura-t-il engagé en bien des crimes, *Uxores ducebant, & dabantur ad nuptias (c)* : est-il donc hors de raison de penser qu'il se sera bien permis des alliances illégitimes, peut-être incestueuses, par des hommes passionnez qui se choisissoient ces

Elles excitent les passions.

(a) *Luc.* Ch. 17 v. 27. 29.
(b) Genes. Ch. VI. v. 2.
(c) *Ibid. ubi supra*

femmes par goût & peut-être par débauche : *Acceperunt sibi uxores ex omnibus, quas elegerant* (*a*) ; tous effets naturels d'une vie molle & licentieuse, quand le sang échauffé par les feux des chairs des animaux se troublant lui-même, aura aveuglé la raison : *Quæ ex iis (carnibus) ascendit exhalatio, cùm sit turbidior, offundit animæ tenebras* (*b*). Ainsi donc les raisons morales pour lesquelles s'interdisent les viandes, prouvent, comme la Physique va faire, combien les alimens tirez des animaux sont à plus d'un égard plus nuisibles à l'homme, que ceux qui se prennent des plantes; mais ne pourroit-on point encore ajoûter à tout ceci une raison de cette interdiction, qui paroîtroit pouvoir avoir été dans l'esprit, dans l'ordre, ou dans l'intention du Créateur ? Les choses ne valent qu'autant qu'en la maniere, ou sous la forme qu'une sagesse qui se montre en lui en tant de manieres, *multiformis sapientia*, l'aura ordonné ; desorte que comme c'est à sa parole ou à sa volonté que sont attribuées les vertus des plantes, aussi n'est-ce qu'à sa parole, à sa volonté, & selon l'ordre de

Elles occasionnent les crimes.

Intention du Créateur.

(*a*) Genes. *ibid.*
(*b*) *Clem. Alexand.* Pædag. p. 145.

C'aura été de faire vivre long-tems jusqu'au Déluge.

sa providence, que certains alimens auront fait vivre des siécles entiers, parce qu'il en aura ainsi ordonné, tandis que d'autres alimens n'auront pû entretenir la vie que pendant quelques années. Que le Créateur donc ait accordé aux hommes l'usage des chairs des animaux pour leur nourriture, à condition qu'ils n'en mangeroient point le sang; n'étoit-ce pas comme les avertir que les viandes des animaux, déja si fort inférieures aux légumes pour entretenir la durée de la vie des hommes, l'abrégeroient beaucoup davantage si on les mangeoit avec le sang? & c'est une des raison du *Sanguinem non comedetis*. Voici celles qu'on en trouve dans la Physique.

XXXV. Est-il raisonnable de penser que ce qui dans le corps même, n'est point destiné par la nature à la nourriture de ses parties, puisse y servir après avoir été transporté dans un autre corps? Or le sang par sa partie rouge, qui fait le volume, la substance, & comme le *parenchyme* des parties qui s'en nourrissent en apparence, plûtôt qu'en effet, *non quoad rationem*, *sed quoad oculum* *, peut-il bien s'allier dans

* Vid. *Santorin.* de Nutritione. p. 113.

un autre corps à celles qui le composent ? Pour cela il faudroit que des substances enfanglantées ou imbibées de sang fussent bien capables de se laisser digerer dans l'estomac, c'est à-dire, qu'elles fussent bien propres à s'y laisser broyer par la trituration. Mais outre l'expérience journaliere qui fait voir à combien d'indigestions & de cours de ventre expose si souvent l'usage des chairs des animaux, jusques-là qu'il est d'usage de retrancher l'usage de la viande dans tous les cours de ventre, la connoissance que l'on a aujourd'hui de la nature ou de la composition du sang, prouve combien une matiere de sang est peu propre à la *trituration* ; c'est que l'on sçait que ce qui fait l'essentiel de la *partie rouge*, c'est un assemblage de *globules* plus ou moins ronds & ovales ; mais tout glissans les uns sur les autres. Or, de semblables parties si peu aisées à se laisser fixer, tant elles s'échapent aisément sous les coups qu'on leur porte, paroîtront-elles bien convenables à la *trituration* ? Cependant les chairs des animaux n'étant que des tissus de vaisseaux sanguins *, porteront-elles dans l'estomac pour y être digerées par la

Que le sang & la chair nourrissent moins que les légumes.

Partie rouge du sang moins propre à nourrir.

* *Santorin.* p. 114.

trituration, autre chose que ces molécules globuleuses, roulantes & glissantes, pour y passer en chyle ou en sucs nourriciers?

XXXVI. Car c'est encore une preuve contre les chairs des animaux, que ce seroit peu qu'elles pussent être suffisamment broyées dans l'estomac, puisque la *trituration* dans nos corps doit aller bien plus loin. En effet ce broyement se porte jusqu'à une atténuation de parties si fines & si déliées, qu'elles se trouvent à ce point d'affinage dans les extrémitez des capillaires, que de passer dans des canaux les plus énormément étroits, pour consommer l'œuvre de la *trituration*. Mais c'est à quoi la partie globuleuse du sang est si peu destinée, qu'elle ne doit pas elle-même passer dans ces canaux, mais seulement pousser jusqu'à l'entrée de ces sécrétoires la matiere de la nutrition. Cette matiere au contraire est la lymphe ou la partie blanche, puisqu'elle seule peut s'y insinuer; & voici comment & en quoi consiste l'art de ce méchanisme.

La blanche convient bien mieux.

XXXVII. Toute l'utilité du sang pour l'exercice de l'œconomie animale & pour le succès de ses fonctions, dépend certainement de son affinage;

Que la partie rouge peut moins s'affiner & s'assimiler.

car de-là vient tout le bien des *sécrétions*, la constance & l'uniformité toûjours égale des circulations de ses humeurs, & tous les avantages de la transpiration, d'où résulte enfin la perfection & l'achévement de la *dépuration* de toute la masse du sang. Dans cette destination il convenoit donc, que le sang ne fût pas une liqueur composée de parties trop lourdes & gluantes, lesquelles serrées continuellement entre les parois des artères, se seroient engluées & empâtées, au lieu de s'affiner. Pour donc prévenir cet empâtement, qui auroit incessamment arrêté le cours de la vie, la nature a semé dans la lymphe du sang une quantité considerable de globules qui composent la partie rouge, lesquels pressés alternativement par la vertu *systaltique* des artères, font un double bon effet. Le premier, comme des *lissoires*, ces globules se roulant sur la lymphe, l'applanissent, l'atténuent, l'allongent & l'émincent, pour la mettre en proportion de volume avec les diamétres étroits des arteres capillaires lymphatiques; & en même tems comme des rouleaux infiniment volubles & glissants, ces mêmes globules transmettent cette lym-

Que la blanche s'affine & s'assimile mieux.

phe, ſi atténuée & miſe de meſure avec ces étroites capacitez, dans les diametres de tous ces petits canaux ; tandis qu'en même tems ces mêmes globules de la partie rouge, après avoir ainſi achevé leur tranſport, repaſſent dans les veines ſanguines pour retourner au cœur. C'eſt par une pareille *étiologie*, qui eſt celle de la nutrition, que l'on ſe convainc de la raiſon phyſique que renferme la défenſe faite aux hommes de manger du ſang, ſans pourtant aucun préjudice des interprétations morales & plus relevées que la Religion lui donne.

Le Créateur a averti de ce qui étoit moins légume dans les chairs des animaux.

XXXVIII. Le Créateur donc voulant, ce ſemble, tenir leurs eſprits toûjours attentifs à la premiere inſtitution du régime le plus naturel à l'homme, à ſçavoir celui des légumes, parce qu'ils ſont comme les modéles nés des véritables alimens, dont il vouloit les faire reſſouvenir, il leur donne comme à entendre que les chairs des animaux, qu'il leur accordoit par ſurcroît, ne leur devenoient tolerables, qu'autant qu'elles ſeroient raprochées des légumes, en les dépoüillant de ſang, pour les faire agir dans le corps, par ce qu'elles peuvent avoir de moins diſſemblant avec les animaux,

animaux, c'est-à-dire, par ce qu'ils contiennent d'eau ou de lymphe. Au reste, on ne doit pas s'imaginer que les chairs des animaux contiennent si peu de partie rouge du sang ; car outre leur couleur rouge & leur maniement ensanglanté, qui teint tout de sang les doigts de ceux qui ont à les préparer, les lotions que font les Anatomistes en injectant de l'eau simple dans les viscères, le *poûmon*, par exemple, & la *rate*, rendent après avoir été ainsi seringuées, les parties de ces viscères, blanches & spongieuses, bien plus ressemblantes par conséquent au *parenchyme* des graines des fruits & des légumes (qui représentent au naturel les parties *spermatiques*, qui sont blanches, qu'à celui des substances rouges & ensanglantées, telles que sont celles des chairs des animaux. Aussi est-il remarquable avec quel soin, quel détail, quelle précision l'Ecriture inculque au peuple Juif l'attention de ne se permettre pour l'usage de la vie, que les animaux qui ruminent. Autre marque du soin médicinal du Créateur pour la conservation de l'homme, en le précautionnant ainsi contre les sucs nourriciers des animaux, lesquels doivent rester d'autant plus souillez du sang des

Combien ces chairs contiennent de la partie rouge du sang.

Soin médicinal dans la distinction des animaux permis.

animaux dont ils sortiroient, & par conséquent moins ressemblans à ceux des légumes, qu'ils auront été moins bien broyez, moins changez & domptez dans l'estomac. Car c'est pour perfectionner la *trituration*, ou la coction des alimens, que la *rumination* a été établie par la nature en certains animaux; & ce sont ceux-là qui seuls sont permis aux Juifs, afin qu'en mangeant des chairs d'animaux, ils en retirent des sucs nourriciers plus ressemblants à ceux des légumes qui auront nourri ces animaux. Dans ces réflexions donc l'on découvre, non-seulement la raison pourquoi les chairs des animaux contiennent moins de parties nourricieres que les légumes, mais encore celle pourquoi les sucs nourriciers qui en resultent, doivent être très-inférieurs en bonté à ceux que fournissent les légumes. 1°. La quantité de la partie rouge se trouvant infiniment plus grande dans les chairs des animaux, que celle de la partie blanche, il est évident que ces chairs doivent être moins nourrissantes que les légumes; l'observation tirée des lotions que pratiquent les Anatomistes, & qui prouve la grande quantité de partie rouge qui imbibe les viscères & les chairs

Ceux qui étoient défendus étoient plus mal-sains.

des animaux, n'a rien d'équivoque là-dessus. Mais une autre observation non moins constante acheve cette preuve ; & elle se tire de la lymphe du sang, laquelle, de l'aveu de tout le monde, fournit la vraie nourriture à toutes les parties du corps. Car la lymphe du sang fait au moins les deux tiers de toute la masse du sang, & par conséquent la partie rouge n'en fait qu'un tiers. Après cela, des alimens comme les chairs des animaux, qui contiendront beaucoup moins de la partie blanche du sang, que de la partie rouge, pourront-ils ne point passer pour être de qualité fort inférieure en bonté aux alimens pris des légumes ?

Par quelle raison.

XXXIX. CAR la nutrition dans nos corps passe pour se faire, ou par voye d'*assimilation*, c'est-à-dire, comme par *incrustation*, par où se corporifient les sucs nourriciers avec les parties qui ont à se nourrir ; ou bien elle se fait à la maniere que l'enseigne Mr. *Keill*, * par le dévelopement d'un million de vésicules, qui sont entassées les unes auprès des autres pour faire le tissu originaire ou la substance de ces parties ; de-sorte que chaque vésicule venant à

Nutrition, son caractère.

* Vid. *Keill*, Tentamina.

se développer, se remplit des molécules des sucs nourriciers. Mais s'il est de l'essence de la bonne structure & de la solidité d'un bâtiment, que les pierres qui le composent soient uniment posées les unes sur les autres, afin qu'elles se tiennent fermes à raison de l'égalité de leurs superficies, que penser d'une structure qui seroit faite de pierres rondes, entassées les unes sur les autres? rien seroit-il plus capable de faire écrouler le bâtiment? C'est l'exemple de la nourriture opérée par des sucs composés de globules, comme ceux du sang qui fait la plus grande partie des chairs des animaux. Les corps qui s'en nourrissent doivent donc être de beaucoup plus caducs ou moins durables, que ceux qui sont nourris de fruits & de légumes; leur vie doit donc aussi être plus courte, & par une conséquence naturelle, leur santé moins affermie, suivant la sage réflexion de Mr. *Cheyne*, (*a*) dans le dénombrement qu'il fait des peuples ou des personnes, particuliérement des Solitaires & des Pénitens de l'ancienne *Thébaïde*, qui vivoient très-long-tems en ne se nourrissant que d'herbes. Mais une preuve bien con-

Suc Globuleux, non propre à la nourriture.

(*a*) De Sanitate infirmorum tuendâ.

vaincante du *naturalisme* de ce régime au-dessus des chairs des animaux, paroît dans la regle générale que fait l'Auteur de la nature, même pour la nourriture des animaux ; car tous, suivant l'ordonnance ou l'institution du Créateur (*a*), devoient uniquement se nourrir d'herbes : Ordre d'ailleurs d'autant plus précis pour les animaux, que le Créateur ne leur avoit pas donné d'autre ressource de se nourrir. Car c'est une question resoluë par les Interprétes de l'Ecriture, que les animaux appellez aujourd'hui carnaciers, (parce qu'en effet on les voit se nourrir du carnage d'autres animaux) n'étoient pas tels avant le Déluge (*b*) ; mais qu'ils étoient renfermez dans l'ordre simple du régime institué par le Créateur pour tout ce qui avoit vie, & ce regime étoit de se nourrir uniquement d'herbes. Il est vrai que la structure de leurs dents & de leurs mâchoires, étoit dès-lors la même qu'aujourd'hui ; mais ici se montre encore la sage prévoyance du Créateur, lequel, pour n'avoir rien à changer à ses œuvres, a sçû les disposer pour des usages differens dans les différen-

Preuve du régime naturel.

Que les animaux aujourd'hui carnaciers, ne l'étoient pas avant le Déluge.

Organes, les mêmes après qu'avant le Déluge.

(*a*) Genes. Ch. 1. v. 29. 30.
(*b*) Voy. *Calmette*, sur la Genese.

tes conjonctures, *multùm enim valere soli (Deo) superest semper* *; car comme il est certain qu'il n'est point encore aujourd'hui d'animaux carnaciers qui ne puissent vivre d'herbes, il devient tout naturel de penser que conformément à l'institution de l'Auteur de la nature, ils s'en nourrissoient avant le Déluge. N'est-ce point quelque chose de parfaitement semblable dans l'homme, quoique dans un sens contraire? La disposition de ses dents les avoit destinées à ne broyer que des fruits, des graines, ou des plantes; cependant par l'événement des choses, il est arrivé qu'elles ont pû suffisamment broyer les chairs des animaux, & l'estomac ne s'est pas trouvé incapable d'achever de les digerer. Il paroît donc absolument vrai, que dans l'ordre originaire de la nature, ou suivant l'institution des alimens naturels à tous les animaux, la regle a été générale pour tous; fut-il preuve plus convaincante qu'une chose est naturelle? Il devient donc hors de doute que l'homme a été fait pour vivre & se nourrir des fruits de la terre.

Ordre naturel.

XL. Ce qui le confirme cependant

* Sapient. Cap. XI. v. 22.

encore, c'eſt la nature de la boiſſon créée avec le monde ; car il ne s'en trouve pas d'autre que l'Eau dans l'ordre de la création, pendant près 2000 ans. En effet, l'uſage a fait connoître que l'eau eſt le *diſſolvant* ou le *délayant* tellement propre pour la digeſtion des alimens maigres, que c'eſt la reſſource de ceux qui veulent ſincérement obſerver le Carême, qui en trouvent le moyen en ne bûvant que de l'eau. Mais comme l'on a auſſi obſervé que l'uſage d'un peu de vin facilite la digeſtion de la viande, pourroit-on ſe faire une telle illuſion, que de penſer que le Créateur ſe fût oublié juſques au point que de laiſſer l'homme manquer de vin, en même tems qu'il l'auroit deſtiné à manger de la viande ? Cette penſée eſt d'autant plus inſoûtenable, que dans la vûë où étoit le Créateur de faire vivre les hommes pendant des ſiécles entiers, une ſanté qui auroit pû être traverſée par des fréquentes indigeſtions, auroit mal répondu à ſes intentions. Il n'a donc pas créé de vin, parce que l'homme ne devoit pas manger de viande. Une autre preuve priſe dans la nature particuliere de l'homme, c'eſt que les parties eſſentielles de ſon corps ne ſe nourriſſent

Eau, elle eſt dans cet ordre.

Le Vin n'a point été créé.

que d'eau ou de *lymphe*. Ces parties ſont les *ſolides* originaires, c'eſt-à dire, les fibres nerveuſes, qui forment la trême ou la tiſſure du corps humain; c'étoient les parties *ſpermatiques* de l'ancienne Phyſique, qui ne tiennent & ne repréſentent rien de la partie rouge du ſang; de-ſorte auſſi qu'elles ne reçoivent d'accroiſſemens que des ſucs *lymphatiques* dont elles augmentent leur volume, leur étenduë & leur grandeur. Car cette couleur rouge, ce *parenchyme* ſanglant, qui compoſe la ſubſtance charnuë & muſculeuſe, eſt comme un acceſſoire que les parties *ſpermatiques* ſe donnent. C'eſt à la vérité une croiſſance qu'elles en tirent; mais elles peuvent abſolument ſubſiſter ſans ce volume muſculeux, qui n'a de parties eſſentielles, que les fibrilles qui en forment les réſeaux. De-plus, c'eſt comme un antagoniſte que cette crüe charnüe, qui fait comme l'office de contre-poids, pour entretenir avec le reſſort des fibres nerveuſes l'équilibre de la vie, c'eſt-à-dire, cette alternative proportionnelle de mouvement entre les parties du corps, qui fait le fond du *méchaniſme* de la vertu *ſyſtaltique*, qui entretient la vie, en ce qu'elle maintient

Les parties ſpermatiques tiennent de l'eau.

Les charnües nevienent qu'en ſecond.

la circulation du sang dans son uniformité. Suivant donc cette disposition naturelle des parties, la nutrition essentielle & véritable c'est celle des parties essentielles & fondamentales, lesquelles étant nerveuses & *lymphatiques*, ne peuvent la recevoir que de la *lymphe*. C'est pourquoi autant que celle-ci justement distribuée dans les fibres nerveuses, augmente la force du corps, parce qu'elle l'entretient vigoureux & robuste ; autant la substance charnüe, sanglante & musculeuse, venant à prendre trop de volume, rompt l'équilibre des parties, en opposant trop de masse & de poids à la puissance des ressorts des solides. C'est ainsi que les corps trop replets, parce qu'ils ont trop de chair & de sang, s'apésantissent, & produisent ou une *paralysie* universelle, c'est-à-dire, l'*apoplexie* forte ou consommée, ou des *paralysies* particulieres sur les bras, sur les jambes, &c. qui ne sont autre chose que des impuissances de mouvement *systaltique* de quelque partie, où le sang sera engorgé & accumulé.

Sucs lymphatiques seuls nourriciers.

XLI. MAIS ceci découvre bien l'erreur qui est si commune en fait de régime, quand il est question de répa-

Erreur des bouillons de vieux Coqs.

rer un corps uſé ou atténué de maigreur : alors on emploie les bouillons de *vieux coqs*, de *vieilles perdrix*, le jus de mouton ; & le mauvais ſuccès de cette pratique devient aiſé à comprendre. Il n'eſt point en effet de ſucs nourriciers plus éloignez de la nature de la *lymphe nourriciére*, que ceux qui ſe tirent des chairs des vieux animaux ; puiſqu'autant que celle-là eſt douce, legere, ſuave, non-*ſaline*, autant ces ſucs qui ont paſſé & repaſſé dans les corps de ces animaux, par tant de ſortes de broyemens, de ſécrétions, de feux, de digeſtions & de coctions, ſont devenus âcres, lourds, & *ſalins* ; toutes conditions diamétralement oppoſées à la nature & au tempérament des parties eſſentielles & fondamentales du corps humain. Mais à ceci revient l'obſervation du ſçavant Mr. *Cheyne* *, lequel définiſſant, avec ſa ſageſſe ordinaire, quels ſont les alimens les plus propres à l'homme & préferables à tous, donne pour le caractére de ceux qui ſont plus en convenance avec les parties de nos corps, ceux qui ſont blancs, mols, tendres, & s'ils ſont tirés des animaux, qui ſont pris de ceux qui ſont jeunes. Dans ces

Raiſons là-deſſus.

* De infirm. ſanit. tuend.

mêmes vûës cet habile Médecin fait observer encore, que ces jeunes animaux se soient nourris de graines & de semblables alimens qui leur sont naturels, & dont ils se repaîssent sans être enfermez dans des cages ou des lieux étroits, d'où ils n'ont pas la liberté de sortir pour courir & se promener. C'est que cet empriſonnement est pour les contraindre à se gorger de nourritures, en s'empâtant d'alimens factices, artificiels, plus genereux, plus vifs, plus spiritueux & plus succulens, des jaunes d'œufs surtout, dont on leur fait des bouillies ou des *pâtées* qu'on leur fait avaler par force. Mais cet artifice, suivant la refléxion de ce sçavant Médecin, va plus au sensuel qu'au naturel, parce que c'est pour flater le goût, en faisant changer de substance ou comme de *parenchyme* aux chairs de ces jeunes animaux, en leur donnant par ces alimens sofistiqués, ou étrangers, une autre tissure que la naturelle, une qualité autant éloignée de celle qui est propre au fond des parties, que tous ces ingrédiens nourriciers dont on les gorge, sont differens du suc laiteux que la nature a répandu dans celles de tous les animaux. Car c'est la

Danger des chairs d'animaux empâtes.

Raisons là-dessus.

pensée d'un sçavant Auteur Anglois *, qui prouve, dans le Traité qu'il a fait exprès sur l'origine & la nature du sang, que c'est un lait naturel que le suc qui se trouve dans la substance des parties de tous les animaux ; & que c'est de ce suc que se forme un sang loüable, c'est-à-dire, avec les qualitez essentielles à sa bonté. Or ce lait primitif & originaire n'est autre chose que la *lymphe* nourriciere, naturellement destinée pour l'entretien & l'accroîssement des parties *spermatiques*, qui sont comme le fond de la charpente sur lequel doit s'élever l'édifice du corps humain.

Que le sang est laiteux.

XLII. CEST donc qu'on sort continuellement de l'idée qu'on a de ce qui aux sens ne paroît qu'un composé d'eau, puisque c'est étrangement s'oublier sur la façon de l'Univers, lequel entre les mains du Créateur s'est dévelopé, accrû, & multiplié dans les eaux. Il n'a fallu en effet que ce foible élément à la sagesse du suprême Architecte, pour tirer de son fond & d'un peu de terre impregnée de l'esprit vivifiant qui l'animoit, tout ce que les sens, l'esprit

Force de ce qui est aqueux.

* *Bettus*, de ortu Sanguinis.

humain, & la Physique la mieux instruite admirent de merveilleux & d'impénétrable dans le monde.

XLIII. MAIS ces mysteres naturels confiés à l'eau, pour l'œuvre de tout l'Univers, ont-ils cessé d'un moment depuis leur création ? Les recherches les plus sérieuses ont-elles découvert à la curiosité de l'esprit humain le plus ingénieux, autre chose que de l'eau dans la substance des parties de quelque corps que ce soit ? Un sçavant Physicien (*a*) l'a démontré dans un Ouvrage fait exprès là-dessus ; & les *Analyses Chymiques* le confirment, elles qui font voir que les principes mêmes, qui passent pour les élemens des mixtes, se resolvent tous finalement en eau, sans en excepter même les *soufres*, qui reprennent la nature & la fluidité de l'eau, étant maniez d'une certaine maniere, ou après avoir passé par certains procédez (*b*). Mysteres naturels. Eau, principe de tout.

XLIV. IL en est de même dans le petit comme dans le grand monde ; car comme dans celui-ci toute la nature est baignée dans les eaux, qu'il en est de su-

(*a*) *Vander-Beck*, Experimenta circa rerum principia.

(*b*) Vide *Stahl.*

périeures & d'inférieures qui environnent la terre, qu'il en eſt enfin des reſervoirs qui renferment ce prodigieux amas, que le Créateur mit en uſage pour executer le Déluge; auſſi dans le corps humain tout y abonde en *fluides*, en *ſéroſitez*, en *lymphe*, & par conſéquent en eau; juſques-là même que comme le grand monde a ſes *roſées*, ſes *pluyes*, ſes *bromillards*, & ſes *débordemens* d'eau, auſſi dans le corps humain diſtillent des eaux ſur tous ſes organes, des vapeurs continuelles rempliſſent ſes capacitez, une moiteur ſubſtantielle imbibe toutes ſes fibres, une roſée lymphatique enduit ſes membranes, & une lymphe ſpiritualiſée, ou un ſpiritueux lymphatique pénétre & parcourt tous les nerfs, comme feroit un eſprit le mieux *volatiliſé*; *volatiliſé* pourtant ſans être *volatil*, leger ſans être emporté; & c'eſt de cette matiere ſpiritualiſée que dépend la force du corps humain, ſes puiſſances, ſon agilité; & qui plus eſt, c'eſt comme l'intermede établi par le Créateur, pour entretenir le commerce d'entre le corps & l'ame; tandis que par ſa préſence dans les *ſolides* ou les nerfs qu'elle pénétre, elle entretient l'*équilibre*

Elle abonde dans les deux Mondes.

Volatiliſé non volatil.

naturel (*a*) dans toute l'œconomie animale. Eſt-ce rien moins pour cette eau *lymphatique*, que ſoûtenir le fond des parties du corps humain, qui n'eſt que nerfs, & faire l'eſſence de la ſanté & de la vie ? Ajoûtez à ceci, que tout ce qui paſſe pour diſſolvant dans les viſcères, eſt une eau le plus ſouvent inſipide, témoin la *ſalive*, la *lymphe gaſtrique*, le *ſuc pancréatique* ; car tous ne ſont que des ſéroſitez ou ſubſtances aqueuſes, des fluides ſans couleur, ſans odeur ſans goût. Ce ſont cependant des *diſſolvants* univerſels dans le petit monde ; puiſque ce ſont eux qui fondent, délayent ou liquéfient les matieres, que l'œconomie animale tient d'eux ſes digeſtions, ſes *coctions*, ſes *ſécrétions*, ſes *dépurations*. Des vertus ſi prodigieuſes & ſi étendües dans un menſtruë aqueux ont occupé les reflexions des plus ſçavans hommes, *Médecins*, *Anatomiſtes*, *Chymiſtes*, & *Phyſiciens*, parce qu'ils n'ont pû trouver la ſorte de *ſel* à laquelle il falloit attribuer de ſi merveilleux effets ; étonnez d'ailleurs de voir qu'en matiere de *diſſolvant*, le *mercure*, qui en eſt un des plus puiſſans, ſe trouve ſans goût, ſans odeur, ſans âcreté,

Diſſolvans dans le corps ſont aqueux.

(*a*) Vid. *Verdries*, de Æquilibr. ment, & corp.

ſans ſalure. C'eſt pourquoi un * Sçavant d'entre ces Sçavans, cherchant à ſe déterminer ſur la nature de la *lymphe gaſtrique*, & après avoir obſervé les inconvéniens de l'*acidité*, dont vulgairement on la ſoupçonne, il prononce que ce ſuc eſt un diſſolvant *indéfiniſſable*, *menſtruum indefinibile*. Cela eſt-il moins vrai de la *ſalive* ? dont cependant la vertu eſt ſi célébrée, & en effet ſi néceſſaire pour préluder à toutes les *digeſtions*, juſques-là que c'eſt s'expoſer à des eruditez d'eſtomac, que de la cracher avec trop peu de ménagement ou trop abondamment, comme il arrive aux *mélancholiques*, aux *ratteleux*, aux *ſcorbutiques*, qui par-là dépoüillent leur ſang, & en conſéquence privent leurs viſcères du *diſſolvant* naturel pour leurs opérations. La *ſalive* donc & le *ſuc ſtomachal*, ces puiſſans agens dans nos corps, ne ſont que de l'eau, comme encore le *ſuc pancréatique* : celui-ci fut à la vérité pendant un tems défini *acide*, & jugé tel ; mais revenu que l'on eſt aujourd'hui ſur ſon compte, on le compare à la *ſalive*, dont il renouvelle & prolonge l'action ſur le chyle, puiſque la préparation s'en étant commencée dans la bou-

Diſſolvant de l'Eſtomac indéfiniſſable.

Suc Pancréatique quel il eſt.

* *Sandris.*

che par le mélange de la salive, s'achéve dans les *intestins*, au sortir de l'estomac, par celui du *suc pancréatique*.

XLV L'Eau donc n'est rien moins qu'un *fluide* impuissant; car pour n'être point imprégnée de *sel*, elle n'en a pas moins d'*énergie* dans de principaux *dissolvans*. Pour en juger, s'en convaincre même, il ne faut que faire réflexion sur cette quantité de petites bulles qui s'élevent sur la surface de la salive, quand elle est enfermée dans le *vuide*; car ce sont autant de parties spiritueuses & élastiques qui se manifestent dans cette liqueur, aujourd'hui reconnuë pour être vuide de tout *sel*. Or cette abondance de parties spiritueuses donne-t-elle autre chose à connoître que la présence intime de cet esprit vivifiant, qui fut originairement répandu sur les eaux par le Créateur, dont les bulles spiritueuses rappellent le souvenir? Et dans cette pensée, la préparation qui se fait dans le corps humain d'une férosité qui abonde si universellement & avec tant d'évidence, n'est qu'un dévelopement qui se fait à-travers tant de differens *diamètres*, tant de *filtres*, tant de *passoirs*, & tant de vaisseaux; dont la vertu *systaltique* broyant la *lym-*

Eau, sa puissance.

Preuve.

phe, en dégage cet esprit universel, qui se *révivifie* enfin & se retrouve dans les *sécrétoires* ; car c'est là que se termine ou s'acheve l'*exaltation* ou le dévelopement de cet esprit primitif & vivifiant, qui fait la force ou l'activité des *dissolvants*.

Activité des Dissolvants aqueux.

XLVI. TOUTE l'*énergie* donc de beaucoup d'agens naturels dépend encore aujourd'hui de l'eau, à laquelle elle fut originairement confiée. Mais cette eau ayant fait dès le tems de la création de l'Univers la matiere du suc nourricier des plantes, est-il raisonnable de la soupçonner aujourd'hui d'impuissance & d'appauvrissement d'esprits & de forces, elle qui est demeurée la dépositaire de l'ordre & des desseins du Créateur pour la nourriture des plantes ?

Suc nourricier des plantes, combien encore actif aujourd'hui.

XLVII. EN EFFET, comment les sucs qui les font encore croître aujourd'hui d'une maniere étonnante pourroient-ils passer pour déchûs de leur vertu primitive ? Car il s'en trouve d'entre elles, comme les sapins & bien d'autres arbres, qui parviennent à d'immenses hauteurs, & qui durent des siécles entiers. Or cette durée d'un arbre qui auroit 50 à 60 pieds de hauteur,

représenteroit-elle si mal de nos jours l'âge de ces premiers tems, où les hommes ne vivoient pas moins, pour ne rien surfaire, que 5 à 600 ans. Car une vie continuée pendant cent ans dans un arbre de 60 pieds de hauteur, devient un exemple sensible d'une vie de 600 ans pour un corps comme celui d'un homme qui auroit six pieds de hauteur; car ces 6 se trouvant dans 50 environ huit fois, c'est une preuve d'une durée de vie pendant 100 ans pour un corps de 6 pieds ayant vie. Un arbre donc ayant au moins huit fois 6 pieds qui vivent à la maniere des arbres pendant 100 ans, ce sont autant de témoignages subsistants encore de nos jours, qui prouvent qu'il est aujourd'hui encore des vies uniquement entretenuës par des sucs aqueux, qui équivalent une durée de cinq à six cens ans.

Calcul Là-dessus.

XLVIII. Mais c'est, dira-t-on, nous faire voir des arbres pour des hommes, *video homines tanquam arbores*, comme parloit l'Aveugle de l'Evangile; car en effet ce ne sont pas des hommes qui viennent d'être citez, & cependant c'est de la vie animale dont il est question; mais aussi ne veut-on pas donner ici le change à personne, en

On ne donne pas ici le change des plantes pour des animaux.

donnant ces preuves pour *univoques*, ou comme étant d'une juste précision. Cependant seroit-ce un préjugé si défavorable à l'opinion qu'on défend ici, que de voir prouvée dans la nourriture des arbres la compétence des sucs qui furent assignez par le Créateur pour la nourriture naturelle de l'homme? Car comme c'est à un suc aqueux qu'est dûë une durée si étonnante dans la vie des arbres, est-ce rien moins qu'une conviction que l'eau conserve encore aujourd'hui sa vertu primitive, & sa validité encore subsistante pour l'entretien de la vie? Et comme c'est une eau lymphatique qui fait la nourriture essentielle des parties du corps humain, ne devient-il point manifeste que les légumes, les graines & les fruits ne sont point aussi impuissans qu'on le donne à croire pour la nourriture des corps des animaux? Il paroît donc par cet exemple que le monde ne vieillit pas, & qu'il ne soufre aucun dépérissement de ce que le Créateur y a donné de force, de vertu ou de puissance aux corps qui composent l'Univers. Ce n'est point qu'il soit éternel, car un tems viendra qu'il y aura une terre & des cieux nouveaux; mais cela même prouve moins le déchet futur, que l'amélioration de ses

Raison de cette comparaison.

Le monde ne vieillit pas.

êtres, puisque le changement qui s'en fera sera en mieux : jusques-là donc tout subsiste dans le monde matériel au même état que Dieu l'a créé ; de-sorte que ce sont moins des changemens, que des apparences nouvelles qui se montrent dans le monde, mais dans lesquelles les créatures prennent chacune en son genre, quelque nouvelle forme, pour obéïr au commandement du Créateur & servir à ses desseins ; comme on le vit autrefois en faveur du peuple Hebreu, lorsque Dieu assujettit les élémens aux besoins de ce peuple & au bon plaisir de sa toute-puissance: *Omnis enim creatura ad suum genus ab initio reſigurabatur deſerviens tuis præceptis.** C'est en effet en ce tems & sous cette idée que *le Sage* fait comprendre les changemens qui s'aperçoivent dans l'ordre de la nature ; donnant à concevoir tout l'Univers comme composant une harmonie subsistante entre les élemens qui le composent, sans changer d'ordre, quoiqu'ils changent de forme en apparence ; comme dans un instrument de musique, un *orgue*, par exemple, où l'air se diversifie par ses différentes distributions, ses refractions variées, & ses modifications diversifiées pour le changement des *tons*

Son renouvellement sans nouveaux êtres.

Explication de ce renouvellement.

Le monde comparé à un instrument.

* Sapient. Cap. xix. v. 6.

qui en resultent, sans que l'instrument lui-même change de nature : *In se enim elementa dùm convertuntur, sicut in organo qualitatis sonus immutatur, & omnia suum sonum custodiunt* (a). Tout ce qui paroît donc d'alteré dans la nature, n'y suppose aucun changement essentiel, & la vertu primitive des choses est la même dans le fond, puisqu'elle se rencontre la même lorsqu'elle les employe dans l'ordre naturel. Car *Dieu dans sa Sagesse a formé d'abord ses Ouvrages.... il les a ornez pour jamais, & les a conduits dans leurs mouvemens, qu'ils ont continué sans interruption, sans aucun besoin & sans se lasser.* In Judicio *Dei opera ejus ab initio, & ab institutione ipsorum.... ornavit in æternum opera, nec esurierunt, nec laboraverunt, non destiterunt ab operibus suis.* (b) Ce témoignage qui nous vient des Livres Saints, dont l'autorité ne permet aucun doute, nous assûre donc positivement de l'inaltération des choses créées.

Inaltération des Estres.

XLIX. L'exemple de la longue durée de certains arbres vient d'en être la preuve dans les végetaux ; mais

(a) *Ibid.* v. 17.
(b) Ecclesiast. Ch. xvi. v. 26. 27.

il en eſt une autre non moins ſenſible en certains animaux, qui vivent ſi long-tems au milieu des bois & des forêts, quoiqu'ils ne vivent que d'herbes & d'eau. Les cerfs ſont de ce nombre ; car ſans ſe devorer les uns les autres, & ſans déchirer d'autres animaux, ils ſe nourriſſent d'herbes ſeules, de bourgeons d'arbres, &c. & avec ces ſubſtances aqueuſes, comme on les imagine, un cerf vit plus de 100. (*a*) Mais enfin c'eſt de la vie de l'homme dont il s'agit; & c'eſt auſſi ſur quoi, *Caſſien*, à ne le regarder même que comme un ſimple Hiſtorien de ce qu'il a vû, rapporte des faits ſurprenans de la longue vie de tant de Saints Solitaires qu'il a viſitez dans leurs grottes ; il les a cependant trouvés ne vivant que d'alimens chetifs, & en petite quantité ; de-ſorte que l'habitude où l'on eſt de voir vivre à plus grands frais, avec plus d'abondance & de choix, le reſte des hommes les plus reglez ou les plus temperans, rendroit preſque ces hiſtoires incroyables. Néanmoins ces hommes avec très-peu d'eau, très-peu de pain, ſec le plus ſouvent & long-tems gardé, ne ſe permettoient quelque petit légume que dans leurs infir-

Longue vie de certains animaux.

Longue vie d'hommes.

(*a*) Vid. *Plin.*

mitez ou dans leur vieilleſſe, qui alloit, exempte de maladies bien graves, au-de-là de 100. ans. Le célébre M. *Cheyne* (*a*) rapporte des hiſtoires d'Anglois du côté du Nord de l'Angleterre, leſquels ont vécu, à la connoiſſance de tout le pays, juſqu'à 169 ans, en ne ſe nourriſſant que de *lait aigri*, de fromage, de gros pain, de petit-laît, & de ſemblables mets; mais dont aucuns ne furent de viandes. Ces hiſtoires particulieres ſont ici (*b*) confirmées par d'autres d'un célébre Médecin Anglois, qui en cite huit autres d'Anglois des mêmes Cantons, dont la plus courte vie dans un régime ſemblable, ou auſſi chetif, a été de 100 ans, mais dont de plus longues ſe ſont prolongées en pluſieurs juſqu'à 140 ans. Eſt-il à préſumer que fiſſent meilleure chère ces deux vieillards que le S. Evêque de Genève, *S. François de Sales*, trouva, dit-on, en faiſant ſes viſites dans les montagnes, dont l'un, qui étoit le pere, âgé de plus de 100 ans, ſe plaignoit à ce S. homme des mauvais traitemens de ſon fils, qui en avoit plus de 80. Sur ces exemples qui prouvent combien la

Exemples de differens pays.

(*a*) De infirm. ſanit. tuend. *pag.* 52. &c.
(*b*) *Idem, ibid.*

nature

nature s'eſt conſervée en force juſqu'à ces derniers tems, quand elle eſt reſtituée à ſes manieres, ou qu'elle eſt demeurée à l'inſtitution du Créateur; convient-il de la ſoupçonner de dépériſſement, ou de l'accuſer d'appauvriſſement & de foibleſſe, tandis qu'elle ſe trouve encore conſtante dans l'ordre de ſa deſtination, & toûjours dans la vertu originairement conſentie entre elle & les loix de l'*œconomie animale*? On publie cependant qu'elle eſt affoiblie, & dans les corps des hommes d'aujourd'hui, & dans les fruits de la terre; par conſéquent, que ces corps ont beſoin d'une plus forte nourriture, & que les fruits de la terre ne peuvent plus y ſuffire. L'on verra l'injuſtice de ces accuſations, & le peu de fondement qu'elles ont, dans les fruits de la terre, tels qu'ils ſe trouvent encore aujourd'hui; mais après avoir pris dans la Phyſique même, ou dans la nature de nos corps, dans la ſtructure de leurs organes, dans la maniére de leurs opérations, enfin dans les qualitez du ſang, & des ſucs nourriciers, les raiſons qui juſtifient de la convenance naturelle des fruits de la terre, ſubſiſtante encore aujourd'hui pour la nourriture du corps humain.

Que la nature n'eſt point aujourd'hui affoiblie.

Conſéquence, que les Légumes ſont préférables à la viande.

L. Le sang est un fluïde si essentiellement tel, que de sa fluïdité dépend toute l'utilité qui peut en revenir aux fonctions du corps humain. Les alimens donc qui ont le plus de disposition ou d'avance pour entretenir cette fluïdité, sont certainement ceux qui conviennent plus naturellement à l'entretien de la santé & de la vie, puisque sur ce pied l'on cherchera en vain dans les chairs des animaux les mêmes avantages que dans les légumes pour faire un sang coulant, légér, & fluïde. La premiere des conditions, c'est qu'ils soient avec ceux-ci en égalité de substance, de tissure & de consistence, afin qu'ils se laissent aussi facilement broyer dans l'estomac; c'est que dans ce viscère se font les premiers aprêts des sucs nourriciers, & qu'ils deviendront d'autant plus aisément fluïdes dans les vaisseaux, qu'ils auront été plus faciles à se broyer & à se dissoudre dans l'estomac. La raison est celle de l'ancienne Médecine, qui a toûjours tenu pour maxime, que de la premiere coction dépend la bonne condition de toutes les autres, jusques-là qu'elles ne se relevent jamais parfaitement de leurs défauts, quand cette premiere ou leur

Le sang essentiellement fluïde.

Alimens qui entretiennent mieux cette fluïdité.

maîtresse, c'est celle de l'estomac, a été manquée. Mais la maniére d'être ou de substance des chairs des animaux ressemble-t-elle à celle des fruits de la terre? Ceux-ci sont cassans, fondans, friables, que tout brise, écrase, ou résout; les chairs des animaux au contraire sont coriaces, tenaces, filamenteuses, plus faciles à se corrompre qu'à se résoudre. Ainsi autant que des graines, du bled par exemple, se mettront en poudre ou en farine, étant ensevelies entre deux puissances, ou deux corps qui se frottent l'un contre l'autre, autant des chairs d'animaux se déchireront-elles, mais sans se dissoudre, étant mises sous une pareille presse. De-plus, le suc des légumes est simple, homogène, d'une simple & même nature; au contraire, celui des chairs des animaux est mixte, composé de particules différentes, étant faites non-seulement de la *partie blanche* du sang, qui fait le fondement de leur vraie nourriture, mais encore de la *rouge*, qui fait en elles leur principal volume. Ne sera-ce donc point un travail à l'estomac pour unir, lier & accorder ces différentes figures & consistences de parties, sous la forme d'une liqueur de

Raison là-dessus prise des coctions.

Que les chairs d'animaux y sont moins propres.

même couleur, de même goût, de même tissure, tel qu'est le chyle; & encore ce même chyle, nonobstant cette apparence d'uniformité dans ses parties, ne retiendra-t-il rien de la contrariété des differentes molécules, que l'action de l'estomac, en les *porphyrisant*, les brisant & les frotant, aura sçû associer? Car si le lait d'une nourrice transmet dans les entrailles de son nourrisson des semences de maladie, qui seront dans son corps ou dans son sang, jusques-là que venant à se révivifier dans le sang de l'enfant, elles l'infectent des mêmes maux qui seront dans sa nourrice, un chyle pétri & pisté, pour ainsi dire, de parties aussi différentes que le sont la *rouge* & la *blanche* dans le sang des animaux; un tel chyle, dis-je, ne peut-il point devenir dans nos visceres le principe ou la source de tant d'infirmités, qui sont aujourd'hui si familieres, & trop ordinaires parmi le genre humain; infirmités dont il ne fut nulle mention parmi les hommes du premier âge du monde, pendant lequel cependant ils ne vécurent que des fruits de la terre: en ce cas faudroit-il prendre d'ailleurs les causes de l'accourcissement de la vie des hommes de nos jours;

Combien elles sont peu propres pour la nourriture.

Vie accourcie, & pourquoi.

En effet un chyle de cette composition, ne pourroit bien s'*assimiler* dans les parties, qu'après avoir passé par plus de *sécrétions* qu'il n'y en a, afin qu'étant ainsi bien tamisé, il acquît autant qu'il seroit possible cette *homogénéité* de substance, cette ténuité & cette simplicité de parties, qui fait la bonne disposition, & la sureté d'un suc nourricier pour la durée de la vie.

LI. Un inconvénient qui se trouve dans les chairs des animaux, est, comme on vient de le dire, la difficulté de travail pour l'estomac, lorsqu'il a des chairs d'animaux à digerer. Car autant que le vrai suc nourricier se sépare aisément des légumes, quand l'estomac en broye, autant cette espece de vrai suc nourricier se laisse-t-elle difficilement extraire des chairs des animaux quand on lui en donne à dissoudre : c'est que dans quelque sorte d'aliment que ce soit, ce n'est que ce qui est *homogène* avec la *lymphe* ou la *partie blanche* du sang, qui porte en soi le caractére de vrai suc nourricier ; or ce qui dans les chairs des animaux peut passer en *lymphe*, y est profondément engagé, confondu qu'il est dans l'abondance de la *partie rouge* du sang, qui y domine par

La chair plus difficile à digerer.

La lymphe plus enfoncée dans la chair.

ſon volume & par ſa qualité. Pour donc que l'extraction s'en faſſe dans l'eſtomac, il faut plus de force dans ſon broyement pour changer en crême blanche des ſucs *diſparates* & incongrus, parce qu'ils ſont auſſi peu *lymphatiques* qu'ils ſont rouges & ſanglans. De-là il s'enſuit que les chairs des animaux doivent plus coûter de travail à l'eſtomac, que la ſubſtance aqueuſe & fondante des légumes, leſquels ſe diſſolvant aiſément, répandent ou lâchent promptement ce ſuc, & comme à la moindre action de l'eſtomac. Une obſervation familiere fait la preuve de ceci; puiſqu'il n'eſt pas rare de trouver bien des exemples de gens qui ſouffrent moins de la digeſtion des alimens maigres, que de celle de la viande.

LII. Peu de gens ſe rendent attentifs à ce détail d'obſervations, parce que peu examinent l'effet des nourritures, par la durée du tems après lequel on peut en juger; car il eſt d'uſage d'attribuer auſſi-tôt à la nourriture que l'on aura priſe, un accident qui ſurvient, quoiqu'il puiſſe être l'effet d'une autre que l'on aura priſe trois jours auparavant, ſuivant l'obſervation de Mr. *Cheyne*, qui a remarqué qu'il faut trois

Qu'il ne faut pas juger de la nature des alimens le même jour.

jours pour s'appercevoir, ou pour bien juger de l'effet d'une nourriture, parce que ce n'eſt qu'après ce terme que les inteſtins paroiſſent s'en vuider, ſuivant l'expérience & la maniere que propoſe là-deſſus ce ſage Médecin. Mais la réflexion qu'il propoſe encore ſur le choix & la matiere des meilleurs alimens, donne à comprendre combien les chairs des animaux doivent être moins ſaines, par la raiſon que les ſucs nourriciers qui ont paſſé dans leur ſubſtance, des fruits ou des légumes dont les animaux ſe ſont nourris, ayant été employés en premier pour nourrir les parties des corps des animaux, ne viennent qu'en ſecond pour la nourriture de celles du corps des hommes. C'eſt donc une *lymphe* à extraire ou à recouvrer dans ces chairs au profit du corps humain ; mais ſera-ce une *lymphe* auſſi pure, auſſi naturelle, & avec le même mode de ſubſtance qu'elle eſt ſortie des plantes pour paſſer dans les chairs des animaux ? Car la *lymphe* étant le *diſſolvant* univerſel, ou le délayant & le véhicule commun de tous les ſucs qui ſe diſtribuent dans les viſcères, elle doit être capable de diſſoudre, en ſe les uniſſant, les differentes ſubſtances qui ſe

La lymphe moins pure dans les chairs des animaux.

resolvent en sucs nourriciers. Mais delà l'on comprend qu'une lymphe qui s'est intimement mêlée ou corporifiée avec la partie rouge du sang pour la nutrition & l'accroissement des parties, doit avoir contracté quelque chose des sucs gras, onctueux & sulphureux qui les ont grossies. Après donc une telle intimité avec ces substances dans les chairs des animaux, dont il faut qu'elle sorte, se dépure & se *clarifie* pour redevenir limpide ou lymphe nourriciere dans le corps humain, il n'est guéres possible de se promettre qu'elle recouvre cette limpidité primitive, cette simplicité & cette *homogénéité* naturelle aux sucs des plantes. Ce n'est donc qu'une lymphe *sécondaire*, c'est-à-dire, qui vient par surcroît nourrir le corps humain, après avoir servi en premier à la nourriture des animaux; faut-il après cela s'étonner du déchet qu'on donne à craindre dans la force du corps humain d'aujourd'hui, étant comparée avec celle du corps des premiers hommes?

Elle est fouillée d'autres sucs.

LIII. CAR c'est le grand argument sur lequel les Sçavans & le peuple se sont laissés prévenir contre le maigre. Les légumes, dit-on vulgairement & presque tout d'une voix, ne sont plus

Les légumes non alterez par le Déluge.

ce qu'ils étoient avant le Déluge ; cette lavasse d'eau immense, universelle & qui couvrit toute la terre pendant 150 jours, a submergé les plantes comme les animaux, puisqu'elle a surpassé par sa hauteur non-seulement les plus hauts arbres, mais encore les plus hautes montagnes, de 15 coudées ; les plantes donc si long-tems & si profondément noyées, ont dû pendant une si longue *infusion*, & une si étonnante *macération*, s'affoiblir, parce que leurs sels trop dissous & dans trop d'eau, auront perdu de leur force, en ce qu'ils se feront affadis d'autant que leurs esprits se feront comcentrés, & que leurs *soufres* se seront éteints. Ainsi les plantes après une telle dégradation seront devenuës autant insipides, que des terres qui ont essuié trop de *lotions*, des *têtes-mortes* que l'*incinération* aura épuisées, du moins des substances apauvries d'esprits, de forces & de sels. Dans cet état peut-on en attendre des sucs bien propres ou suffisans pour la nourriture du corps humain ? Car d'ailleurs, ajoûte-t-on, les hommes d'aujourd'hui n'ont plus des corps aussi forts que ceux des premiers hommes, les tempéramens sont infiniment déchûs ; & ainsi ils ont

Raisons tirées de la Chymie.

besoin pour se réparer ou se soûtenir ; d'autres sucs nourriciers que ceux des plantes, qui ne sont plus guéres qu'une eau épaissie, mais impuissante, propre par conséquent à achever d'énerver les puissances du corps, & à déprimer les causes de la santé & de la vie.

LIV. MAIS accordant pour un moment ce déperissement dans la vertu des plantes, sera-t-il encore vrai de dire qu'elles ne pourront encore aujourd'hui conserver la vie pendant 80 ans ou environ, parce qu'elles ne pourroient plus la conserver jusqu'à 900 ans, comme elles faisoient avant le Déluge ? Ce déperissement peut-il se concevoir jusqu'au point de ne pouvoir plus aujourd'hui suffire à l'entretien de la santé pour une si courte durée ? Car pour peu qu'on leur accorde encore de leurs anciennes forces, il sera facile d'en reconnoître en elles de suffisantes, pour produire cet effet pendant un aussi peu de tems qu'un homme a aujourd'hui à vivre. Un exemple familier prouve en elle ce fond de vertu ; c'est celui d'un cheval, qui apparemment n'auroit point eu à vivre plus de 30 ans avant le Déluge ; car en quoi en effet étoit plus utile alors qu'aujourd'hui une plus longue

Préférence des légumes altérés même par le Déluge.

Exemple de la bonté des légumes.

vie pour ces animaux ? Ils n'auroient point eu de *traditions* à établir, pour donner au dernier de leur race le moyen de faire généalogie, ou l'hiſtoire de leurs premiers peres. Or, les herbes & les graines ſuffiſent encore aujourd'hui à leur entretenir la vie juſqu'à 30 années. Il paroît donc vrai-ſemblable que les herbes, ou ſemblables fruits de la terre, ont pour eux aujourd'hui la même force qu'ils ont eu avant le Déluge. Mais cela poſé, voit-on une raiſon pour laquelle ces nourritures qui auront conſervé toute leur vertu pour les animaux, l'auroient perduë par raport à l'homme?

LV. EXAMINONS à preſent plus à fond cette matiere. Il ne paroît point pourquoi le Déluge auroit ſi étrangement détérioré les plantes ; car ce n'étoit pas ſur elles que devoit tomber la punition du Déluge, dans lequel il n'eſt point marqué que ſoient péries les plantes. Il ne fut conſumé, dit l'Ecriture, que tout ce qui étoit chair, tout ce qui reſpiroit, tout ce qui avoit vie, *conſumpta eſt omnis caro quæ movebatur, &c. cuncta in quibus ſpiraculum vitæ eſt, mortua ſunt (a)*; les herbes étoient même ſi peu endommagées par ces eaux,

Que le Déluge n'a pas alteré les plantes.

(a) Geneſe, Ch. VII, v. 21. &c.

que la terre en étoit encore apparemment couverte quand elles furent retirées ; car Dieu donna à *Noé* l'usage des animaux pour sa nourriture, en même tems qu'il lui laissa les légumes qui couvroient la terre, *quasi* (dit-il) *olera virentia* (*a*) ; c'est-à-dire, comme les légumes qui sont encore verds sur la terre, ou qui sont encore sur pied.

LVI. On voit d'ailleurs aussi-tôt après le Déluge la terre cultivée par *Noé* (*b*) ; car il planta bien-tôt la vigne. Auroit-ce donc été la seule plante qui se seroit trouvée en état de culture ? C'est qu'on se fait une fausse idée des plantes renfermées sous les eaux du Déluge ; car on les compare, dans cette situation, à des plantes qui pourrissent comme *macérées* dans l'eau commune, impure & grossiere : mais au contraire les plantes sous les eaux du Déluge, étoient demeurées en pied, plantées en terre, tenantes donc à leurs racines ; & leur tiges comme leurs feuilles étoient dans leurs entier, témoin le rameau d'olivier vert que la

Raisons.

Que les eaux du Déluge n'étoient pas pourrissantes.

(*a*) *Ibid.* Ch. IX. v. 3.
(*b*) *Ibid.* v. 20.

colombe apporta à *Noé* dans l'Arche, sur la fin du Déluge. Or qui ne sçait jusqu'à quel point les plantes en cet état se conservent saines & vertes au fond de la Mer ? témoin la Mer Rouge, que les Hébreux en la passant trouverent dans son fond couverte de plantes vertes & bien saines.

LVII. Il sembleroit même qu'il s'appercevroit ici un secret dans la Providence, par lequel elle auroit prévenu la corruption des plantes qui alloient être si long-tems sous les eaux ; & par-là se manifesteroit assez clairement l'intention du Créateur, qui paroîtroit même avoit voulu conserver les plantes dans leur integrité, afin qu'elles pussent servir encore de nourritures saines & loüables après le Déluge. Car sans parler de l'art de conserver des sucs d'herbes, & des fruits pendant des saisons où manquent ces fruits, comme les limons, & ces herbes, telles que sont les plantes *anti-scorbutiques*, en faisant surnager de l'huile par-dessus ces sucs ; sans parler encore de la maniere domestique, par laquelle les Cuisiniers conservent pour l'hiver les herbes du Printems vertes & saines, en les recouvrant de beurre fondu, l'on connoît la

Conjecture sur l'intention de la Providence.

maniere de préserver de corruption des parties même de chair & de sang. Les Anatomistes, & singuliérement le célebre Mr. *Ruysch*, ont sçû inventer des liqueurs singulieres, dans lesquelles les corps humains, ou leur parties, conservent des années entieres leur volume, leur integrité & leurs couleurs, comme dans leur état naturel. Le Créateur donc pour préserver dans le leur les plantes pendant 150 jours sous les eaux, les a couvertes d'une eau moins capable de les pourrir, que de les conserver dans leur verdeur & leur integrité. Car c'étoit de ces eaux pures, animées & vivifiantes, telles qu'elles étoient sorties des mains du Créateur, qui les avoit mises dans des réservoirs que l'Ecriture appelle *abymes de la terre*, & *cataractes du Ciel* *; & en effet ce fut de ces lieux secrets, qu'il fit sortir les eaux du Déluge. C'étoit donc d'eaux impregnées d'un esprit de vie, & destinées à la fécondation de la nature, & sur-tout de la terre, que les plantes ont été couvertes pendant tout le tems du Déluge. Après cela, sera-ce rien que de naturel au sens de la création, que les plantes se soient trou-

Plantes conservent leur verdeur sous les eaux.

* Genes. Ch. VII. V. 2.

vées saines & verdoyantes sur la surface de la terre, quand les eaux se seront retirées ? Et voilà les plantes retrouvées dans leur état naturel après le Déluge. Quoi même de plus ressemblant à l'ordre naturel, que cette conservation des plantes par les eaux du Déluge ? Car ne fut-ce pas la premiere intention du Créateur, que les plantes fortifiassent saines, dans toute leur vertu, & leur premiere vigueur, de dessous les eaux ; puisque les plantes qu'il créa le troisiéme jour, avoient été pendant les tems précédens ensevelies dans le premier abysme d'eaux (*a*), qui couvroient la terre ; & que ce ne fut que du sein de ces eaux que le Créateur les fit sortir (*b*) ? Pourquoi donc après le Déluge, les eaux qui avoient conservé, & tenu comme en digestion les germes des plantes, pour les produire à la nature, & les lui offrir parfaites ; pourquoi, dis-je, auroient-elles affoibli ou pourri ces plantes après le Déluge ? Car ce qui est singulierement remarquable, c'est que ce furent après le Déluge les eaux vivifiées par l'Esprit de Dieu qui étoit répandu sur elles, *Spiritus Dei*

(*a*) Genese, Ch. 1. v. 2.
(*b*) *Ibid.*

ferebatur super aquas (a), qui furent rappellées des réservoirs d'en-haut, où le Créateur les avoit mises comme en dépôt, dans les vûës de sa Providence, *cataractæ cœli apertæ sunt (b)*. Ce furent donc les premieres eaux de la création que Dieu fit descendre, pour faire aprés le Déluge ce qu'elles avoient fait dans ces premiers tems ; c'est-à-dire, pour conserver les plantes dans leur état naturel. Aussi ne paroît-il plus que Dieu ait eu depuis de semblables vûes sur ces eaux ; car au lieu que dès le second jour de la création, il fit deux parts des eaux créées, qui furent distribuées, l'une au-dessus, & l'autre au-dessous du Firmament, *divisit Deus aquas quæ erant sub firmamento ab his quæ erant super firmamentum (c)*; au contraire, après le Déluge, les eaux sans avoir été rapportées que par leurs exhalaisons vers le Ciel, dont même les cataractes étoient demeurées fermées par l'ordre de Dieu, *clausæ sunt .... cataractæ cœli (d)*, les eaux ne firent qu'aller & revenir sur la surface de la terre

(a) *Ibid.*
(b) Genes. Ch. VII. v. 11.
(c) *Ibid.* Ch. I. v. 7.
(d) Genes. Ch. 8. v. 2.

pendant 150 jours, jusqu'à ce que s'étant imbibées dans les terres, elles diminuerent en décroissant pendant dix mois: *Reversæ sunt aquæ de terrâ euntes & redeuntes : & cœperunt minui post centum quinquaginta dies; at verò ibant & decrescebant aquæ usque ad decimum mensem* *. C'est que ces eaux ne furent plus destinées dans l'ordre de la Providence, à autre chose qu'à grossir à l'avenir ou à entretenir le volume ou la quantité des eaux des Viviers & de la Mer.

LVIII. Au surplus, quand bien même par complaisance on s'accorderoit à convenir que les plantes auroient reçû quelque alteration par le séjour des eaux; cette alteration n'auroit pû atteindre que les feuilles & les tiges des plantes qui étoient en pied sur la terre, tandis que leurs racines & leurs graines qui y étoient renfermées en auront été d'autant plus exemtes, que baignées intimement dans ces eaux *végétatives*, qui devoient faire la fertilité de la terre, elles auront plus participé de cet esprit *végétatif*, dont le Créateur avoit imbû les eaux en les créant.

Que le Déluge n'auroit pû gâter que les feuilles.

LIX. Toutes ces raisons font donc

* *Ibid.* v. 3. 5.

bien connoître le foible de l'argument si célébre dans la bouche presque de tout le monde, que les fruits de la terre, les plantes & les légumes ont perdu leur vertu & leur salubrité, depuis qu'ils ont passé par les eaux du Déluge. Mais la preuve là-contre va même plus loin; c'est que cet événement paroît autant impossible, qu'il seroit contraire à l'ordre & à l'intention du Créateur. Car tout dans le monde doit durer jusqu'à sa derniere fin, c'est-à-dire, jusqu'à quand le tems sera venu, où se formeront de nouveaux cieux & une terre nouvelle (*a*). Jusques-là rien de créé ne se perd dans le monde : les apparences peuvent bien offrir aux yeux quelque chose de nouveau ; mais ce sont moins de nouveaux êtres, que des changemens de merveilles du Créateur renouvellées, *innovat signa, immutat mirabilia* (*b*); parce que le monde cache même dans ces variations d'événemens, & dans ces inconstances apparentes, la constance d'un ordre reglé & invariable, qui ne sert qu'à faire voir la parfaite Sagesse de celui qui l'a fait: *Mundus ordinatissimâ suâ mutabilitate*

Rien ne périt.

Point d'Etres nouveaux.

(*a*) *Apocalyps.*
(*b*) *Ecclesiast.* Ch. XXVI. v. 6.

& mobilitate .... factum se esse .... proclamat (*a*).

LX. AINSI les changemens arrivez à la terre après le Déluge, deviennent de nouveaux miracles ; de-sorte que les plantes ne se sont comme perduës dans les eaux, que pour se retrouver en en sortant au même état qu'elles y étoient entrées. Car le Créateur s'est reposé après avoir achevé toutes ses œuvres, *requievit Deus die septimo ab universo opere quod patrârat* (*b*) ; & par cette raison les plantes n'ont non-plus perdu leur vertu, que leur maniere d'être ou d'exister ; si les eaux en ont ruiné les tiges & les feuilles, étant elles-mêmes les dépositaires de l'esprit de vie, qui a corporellement animé la nature, elles auront reporté ou conservé dans les racines, ce qu'elles auront reçû des tiges & des feuilles, à mesure qu'elles s'étoient dissoutes dans les eaux ; parce qu'il est une circulation dans le grand comme dans le petit monde, & par elle rien ne se perd, mais tout se retrouve, se renouvelle, & se replace dans l'ordre marqué par le Créateur.

Renouvellement des plantes après le Déluge.

En quoi il aura consisté.

LXI. C'EST donc ainsi que les plan-

(*a*) *S. August.* De Civit. Dei.
(*b*) Genes. Ch. 2. v. 2.

tes, quand bien même elles auroient été comme effacées en apparence de dessus la surface de la terre, se feront régénerées, toujours pleines ou imprégnées de ce même esprit végétatif, qu'elles ont reçû par la création. La raison le prouve, & les Livres Saints autorisent cette pensée; parce que les êtres n'ont que ce que le Créateur leur donne, sans quoi ils périssent sur le champ: *Dante te illis, colligent .... avertente te faciem, turbabuntur.* C'est cet esprit vivifiant, sans lequel ils tombent dans le néant: *Auferes spiritum, & deficient, & in pulverem suum revertentur..* Au contraire, le retour ou la présence de cet esprit, fait le renouvellement de la nature, comme par une nouvelle création: *Emittes spiritum tuum, & creabuntur, & renovabis faciem terræ (a).* Car comme rien ne périt dans la nature, rien aussi ne s'y anéantit; ainsi une production passe, & une autre aussi-tôt lui succede, *generatio præterit, & generatio advenit* (*b*); car ce n'est que ce qui a été fait, que ce qui se fait encore, *quod factum est, ipsum quod faciendum est* (*c*).

Plantes, les mêmes qu'avant le Déluge.

(*a*) *Psalm.* CIII. *v.* 28.
(*b*) *Ecclesiast.* Ch. 1. v. 4.
(*c*) *Ibid. v.* 9.

Après cela eſt-on mal fondé à penſer, que les plantes qui couvrent aujourd'hui la terre, ſont eſſentiellement les mêmes qui furent avant le Déluge ? *Jam enim præceſſerunt in ſæculis quæ fuerunt ante nos... nec valet quiſquam dicere, ecce hoc recens eſt* (*a*) ; & perſonne ne peut dire que les plantes d'aujourd'hui ſont nouvelles, ſubſiſtantes toujours les mêmes en vertu. La preuve en eſt ſenſible, parce que l'eſprit vivifiant qui animoit celles de devant le Déluge, ayant circulé comme tant d'autres choſes, il l'aura fait de l'air dans la terre, & de la terre dans les racines, de celles-ci enfin dans les feuilles & dans les graines ; nous avons donc dans les plantes d'aujourd'hui, ce qui étoit dans celles des premiers tems, leur vertu & leur être.

Raiſons tirées de l'eſprit vivifiant.

LXII. L'OBJECTION fondée ſur le dépériſſement des tempéramens & des corps, ſe trouve auſſi peu conſtante. Car eſt-ce que l'on a voulu ſoûtenir que les tempéramens d'aujourd'hui ſoient les mêmes que ceux des Patriarches, ou que les forces des corps des hommes de nos jours ſoient égales à celles des corps de ces Anciens ? L'on

(*a*) *Ibid. v.* 10.

convient même du contraire ; mais à quoi s'en prendre, qu'à l'usage de la viande, auquel les hommes au sortir du Déluge se sont livrez ? & la preuve s'en présente toute naturelle, car les chairs des animaux flatant plus le goût que les plantes, auront incontinent gagné celui de ces hommes encore neufs dans ce nouveau, mais séduisant régime. Mais la *crase* du sang, le *ton* des parties, la *systole* des fibres, leur élasticité, tout cela, dis-je, se ferat-il conservé dans le *mode*, ou maniere d'être, dans les attitudes, la consistence, les directions, enfin dans les raports mutuels, ou dans les proportions de poids & de mesure, que les parties & les organes s'étoient faites par l'usage des légumes ? L'extrême différence que l'on fait des alimens gras d'avec les alimens maigres, pour l'avoir observée si constamment, laisse-t-elle quelque doute là-dessus ? L'impression qui reste de ces nourritures dans le sang & dans les viscères, n'aura donc pas été la même ; parce que l'un & l'autre doivent s'en être trouvés différemment affectés. Reste à convenir que cette impression ait été au bien, à l'avantage ou à cette augmentation de force pour les corps, qui puis-

Les tempéramens dépéris par l'usage de la viande.

se faire dire, que les tempéramens de ceux qui se nourrissent de viande, & peut-être de vin, sont plus durables que ceux d'autres corps, dont les nourritures ne seront que d'alimens tirés de fruits, de légumes, & d'eau pour boisson. Mais le contraire arrive, de l'aveu public; car il est reconnu pour certain, 1°. Que des peuples entiers sont d'autant plus vigoureux & plus durs au travail que d'autres peuples, qu'ils usent plus ordinairement de nourritures, non-seulement prises dans le genre des légumes, mais encore en ce qu'ils ont de plus simple & de moins aprêté. 2°. Que les artisans, & les pauvres des campagnes éloignées, les habitans des bois & des montagnes sont plus robustes, moins sujets aux maladies ou aux infirmités qui abregent la santé & la vie, en ne vivant la plûpart que de pain bis ou de chetifs mets, que les habitans des villes, sur-tout les personnes riches qui ont de bonnes tables, & qui vivent de viandes exquises & bien délicatement aprêtées. 3°. Enfin, que des personnes qui avoient poussé la santé & la vie jusqu'à des âges très-avancés, ont soudainement abregé l'une & l'autre, pour s'être mis à un

Que la viande & le vin ne font pas vivre plus long-tems.

Que les alimens vils & grossiers le font.

régime de vin & de viande, dont l'attrait les a surpris, & dont la qualité étant venuë à changer en eux les causes ou les fondemens de santé, les ont soudainement pervertis ; & voilà la preuve bien naturelle que les alimens pris des chairs des animaux, fortifient tant s'en faut, les tempéramens & les corps, qu'au contraire ils en diminuent la vigueur & la durée. C'est que l'on s'abuse grossiérement & malheureusement sur ce qu'on appelle force de corps & vigueur de tempérament. On se sent plus en force & en courage en mangeant des viandes succulentes, ou bien aprêtées, & en bûvant du vin, parce que l'on s'en trouve soudainement & sensiblement restauré ; par une semblable raison l'usage des liqueurs s'est rendu recommandable, parce que l'on sent sur le champ, & les forces relevées, & la vie se ralumer, pour ainsi dire, dans le moment qu'elle paroissoit s'éteindre.

LXIII. MAIS l'équivoque est manifeste, par raport à la question présente ; car ce n'est pas de forces passageres, & d'une vigueur de peu de tems dont il s'agit ici. Un *cordial*, une liqueur ardente, un *esprit volatil*, une *quinte-essence*,

Confortants mal entendus.

essence, un *consommé* retire des portes de la mort, ou rapelle de la mort à la vie ; s'ensuit-il que les tempéramens & les corps pussent devenir plus durables, plus vigoureux & plus sains, si on les en nourrissoit habituellement ? L'inconvénient qui s'en ensuivroit est sensible dans l'exemple de ceux qui se livrent à boire journellement des liqueurs ; abus contre lequel se récrie si hautement Mr. *Cheyne* *, contre ceux de sa nation qui s'adonnent à ce qu'il appelle en eux *les petits coups*, parce qu'ils se font des habitudes de tous les jours de boire souvent des *eaux-de-vie*, ou des *esprits de vin* préparez, comme seroient des *ratafiats*, des *eaux d'or*, de celles des *Barbades*, &c. dont ils abusent à toute heure. En effet, il est étrange combien tôt & malheureusement de jeunes corps frais & faits pour vivre long-tems, tombent par ces liqueurs en des dégoûts mortels, & en peu d'années dans la mort même. Le mauvais effet des nourritures spiritueuses est à la vérité moins prompt, comme l'usage de la viande, qui fournit au sang des sucs plus actifs & plus puissans, est encore plus lent, moins sensible & plus

Danger des liqueurs.

* *De Infirmorum sanitate tuendâ.*

caché, parce que ce ſont des matieres moins dévelopées ; comparées cependant avec les ſucs doux & aqueux ou lymphatiques des légumes, ce ſont des *eſprits*, des *ſoufres* & des *ſels* concentrés, dont les ſaveurs ſéduiſantes, mais gracieuſes ſur la langue, venant à ſe répandre ſur les parties nerveuſes, les animent trop, en excitant leurs *oſcillations*, ou les accélérant, & fortifiant ainſi promptement leur ſyſtole, elles font que leurs fibres ſe racourciſſent, & prennent plus de force ; à l'exemple des *leviers*, qui acquierent d'autant plus de puiſſance qu'ils ont moins de longueur. De-là vient en effet la puiſſance énorme des muſcles qui dans nos corps ſont deſtinez à de puiſſans uſages ; tels ſont le muſcle *crotaphite*, & le *cœur* ; deux muſcles qui ſuffiſent aux fonctions qui demandent le plus de force dans nos corps, parce que leurs fibres ſont autant courtes que redoublées ou multipliées. Au reſte, cette impreſſion des ſucs ſalins-ſpiritueux des alimens ſur les *ſolides*, fait-elle autre choſe qu'une *contraction*, ou un *ſpaſme* non naturel, non moins réel cependant, quoiqu'il ſoit de tous les jours, ſur les fibres nerveuſes, & auſſi ſouvent que

Etiologie ſur les remedes importans.

l'on boit & mange ? Elles s'accourciſſent donc de jour en jour, quoiqu'inſenſiblement, & les corps s'en trouveront à la vérité plus forts, en ce que le *ton* de leurs fibres nerveuſes étant plus réhauſſé, elles reſſerrent leur tiſſu, ſe retirent & ſe contractent en elles-mêmes ; mais la vie n'a-t-elle rien à ſouffrir de cet avantage de *ſyſtole* accruë & de forces augmentées ? Sa durée doit-elle être la même qu'elle auroit été ſans ce reſſerrement non naturel, ſans cette contraction acquiſe & accidentelle, enfin ſans cet accourciſſement ſurajoûté à la nature ? Ne ſeroit-ce pas au contraire le fondement & l'origine de l'accourciſſement auquel elle ſe trouve réduite depuis le Déluge, c'eſt-à-dire, depuis que les hommes ſe ſont nourris de viande ?

Danger d'augmenter le reſſort des parties.

LXIV. En effet, ſi les principes de la vie ſe tirent originairement d'une matiere *ductile* par eſſence, parce que ſa nature propre & ſinguliere eſt de devoir & de pouvoir s'étendre, & s'alonger en ſe façonnant & ſe travaillant continuellement, juſqu'à des diſtances inimaginables ; ſeroit-ce rien moins que d'accourcir la vie dans ſes ſources, que d'alterer ou de diminuer par quoi que ce

Ductilité des ſucs nourriciers.

fût la *ductilité* de cette matiere originaire. C'eſt cependant la penſée & l'objet d'une démonſtration à ce ſujet du ſçavant M. BELLINI (*a*); car il le prouve par l'immenſe *ductilité* de la matiere qui compoſe & remplit les germes des plantes & des animaux ; parce qu'il s'y trouve en tous & un chacun des filamens primordiaux des corps qui doivent en naître. C'eſt donc un atôme ou un point de matiere organiſé ou compoſé d'une infinité de fibres arrangées comme de petits inteſtins, ſuivant l'obſervation que vient de donner ce ſçavant Anatomiſte M. SANTORINI : *Cùm* (dit-il) *illius partes.... ferè inteſtinulorum in modum, ſeu cerebri corticis ſimilitudine componi luculentiſſimè obſervaverim* (*b*) ; & ce petit corps doit ſe développer en des volumes auſſi grands & auſſi gros, non-ſeulement que les corps des animaux chacun en ſon genre, mais encore que les arbres les plus grands & les plus hauts, comme les *pins*, les *chênes*, &c.

Et des parties qui ſont à nourrir.

Dans cette diſpoſition de la nature, quoi de plus oppoſé à ſes vûës, qui ſont de donner à ces êtres la vie & la durée qui leur convient, que de l'interrom-

(*a*) De motu Cordis.
(*b*) *Santorini Obſerv.* CII. Art. 14.

pre d'abord dans son principe, en faisant autant qu'il sera arrivé, pour accourcir dans ces productions la mesure du tems qu'elles auroient pû durer, ou que la nature auroit eu intention de leur donner ? Or, c'est précisément ce qui sera arrivé à l'occasion du changement de régime après le Déluge ; car la difference de *crase* ou de tempérament, que le sang aura contracté par l'usage de la viande, aura dû se faire sentir aux enfans qui seront sortis des hommes de ce tems. Ce n'est pourtant point que les adultes ayent dû en souffrir d'abord dans leurs individus ou dans leurs personnes ; car ayant atteint le point de leurs croissances, & les fibres de leurs nerfs ayant acquis leur *ton*, leurs corps n'auront ressenti aucun changement ; mais les enfans qui seront nés des meres qui se seront nourries de viande, n'auront pû s'exempter des impressions qu'aura fait sur le sang de ces meres, une nourriture si differente de celle de leurs ayeux. C'étoient des légumes, des graines & des fruits, dont les sucs aqueux, doux & fondans leur faisoient un sang tel qu'il convient à la condition & à la destination des femmes : parce que la nature les ayant

Danger de changer la *crase* du sang, par des alimens insolites, comme la chair.

Que la chair aura changé le sang des parens.

commiſes pour donner des enfans au monde, elle leur a donné un ſang plus frais, plus mou, plus humide, moins élaſtique ; & cela parce que de lui doivent ſortir & ſe nourrir les germes du genre humain, leſquels n'étant qu'une lymphe organiſée, doivent ſe groſſir par des ſucs de même genre. La nature donc ayant à entretenir le ſang des femmes dans cette diſpoſition, elle a pourvû à ſon renouvellement, pour l'empêcher de vieillir ou de perdre ſon humectation, en inſtituant une *ſécrétion* propre à leur ſexe, qui fait ſur leur ſang ce que fait la ſaignée ſur tout le monde. Car il eſt de l'obſervation que les fréquentes ſaignées font engraiſſer les corps ; parce que faiſant place en vuidant de vieux ſang au nouveau qui ſe reproduit, elles temperent l'ardeur & le feu de toute la maſſe ; tout de même donc cette *ſécrétion* réguliere, qui fait ſemblable évacuation, décharge les perſonnes du ſexe d'une portion d'un ſang, qui deviendroit trop chaud & trop élaſtique s'il n'étoit pas renouvellé, pour lui en ſubſtituer un plus frais & moins dévelopé. Or tout cela arrive pour maintenir toûjours ces perſonnes en état, non-ſeulement de devenir me-

Comment la ſaignée engraiſſe.

res, mais encore en disposition toûjours présente d'entretenir frais, mous & flexibles des germes de corps humain, dont elles sont les dépositaires. C'est pourquoi il est si rare que deviennent meres, celles qui se marient sans attendre ou sans avoir jamais eu cette évacuation. Pour les mêmes vûës ou à même dessein, la nature a fait les personnes du sexe ordinairement sobres, frugales, moins enclines aux excès de bouche, peu portées au vin; de-sorte qu'encore aujourd'hui, quoiqu'il est ordinaire de vivre de viande, on les voit souvent se faire un plaisir de manger préférablement à la viande, des pâtisseries, des laitages, des fruits, ou de semblables alimens maigres.

Réflexion sur le sang des femmes.

LXV. SUIVANT cette disposition naturelle dans le corps des meres, quel étrange changement aura-ce été pour leur sang, qui après avoir jusques-là été fait de sucs aqueux, doux, ou laiteux des plantes & des graines, se sera trouvé paitri de sucs gras, sanguins, sulphureux & spiritueux! Aura-t-il pû conserver les mêmes convenances pour entretenir dans les germes humains, dont elles sont les gardiennes, la flexibilité, la soupleſſe, en un mot, la *duc-*

tilité prodigieuſe, à laquelle ils ſont deſtinés pour la production des corps d'hommes, c'eſt-à-dire, des corps hauts de ſix pieds, gros, larges ou épais à proportion ? Car ces germes n'étant que des molécules du poids d'un *grain*, tout au plus, ils peuvent s'accroître juſqu'à *douze livres* *, qui eſt le poids ordinaire d'un enfant ſortant du ſein de ſa mere ; ce n'eſt donc rien moins pour un germe, que la néceſſité d'augmenter ſon poids juſqu'à *ſoixante douze mille grains*. Après quoi, ſi on conſidere que ce petit corps péſant douze livres, en péſera juſqu'à *cent* & au-delà étant devenu adulte, il faudra comprendre que ce *grain*, qui fait originairement la maſſe d'un germe d'homme, ſe ſera multiplié pour former un ſi grand corps, juſqu'à *cinq cens ſoixante mille grains* & au-delà. Après cela devient-il mal-aiſé à comprendre à quel étrange déchet auront été expoſés des corps, qui auront eu à naître d'un ſang ſi étrangement altéré ? Car quoique ces corps ne ſoient point actuellement formés dans leurs germes, parce qu'en effet il n'y ſont point preſens dans leur étenduë, ils y ſont certainement

Ductilité des premiers germes.

Comment alterée par l'uſage de la viande.

* Vid. *Bellini*, de motu Cordis.

dans l'ordre primordial des choſes, dans l'ordre & dans la deſtination miſe par le Créateur dans la *lymphe mere* organiſée, qui eſt renfermée dans ces germes ; & c'eſt l'état de nos corps créés dans leurs germes, ou dans le ſein de nos meres : *Nondum erat nobis ſigillatim creata & diſtributa forma, in quâ ſinguli viveremus ; ſed jam natura erat ſeminalis, ex quâ propagaremur* (*a*). Ainſi qu'une lymphe étrangere, parce qu'elle aura changé de qualité, ſoit employée pour la nourriture de ces germes, elle communiquera à cette *lymphe mere* l'altération qu'elle aura contractée, en changeant de qualité ou de *mode*, quoique ſans changer de nature, *non amiſſâ naturâ, ſed mutatâ qualitate* (*b*). Or ce changement venant par l'altération de la ſorte de tiſſure ou d'*élaſticité*, qui ſera differente dans les ſucs nourriciers ſortis des chairs des animaux, de celle qui eſt dans la ſubſtance des légumes, ou dans le ſuc des plantes, comme on l'a montré ailleurs ; il ſenſuit très-naturellement que la ductilité de la *lymphe mere* doit di-

Lymphe étrangere

Lymphe mere.

(*a*) D. *Auguſt.* de Civitate Dei, Lib. XIII. Cap. 14.

(*b*) *Idem, ibid.* Cap. 23.

minuer, & que par conſéquent les corps qui s'en ſeront formés auront dû devenir moins grands; & en effet les corps de devant le Déluge étoient bien plus grands (*a*) que ceux qui ſont venus depuis; de-ſorte que tous les jours encore l'on croit s'appercevoir que la taille des hommes va toûjours en diminuant.

LXVI. Des eſprits peu phyſiciens, plus occupés du volume & du poids de la matiere, que de la qualité & de la vertu qu'elle acquiert étant aprêtée ou modifiée, mépriſeront peut-être le peu d'impreſſion qu'aura fait à leur maniere de penſer, peu plus ou peu moins d'*élaſticité* dans la lymphe nourriciere, pour la conſervation ou l'entretien des germes du corps humain dans le ſein des femmes; mais les mieux inſtruits penſeront bien au contraire. Ils ſçavent combien en Phyſique les eſprits ſont plus en puiſſance que les corps ou la maſſe dont ils ſortent, ſur-tout en matiere de végétation; car les roſées n'ont pas moins de vertu que les pluyes pour la faire avancer, & il ne faut qu'une odeur ou une vapeur d'eau pour faire revenir un grand arbre, & lui faire reprendre la fraicheur de ſes feuilles &

Combien peu de choſe réhauſſe le reſſort des parties.

(*a*) *Vid. D. Auguſt.* ubi ſuprà.

la séve de ses branches : *Lignum. . . . ad odorem aquæ germinabit, & faciet comam quasi cùm primùm plantatum est* (*a*). Or la maniere dont s'entretiennent, se nourrissent & s'accroissent les germes des corps des animaux, n'est-elle pas une sorte de végétation, par laquelle moins une liqueur ou un eau, qu'un esprit ou une vapeur lymphatique s'insinue & s'incorpore dans ces germes, pour les tenir en souplesse, & dans la flexibilité dont ils auront besoin pour développer les filamens primordiaux des corps qui doivent en sortir & s'en former ? C'est pourquoi les grapes d'œufs ou les ovaires dans les poules, par exemple, & les ligamens ou productions membraneuses, qui soûtiennent & renferment entre elles les germes des animaux dans toutes les femelles, sont flotantes, situées du moins au milieu des douces vapeurs qui rempliſſent la capacité du bas-ventre. Mais la quantité de vaisseaux artériels qui arrosent particuliérement dans les femelles des animaux, les pédicules de ces germes, jusques-là que ces pédicules laissent leurs places rougies, par l'abondance des vaisseaux sanguins qui se mon-

Nutrition, c'est une végétation.

Attention de la nature pour la souplesse des germes.

(*a*) *Job.* Cap. XIV. v. 9.

trent (*a*), après que ces germes sont sortis de leurs calices par la fécondation ; cette quantité, dis-je, d'artères fait voir la profusion de sang que la nature fournit à ces germes. C'est cependant moins pour les grossir, que pour les entretenir dans la souplesse & l'humectation qui doit servir à leur destination, c'est-à-dire, pour se conserver dans la *ductilité* qu'ils doivent suivre, ou à laquelle ils doivent se laisser aller pour la production, l'étendue & la taille que prendront les corps qui en sortiront.

Conception forte d'incubation.

LXVII. C'EST donc une sorte d'*incubation* que la nature fait continuellement exercer par le sang sur ces corps *ovulaires*, comme la poule fait sur ses œufs. Cette pensée est du célébre M. SANTORINI (*b*) ; car ce sçavant Anatomiste soupçonne, avec son esprit ordinaire, que le mouvement des esprits ou du cœur commence dans le *fœtus* par une semblable *incubation* du sang de la mere, lequel par sa présence & par sa quantité, accumulé qu'il est dans les vaisseaux de toutes les membranes qui l'envelopent, l'échauffe & l'anime ;

(*a*) Vid. *Ruysch.*
(*b*) De Fibrâ, p. 24.

tout de même donc les membranes qui soûtiennent, couvrent & envelopent ces corps *ovulaires*, parsemées d'une infinité de vaisseaux sanguins, échauffent d'une part la lymphe organisée de ces germes, tandis que le sang y fait transpirer une vapeur spiritueuse, pour tenir animées ou comme en haleine les parties qui doivent dans l'occasion en sortir & se développer. C'aura été le bon effet d'un sang doux & lymphatique, tel qu'aura été celui des meres, qui n'auront vêcu que de légumes jusqu'au Déluge. Mais pourroit-ce être l'effet d'un sang qui seroit formé par les sucs nourriciers des chairs d'animaux ? Car la lymphe de ceux-ci est si étrangement differente de celle des sucs des plantes, qu'autant que ceux-ci étoient propres à fournir un suc nourricier convenable aux usages de la lymphe, autant les autres sont-ils déchûs de cette convenance. Ils sont en effet tout impregnez de la partie rouge du sang, avec laquelle ils ont été intimement mêlés dans la substance des chairs qu'ils ont nourries : Or la partie rouge du sang nourrit bien moins en effet les parties, qu'elle ne les grossit, *partes nutritæ (partibus sanguineis) dicentur, non*

Soupleſſe & douceur du ſang, pour la production des animaux.

quoad rationem, sed quoad oculum nutritæ (*a*). Ajoûtez qu'un suc pour être vraiment nourricier (*b*), doit être composé de parties lisses & parfaitement applanies, pour pouvoir former un juste contact sur les parties auſquelles elles s'appliquent : Or, des sucs lymphatiques ayant perdu leur limpidité & leur pureté en se soüillant dans la substance des chairs qu'ils ont grossies, est-il hors de soupçon que de semblables sucs se ressentiront du mélange qu'ils ont eu à souffrir avec la partie rouge du sang ? Et ainsi, autant que ces sucs tiendront de cette partie globuleuse, autant perdront-ils de l'applanissement & de la polissure naturelle des surfaces de leurs parties ; & par-là elles perdront d'autant la convenance qui leur est nécessaire pour la nutrition. Car les sucs lymphatiques des légumes passant en premier, sans altération de leurs qualités, & sans aliénation dans les situations de leurs parties, dans le corps humain pour le nourrir, sont comme des sucs vierges, qui y portent toute leur convenance ; au lieu qu'ayant passé en nourriture par les corps de deux ou

Légumes changés dans les corps des animaux.

(*a*) *Santorini*, de Nutritione Animal. p. 113.
(*b*) *Id. ibid.* p. 101.

trois animaux, ils y viennent comme avec une tache de proſtitution, par les differens mélanges auſquels ils ſe ſeront prêtés, & par les differentes façons qu'ils ont eû à eſſuyer avant que d'arriver au corps humain. Souvent en effet ils auront paſſé, ces légumes, dans les corps des meres des animaux, puis dans ceux de leurs petits, des veaux par exemple, des agneaux, des lapereaux, avant que de venir dans les corps des hommes, où ils n'arrivent qu'après avoir paſſé par toutes ces épreuves; ſera-ce là cette lymphe pure & ſimple, inſtituée par le Créateur pour la nourriture de l'homme? Tout cela eſt bien plus propre au contraire à diminuer la *ductilité* de la lymphe créée dans les germes. Mais le changement arrivé au ſang ou à ſa qualité par l'uſage des chairs des animaux, prouve avec autant d'évidence pourquoi les ſucs lymphatiques qui en ſeront venus, auront dû accourcir les fibres des corps qu'ils auront eus à nourrir, au lieu de faciliter leur extenſion, ou leur *diſtraction*, comme parle M. BELLINI *, c'eſt-à-dire, leurs allongemens. Car les ſucs nourriciers des chairs des animaux, ſont reconnus par

Sur-tout en paſſant des meres dans leurs petits.

Accourciſſement des fibres.

* Vid. BELLINI, de Villo Contractili, *paſſim*.

tout le monde pour plus ſpiritueux ; plus confortans les parties, plus chauds d'ailleurs, & par-là jugés au-deſſus des ſucs fades, en comparaiſon, & aqueux des fruits & des légumes.

LXVIII. MAIS la remarque du ſçavant SANTORINI, dans ſon excellent Traité *de la Nutrition*, fait ſentir d'une maniere familiere le danger des nourritures ſpiritueuſes, dans une coûtume qu'il donne à obſerver : C'eſt touchant ceux qui voulant empêcher les petits chiens de croître, & en accourcir la taille, amoindriſſent les parties de ces jeunes animaux, en les frottant ſouvent d'eſprit de vin le plus rectifié ; artifice par lequel ils ſe font des petits chiens qui ne ſont pas plus grands que la paume de la main. Sur cet exemple l'on conçoit que des ſucs nourriciers, ſpiritueux, ſalins, actifs, ou vineux, tels que ſont devenus ceux des chairs des animaux, ſur-tout en bûvant du vin, donnant trop de fermeté & trop de denſité aux fibres *nerveuſes-ſpermatiques*, qui ſont le tiſſu des viſcères, retardent leur *ductilité* ou leur *diſtraction*, & leur allongement. N'eſt-ce donc point accourcir les corps ou diminuer leurs tailles ? Par la même raiſon l'on a ob-

Spitueux, leur uſage pour accourcir les fibres des animaux.

er vé que les corps ſont devenus manifeſtement plus petits, depuis que l'on a commencé à faire du vin une boiſſon ordinaire. Mais de ce changement arrivé aux fibres originaires, s'eſt encore néceſſairement enſuivi l'accourciſſement de la vie des hommes.

LXIX. Le mal pour le genre humain auroit été de petite importance, ſi la ſanté & la vie n'avoient pas dû en ſouffrir ; mais les hommes ſont devenus plus maladifs, à meſure que leurs vies ſont devenuës d'une plus courte durée. C'eſt que leurs *fluides* auront changé de *craſe* ou de tempérament, de mouvement & de circulation, & les *ſolides* auront pris un autre *ton* ; parce que leur vertu *ſyſtaltique* étant altérée, leur *contractilité*, comme parle encore M. Bellini, ſi néceſſaire pour les fonctions de la vie, ſe ſera trouvée étrangement diminuée. En effet, toute l'œconomie animale conſiſtant en atténuations des ſucs, en affinages ou en *ſpiritualiſations*, à quel dérangement n'aura-t-elle point été réduite, dès que les eſpaces & les dimenſions, dans leſquelles les fluides avoient eû à circuler, auront été accourcies & rétrécies. C'eſt la raiſon pourquoi Hippocrate

Accourciſſement de la vie.

Et comment.

loüant les corps des jeunes gens qui sont de grande taille, en donne mauvaise opinion pour leur santé, quand ils seront devenus vieux : *Procero corpore juventutem degere liberale quidem est, insenescere verò incommodum* (*a*); c'est à-dire, qu'une haute taille qui sied si bien à la jeunesse, devient pour la vieillesse une cause d'incommodité ; car c'est là, comme le même *Hippocrate* s'en explique lui-même ailleurs, *longa statura ut in juventâ decora est, sic maturâ senectâ conficitur* (*b*); comme si une grande taille précipitoit malheureusement la vieillesse, en l'avançant prématurément. Tout cela certainement n'arrive qu'à raison de l'étréciſſement que contractent les vaisseaux en vieillissant ; car cet accident arrivant aux extrémitez des vaisseaux, plus ils sont longs, plûtôt ils se rétréciſſent dans leurs extrémités. C'est pourquoi *Hippocrate* conclud que les hautes tailles dans les jeunes gens, sont plus dangereuses que les petites, *parvis deteriùs* (*c*) ; & *Celse*, l'Hippocrate Latin, se déclare pour les corps d'une habitude quarrée.

Diamètres étrécis.

(*a*) Hippocr. *Aphor. Sect.* 2. Aph. 54.
(*b*) *Idem*, Præcept. Art. XI. v. 10.
[*c*] *Idem*, *ibid.*

LXX. La raison de ces observations, c'est que rien n'est plus sûr pour maintenir les corps en santé, qu'une égalité de *ton* dans les *solides*, & qu'une égale conformité de circulation dans les *fluides*: deux qualitez qui se rencontrent plus sûrement dans les personnes de médiocre taille, en qui les distances des vaisseaux étant moins éloignées, leurs *systoles*, ou leurs *puissances organiques* étant plus ramassées, elles se maintiennent mieux & plus long-tems. Faudra-t-il après cela imaginer d'autres causes des embarras que les fluides contractent tous les jours, des ralentissemens où ils tombent, des âcretés, des salures & de tant de semblables vices qu'ils prennent, dès qu'ils sont arrêtés ou retardés dans leur cours ordinaire? *Vitium capiunt, nî moveantur aqua.*

Ton, son égalité.

LXXI. Voila donc les causes originaires de toutes les maladies, qui étoient si rares avant le Déluge, & qui sont devenües si communes depuis que l'on a commencé à manger de la viande. Or il n'est point douteux que la taille des corps étant racourcie, tous les vaisseaux n'aient changé de diamètre & d'extension; mais il est aussi peu

Peu de maladies avant le Déluge.

douteux que les *fluides* ſont deſtinés dans les corps des animaux à un affinage inimaginable, puiſque l'on en a la preuve dans *un grain* de ſoye cruë, qui donne étant filé *ſix-vingt aulnes* de longueur (*a*). Or ne concevant dans les alimens rien de comparable à cette *ductilité*, que dans les ſucs aqueux lymphatiques des légumes, par la raiſon que rien n'eſt plus vaporeux ou plus *halitueux* que l'eau, puiſqu'elle ſe réſout toute en ces ſortes d'évaporations; n'eſt-ce point une preuve ſenſible de leur deſtination naturelle pour la nourriture du corps humain? Car c'eſt une lymphe ſemblable, une eau de cette nature, que le ſuc nourricier des parties qui le compoſent, ſuivant l'obſervation & les ſages réflexions du ſçavant Auteur (*b*) ſur la Nutrition, déja cité pluſieurs fois. Or cette eau ou ce ſuc lymphatique nourricier a changé de qualité, par le changement qu'on a fait des légumes, pour prendre des chairs d'animaux pour ſervir de nourriture. Si donc elle a changé de quantité, parce qu'elle ſera diminuée, ſi les puiſſances qui doivent la travailler en

Parce que les ſucs nourriciers d'alors étoient meilleurs.

Ces ſucs ont change par l'uſage de la viande.

(*a*) Vide *Santorini*, de Nutritione, p. 100.
(*b*) *Idem*, *ibid.*

l'atténuant, ont été affoiblies, sera-ce moins qu'une cause originaire & habituelle, ou un fond contracté de ralentissement dans les *fluides*, d'épaississement de leurs parties, d'apésantissement dans leur cours, enfin de tous les désordres ou dérangemens qui arrivent à la circulation du sang, d'où naissent nos maladies?

LXXII. MAIS en effet la lymphe nourriciere a changé de qualité par l'usage de la viande; & cela aussi notoirement que le goût des chairs des animaux est sensiblement different de celui des légumes; puisqu'autant que celui de ceux-ci est fade ou peu relevé, autant celui des autres est savoureux, succulent & agréable à la langue. A cela si l'on ajoûte l'étrange difference que portent les *dissolvans* dans les choses qu'on leur donne à dissoudre, à quel point de difference ne sera point venuë la lymphe nourriciere en mangeant de la viande? Car quoiqu'il n'y ait ni *fermentation*, ni *levain* qui travaille les sucs de l'œconomie animale, ils ont besoin d'un délayant ou d'un véhicule qui les dévelope, & qui les porte ou les répande jusques dans les extrémités les plus étroites, & les plus re-

Raisons tirées du goût de la viande, & de ses dissolvans.

culées du corps, & dans tous les détroits de ses viscères. Ce véhicule jusqu'au Déluge, ne fut certainement que de l'eau; parce que c'est le *Dissolvant universel*, le *Menstrue* unique que le Créateur ait établi pour toute la nature. Mais l'usage du vin, qui a suivi de près celui de la viande, aura-t-il été bien propre à entretenir dans la lymphe nourriciere la saveur innocente des légumes, cette simplicité de goût, cette exemption de salure & de piquant, qui étoit innée & naturelle à la lymphe mere ou créée? L'*acide tartareux* qui est concentré dans le vin, venant à se développer dans la sérosité du sang, & l'imprégnant elle-même d'une aigreur sourde & cachée, (*acidum occultum*, comme parle *Tachenius*) ne l'aura-t-il point portée dans la lymphe nourriciere, dans le suc nerveux lui-même, & par conséquent par tout le *genre nerveux*? C'aura donc été comme empoisonner les sources de la santé & de la vie dans leurs principes, comme dans leurs origines. Ne sera-ce point encore ce qui aura fait dans le sang le fondement d'une saumure, ou de cette saveur *saline-muriatique* répanduë dans sa sérosité, & d'où s'engendrent tant d'affec-

Dissolvans aqueux jusqu'au Déluge.

Vineux après le Déluge.

Sources des maladies.

tions *humatijantes*, tant de *fontes* ou de *colliquations*, qui entretiennent les maladies les plus ordinaires, souvent héréditaires, & les plus difficiles dans leurs cures ? Rien donc aura-t-il plus contribué à abbreger la vie des hommes, que ce changement de nourriture ? Car de-là sera encore que sera venuë au sang l'inclination ou la pente à s'épaissir, ou à se mettre dans ce *coagulum* couënneux, qui fait dans les vaisseaux un *solide* renfermé dans un *solide*, au lieu d'un *fluide* leger & coulant, qui auroit préservé de mille maux, & par-là auroit d'autant allongé la durée de la vie. Car l'on sçait l'effet d'une liqueur saline-acide, & combien elle durcit les corps que l'on y plonge. Ainsi donc la substance fibreuse du sang, durcie & condensée par l'*aigre* ou l'*acide* secret qu'aura contracté la férosité, fera ces dispositions couënneuses qu'on observe journellement dans le sang ; & cependant devenu qu'il est plus lourd ou plus pésant dans sa marche, & plus embarrassant sur sa route, il diminuë de sa facilité à circuler, & en conséquence de la durée de la vie. Car cette aigreur du sang, comme une odeur contractée de longue-main, se

Aigres dans le sang.

Il passe des peres aux enfans.

conſerve long-tems, *odorem ſervabit teſta diu*; contractée donc dans les *fluides* primitifs, c'eſt-à dire, dans la *lymphe* originaire d'où n'aiſſent nos corps, elle a dû ſe conſerver pendant nos vies; comme une eau ſalée ne ſe déprend jamais parfaitement de ſa ſalure; & c'eſt pourquoi l'on eſt encore à trouver le moyen de deſſaler abſolument l'eau de la mer. De-plus, à en juger par les dangers que court la ſanté, quand on eſt contraint dans des marches d'armées, par exemple, de boire des eaux ſales, ou impregnées de quelque *mineral*, ou de ſemblables ſaveurs malfaiſantes; & par tous les artifices qu'il faut employer pour les rendre potables ou ſûres pour la ſanté, on comprend la difficulté de corriger des eaux gâtées; & ces differens artifices ſe liſent dans le ſçavant & utile Traité qui eſt fait ſur cette matiére *. Par tout cela donc l'on ſe trouve perſuadé combien l'intimité acide conçûë dès l'origine de la vie dans la *lymphe mere*, & accrûë de jour en jour par les mêmes cauſes qui lui ont donné naiſſance, eſt ineffaçable, & comme elle devient habituel-

La Lymphe, comme l'Eau, ſe déprend malaiſément de ſa ſalure.

* *De Militum in Caſtris ſanitate tuendâ. Authore* PORTIO.

lement

lement celle de la diminution de la vie.

LXXIII. Il eſt encore arrivé pis par ce changement de régime, parce qu'il s'en ſera produit moins de ſéroſité dans le ſang ; ce qui eſt diminuer la quantité du véhicule des humeurs, qui par-là ſeront devenuës plus enclines à ſe ralentir, & bien-tôt peut-être à s'arrêter. Car enfin, telle bonne opinion que l'on ait priſe des chairs des animaux pour la nourriture du corps humain, jamais l'on ne perſuadera perſonne qu'elles donnent, étant diſſoutes, autant d'eau que les légumes. La *Chymie* même avec tous ſes feux, ne peut en tirer autant de phlegme, qu'elle fait des plantes qu'elle ſoûmet à la diſtillation ; & l'*Anatomie* prouvant au toucher & aux yeux, que la chair eſt une ſubſtance bien plus ſanguine que *lymphatique*, il devient manifeſte combien peu de lymphe les chairs des animaux doivent fournir pour la nourriture ; & c'eſt-là le jugement déja cité d'un ſçavant Anatomiſte (*a*), chez qui elles paſſent pour être nourries plûtôt en apparence qu'en effet par le ſang, *magis ad oculum, quàm ad rationem.* En

Véhicule, du ſang diminué par l'uſage de la viande.

Peu de lymphe dans les chairs.

(*a*) *Santorini*, de Nutrit.

cela donc paroît un titre de préférence dûë aux légumes au-dessus des chairs des animaux pour la nourriture naturelle des hommes ; puisqu'il est de la nature du sang, aujourd'hui connüe (*a*), qu'il contient les deux tiers de sérosité ou de lymphe, contre un tiers de partie rouge : par cette raison donc l'aliment naturel, pour l'entretenir dans cette proportion de sucs, doit avoir de quoi fournir à ces deux tiers de sérosité. C'est ce que l'on connoît des chairs des animaux, qui ne sont que des *concrets* de sang, & principalement de sa partie rouge ; au lieu qu'un légume est une substance infiltrée d'eau, ou d'un suc aqueux végétatif, qui en fait la principale partie. Si après cela il est raisonnable de soupçonner que le sang des hommes avant le Déluge, ayant été uniquement formé des sucs aqueux des fruits & des plantes, aura contenu plus que les deux tiers de sérosité ou de lymphe, l'étrange échec qu'aura reçû incontinent le sang à l'abord de sucs, non-seulement incongrus par leurs qualités, mais encore insuffisans par leur quantité comparée à celle des sucs des légumes ! Devient-il incertain après

Beaucoup de lymphe dans les légumes.

(*a*) Vide *Hoffmann.* Medic. Systemat. Tom. I.

cela combien la santé & la vie auront eû à en souffrir ? Le principal inconvénient qui en sera arrivé, aura été celui de l'épaississement que le sang aura contracté, & qui sera devenu la cause de tant d'infirmités, & de l'accourcissement de la vie des hommes.

LXXIV. CAR si en même-tems que les *Fluides* ont changé de *crase* & de qualité, par le mélange de sucs insolites, ou encore étrangers, les *Solides* ont aussi changé de *ton*, de *systole* & d'*oscillations*, parce que celles-ci se seront ralenties ou retardées, aura-ce été moins qu'une cause originelle ou de naissance de l'accourcissement de la vie ? Or, par tout ce qui a été dit jusqu'à present, il est notoire que les fibres nerveuses auront perdu de leur *ductilité*, à proportion qu'elles auront eû moins de cette vertu de *distraction*, que M. *Bellini* établit comme essentielle aux fondemens de la vie. Mais en même tems encore ces fibres auront perdu à proportion de leur *contractilité*, dont le même Auteur fait voir la nécessité, & l'usage universel & constant dans tous les corps des animaux, dans lesquels il la fait voir par-tout, & dans tous les états où ils

Les Solides changent de *ton*, les Fluides de *fluidité*.

se trouvent (*a*) : *Cogita omnium viventium corpus, aut dum viventia ipsâ vitâ fruuntur, aut postquàm morte confecta sunt, & postquàm per mortem ipsorum corpora abierunt in cadaver ; quid expectas dicturus sum? Sive aves, sive pisces, sive homines, sive ferœ, sive insecta quælibet, &c. semper habent aliquid, non in superficie corporis, sed in ipsis etiam penetralibus viscerum, quod in contractione & distractione est. Unde vis contractionis penetrat, & perpetuò operatur in visceribus viventium omnium, dum vivunt ; adeòque, &c.* Les fibres *nerveuses-spermatiques* seront donc devenuës moins capables de cet allongement, de cette extension & de cette *distraction*. Rien aura-t-il été plus capable d'en occasionner le raccourcissement ? Et ainsi les hommes auront dû plûtôt vieillir, suivant la remarque encore de M. *Santorini* (*b*), que les corps se racourcissent dans la vieillesse. En effet la vieillesse étant une phthisie naturelle, elle consiste dans le dessèchement des parties du corps ou de leurs fibres, qui se raccourcissent à mesure qu'elles perdent

Contractilité des fibres altérée.

Raison de la vieillesse, & de l'accourcissement de la vie.

(*a*) *Bellini*, de Contract. naturali. p. 235.
(*b*) De Nutrit.

de leur *-humide radical*, comme parloit & penſoit fort juſte l'ancienne Médecine. D'autant plûtôt donc ces fibres auront-elles commencé à ſe deſſécher, d'autant plûtôt ſe ſera avancée la vieilleſſe. Suivant donc cette idée, ſuppoſant que la meſure des fibres motrices du cœur, par exemple, ou des principaux viſcères ait dû être dans leur origine, & ſuivant l'inſtitution du Créateur, d'un certain nombre de points de longueur, de maniere qu'il y ait eu de quoi exercer leurs oſcillations pendant pluſieurs centaines d'années, comme un Horlogeur habile a l'adreſſe de proportionner les mouvemens du reſſort & des principales pieces d'une horloge, de maniere que leur *pendule* puiſſe continuer ſes vibrations pendant des mois entiers; il ſera autant ſûr que des corps ainſi montés, vivront tout le tems que leurs fibres ſe conſerveront dans leur étenduë & dans leur direction, qu'il eſt ſûr qu'une horloge conſervera ſa juſteſſe pendant ces mois, ſi quelque accident ne vient ruiner l'ordonnance de ſes reſſorts. Toutes choſes égales donc, que les fibres entretiennent la vie par leurs oſcillations pen-

Calcul imaginé là-deſſus.

Oſcillations pourquoi changées.

dant un si long terme, jusqu'à ce qu'elles perdent un certain nombre de leurs points de longueur, il devient manifeste que ce long terme de vie sera abrégé d'autant qu'il se sera perdu de ce nombre de points. Si donc, pour que la vie pût continuer pendant mille ans, par exemple, les fibres de cent points, si l'on veut, ayent dû conserver toute la durée de leurs oscillations, jusqu'à ce qu'elles se fussent raccourcies par l'âge, ou par la vieillesse, à 40. 50. ou 60. points, il est concevable que cette vie sera diminuée à proportion que ces fibres auront perdu de leurs points, par quelque accident que ce soit, avant le terme qui leur avoit été naturellement donné. Cet accident est ici le changement de régime : car les alimens pris des légumes auroient entretenu les *oscillations* des fibres pendant tout le tems auquel elles étoient destinées par la création, mais ceux pris des chairs des animaux venant à abréger la durée des oscillations, comme il a été prouvé, il devient évident pourquoi la vie des hommes a dû s'accourcir, lorsqu'après le Déluge, ils se sont mis à manger de la viande, & apparemment à boire du vin.

Tous ces maux attribués à l'usage de la viande.

LXXV. Le régime de vie que le Créateur montra au premier homme, est donc le plus naturel & le plus convenable pour conserver la santé & la vie ; & tous les reproches dont on charge les légumes & les fruits de la terre, sont aussi injustes que faux & mal fondés. Car le Déluge ne les a point alterés jusqu'au point qu'on le publie dans le monde ; les corps ni les tempéramens ne sont point ruinés au sens ni au point qu'on le publie, & qu'on l'imagine : Enfin l'accourcissement de la vie des hommes paroîtroit même être arrivé dans l'ordre & suivant l'intention du Créateur, & en conséquence du changement du régime. En effet les chairs des animaux ne convenoient pas à la premiere institution du Créateur, c'est-à-dire, à ces raports naturels qu'il avoit établis entre les organes du corps humain, en les formant capables de faire vivre les hommes pendant des siécles entiers, & les plantes & les fruits de la terre propres à y servir. De-là donc se tire la conséquence bien naturelle, que les chairs des animaux sont moins convenables à la nourriture des hommes, que les légumes, les graines & les fruits.

Régime naturel montré par le Créateur.

Rapports entre ce régime & nos corps.

LXXVI. Faudra-t-il donc dire que tout le monde a été jusqu'à présent dans l'erreur, dans l'obligation par conséquent, suivant l'ordre de la nature, de se réduire dorénavant à l'usage des alimens maigres préférablement à celui de la viande ? Est-il raisonnable de penser que l'on se soit si étrangement égaré dans ses jugemens en une matiere de cette conséquence, qui intéresse tout-à-la-fois la conscience & la Religion ? Ces jugemens au contraire ne se trouvent-t-ils point suffisamment justifiés par les observations mille fois réïterées de gens sages, & autant attentifs aux regles de la Religion & de la Pieté Chrétienne, qu'instruits des loix de la Nature & des ordonnances du Créateur pour les choses de ce bas monde ? Et ces personnes éclairées ont reglé & approuvé les dispenses qui s'accordent là-dessus, dans les tems & pour les conditions consacrées à l'abstinence de la viande, & à la pénitence du jeûne.

Si le monde a été dans l'erreur là-dessus?

LXXVII. Aussi toutes ces conséquences n'ont-elles de séduisant, que ce qu'elles empruntent de l'exageration & du mal-entendu ; car cette prétenduë obligation pour tout le monde, de se réduire aux alimens maigres, seroit au-

jourd'hui auſſi mal fondée que dangereuſe. C'eſt que ſans que les corps aient changé de nature ni de compoſition, ils ſont ſortis de cette convenance qui s'étoit conſtamment confirmée en eux pendant 1600. ans, toûjours dans l'ordre de l'inſtitution du Créateur, ayant été d'uſage commun pendant tout ce long eſpace de tems, & d'une pratique généralement reçûë alors de tout le monde, de ne ſe nourrir que des fruits de la terre. Ainſi les hommes de leur part, les femmes meres & les nourrices de la leur, s'étant fait un ſang, une habitude, & un tiſſu de parties de ſucs aqueux-lymphatiques, en ne mangeant que des légumes, & ne bûvant que de l'eau, avoient donné aux *ſolides* de leurs corps un *ton* dreſſé & modifié par ces nourritures. Les viſcères donc de tous les organes de l'œconomie animale, étant montés ſuivant l'impreſſion & les qualités de ces nourritures, les *coctions*, les *digeſtions*, les *ſécrétions*, les *dépurations* enfin s'opéroient heureuſement en conſéquence; & la circulation du ſang étant entretenuë par des ſucs doux, paiſibles & tranquilles, elle ſe conſervoit dans cette égalité, cette uniformité, cette conſonnance, cette

Habitude d'uſer de legumes, elle faiſoit des tempéramens différents.

Par quelle raiſon.

régularité enfin qui fait la sûreté de la santé & le fond de la vie. En de telles dispositions, il étoit de l'interêt universel pour la conservation du genre humain, de vivre de légumes; car delà dépendoit la sûreté de la santé & la durée de la vie. Mais le régime ayant changé après le Déluge, les hommes s'étant livrés à l'usage de la viande, & apparemment à celui du vin, parce que les attraits pour le goût sont égaux dans l'un & dans l'autre, les femmes meres & nourrices se feront fait un sang different, & des sucs nourriciers d'une qualité bien opposée à celle du sang de leurs peres. Ajoûtés que les puissances des organes ayant changé de *ton*, & de *mode*, ou de maniere d'être dans les deux sexes, les enfans qui en seront sortis seront nés avec des *solides* & des *fluides* differens en qualité de ceux qui se formoient dans les jeunes enfans avant le Déluge: De ces changemens sont venus ceux des *coctions*, des *digestions*, des *sécrétions*, &c. la circulation du sang & de ses sucs a changé, sinon de marche, au moins d'allûres & de manieres; enfin toute la face de l'œconomie animale s'est changée: en conséquence les goûts n'auront plus été

Habitude d'user de viande, a changé ces tempéramens.

Sang changé dans les meres.

Organes changés de face.

les mêmes, les fibres de l'estomac se seront montées sur un *ton* different, & celles des genres nerveux & membraneux auront pris d'autres manieres d'oscillations : De-sorte que les sucs nourriciers s'étant differemment travaillez de ce qu'ils étoient avant le Déluge dans les corps des hommes d'alors, est-il hors de raison de concevoir, que toutes les forces naturelles, quoique toûjours les mêmes dans le fond, se seront differemment modifiées ? En faut-il davantage pour comprendre moins l'affoiblissement des corps dans leur substance, qu'un changement en eux de manieres dans les fonctions de l'œconomie animale?

Puissance, Coction alterées.

LXXVIII. En effet il est tout naturel de penser que des fibres molasses, spongieuses, vésiculaires & vasculeuses, conçûës, formées & nourries originairement au milieu d'une sorte d'eau, ou de lymphe, comme celle où nagent les *fœtus* dans le sein de leurs meres ; de-plus que des membranes de même structure, parce qu'elles s'en seront formees, enfin que des organes qui se seront comme paitris & façonnés des unes & des autres ; que toutes ces parties ayant été arrosées continuellement, & continuel-

Fibres changées.

Parenchymes changés.

lement pénétrées ou imbibées de semblables sucs, doux, mous, lymphatiques & aqueux, se sont formé une habitude, une tissure, une maniere d'être ou de se situer, qui aura tenu des qualités de ces sucs dans lesquels elles auront été élevées & entretenuës: car ce sont de ces empreintes naturelles qui se prennent avec la naissance, & qui forment des inclinations, des tempéramens, enfin le naturel des corps & de leurs parties. C'aura donc été celui de ces parties spermatiques, de ces organes primitifs ou originaires dans les hommes, qui jusqu'au Déluge se seront nourris de légumes, & qui pendant ce régime auront mis des enfans au monde. Mais dans cet état des corps, le régime des hommes étant venu à changer, jusqu'au point de substituer à la place de ces sucs nourriciers lymphatiques, des sucs spiritueux, salins, vineux, sulphureux & actifs, quels effets ne conçoit-on point qu'ils auront produits sur les organes, & dans toute l'œconomie animale des corps des hommes, qui depui le Déluge se seront nourris de viande & de vin? L'on sçait qu'une étamine moüillée & imbibée d'eau, ne se laisse pas imbiber par des

Parties spermatiques altérées.

Membranes ont reçû une nouvelle impression.

sucs huileux & graisseux : mais sur cet exemple qu'imagine-t-on qu'aura pû produire sur les parties membraneuses-organiques du corps humain, imbibées & paitries, pour ainsi dire, avec des sucs aqueux-lymphatiques, l'abord de sucs gras, huileux, sulphureux, tels que sont ceux qui se tirent des chairs des animaux ? Ce seroit un vice de sol en matiere de terrein, lequel intéresseroit la végétation des plantes qui y croîtroient : ici c'est une altération dans la substance des *solides*, qui change le fond des parties, & comme la trême de la vie, en changeant le *ton* naturel des parties, & en conséquence la *crase* & le tempérament des *fluides* ou du sang. Ainsi toutes les parties nourricieres se trouvant dès leur naissance, ou dans leurs principes, differemment empreintes de ce qu'elles étoient avant le Déluge, où elles ne s'étoient accrües que de sucs aqueux, elles se refuseront en quelque maniere à se laisser pénétrer par ceux des chairs des animaux ; ou du-moins elles se lieront ou s'*assimileront* mal avec ces matieres incongrües ou étrangeres à leur vertu systaltique. Rien est-il aussi propre à changer, en les dégradant, les témperamens des

Substance des parties devenuë differente.

Tempéramens dégradez,

corps? En effet les *solides* devenant moins souples ou moins capables de s'allonger, par cette vertu de *distraction*, tant celebrée par M. Bellini, & les *fluides* perdant de leur *ductilité*, si bien prouvée par ce sçavant Médecin-Géomètre, ne sont-ce point toutes trouvées les causes de changement que l'on aperçoit aujourd'hui dans les corps? Car quoiqu'on imagine pour relever la préférence des nourritures tirées des animaux, on ne peut se refuser à cette observation, qu'un sang nourri de viande & de vin, est infiniment plus sujet à ces épaissemens couënneux-inflammatoires, qui causent tant de fâcheuses maladies, comme des *rhumatismes*, des *gouttes*, des *pierres*, des *gravelles*; tous maux inconnus presque dans les contrées & parmi les nations où le vin & l'usage des viandes ne sont point ordinaires.

Que le vin & la viande font aigrir le sang.

LXXIX. C'est ainsi donc qu'à travers tous ces changemens, les corps se sont trouvés éloignés des tempéramens de ceux des premiers hommes. Car les parties abreuvées, comme on l'a déja observé, & nourries de sucs differens de ceux des légumes, leurs fibres auront pris des situations differentes; de-sorte que differemment situées,

Changement des corps.

tournées ou disposées, elles auront contracté des *systoles*, ou des mouvemens *toniques*, qui ne sont plus les mêmes que ceux de ces tems passez. Les puissances organiques ayant donc changé de maniere dans leurs actions, parce que les *oscillations* de leurs fibres seront aussi changées, les convenances physiques, comme des appetits naturels ou des goûts méchaniques, se portent à ce qui entre dans ces nouvelles convenances (ce sont les sucs nourriciers tirés des animaux) vers lesquelles se seront trouvés enclins & portés les organes de la nutrition; & pour toutes ces raisons, les hommes d'aujourd'hui s'accommodent mieux de viande que de légumes, parce que de pere en fils leurs estomacs se sont comme montés & habitués à cette sorte de travail, qui fait qu'ils aiment mieux le gras que le maigre.

Raisons méchaniques.

LXXX. Cependant soit par vertu, soit par disposition naturelle, soit par indisposition causée & venuë par infirmité, il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui ne s'accommodent que d'alimens maigres. En effet, comme il est des maladies incurables qui ne se guérissent, ou ne se soulagent

Légumes propres à certains tempéramens.

qu'en se privant totalement de viande & de vin, jusques-là que l'on en a vû se défaire de maux les plus difficiles, en ne vivant que de pain & d'eau; d'autres guérir de très-anciennes infirmités par la dureté du régime, où la pauvreté, l'indigence, ou l'infortune & la prison les avoient réduits; d'autres enfin, se guérir de la goutte, ou ne vivant que de fruits, de lait, de pain & d'eau : aussi voit-on des Communautez Religieuses de l'un & de l'autre sexe, se nourrir de seuls alimens maigres, en se privant volontairement de tout usage de viande pendant de longues années; dans ceux-là l'amour de la santé ou de la vie les mettant au-dessus des goûts naturels, ils sont venus à bout de maîtriser les habitudes de leur estomac; & ceux-ci s'étudiant par vertu à contrarier la nature dans ses pentes & ses inclinations, parviennent, à force de les contraindre, à se les soûmettre, souvent sans rien perdre de la santé ou de la vie, que les aisances, les goûts & les satisfactions.

Corps contrains dans le régime maigre.

LXXXI. Mais dans cet état de gêne pour la nature, & d'attention à la contenir ou à la contraindre, l'esprit étant continuellement aux prises avec le corps, la santé se trouve sans cesse

en souffrance ; rien peut-il plus accumuler des causes d'infirmité ou de maladie ? Deux choses sur-tout y contribuent tous les jours, sçavoir, le peu d'exercice que peuvent s'accorder la plûpart des personnes Religieuses de l'un & de l'autre sexe, & encore le dérangement de sommeil ou le peu qu'elles s'en permettent, tant elles se plaignent les aises de la santé, tant elles se dérobent aux besoins de la vie ! De-là se lasse de jour en jour le *ton* des fibres nerveuses, contraintes tout-à-la-fois, & de la part du corps, & de la part de l'esprit. Car l'estomac ayant à travailler tout ce qu'il aimeroit le moins, comme des légumes & de l'eau, au lieu de viande & de vin, auxquels on l'avoit dès l'enfance accoûtumé, & l'esprit toûjours attentif vers d'autres satisfactions que celles du corps, tient tout le genre nerveux dans une contention étrangere à elle-même, & souvent au bien de l'œconomie animale. Dans cette situation donc, la foiblesse du corps ne pouvant suivre l'ardeur de l'esprit, *Spiritus promptus, caro verò infirma*, c'est par de semblables dispositions déplaisantes à la nature, que les organes du corps & ses puissances se

Effets de cette contrainte, fût-elle-même volontaire.

Que le corps ne suit pas toujours l'ardeur du zéle.

mettant hors de niveau avec leurs pentes naturelles, il en réſulte mille cauſes de langueur ou de maladie. C'eſt que les *coctions* ſe changent, les *digeſtions* s'alterent, les *ſécrétions* ſe pervertiſſent, les *évacuations* ſe dérangent. La diſſipation & l'exercice du corps, & des amuſemens innocens remedieroient en des perſonnes du ſiécle à la plûpart de ces deſordres naiſſans; mais l'inaction religieuſe, la ſolitude, la méditation de l'eſprit, ſon travail, & ſon occupation à rien de ſatisfaiſant pour le corps, tout cela certes eſt bien plus propre à accroître des fonds de maladies, qu'à les amoindrir ou diminuer.

LXXXII. Des ſantés ébranlées par tant de cauſes de maladies auſſi notoires, & qui attaquent les cauſes de la vie, & les puiſſances qui la régiſſent, demandent les ſecours de la Médecine. Car la vie étant pour tout le monde un gage dont on eſt dépoſitaire, dont les perſonnes religieuſes ou voüées à la pieté, ſe ſont fait volontairement un objet de pénitence, il eſt de l'ordre naturel de n'en diſpoſer juſqu'à un certain point, qu'aux conditions auſquelles on l'a reçûë, comme à titre de prêt, qu'il faut par conſéquent rendre, ou gar-

Maladies qui s'en ſuivent.

der, suivant les clauses stipulées par la raison & la Religion. Ce n'est pas que des pénitens extraordinaires ne se soient quelquefois permis d'aller jusqu'au mépris pour leur santé & leur vie, animés par des attraits d'une autre vie, qui font en eux des avant-goûts secrets, qui les mettent au-dessus des satisfactions de ce bas monde. La Médecine certes & ses soulagemens sont fort négligés par ces personnes, pour qui la vie est un travail & la mort un repos. Tout gémissant donc en eux vers l'éternité, ils se font une peine de vivre & une joie de mourir. Mais ces voyes étant autant admirables en ceux à qui il est donné de les suivre, qu'elles seroient indiscretes, sujettes même à inconvénient, si l'on en faisoit des pratiques ordinaires, & des conduites generales pour toutes les personnes de pieté, il faut les rappeller à propos à la voye ordinaire & à la portée de tout le monde; parce qu'elle est naturelle, sûre cependant pour la pieté, parce qu'elle confond l'amour propre & les talens, les faisant autant oublier qu'on se livre aux humilians devoirs & aux regles assujettissantes de l'obéïssance Chrétienne. Cette voye est celle des

Nécessité de regler les austéritez.

Dispenses du maigre, comment licites.

dispenses, qui deviennent nécessaires ; parce que les affoiblissemens de la santé en ces personnes étant devenus habituels, elles ont besoin de remedes suivis & de tous les jours, *quotidiana medicamenta* ; & ce sont les alimens ainsi appellés par un grand Maître * à tous égards. Ces *dispenses* sont d'ailleurs d'autant plus licites, qu'elles promettent le succès que l'on en attend, qui est de procurer les remedes les plus convenables en pareil cas pour rétablir la santé. C'est que rien ne contribuant tant aux infirmités de ces personnes, que la gêne qu'elles se sont imposée en assujettissant continuellement leurs estomacs à digérer des alimens pour lesquels elles avoient, par leur éducation contraire à celle de nos ayeux, changé de disposition & de goût, elles retrouvent, à la faveur des *dispenses*, les alimens (ce sont les chairs des animaux) avec lesquels la vertu & les manieres de ces organes s'étoient familiarisées.

En quoi consiste l'altération de la santé par le maigre.

LXXXIII. Comme donc il est d'observation, que des personnes accoûtumées dans leur santé à ne boire que de l'eau, avec des mets vils, grossiers &

* *S. August.* De Civit. Dei.

mépriſables en apparence, trouvent un remede utile ou efficace dans l'uſage du vin; tout de même l'uſage de la viande rendu pour quelque tems à des perſonnes qui depuis leurs vœux ſe le ſont interdit pendant leur ſanté, elles retrouvent dans cette nourriture un remede comme ſpécifique dans leurs maladies. En effet c'eſt comme un *ſpirituеux*, qui ſemblable à du vin, venant à exciter l'eſtomac, & à ranimer ſes fibres, releve les *oſcillations* de cet organe, qui par lui rétablit la premiere des coctions, qui eſt la coction maîtreſſe, & en elle toutes les autres; & c'eſt une guériſon; car ſouvent n'eſt-ce que le vice de la premiere coction, lequel paſſant par les vaiſſeaux dans toutes les autres, ſans même s'être fait ſentir dans l'eſtomac, cauſe de grandes infirmités. Et de-là vient la ſurpriſe que font aux Médecins les cauſes de bien des maladies *chroniques*. On les donne ordinairement pour des amas de ſucs, pour une abondance d'humeurs corrompuës, qui ſont, à ce que l'on s'imagine, la *cacochymie* des vaiſſeaux; & l'on n'a garde de conteſter ſur la production de ces mauvais ſucs, qui reſultent dans la ſuite des coctions viciées;

Alimens gras deviennent des remedes.

Maladies chroniques, leur origine.

mais la cause primitive de ces mauvaises productions dans les premieres voyes, a souvent fait bien du chemin dans le sang, dans ses *sécrétions*, dans le *suc nerveux* même, lorsque ces mauvaises humeurs se manifestent par une maladie en forme. Une aliénation secrete & cachée en est donc ordinairement le principe, consistant bien moins dans la présence d'un suc grossier, qui seroit matériellement dans les vaisseaux, que dans la disposition changée, ou dans une modification étrangere qui s'est établie insensiblement dans le sang, dont il pervertit la consistence, altére les *saveurs* ou les qualitez, en change le fond, la *crase* & le tempérament. Tout cela sera l'effet d'une *trituration* alterée, non-seulement dans l'estomac, mais encore dans tous les organes de cette opération universelle, parce qu'elle est celle de tout le corps & de tout ce qui le compose. C'est que par une *trituration* alienée, les sucs nourriciers étant travaillés ou pris dans un sang different du naturel, les *fluides* prennent des qualités discordantes de celles qu'ils doivent avoir, & par-là changeant les arrangemens de leurs parties, leurs mouvemens, leurs marches, leurs *sécrétions*,

Elles viennent d'une trituration alienée dans l'estomac.

s'en ensuivent les ralentissemens du sang dans les capillaires, les épaississemens des humeurs, leurs fontes, l'*ataxie* des esprits, le *spasme* ou le trouble dans le genre nerveux, enfin les embarras, les engorgemens & les obstructions qui gagnent les viscères, où tous les desordres aboutissent & se manifestent. Voilà certes des humeurs morbifiques bien réelles, bien sensibles, puisqu'elles se montrent aux yeux par les *météorismes* des parties qui sont en souffrance, & qui se laissent toucher par les *rénitences*, les tensions, les douleurs, les duretés, enfin qui s'aperçoivent tous les doigts. Mais ces sucs grossiers n'ont pris corps ou volume que des premiers principes d'aliénation dans le sang, négligés ou inaperçûs dans les premiers tems de ces maladies naissantes. Or ceci arrive sur-tout aux personnes dont il est ici question ; parce que se faisant de la vie un martire, elles donnent par le tems qu'elles accordent à la pénitence & aux mortifications, celui de se former à de longues & difficiles maladies, pour s'être dérobé la connoissance, & s'être refusées aux impressions ou sentimens des premieres incommoditez, qu'elles ont laissé ac-

Sucs morbifiques qui en résultent.

Juſtifications qui légitiment les Diſpenſes du maigre.

croître par l'uſage trop fidele de l'abſtinence, ou des alimens maigres, qui ont alteré de longue-main leur eſtomac, leur ſang & leurs viſcères. Les *diſpenſes* donc, non-ſeulement ne ſont ni excluës ni blâmables en ces cas ; au contraire elles ont leurs places, leurs raiſons & leur néceſſité dans les occaſions, & pour les raiſons que l'on vient de marquer.

LXXXIV. Ces *Diſpenſes* ſont même d'autant plus raiſonnables, que la plûpart des maladies des perſonnes qui vivent dans l'abſtinence & dans l'auſtérité, ſe guériſſent mieux par le régime, & beaucoup plus ſûrement, que par les remedes ou par les drogues. Ce ſont des affections nerveuſes, où les *altérans* trouvent plus de place & de ſuccès que les *irritans*; des infirmitez d'épuiſement, où les médicamenteux nourriciers ſont plus indiqués que les purgatifs & les fondans: De-ſorte qu'en accordant ſeulement à la nature quelque relâche, ou en lui donnant le tems de reprendre ſes erremens, & de rentrer dans quelques aiſances, pour ſe ſoulager par des *digeſtions* & des *dépurations* ſecretes, qui débaraſſent le cours du ſang, & retabliſſent les *ſécrétions* dans leur ordre & leur

Régime plus utile que les purgatifs pour les corps uſez.

leur naturel, on a la consolation de voir s'évanouïr des infirmitez naissantes, qui menaçoient d'ennuyeuses langueurs, ou peut-être de quelque chose de pis. Le seul changement d'alimens, qui se retrouvent dans les convenances que les visceres ou les organes du corps humain tiennent aujourd'hui de naissance & d'éducation, parce que nos peres & nos meres les y ont ainsi transmises, fait qu'ils se tournent en bons sucs & en coctions loüables, parce qu'ils se travaillent, se broyent & se façonnent mieux dans le goût, & à la maniere de la nature aujourd'hui contractée; par la raison que la premiere coction, ayant sur toutes les autres du reste du corps l'empire qu'on lui connoît, il ne faut souvent que la rétablir pour en même tems remedier aux défauts de celles de tous les visceres. Un tel effet étant donc à la portée du régime ou de l'action des nourritures, sur-tout de celles qui sont agréables à l'estomac, il devient manifeste combien il peut être utile de dispenser à propos de celles qui ont fait la matiere du *Traité des Dispenses du Carême*. Dans ce Traité l'on combat une nature qui s'écoute, ici l'on rappelle une nature qui, en se

Explication sur l'effet du régime changé.

négligeant, s'oublie ; là ce sont des préjugés & des prétextes sensuels que l'on se propose de corriger, ici ce sont des causes réelles d'infirmité qu'il faut arrêter ; en un mot, ce sont là des personnes trop curieuses de la vie, contre lesquelles la Médecine doit s'élever, & ici ce sont des personnes qui négligent leur santé, à qui elle doit la vigilance & de justes secours. Autant donc que les *dispenses de Carême* sont dangereuses, si elles sont flattées, autant celles-ci sont innocentes & loüables, quand elles vont moins à prolonger la vie, qu'à en allonger la pénitence. Au reste, la préférence que l'on revendique ici pour les légumes, n'insinuë point seulement, mais elle prouve la nécessité des *dispenses* pour les personnes qui se sont consacrées encore aux jeûnes en même-tems qu'à l'abstinence. Car ces *dispenses*, sans faire sortir du goût de la pieté & de la Religion, adoucissent en même tems que l'austérité de la vie, les rigueurs du jeûne ; par la raison qu'avec la permission de faire gras, ces *dispenses* donnent encore la liberté de boire, & sur-tout entre les repas, où la boisson est interdite les jours de jeûne. Or, ceux qui sont plus

Différence des Dispenses flattées d'avec les nécessaires.

Utilité de la boisson permise par les Dispenses.

au fait du régime des malades, ſçavent les avantages que retirent en bien des maux les perſonnes infirmes, de la coûtume de boire entre les repas. Cette pratique, à la vérité, n'eſt point du goût de bien des gens, qui croyent que c'eſt troubler la digeſtion que de boire dans l'après-midi; mais la ſcience de la *trituration*, ſoûtenuë par les obſervations-pratiques de la Médecine, perſuade de l'utilité de la boiſſon dans ces tems & ces conjonctures.

LXXXV. On comprendra cette utilité, en obſervant quelle eſt la nature & la maniere de la premiere coction dans le corps humain. C'eſt le premier aprêt que reçoivent les *fluides*; ainſi c'eſt le fondement de ce qu'ils ont à faire de bien ou de mal dans l'œconomie animale. L'on a vû ailleurs de quelle immenſe *ductilité* doit être la *lymphe* nourriciere. Pour donc quelle puiſſe s'allonger & s'étendre juſqu'à ces prodigieuſes longueurs, il faut que les molécules des alimens ſoient d'abord parfaitement broyées; parce que par un tel commencement d'atténuation, elles s'affinent d'autant plus aiſément dans tous les ouvroirs ou organes, où en conſéquence ſe travaillent toutes les

Etiologie ſur la boiſſon.

Comment elle perfectionne les Coctions.

coctions qui s'en enſuivent, la ſeconde & la troiſiéme. Ainſi chaque atôme de matiere nourriciere s'étend ſous les coups de la vertu *ſyſtaltique* des organes triturans, comme ſous autant de coups de marteau, qui applatiſſent, qui étendent & qui affinent les ſucs qui doivent en réſulter. Mais dans ces conjonctures, quoi de plus propre, pour mieux préparer à tous ces affinages, que l'action d'un délayant, qui tout dabord pénétre, amolliſſe & déploye, comme un puiſſant diſſolvant, les premieres particules de la matiere qui eſt à diſſoudre? La *lymphe gaſtrique* que la nature tient toûjours prête dans le fond de l'eſtomac, commence cette diſſolution; car la digeſtion de l'eſtomac eſt une eſpece d'*émulſion*, qui a beſoin de cette ſorte d'arroſement ou d'aſperſion; inſuffiſante pourtant qu'elle eſt, parce qu'elle eſt en trop petite quantité pour pénétrer exactement autant de molécules, qu'il y en a dans le volume d'alimens dont l'eſtomac ſe charge dans un repas, la boiſſon venant immédiatement ſuivre l'action de ce premier *délayant*, elle en ſoûtient & en acheve l'opération. C'eſt auſſi l'effet naturel que produit ſouvent dans les per-

Coctions, ſortes d'émulſions.

sonnes infirmes la boisson entre les repas, en fourniſſant moins un diſſolvant, qu'un véhicule aux ſucs nourriciers, à meſure qu'ils ſe dévelopent par le broïement. C'eſt un moyen naturel de ne rien perdre de ce qui peut revenir de l'atténuation d'un *mixte*, quand ainſi elle s'eſt commencée par le parfait dévelopement de ſes premieres parties *intégrantes*, qui ſont comme les élémens ou les principes de la premiere & radicale compoſition des *mixtes*. Un autre avantage non moins important, pour jetter les fondemens d'une coction parfaite, puis d'une nutrition loüable, c'eſt que les matieres alimentaires étant ainſi parfaitement pénétrées par un délayant aqueux, elles le ſont par un diſſolvant *neutre*, parce qu'il eſt vuide de ſaveurs, ou de toutes qualités ſalines, capable donc de ſe charger de celles qui rendroient piquant ou *âcre* le ſuc nourricier; au-lieu qu'il doit être laïteux, doux & lymphatique.

Boiſſon entre les repas, en quoi ſi utile.

LXXXVI. Car c'eſt une proprieté attachée en pareil cas aux *Délayans*, de s'imprégner des ſels des *Mixtes* qu'ils détrempent; de-là donc arrive que les ſucs nourriciers ſont non-ſeulement lavés de toute ſalûres, mais encore qu'ils devien-

Proprieté des Délayans.

nent *lévigés*, unis & polis, parce que tout ce qu'il y avoit en eux de pointu, d'âpre & d'anguleux, se trouve fondu ou dissous, concentré & détruit. Ainsi resultera de la digestion une lymphe autant *lévigée* & applanie, que l'établit pour la nutrition le célebre M. SANTORINI *. Or, comme la fermeté & la solidité d'un édifice dépend principalement des premieres assises de pierres qui l'ont commencé, & qui pour cela doivent être artistement taillées, justement équarrées & également posées, telles qu'étoient en effet les assises de pierres dans ces célébres anciens édifices, qui pour cela se soûtiennent depuis des siécles; tout de même un suc nourricier bien *lévigé*, bien poli & bien applani, dès les premiers momens de sa dissolution, devient une lymphe fine, de parties parfaitement applanies, & propres à se coller ou à s'appliquer sur les parties qui ont à s'en nourrir, & à se corporifier avec elles, pour faire un tissu poli, mou, flexible; car telles sont les fibres & les membranes, qui sont comme les premieres assises, les pieces fondamentales ou les parties sur lesquelles pose l'édifice du corps humain.

Comment ils lient les sucs nourriciers.

* *De Nutritione.*

LXXXVII. Mais ces fibres & ces membranes peuvent se concevoir semblables à ces méches ou à ces lisieres d'étoffe moüillée, par lesquelles on voit en Physique se vuider toute l'eau d'un vase où elles trempent par une de leurs extrémités; ainsi les membranes de l'estomac ou leurs fibres humectées, & par la *lymphe gastrique*, & par la boisson que l'on prend avec les alimens, font des tuniques prolongées depuis l'estomac, où s'opere la premiere coction, jusqu'aux extrémités des vaisseaux, où ces tuniques portent la vertu systaltique, pour l'achévement des coctions qui s'ensuivent de la premiere. Or, cet achévement ne se fait qu'autant que ces fibres porteront cette vertu, en continuant d'être humectées, depuis ce principe de la premiere coction, jusqu'au terme où s'acheve la derniere. C'est ainsi qu'on peut dire que le premier affinage des sucs se fait dans les premieres voyes, dans lesquelles trempent, pour ainsi dire, s'humectent ou se moüillent les fibres nerveuses par cette extrémité, & que le dernier affinage se passe dans l'habitude du corps, où se terminent ces fibres moüillées. Mais quoi de plus propre pour entretenir cette humectation

Les fibres du Corps sont comme des méches.

Comment elles portent la nourriture par tout le corps.

continuée du centre du corps à l'habitude, que la boisson réïtérée, comme celle qui se prend dans les intervalles des repas. Car se mêlant avec les restes des alimens qui sont encore dans l'estomac, elle les insinuë dans les vaisseaux; humectant donc leurs tuniques, & imbibant ces *solides*, elle nourrit leur *systole*, laquelle porte leurs *oscillations* depuis le milieu du corps, jusques dans ses dernieres extrémités. Car la nature étant uniforme, ou univoques dans ses opérations, la Médecine ne la sert à propos, qu'autant qu'elle entre dans ses manieres & dans ses vûës. Mais les unes & les autres se montrent ici pleinement & à découvert dans l'œuvre des coctions naturelles, la bouche se trouve continuellement remplie de salive, qui est le premier dissolvant des alimens; la nature tient en même-tems & toûjours au fond de l'estomac, une quantité de *lymphe gastrique* à ses ordres, & toûjours prête à servir à la dissolution des alimens. Un autre reservoir de lymphe salivale se trouve à la sortie de l'estomac, c'est le *suc pancréatique*, lequel venant à se mêler au chyle, dès le premier pas, pour ainsi-dire, qu'il fait au sortir de ce principal ouvroir

Que la Médecine doit imiter ces manieres naturelles.

Les Délayans commencent dans la bouche par la salive.

de la digestion, l'accompagne sans le quitter dans sa marche. S'unissant donc d'action & de maniere avec l'abondante lymphe séreuse, qui exude, & ainsi distille de chaque point des surfaces internes des intestins, elle aide, en humectant les *solides* & détrempant les *fluides*, les sucs nourriciers à entretenir les oscillations, qui partent du profond des entrailles, & se continuent jusqu'à l'entrée de ces sucs dans les vaisseaux sanguins. Là enfin cette lymphe étant mêlée avec la portion *blanche* ou *lymphatique* du sang, qui est si fort au-dessus, par sa quantité, de celle de sa partie rouge, les sucs nourriciers se trouvent abondamment délayés, & continuellement paitris, pistés, & malaxés par la vertu *systaltique* des grands vaisseaux; & c'est ainsi qu'ils acquierent toute la molesse, la fluidité & la *ductilité* nécessaires pour remplir les fonctions de l'œconomie animale.

Comment ils se continuent dans les corps.

LXXXVIII. C'est un aussi grand avantage & aussi nécessaire à la santé, dont se privent les personnes qui se sont voüées à l'abstinence perpétuelle; car l'austérité de leur vie & le zéle de leur pieté joignant le jeûne à l'absti-

nence, elles se privent, suivant l'esprit & la loi du jeûne, de boire entre les repas. Mais la dispense levant toutes ces interdictions, ou étendant l'indulgence sur le jeûne, elle remet pour un tems la nature dans ses droits. Pendant donc un intervalle de tems accordé par une dispense, la liberté de boire entre les repas étant renduë, les digestions cessent de souffrir de cette privation : car les sucs nourriciers venant à se perfectionner par l'usage suffisant & réïteré des Délayans, reprennent leur fluidité, & avec ce secours se laissant aller au courant de la circulation du sang, ils donnent moyen aux obstructions commencées de se dissiper, & par-là préviennent les suites fâcheuses de maintes infirmités naissantes. Dans toutes ces raisons s'apperçoit celle de l'utilité que retirent quelques personnes de la coûtume de prendre tous les après-midi quelques tasses de *thé*. Cependant, soit préjugé, soit indisposition, il en est dont les estomacs ne peuvent souffrir la boisson de l'après-midi. Mais à celles-ci l'usage a montré un secours de même espece ; c'est de leur faire manger dans l'après-midi quelque fruit crud & tendre, comme

Avantage de pouvoir boire dans l'après-midi.

Ou de manger quelque fruit crud.

une *orange*, une *pêche*, une *poire*, une *pomme*; de quoi l'on verra, dans l'usage, des événemens ou des succès très-heureux dans les personnes infirmes; & quelquefois à d'autres, deux cuillerées de vieux *vin d'Alicante*, mais à titre de délayant spiritueux.

LXXXIX. La Loi de l'abstinence accompagnée de jeûne, oblige à ne rien prendre jusqu'à midi; une pareille raison interdit donc la liberté de boire dans la matinée aux personnes qui se sont voüées à l'austérité de cette sorte de vie. Or c'est un autre secours, quoique de même genre, de retranché à leur santé, quand elle commence à s'alterer; parce que la boisson prise à jeun n'est guéres moins secourable dans les infirmités, que celle de l'après-midi, telle qu'on vient de l'expliquer. C'est en effet le moyen de pourvoir tout-à-la fois au besoin des *solides*, pour les tenir ou les remettre dans leur *ton* naturel, & au besoin des *fluides* pour préserver le sang de *lenteurs*, d'épaississemens, d'apésantissemens, & de semblables désordres, qui porteroient dans les vaisseaux des restes croupissans, grossiers & aigris d'alimens ou de chyle, qui s'amassent pendant la nuit dans les

Utilité de la boisson à jeun.

estomacs des personnes infirmes ou valétudinaires ; parce qu'elle amassent à proportion autant de crudités, qu'elles perdent moins par la *transpiration*, qui est très-diminuée dans leurs corps : car cette observation est si utile, que l'on a très-souvent remarqué, que la seule permission enjointe ou donnée de boire tous les jours à jeun quelques verres d'eau, a redressé, sans autres remedes, des santés chancelantes. C'est que, comme on vient de le prouver, l'estomac étant le premier & le principal organe des digestions, il influë de sa force & de son action dans toutes celles de l'œconomie animale. Ainsi la boisson agissant à jeun sur les fibres des viscères qui les travaillent, elle les lave des mucosités chyleuses qui s'y accumulent dans l'état d'infirmité.

Prouvée par la condition de l'estomac.

XC. De-plus l'on connoît de quelle vertu est capable l'Eau, par son seul contact extérieur, ou simplement appliquée sur les fibres d'une corde, qui léve un lourd fardeau ; puis qu'en certain cas elle a pû suppléer à ce qui manquoit à des puissances que l'on emploioit pour monter à un certain terme de hauteur une pierre ou une piece de bois, que l'on avoit à placer sur quelque en-

Vertu des Délayans par leurs seuls contacts.

droit élevé : Tout de même la boisson du matin, agissant immédiatement & à nud sur les fibres de l'estomac, elle en relève si étrangement la *vertu systaltique*, que l'ondulation ou l'oscillation s'en faisant sentir par tous les solides du corps, ou par tout le genre nerveux, toutes les digestions traîneuses ou tardives se réhabilitent, à proportion que se raniment les ressorts de leurs organes, en reprenant force & vigueur. Rien peut-il si bien dissiper les causes des crudités, des ralentissemens & des obstructions qui naissent dans les entrailles, & qui jettent les fondemens des infirmités les plus difficiles dans leur cure, & les plus bizarres dans leurs événemens? C'est encore par une semblable adresse dans l'art de traiter de furieux maux d'estomac, que l'on procure un soulagement très-utile en semblable cas, en faisant boire aux infirmes une gorgée ou deux d'eau bien chaude, immédiatement avant le repas; parce que cette chaleur humide excitant les fibres de l'estomac, sans les irriter, à entrer en *oscillation*, elle les prépare sans trouble à la digestion; mais ces gorgées d'eau chaude ne réüssissent, qu'à proportion qu'elles portent dans

Qu'ils préviennent les crudités.

l'eſtomac un degré de chaleur, qui ajoûte à celle de l'eſtomac ce qui lui manque de chaleur humide pour faire une digeſtion parfaite : c'eſt pourquoi la digeſtion ſe morfond en quelque maniere, ſi ces gorgées d'eau ſont moins chaudes qu'il ne conviendroit à l'état préſent de l'eſtomac. Ces raiſons ſont celles de la néceſſité des Diſpenſes, quoiqu'elles ne ſoient point les ſeules. En effet les Diſpenſes d'abſtinence & de jeûne s'étendent à d'autres facilités licites & raiſonnables, parce qu'elles deviennent celles du rétabliſſement de la ſanté, ſi conformément aux regles de l'Egliſe & de la Religion. Les applications & les contentions d'eſprit, avec les veilles que ces perſonnes s'impoſent ſouvent en jeûnant, venant par les Diſpenſes à être interdites pour quelque tems, c'eſt l'occaſion que prend la nature pour ſe récueillir ; parce que les fibres nerveuſes ayant pendant ce tems le moyen de ſe raffermir, elles reprennent leur *ton* alteré depuis long-tems, & par l'inſuffiſance du ſommeil, parce que l'on ſe l'eſt trop ſouvent refuſé, & par le travail d'eſprit dans des occupations trop intérieures & fortes, qui l'ont tenu & trop long-tems appli-

Sommeil rendu par les Diſpenſes, ſon avantage.

qué ; or l'indulgence venant en pareille conjoncture, devient autant utile qu'elle eſt propre à réparer ces fautes commiſes contre la ſanté. Car c'eſt un des principaux avis que recommande l'Auteur * de la Diſſertation ſur la maniere de traiter les maladies des perſonnes Religieuſes ; parce qu'il a obſervé de quelle conſéquence il eſt de leur procurer du ſommeil. La raiſon d'ailleurs en eſt ſenſible ; car le ſommeil étant le tems où ſe fait le plus de *tranſpiration*, & la plus naturelle, on ne peut ſe le refuſer ſans intéreſſer notablement cette *ſécrétion*, qui peut ſuppléer à beaucoup d'autres, tandis que beaucoup d'autres miſes enſemble ne peuvent aſſûrement la ſuppléer.

XCI. Cependant c'eſt l'inconvénient qui incommode le plus ordinairement les perſonnes voüées à l'abſtinence & au jeûne, que le manquement de ſommeil ; & rien ne les oblige plus ſouvent à ſe ſoûmettre aux Diſpenſes qu'on leur accorde, que le beſoin qu'elles ſentent de dormir. Car depuis que par la naiſſance & l'éducation, il eſt paſſé dans nos corps des diſpſitions bien differentes de celles qui paſſoient des

* M. *Ramazzini.*

corps des peres dans ceux des enfans avant le Déluge, les alimens maigres ne trouvent plus dans les organes destinés aux digestions, les mêmes convenances que la création y avoit mises pour la préparation & les coctions des humeurs du sang. Or cet inconvénient se fait sentir surtout dans les personnes qui menent une vie appliquée, sérieuse, & sédentaire. Ce sont en effet singulierement toutes dispositions à entretenir les *solides* dans des gênes, des contraintes ou des contractions habituellement *spasmodiques*, lesquelles en même tems qu'elles resserrent les *diamètres* des vaisseaux, diminuent & altèrent leurs *oscillations*. Mais de-là se forment des ralentissemens dans les *fluides*, parce qu'ils restent grossiers & pesants; & de-là se fait encore du retard, de la paresse, ou de l'affoiblissement dans la *vertu tonique* des *solides* de tous les organes. Dans cet état le sang plus grossi de volume que raréfié par un insuffisant affinage, pousse dans cet état vers la substance corticale du cerveau, s'y présente trop à la fois pour s'y faire entrée; il s'engorge donc, & s'y accumule, & opprime le cerveau, sans le pénétrer aussi intimement qu'il est né-

Comment ils contribuent à la santé.

ceſſaire pour produire le ſommeil.

XCII. C'est que le ſommeil eſt l'effet de la preſſion douce, ſucceſſive & multipliée de la ſubſtance *médullaire* par le ſang, quand ſa circulation parvient à pénétrer au-travers & par le menu les *artères capillaires*, juſques dans les interſtices membraneuſes ou les tuniques *arachnoides* des fibres *médullaires*; car ces menuës artères ſont comme les racines ou les origines des nerfs, & les canaux ſecrets qui leur conduiſent le *ſuc nerveux* ou la matiere de l'*eſprit animal*. Autant donc que ces fibres tendres & molaſſes, legerement & doucement comprimées, donnent la facilité du ſommeil, ou en procurent l'effet par le doux ralentiſſement qui en revient au cours de ce ſuc ou de l'*eſprit animal*, autant manquent-elles à ce devoir & à ce bon effet, quand un ſang trop épais, trop abondant, trop gonflé & bouffant, ſe bouche le chemin dès l'entrée des *capillaires* du cerveau. Or la permiſſion d'uſer d'alimens plus chauds que les légumes, & la faculté des Délayans renduë par la permiſſion du boire dans tous les tems du jour & autant qu'il eſt néceſſaire, venant à fournir des ſucs moins aqueux, moins

Explication du Sommeil.

Quelle ſorte de circulation du ſang il faut pour le produire.

grossiers & plus legers, parce qu'ils se sont laissés plus atténuer par plus de boisson, le sang en devient plus *méable*, plus insinuant, ou plus propre à pénétrer intimement les *capillaires* du cerveau; & par les moyens qui viennent d'être exposés, il se trouve capable de rendre aux personnes infirmes la douceur & la consolation du sommeil.

XCIII. CEPENDANT, non-obstant tant de maux auxquels il est nécessaire de remedier par les Dispenses, qui permettent avec tant de succès l'usage de la viande, il n'en est pas moins vrai que les légumes sont d'origine ou foncièrement plus naturels à l'homme que les chairs des animaux. Car ce *naturalisme* subsisteroit encore, si les organes de nos corps n'avoient point reçû d'altération depuis le tems du Déluge, que les hommes se sont mis à manger de la viande, & apparemment à boire du vin; parce que par ce changement est arrivé celui des fibres de l'estomac: Elles étoient dressées & mises en convenance, & comme en branle, par raport aux alimens tirés des plantes qui avoient été créées dans ces vûës & dans ces raports pour la nourriture de l'homme; c'étoit comme deux horloges mon-

La nécessité des Dispenses n'affoiblit pas la raison de préférence pour les légumes.

tées l'une sur l'autre, qui par conséquent se seroient chacune trouvées d'accord dans leurs actions. L'usage de la viande & du vin venant à faire une impression differente sur les fibres de l'estomac ; & cette impression étant passée des corps des peres en ceux des enfans, depuis nos ayeux jusqu'à nous, cette disposition primitive se trouve aujourd'hui, sinon effacée, changée du moins, & par-là devient la cause de la sorte de disconvenance où nos estomacs se trouvent, & en conséquence la cause des incommoditez qui s'en ensuivent. Car il ne faut point s'y tromper, les causes des maladies viennent principalement du vice des *solides*, suivant la remarque d'un sçavant Observateur * autant en Pathologie qu'en Pratique : *Patescit.... morborum originem à peculiari & specificâ partium Solidarum structurâ, proportione & dispositione, & hanc ob id omninò magis à Medico esse considerandam, quàm solam conditionem Fluidorum, horumque naturam.*

Estomacs ramenez à leurs anciennes convenances.

XCIV. Que les corps d'aujourd'hui donc se trouvent effectivement affoiblis ou alterez, étant comparés avec ceux

Corps aujourd'hui altérés.

* *Hoffmann.* Med. System. Tom. IV. p. 178.

des premiers hommes devant le Déluge, c'eſt un fait conſtant par l'expérience ſenſible ou manifeſte aux ſens, & prouvé par la raiſon ; ce ſera même, ſi l'on veut, un affoibliſſement dans les natures, une diminution de force dans les *ſolides*, une altération dans les *fluides*, enfin un déchet dans les tempéramens. Cela eſt-il venu par décrépitude ou par décadence, parce que les êtres créés ſeroient aucunement décrûs ou tombés en ruine, comme des ouvrages factices, ou des machines faites de main d'homme ou ſuivant les régles d'un art humain ? Mais les corps des hommes en particulier, ne ſont dégénérés de leur ancienne force, comme il a été prouvé, que par le changement arrivé au régime de vie de l'homme ou à ſes alimens ; parce que ſon régime ayant été inſtitué par le Créateur pour le plus naturel à la diſpoſition des organes qu'il avoit formés, des mêmes mains que les alimens qui étoient les fruits de la terre, dans des convenances propres, ou de juſtes raports avec ces alimens ; l'uſage de la viande ſurvenu après le Déluge, a fait dans ces organes toute l'altération où ils ſont tombés. Fût-ce donc affoibliſſe-

Depuis l'uſage de la viande après le Déluge.

ment, fût-ce *atonie*, ou quelque déchet dans le *ton* des parties, (quoique même cette conjecture ne soit pas exactement vraie,) il ne convient s'en prendre qu'à l'usage de la viande. L'on conçoit en effet que l'impression nouvelle qu'il aura faite sur les fibres, n'a pû toucher celles de l'estomac par un contact immédiat, sans les affecter d'une maniere extraordinaire: D'ailleurs cette impression passant dans les fibres par l'action d'une lymphe d'une nature ou d'une saveur aussi nouvelle, ou d'un *suc nerveux* extraordinairement façonné par le mêlange des matériaux étrangers qui lui seront venus de l'usage de la viande, elle aura apporté dans tout le *genre nerveux*, & par lui dans toute l'*œconomie animale*, des changemens de *modes*, ou de manieres d'être, de puissances, d'attitudes ou de directions, tels qu'on les observe aujourd'hui dans les corps, comme on l'a prouvé ci-dessus.

Comment cela s'est fait.

XCV. Les fruits de la terre sont encore aussi peu dépéris, & l'on a fait voir l'injustice & la *déraison* des conjectures avancées contre eux. Mais à tout ce qu'on a répondu pour les disculper, il faut ajoûter une réflexion

de fait, qui confirme parfaitement tout ce qui a été avancé. Les légumes, dit-on, sont moins sains qu'autrefois, parce que l'estomac & les coctions qui s'en font, en souffrent souvent en plus d'une maniere ; de-sorte qu'il est comme convenu que le regime maigre incommode la plûpart du monde. Mais une comparaison n'est recevable entre deux choses, que toutes proportions gardées, chacune donc supposée dans les mêmes situations, dans les mêmes tems & dans les mêmes circonstances. Or les légumes se prennent-ils aujourd'hui dans la même simplicité que du tems de nos peres ? Est-ce la même uniformité dans les repas ? Est-ce la même boisson dont ils les accompagnoient ? Le repas que donna *Abraham* (*a*) à ses hôtes, qui étoient des Anges qu'il convia à manger chez lui, peut servir d'exemple. Il étoit certainement un grand Seigneur dans son tems, très-généreux, & si riche qu'il refusa d'être enrichi par un Roi, qu'il venoit de vanger, en lui faisant cette généreuse réponse : *Levo manum meam ad Dominum Deum excelsum.... quòd... non accipiam ex omnibus quæ tua sunt, ne*

Les légumes sont les mêmes ; mais on ne les prend plus comme autrefois.

(*a*) Genese, Ch. 18. v. 5.

dicas : *Ego ditavi Abraham* (*a*) : C'étoit d'ailleurs une action d'hospitalité qu'il exerçoit volontairement envers ces étrangers, & l'on sçait avec quelle noblesse & quelle générosité elle se pratiquoit parmi ces Anciens ; cependant il ne les arrête chez-lui que pour leur donner un peu d'eau, *pauxillum aquæ*, & un morceau de pain, *buccellam panis* : Il n'y ajoûta que du lait & du beurre ; & pour la bonne chère il fut prendre le meilleur veau de son troupeau, qu'il leur servit. Une boüillie de lentilles (*pulmentum*) faisoit le repas de *Jacob*, & ce repas fut plus estimé qu'un droit d'aînesse pour Esaü (*b*) ; tous gens cependant de la premiere condition d'alors. Un fruit, nommé *mandragores* dans l'Ecriture, passionna *Rachel* jusqu'à l'enlever des mains de sa Sœur *Lia* au prix marqué dans l'Ecriture. C'étoient pourtant des femmes encore de la premiere qualité, qui mettoient les délices de leur table dans l'usage des fruits, qu'elles mangeoient même d'une maniere apparemment bien simple & bien naturelle, puisque ces fruits venoient d'être cueillis par le fils de

Simplicité des repas des Anciens.

Exemples tirés de l'Histoire Sainte.

(*a*) Genes. Ch. 14. v. 23.
(*b*) *Ibid.* Ch. 21. v. 29.

Lia : Ce tems d'ailleurs étoit déja éloigné de 600. ans, ou environ, de celui du Déluge. Mais des manieres simples & naturelles se trouvant encore les mêmes long-tems après, comme il paroît par la remarque que fait un célebre & sçavant Auteur (*a*), sur les *rafraichissemens que David reçût en diverses rencontres, d'Abigail, de Siba, & de Berzellai; & par la plûpart des provisions qu'apporterent ceux qui le vinrent trouver à Hébron; car les espéces qui y sont marquées, sont principalement du pain & du vin, du bled & de l'orge, des féves & des lentilles, des pois, des raisins, des figues.* Or dans ce dénombrement où il y a tant de grains, de fruits & de légumes, l'on n'y trouve aucun ragoût, à moins qu'on ne compte pour tels, le *miel*, le *beurre*, & l'*huile*, qui sont en effet les seuls assaisonnemens, si l'on veut les appeller ainsi, & ceux qui se trouvent en ces tems. Car les anciens *Egyptiens*, les *Grecs*, & les *Romains* véquirent ordinairement de légumes, suivant la remarque du même célebre Historien (*b*) : Mais ces mets se prenoient sans assaisonnemens,

Sobrieté des Anciens sur le vin, & sur les ragoûts.

(*a*) M. *Fleury*, Mœurs des Israëlites, p. 130.
(*b*) *Ibid.* pag. 131.

&

& en particulier sans épices, dont l'usage moderne nous est venu des derniers siécles, à commencer par celui des Arabes; car ce sont eux qui ont donné crédit à ces drogues. Au contraire autant que l'eau étoit l'unique boisson d'alors, autant le vin domine-t-il aujourd'hui dans les repas, d'aucun desquels, du dejeûner même, il n'est exclus: coûtume bien differente de celle des anciens tems, où l'on ne servoit pas de vin à tous les repas; desorte que l'on distinguoit ce que l'on appelloit les festins de vin. Les tables dans ces anciens tems étoient-elles couvertes de tant de sortes d'aprêts ou de mets, qu'il s'en sert aujourd'hui sur celles des personnes les plus rangées, les moins sensuelles & les plus frugales? Alors s'observoit ce que nous a conservé *Pline* de l'ancienne maniere de vivre: *Ex horto plebei macellum quanto innocentiore victu* (a)! c'est-à-dire, qu'il n'y avoit point d'autre boucherie que les jardins; & ces mets de jardin étoient alors si fort en estime, parce qu'il ne falloit ni feu ni bois, & que c'étoient des nourritures toûjours prêtes à prendre & à servir; c'est pourquoi elles

Continuation d'Exemples.

(a) *Plin.* Hist. Lib. XIX. Cap. 4.

étoient mises au nombre des salades : *Horti maximè placebant, quia non egerent igne, parcerentque ligno, expeditæres & parata semper, unde acetaria vocantur* (*a*). Cette simplicité dans le régime maigre en faisoit le prix & l'utilité : *Homini cibus utilissimus simplex* (*b*). Mais les sauces & les assaisonnemens s'étant introduits, la santé s'est trouvée exposée à de fréquens dangers : *Alteratio saporum pestifera, & condimenta perniciosiora* (*c*). Celse en accuse deux causes, l'une qu'ils font trop manger, l'autre qu'ils nuisent à la digestion : *Condita omnia duabus de causis inutilia sunt, quoniam & plus propter dulcedinem assumantur, & quòd .... ægriùs concoquantur* (*d*). Les Anciens en reconnoissoient encore une autre, persuadés que c'est une faute dans un régime, lors qu'un aliment a besoin d'un autre aliment pour se laisser manger : *Damnantes* (*Veteres*) *pulmentaria quæ egerent alio pulmentario* (*e*). De toutes ces causes est venuë celle du déchet

Inconvénient des assaisonnemens.

(*a*) *Id. ibid.*
(*b*) *Plin.* L. XI. Cap. 53.
(*c*) *Id. ibid.*
(*d*) *Celf.* Lib. I.
(*e*) *Plin.* Lib. XIX. Cap. 4.

des légumes, parce que par tous ces mélanges, ils ont perdu autant de leur convenance pour la santé, qu'ils ont apporté de changement ou d'altération à la disposition des organes du corps humain, au tempérament de ses viscères, & à la *crase* naturelle de son sang. Car devenus méconnoissables à la nature, par tous ces assortimens ou associations, elle ne les travaille qu'imparfaitement, & ce semble contre son gré; & delà se forme un fond de crudités qui s'accumulent dans les *fluides*, en même-tems que ceux-ci contractant des saveurs salines ou réhaussées, contraires à celles de leur origine, lesquelles étoient douces, aqueuses ou lymphatiques, ils détruisent, altérent ou pervertissent dans le tissu des *solides* leur flexibilité ou leur souplesse, & toute leur disposition naturelle. Car si les Anciens se refusoient de manger de certains légumes, parce qu'il falloit les assaisonner d'huile, de laquelle même ils vouloient se passer, *id erat oleo parcere* (*a*), que ne doit-on donc point craindre de l'abus qui s'est commis dans la suite, du beurre cuit, noir ou brûlé, en tant d'occasions, de manieres, & avec tant de profusion?

Ils font tout le mal de l'usage des légumes.

Autres preuves.

(*a*) *Plin. ibid.*

du *vinaigre* encore, d'*oignons*, & de toutes sortes d'épiceries, qui se prodiguent sur les tables maigres ; de-sorte qu'elles représentent, comme le reprochoit un Poëte aux gourmands de son tems, des prairies assaisonnées, *qui condita prata in patinis proferunt* (*a*), par la multitude des légumes qui en assaisonnoient d'autres, *herbasque aggerunt*; *eas herbas aliis porrò condiunt* (*b*). Tant de qualitez autant étrangeres à la santé, que nouvelles, & qui ne sont que des recherches de goût & de ses rafinemens, *gustûs elementa per omnia quærunt* (*c*), ont-elles pû moins faire dans la suite, que changer le *ton* des *solides*, en changeant leurs puissances, & ruiner dans les *fluides*, dans le sang & dans les esprits, leurs dispositions créées & naturelles ? Après cela est-ce la faute des légumes si l'estomac s'en trouve aujourd'hui blessé, & si les santez s'en trouvent alterées ? En est-il donc moins vrai, que les légumes par eux-mêmes, & suivant leur institution, n'étoient point capables de ces désordres ?

(*a*) *Plaut.*
(*b*) *Idem.*
(*c*) *Juvenal.*

XCVI. Mais, laissant toutes ces raisons particulieres, parce qu'elles ne vont qu'à justifier la nature des corps, & la vertu des plantes, comme s'étant maintenuës en force depuis le Déluge, je passe à une réflexion plus absoluë & generale, en ce qu'elle dissipe le fond de toutes les objections que l'on vient de combattre, en faisant comprendre évidemment, qu'il ne faut s'en prendre qu'au changement tout seul du genre de vie qui a introduit la viande à la place des légumes, de tous les désordres, des altérations & dépérissemens qui sont arrivés à la santé & à la durée de la vie. En effet, l'une & l'autre dépendent uniquement des coctions, c'est-à-dire, des affinages complets & bien conditionnés dans les uns & dans les autres, & l'usage de la viande a dû d'abord s'opposer à ces bons effets; parce que rien n'étoit moins propre à operer parfaitement l'atténuation du sang & des sucs nourriciers, qui jusqu'alors s'étoient formés de ceux des légumes, que de mêler avec eux, pour continuer leurs distributions; des sucs qui sont autant d'une autre nature, qu'ils sont d'un autre ordre qu'eux; ceux-là venoient des végétaux, & les

Raison décisive en faveur des légumes.

Dissolvans changés par l'usage de la viande.

autres ſont venus des animaux. La lymphe du ſang aura-t-elle pû s'accommoder ſans inconvénient d'un tel véhicule, d'un pareil *menſtruë*, ou d'un *diſſolvant* (ſi on le veut) auſſi diſparate ? Car ſi, ſuivant l'obſervation d'un des plus habiles Philoſophes (*a*) qu'ait eu la Chymie, l'on ne peut *volatiliſer un ſel fixe*, qu'en le joignant à un urineux de même genre & de même nature (*b*), eſt-il poſſible de penſer qu'un *végétal*, dont la lymphe nourriciere tenoit ſa nature, ſa conſiſtence & ſa compoſition, ſe ſera laiſſé diſſoudre, pénétrer parfaitement, ou *volatiliſer* par le mélange d'un *diſſolvant* animal ? Car l'atténuation des ſucs dans nos corps eſt-elle moins qu'une *volatiliſation*, ſeulement differente de celles qui ſe font en Chymie, en ce que celles-ci ne ſont que des répréſentations très-imparfaites de l'immenſe diviſion de la matiere qui s'opere par l'autre. En effet, l'*urineux* qui domine ſi fort dans le ſang des animaux, venant à ſe mêler avec un ſuc auſſi propre à s'épaiſſir que la *lymphe*, qui tient dans nos corps tout ſon prix

Raiſon tirée de la Chymie.

(*a*) M. *Homberg*.
(*b*) Eſſai de Chymie de M. *Homberg*. p. 15. 16. 17.

de son inimaginable *ductilité*, aura-t-il suffisamment pénétré cette espece de *fixe* pour le *volatiliser*, ou le porter jusqu'au point de finesse que la lymphe acquiert dans les viscères ? Car si le degré de finesse dans une *volatilisation*, se prend de celui de la chaleur qui la travaille, le degré de finesse dans les *volatilisations* qui se font dans le corps humain, doit être aussi étrange, que la chaleur est prodigieuse dans l'état même de santé, où elle est prouvée telle par l'observation faite sur des *thermomètres* les plus exacts (*a*). Il en fut donc envoyé un par les mains de personnes entendües, dans la partie la plus échauffée de l'air habité, c'est-à dire, celle qui est sous la Ligne ; & ce *thermomètre* monta environ 288. lignes au-dessus de la boule. Un pareil thermomètre fut appliqué sur l'endroit du corps le plus chaud, en pleine santé, après un exercice considerable, & dans un jour aussi chaud qu'on en ait vû en Angleterre; & il monta aussi à 288. lignes au-dessus de la boule. Est-il démonstration plus naturelle & plus évidente, que la chaleur est naturellement dans

Volatilisation dans nos corps.

Chaleur énorme de nos entrailles.

(*a*) Voyez la *Physique Théologique* de M. DERHAM.

dans nos corps au même degré qu'elle eſt dans l'endroit du monde le plus chaud ? Le même Chymiſte dont on a parlé ci-deſſus (*a*), avertit que pour le ſuccès de la *volatiliſation* d'un *fixe* par le moyen d'un *urineux*, il eſt abſolument néceſſaire que l'*urineux* ſoit *fixe* ; parce que les volatils ne ſe joignent point inſéparablement avec les fixes. Or l'*urineux* animal peut-il paſſer pour un *fixe* ? Tant de *ſécrétions*, de *circulations*, & de *cohobations*, par leſquelles il paſſe dans le corps des animaux, le repréſentent bien plûtôt comme un *volatil* parfaitement *rectifié*, que comme un *fixe*. Sur tout ceci ſe forme un paralléle tiré encore des ſçavantes obſervations de M. *Homberg* : Si le *fixe* des *mineraux* ne peut ſe volatiliſer par l'*urineux* des plantes, une matiere ſortie des végétaux, lente de ſa nature, & toûjours prête à ſe fixer, aura-t-elle pû dans ces premiers commencemens de mêlange étranger ſe laiſſer pénétrer, affiner, ou *volatiliſer* par un *urineux animal*, qui lui ſera venu des ſucs de chairs d'animaux qu'on lui aura aſſociés ? C'eſt donc ainſi que ſe ſeront jettés ces fondemens de maladies dans

Volatiliſation mal-aiſée dans nos corps depuis l'uſage de la viande.

Raiſons Chymiques.

(*a*) M. HOMBERG, *ibid.*

la seconde & la derniere coction, parce qu'aura manqué la *volatilisation* de la lymphe nourriciere, qui pour être demeurée imparfaitement affinée, sera devenuë incapable de la *sécrétion* la moins indispensable, & la plus universellement nécessaire ; c'est la *transpiration*, qui fait le comble, l'achévement & le terme de toutes les coctions, & qui en est le signe le moins équivoque.

XCVII. Mais ce défaut dans les dernieres coctions aura bien-tôt concouru avec le vice de la premiere, c'est-à-dire, de celle de l'estomac. C'est une dissolution que cette opération. Or l'on sçait * qu'un *dissolvant* qui est trop fort, calcine la matiere au-lieu de la dissoudre. Ainsi une *eau-forte*, qui dissoudra bien l'*argent*, *calcinera* le *plomb*, à moins qu'on ne l'affoiblisse avec cinq ou six parties d'eau commune. Il sera arrivé pis dans l'estomac, par l'usage de la viande, cet aliment insolite jusqu'alors pour lui; car étant accoûtumé à dissoudre des légumes, en les broyant à l'aide d'un Délayant aqueux-lymphatique, (c'est le *Suc Gastrique*) il se sera trouvé bientôt pénétré de sucs vifs, actifs, *salins*, Continuation de preuves tirées des Dissolvans.

* Voyez l'Essai de Chymie de M. *Homberg*, p. 11. 12.

sulphureux. Car étant venu à en distiller de tels, dans la suite, de toutes les glandes qui tapissent la surface intérieure de ce viscère, ils auront bientôt fait du *Suc Gastrique*, qui est naturellement doux, insipide & denüé de toute salûre, un *menstrue* salin, igné, vif & actif, bien plus propre à durcir les sucs nourriciers, ou du moins à les épaissir, qu'à les fondre, les liquéfier, ou les dissoudre. C'est à-peu-près la même chose qui arrive aux bûveurs de liqueurs ardentes (*a*), ou du vin pur, par l'action desquelles trop vive & trop précipitée, les sucs nourriciers s'échapent de l'estomac mal pénétrés, épais, & imparfaitement dissous; ç'aura donc été la sorte de vice que ces sucs auront contractée, parce qu'ils auront été ainsi alterés par l'usage nouveau de la viande & du vin.

Les spiritueux moins propres à la digestion.

XCVIII. Rapprochant à présent le double manquement arrivé dans les coctions, sçavoir dans leurs fins ou dans les dernieres, comme il vient d'être observé de la deuxiéme & de la troisiéme, & dans leur principe ou dans leur commencement, comme on le voit ici dans la premiere, faut-il prendre d'ailleurs les causes des affoiblissemens qui

(*a*) Vid. Cheyne, *ubi suprà*.

ſe ſeront faits dans les corps des hommes qui ſont venus depuis le tems du Déluge ? Affoibliſſemens qui ſe ſeront confirmés, non-ſeulement par une ſi longue perſéverance dans ce régime, mais encore par ce qu'on y a ajoûté de jour en jour. Ce ſont les aſſaiſonnemens, les ſauces & les ragoûts, que la malheureuſe habileté des Cuiſiniers n'a ſçû rendre que trop ſéduiſants : Sources de maladies ſi certaines, ou ſi notoires, qu'il eſt paſſé en maxime, que l'on ne ſçauroit ſe tromper à juger ſi les habitans d'une Ville, ou d'une Contrée, ſont ſains ou peu maladifs ; il ne faut, dit-on, que compter s'il y a beaucoup de Cuiſiniers, *Coquos numera* (*a*).

Double mal causé par les aſſaiſonnemens des légumes.

XCIX. Toutes ces altérations ſont arrivées au corps humain, parce que, ſuivant la remarque & l'obſervation d'*Hippocrate* (*b*), il n'eſt rien de pis, & à quoi il faille ſi peu ſe laiſſer aller, que de changer le genre de vie, ſans que le corps ſoit changé : *Mutatio victûs non facienda, corpore non mutato.* Or, c'eſt l'inconvénient qui eſt préciſément arrivé, quand les hommes après le Déluge ſe ſont mis à vivre de viande.

Précaution dans le changement de régime.

(*a*) Macrob. *Saturnal.*

(*b*) De Victu Acut. xv. 2.

Leurs corps ou leurs organes étoient les mêmes qu'avant le Déluge, car l'on a vû ci-dessus qu'ils n'ont jamais été retouchés par le Créateur; & cependant il a fallu les mettre à des épreuves aussi nouvelles pour l'estomac, sur-tout, qu'opposées à sa constitution primitive; & cela en lui donnant d'autres matieres à digerer que celles qui lui avoient été préparées & enseignées à l'homme par le Créateur, & en fournissant à la masse du sang ou des humeurs, des sucs & des *Délayans* tout differens de ceux pour lesquels avoient été originairement faits les *solides* & les *fluides* du corps humain. Ce sont donc des violemens commis contre le fond, les manieres & l'institution de la Nature, laquelle aura été contrainte de s'ajuster à ces contrastes si opposés aux vûës de la Création, & à s'accommoder avec ces contrarietez; elle aura donc eu à changer le *ton*, les attitudes, les directions ou positions, l'habitude enfin, ou semblables manieres d'être, toutes établies cependant par le Créateur dans les organes ou dans les solides; & encore à réformer la *crase* du sang ou sa disposition, les saveurs & les qualitez des humeurs ou

Disconvenances introduites dans les organes, par le changement d'alimens.

des *fluides*, pour assortir ou concilier dans les corps des changemens convenables avec ceux des nouveaux alimens. Enfin ces nouveaux alimens ayant encore été eux-mêmes changés par tous les aprêts par lesquels on les a fait passer, par les sauces, les ragoûts qu'on y a joints, est-il possible de se dissimuler les étranges changemens arrivés au corps humain, qu'il lui a pourtant fallu subir pour se maintenir en quelque sorte, quoique toûjours à son désavantage, au milieu de tant de contrarietez ?

C. Si après cela l'on considere, que ces contrarietez sont dans les puissances des parties fondamentales ou essentielles ; qu'elles sont en particulier des lésions dans les *solides*, qui sont dégénerés ou déchûs des raports, des proportions & des convenances avec lesquelles ils avoient été créés ; est-ce rien moins qu'appercevoir l'atteinte la plus préjudiciable qu'a dû recevoir la Médecine naturelle, cet art créé dans le corps humain & avec lui pour sa conservation ? Car cet art fut-il jamais autre chose que cette force innée, ou attachée par la création aux organes, & aux fibres qui doivent les mouvoir ou les faire agir pour l'exercice de leurs

Médecine naturelle.

fonctions ? C'eſt en particulier dans chaque partie du corps humain, & dans chaque fibre de chacune de ces parties, cette force de reſſort, ce *mouvement tonique*, cette *vertu ſyſtaltique* avec laquelle naiſſent les organes, dont elle fait la puiſſance & le *méchaniſme*, pour ſe travailler les ſucs convenables à leur nature, à leur maintien & à leur action, en même tems encore pour écarter tous ceux qui leur ſeroient contraires, les corriger ou s'en défaire. Car en tout cela conſiſte la Médecine naturelle, ou comme la préſence continuelle d'un Médecin domeſtique intérieur, établi par le Créateur dans nos corps, ſoit pour ſe nourrir & ſe maintenir en ſanté, ſoit pour ſe délivrer, en maladie, de tout ce qui iroit à la ruiner ou à la détruire. Mais dès que cette puiſſance eſſentiellement néceſſaire, aura contracté des affoibliſſemens, ou des léſions telles que celles que le changement de nourriture aura apportées dans les corps des hommes d'après le Déluge, l'on apperçoit tout d'abord l'affoibliſſement qui doit être aujourd'hui dans la Médecine naturelle de nos corps, c'eſt-à-dire, dans la nature qui les garde ſains & malades, comme le penſoient auſſi les Anciens, mais qui ne peut plus être la même

Préſente en chaque partie.

Ses léſions.

Elles ſont cauſes des affoibliſſemens des corps d'aujourd'hui.

qu'elle fut autrefois. Or rien peut-il tant contribuer à la diminution des forces des corps, & en même tems à l'accourciſſement de la vie ? parce que le ſuccès de tous les remedes de l'art de guérir dépendant abſolument de la correſpondance qui doit y avoir entre eux & la Médecine naturelle intérieure, combien de fois ſe trouveront-ils fautifs, à rebours dans leurs ſuccès, ou malheureux dans leurs événemens, parce que les raports d'entre le corps humain, & les choſes qui étoient faites pour le nourrir ou le guérir ne ſont plus les mêmes ? C'eſt donc pourquoi les remedes deviennent ſi ſouvent inutiles ou dangereux, & les nourritures incompétentes ou mal-faiſantes ; & ici revient encore la vérité de l'obſervation d'*Hippocrate* : On l'a vû ci-deſſus faire remarquer combien il étoit dangereux de changer le régime, tant que le corps ne changeroit pas de nature, *victûs mutatio non facienda, non mutato corpore* ; par une raiſon ſemblable il a dû être très-préjudiciable au corps humain, de s'être trouvé obligé à changer de nature, tandis que les alimens, & ſemblables ſecours qui lui étoient deſtinés par le Créateur, n'ont point

Cauſes encore de l'incertitude des remedes.

changé de force ni de proprieté. Car ce n'étoit pas moins des remedes que des nourritures que le Créateur avoit institués dans les herbes & dans les plantes ; & peut-être vient de-là la raison du peu de connoissance qu'a la Médecine des vertus propres ou spécifiques des plantes ; parce que ne rencontrant plus dans les puissances de nos corps les raports que la Création avoit mis entre elles & nos organes, (parce qu'elles sont aussi peu sorties de leurs qualitez créées, que nos corps se sont éloignés de leurs tempéramens) les succès que l'on auroit trouvés dans l'usage des plantes pour la guérison des maladies, sont aujourd'hui incertains, & trop souvent tournent à mal.

Que le Créateur donna des remedes avec les alimens.

CI. Sans pourtant nous égarer en d'affligeans regrets, ou d'humilians ressouvenirs sur les avantages marqués pour la Médecine, & qui lui furent acquis au tems de l'innocente & saine nature, seroit-il défendu à la Médecine de sentir tout ce qui lui manque aujourd'hui de la part des plantes ? Car quoi qu'elles n'ayent rien perdu de leurs vertus créées, elles ont perdu les convenances qu'elles ont euës jusqu'au tems du Déluge avec les organes du corps

Que les spécifiques créés ont perdu leurs convenances.

huma n. Quelle consolation donc, quel honneur, quelle satisfaction seroit-ce pour la Médecine, si pour la plûpart des maladies qu'elle a à traiter, elle avoit des *Quinquina*, des *Ipecacuanha*, & de semblables Spécifiques ! Combien en effet auroit-il été plus facile à la Botanique de découvrir plus souvent aux Médecins de ces merveilleuses plantes, dans cette immense quantité que l'habileté de nos nouveaux Botanistes a démêlée de nos jours, si les corps des hommes s'étoient maintenus dans les convenances & dans les rapports où le Créateur les avoit mis, en les formant les uns pour les autres ! Mais la Mer s'est contenuë dans ses bornes, & les flots dans ses rivages, les corps célestes ont gardé leur ordre & leurs arrangemens ; & les corps des hommes sont sortis des leurs ! La raison devoit-elle moins faire, devoit-elle être moins constante, qu'une impression ordonnée dans une matiere aveugle & passive ?

parce que les corps sont sortis des leurs.

CII. Seroit-ce même à d'autres raisons que celles qui viennent d'être marquées, qu'on devroit s'en prendre de tant de proprietez singulieres des herbes vantées dans les anciens Livres,

Pourquoi tant de remedes vantés dans les Livres, se trouvent fautifs.

lesquelles cependant se trouvent aujourd'hui fautives ? La raison en est-elle donc si obscure, lorsque l'on sçait que les corps des hommes ont changé, & changent de jour en jour de tempérament avec les tems, depuis que s'étant abandonnés à l'usage de la viande, ils ont changé de jour en jour de disposition dans leurs solides & dans leurs fluides ? Car non-seulement les impressions journalieres de ces alimens, les unes sur les autres, ont produit ce mal ; mais encore celles des assaisonnemens qu'on leur associe, d'autant plus capables d'aliener dans les uns le *ton* de leurs fibres, & dans les autres les qualitez qu'ils avoient reçûës de la nature, qu'ils sont plus actifs & plus puissans que les alimens eux-mêmes ; parce que l'excès de leurs saveurs, de la salure, de l'âcreté, & du haut goût qu'ils donnent au plus chetifs alimens, les éloignent d'autant plus de leurs saveurs naturelles.

CIII. Or, s'il a été des Spécifiques dès le tems de la Création, si la plûpart ont subsisté jusqu'au tems du Déluge, doivent-ils ne se plus retrouver aujourd'hui ? Car le Créateur, qui a tout fait pour sa gloire (*a*), *propter se-*

(*a*) Sapient. Cap. 1. v. 14.

met ipsum omnia fecit Dominus, n'a créé les choses qu'afin qu'elles subsistassent toutes, *creavit enim ut essent omnia*; & parce qu'il n'a point fait la mort, il a eu intention que toutes les nations de l'Univers fussent guérissables dans leurs maux, (*a*) *quoniam Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione virorum... sanabiles fecit nationes orbis terrarum.* Il fut donc créé, en même tems que l'homme, l'*Arbre de vie*, ce Spécifique par excellence, puisqu'il devoit non-seulement servir à conserver ou à rétablir la santé, mais encore à perpétuer la vie; & cela d'une maniere autant infaillible que l'est la volonté du Créateur. On nous dira que ce Spécifique n'a point fait souche, parce que l'*Arbre de vie* s'est tellement effacé de dessus la surface de la terre, & du nombre des plantes, que l'on ne sçait aucunement ce qu'il est devenu : J'en conviens, & j'ajoûte qu'il a été anéanti, & qu'il en est arrivé comme au *lierre* de JONAS, que Dieu fit croître dans un moment pour donner le couvert à ce Prophète, & que Dieu fit périr dans un autre moment, quand le lierre eût servi à ses desseins. Dieu, à qui les plus

L'Arbre de vie, l'origine des Spécifiques.

(*a*) Sapient. Cap. 1. v. 13, 14.

petites choſes & les plus viles, comme le néant, ſuffiſent pour opérer des merveilles, ne deſtina qu'un vermiſſeau, qui venant ſoudainement piquer le lierre, le fit ſécher dans le moment : *Præparavit Deus vermem .... & percuſſit hederam, & exaruit* (*a*). La parole toute ſeule du Sauveur ne ſécha-t elle pas un figuier, comme il eſt dit dans l'Evangile (*b*) ? Mais l'intention du Créateur dans la production d'un Spécifique qui devoit perpétuer la vie de l'homme innocent, qui pouvoit ne pas mourir, nous laiſſe-t-elle douter de celle qu'il aura euë en créant des plantes & des arbres pour la ſanté des hommes, qu'il a condamnés à la mort ? Car par la même raiſon qu'il n'a pas voulu qu'aucun des êtres créés fût fait pour détruire le genre humain, *non eſt in illis* (*creatis omnibus*) *medicamentum exterminii* (*c*) ; & que pour ménager au premier homme une vie auſſi longue qu'il auroit voulu, il lui avoit créé un Spécifique en propre, il devient raiſonnable & naturel de penſer qu'en produiſant des plantes pour l'entretien

Remedes Spécifiques non détruits.

(*a*) *Jonas*, Cap. v. v. 7.
(*b*) *Matth.* Cap. v. v. 18.
(*c*) *Sapient.* Cap. i. v. 14.

de la vie de tous les hommes, dont il a marqué le terme, il aura mis dans plusieurs de ces plantes des vertus singulieres pour la conserver jusqu'à ce terme. Car, comme dit BARTHOLIN (*a*), *nolumus de immortalis Dei benignitate siniſtriùs judicare, quaſi pœnam nobis ſine ſolatio infligeret, famem ſine cibo imperaret, ſine inquilinis remediis morbos.* Mais la pensée de ce sçavant Médecin, qui est celle que l'on a avancée ci-dessus, est encore celle d'autres sçavans Médecins, qui sont persuadez que Dieu en créant le monde, a mis en chaque païs les plantes ou les remedes spécifiquement convenables aux habitans de chaque contrée. Et en effet étant l'auteur des corps de ceux qui les habitent, sa providence aura assigné en chaque lieu les plantes médicinales propres à remédier aux infirmitez qui surviendroient à ces corps, lesquelles auroient pû sans cela accourcir le terme de la vie qu'il a assigné à chacun. C'est le sujet de cet excellent Traité de Bartholin, touchant les Habitans du Danemarc. Le sçavant BEVEROVICIUS a fait voir la même vérité dans sa Hol-

Plantes propres à chaque païs.

(*a*) De Medicinâ Danorum domeſticâ, p. 8.

lande (*a*) ; d'autres Sçavans cités par M. Bartholin (*b*), ont été moins précis sur cette matiere dans les Ouvrages qu'ils ont donné là-dessus ; mais on y voit régner les mêmes notions : & ces notions sont confirmées encore par des preuves effectives. C'est qu'il n'est guéres de païs qui n'ait ses remédes en recommandation ; le Pérou nous a fourni le *quinquina*, le Bresil l'*ipecacuanha*, l'Amérique Méridionale vient de nous donner le *sima-rouba*, l'Egypte nous a donné le *caffé*, & la Chine le *thé*. L'on voit enfin, par le recueïl qu'a fait un célebre Botamiste (*c*) sur les proprietez des plantes usitées ou familieres parmi les gens de la Campagne, & encore par ce que le célebre M. *Rai* nous a conservé là-dessus d'après tous les principaux Botanistes ; l'on voit, dis-je, qu'il est peu de Campagnes qui ne vantent quelque remede tiré des plantes, dont les habitans se servent naturellement en bien des maux : Tous restes certainement de l'ancienne Médecine, de la fabuleuse même, dans laquelle on faisoit les Dieux, ou des grands

Preuves, Exemples.

L'ancienne Médecine, toute en plantes.

(*a*) Αὐταρχεῖα *Batavia.*
(*b*) Dans la Préface du Traité ci-dessus.
(*c*) *Tragus.*

hommes des anciens tems, quelquefois même des femmes, inventeurs de quelque médecine particuliere, & cette médecine consistoit toûjours en plantes.

CIV. La terre est donc encore aujourd'hui couverte des mêmes remedes, par-tout où ils soient, que le Créateur a fait naître originairement parmi les plantes; rien certainement ne les a changés. Mais l'usage de la viande, la mode & la multitude des ragoûts, & l'abus du vin introduit & multiplié dans le monde depuis le tems du Déluge, tout cela a perverti les puissances digestives du corps humain. Les estomacs se sont montés sur un autre *ton* que celui où les avoit mis la création, parce que leurs fibres ont pris une autre *systole*, le *genre nerveux* d'autres *oscillations*, le sang enfin & les humeurs un autre tempérament, c'est-à-dire, des saveurs ou des qualitez differentes des primitives que le Créateur y avoit établies. C'est une cause d'infirmitez non moins vraie, quoique dans un sens opposé à l'observation d'Hippocrate raportée ci-dessus. Car ici, comme on l'a déja fait remarquer ailleurs, c'est un changement arrivé dans l'estomac

Que la terre est couverte de toutes les plantes créées.

Pourquoi leurs vertus sont fautives.

sans qu'il s'en soit fait dans les alimens ; & après cela seroit-il possible que les remedes que le Créateur avoit institués dans les plantes, se retrouvassent aujourd'hui de la même vertu, ou qu'on les trouvât aussi sûrs & aussi efficaces dans leurs succès ? C'est donc la raison pourquoi les meilleurs remedes, surtout les *Spécifiques*, se trouvent oubliés en Médecine. Pour se dédommager de ce manque de succès, elle s'est répanduë en mille drogues tirées des *mineraux*, autant étrangeres que nouvelles à la nature de nos corps & de nos maux, parce qu'elles n'ont point été instituées pour la Médecine naturelle, qui est celle des vrais Médecins. C'est que les choses ne se comportent dans nos corps qu'à la maniere qu'elles y ont été travaillées, de-sorte que les sucs n'y sont que comme ils y ont été façonnés. Or ces façons & ces travaux étant des *coctions*, ils dépendent d'une vertu *organique*, d'une force ou d'un art qui habille ou dispose les matieres qui doivent servir à la composition de ces sucs. Car il faut les proportionner ou les mettre de mesure avec tous les *modules* qui doivent les mouler, avec tous les *diamètres* par où ils doivent passer, enfin

Drogues Chymiques, substituées aux plantes.

Proportions alterees dans les organes du corps.

enfin avec toutes les capacités où ils doivent être reçûs : & voilà cet art du Médecin domeſtique, cette main médicinale, en un mot la Nature, cette Médecine naturelle ou créée dans nos corps par le Souverain Auteur de la nature. Mais cette puiſſance digeſtive, toute broyante qu'elle eſt, capable de briſer & de rompre, auſſi univerſelle fût-elle, ou generalement répanduë par tous les viſcères non-ſeulement, mais encore par tous les vaiſſeaux qui compoſent ou arroſent les *glandes*, les *ſécretoires* & les membranes de tout le corps ; cette puiſſance, dis-je, n'eſt ni abſoluë, ni indépendante, au contraire elle eſt toute reſpective, ſuivant l'inſtitution du Créateur, puiſqu'elle a été formée le ſixiéme jour de la création de l'Univers, conformément & relativement aux diſpoſitions qu'il avoit établies trois jours auparavant dans les plantes, en les formant pour la nourriture de l'homme. Mais, par une raiſon oppoſée, ces diſpoſitions dans les plantes ſont auſſi relatives ou en proportion avec cette puiſſance digeſtive répanduë dans le corps. Celle-ci venant donc à manquer, à ſe détraquer ou à s'affoiblir, les digeſtions manquent de ſe faire,

Leurs puiſſances ſont reſpectives.

Etiologie ſur ces diſconvenances.

ou se faisant mal & à contre-sens, il en résulte des sucs crudes, incongrus & morbifiques, parce qu'il leur manque cet affinage & cette façon qui les auroit rendus sains & loüables.

CV. TOUT dépose donc en faveur des légumes contre l'usage de la viande, parce que tout décide pour la préférence qu'ils tiennent là-dessus de la nature. Ils ne sont d'ailleurs dépéris en rien de leur part, & les disconvenances qu'on leur trouve aujourd'hui, ne leur viennent que de ce qu'ils ne trouvent plus dans les organes des corps, ni dans le sang des hommes de nos jours, ni les rapports, ni les affinités ou correspondances que le Créateur avoit établies entre les uns & les autres. Il se trouve même que tout le désordre n'est point dans la nature des légumes, ni dans celle de nos corps, mais uniquement dans la mésintelligence, pour ainsi dire, qui s'est mise entre les puissances digestives de ceux-ci, & les dispositions que la Création avoit mises dans les autres, pour se laisser digérer ou dissoudre. Ce n'est donc rien moins que l'aliénation des loix réciproques de la nature, qui devoient concerter le grand avec le petit monde à cet égard;

Les légumes parfaitement disculpés.

Ils sont, comme nos corps, foncièrement les mêmes.

& ces loix étoient dans le corps humain les regles d'une Médecine naturelle, que Dieu avoit créées dans nos corps, & instituées pour se garder lui-même ou se maintenir, ou en se renouvellant de sucs, ou en les contenant purs & exempts de mêlanges étrangers ou ennemis de leur nature. L'usage de la viande, du vin & de ses dépendances, que la sensualité & la gourmandise ont ajoûté à ce regime depuis le Déluge, sans discontinuer jusqu'à nos jours, tout cela ayant perverti les dispositions des *solides* & des *fluides*, qui font la santé & la vie, c'est à cet amas de causes étrangeres qu'il faut s'en prendre des dérangemens qui se trouvent aujourd'hui entre nos estomacs, notre sang, nos humeurs, & nos goûts même. La raison en est, que les *oscillations* n'étant plus les mêmes dans les fibres motrices, & leurs *vertus systaltiques* étant sorties de leurs vibrations naturelles, il en est resulté un *ton* tout different, & un changement de modifications dans les parties nerveuses, qui font le tissu & le fond des organes & des puissances qui operent & perfectionnent les digestions, en santé & en maladies. Une aliénation dans les ver-

Loix de l'œconomie animale, changées par l'usage du vin & de la viande.

tus essentielles, & dans les forces fondamentales de l'œconomie animale, pouvoit-elle moins faire, que de mettre le désordre dans les digestions, & la discorde entre les puissances digestives, & tout ce qu'elles auroient à dissoudre? Mais de-là sera venuë l'inconstance, l'incertitude & l'infidélité des remedes, lesquels étant tous tirés naturellement des plantes, se trouvent, par la même raison que les légumes, en disproportion avec les puissances désignées dans nos corps à les tourner au profit de la santé. Tant s'en faut donc que la Médecine doive tant éxalter les avantages prétendus de la viande au-dessus des légumes, qu'elle a au contraire tout sujet de se plaindre de l'usage qui s'en est établi, comme étant l'auteur des dommages ou des pertes qu'elle souffre dans celles de beaucoup d'excellens remèdes. Car elle en auroit trouvé de semblables & tout préparés dans les plantes, si un sang changé dans ses qualités, par des puissances perverties, par des sucs étrangers, n'avoit changé de convenances avec celles qui étoient établies par la Création entre lui, les plantes, & les organes de nos corps.

De-là les plantes n'ont plus les mêmes effets.

CVI. CAR, pour finir la premiére Partie de cette Dissertation par une reflexion aussi utile que glorieuse à la Médecine, c'est qu'il n'est point de Profession, point de Science naturelle, point d'Art qui comme elle ait ses voyes & son chemin marqué dans la nature, ou qui comme elle ait ses loix de conduite ou ses regles écrites du doigt du Créateur. Car l'homme étant l'image de Dieu même, il la représente par tout ce qu'il a de sublime & de relevé au-dessus de toutes les autres créatures : *Hominis solius sublimis status, & vultus Deo proximus, originem suam fictoremque testatur.* * Son corps est comme le portrait vivant de la providence du Créateur, laquelle s'y montre à découvert par toute l'œconomie animale. Cet objet est celui de la Médecine, le tableau du Médecin, le guide de sa conduite, le modèle de ses actions ; parce qu'il ne doit être que le copiste de la nature, qui lui montre évidemment ce qu'il n'a qu'à imiter. C'est l'art que le Créateur a mis dans le corps humain pour sa conservation : Art qui doit par ses loix regler les conseils d'un Médecin, & guider ses ordonnances ;

Gloire & noblesse de la Médecine.

Merveilles du Corps humain, objet de la Médecine.

* *Lactant.* de Opificio Dei. *pag.* 849.

parce que c'est où il trouvera un fond de sagesse, laquelle dressant ses pas, & reglant ses actions, en fera une suite ou une chaîne de prudence, qui, comme ce fil autrefois tant célébré pour avoir fait trouver la sortie d'un labyrinthe, le conduira sûrement au-travers des routes cachées de la nature, & le sortira heureusement du labyrinthe du Corps humain. Rien peut-il davantage assûrer les pas d'un Médecin? Voilà donc pour sa sûreté. Mais rien fût-il plus glorieux pour lui que d'avoir à contempler par-tout dans l'objet qui l'occupe, la majesté de Dieu, la grandeur de son pouvoir, la sagesse de sa providence, les merveilles de sa bonté pour la conservation de la santé de l'homme & pour le maintien de sa vie. Car la Médecine n'est point une de ces Sciences qui détourne l'esprit de la vraïe sagesse, parce qu'elle l'occuperoit tout entier à l'exercer plûtôt qu'à l'éclairer : *Disciplinarum genus quod magis ad exercenda ingenia, quàm ad illuminanda verâ sapientiâ, valere solet.** Après cela, rien autre chose que la calomnie a-t-il pû faire penser que la Médecine dérobât à l'esprit d'un

Ses Loix, les guides du Médecin.

* *S. Augusti.* de Civit. Dei. L. 18. c. 39.

Médecin la vérité & la préſence d'un Dieu Créateur de l'Univers, dont il trouve l'abregé dans le corps de l'homme, qu'il a à étudier & à méditer continuellement ; Car le petit comme le grand Monde eſt le livre de la Divinité : *Mundus eſt codex Dei, in quo jugiter legere debemus.* * Eſt-il donc une Profeſſion plus capable d'apprendre à connoître dans le Monde naturel, le Monde Chrétien, qui y eſt peint ? Cependant c'eſt le ſoupçon que l'on ne craint point ordinairement de répandre ſur la Médecine, & contre les Médecins. L'irréligion & le manque de Foi ſont les affreux reproches que l'on inſpire dans le monde contre cette Science, qui cependant voit partout l'*inviſible* ; c'eſt Dieu même, ou les œuvres de la Divinité, ſi ſenſible aux yeux d'un Médecin, que l'on peut dire de la Phyſique de la Médecine, ce qu'a dit de toute le Philoſophie *S. Cyrille*, Auteur auſſi ſenſé ſur ces matieres que ſur celles de la Religion, *Philoſophia eſt Catechiſmus ad Fidem*, laquelle mène droit à la Foi. C'eſt auſſi ce que l'on va faire voir dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

Combien l'étude de la Médecine porte à la Religion.

* *S. Bernard.* Sermon.

LA MEDECINE THÉOLOGIQUE.

SECONDE PARTIE,

OU

EN SUIVANT L'ACTION DE Dieu Créateur, dans toutes les fonctions du Corps Humain, l'on montre les raisons qui élévent continuellement l'esprit des Médecins vers la Foi, & qui font de la Médecine une étude de Religion.

I.

L'On a vû naître la Médecine entre les mains du Créateur, & de l'institution du régime naturel à l'homme sortir le premier précepte de l'art de conserver ou de guérir l'homme ; après cela, par quel malin vouloir,

pourroit-on faire soupçonner les Médecins de ne croire ni à la Divinité, ni à la Providence ? elle qui se montre si clairement dans la structure du Corps humain, dont la justesse, l'ordonnance & la beauté sont des preuves continuelles de la présence de Dieu : *Cur est tandem cur vobis invidiosum quisquam putet, si rationem corporis nostri inspicere & contemplari velimus ? quæ planè obscura non est ; quia ex ipsis membrorum officiis, & usibus partium singularum, quantâ vi providentia quisque factus sit, intelligere nobis licet.* (*a*) Le Chef-d'œuvre de la nature, où tout est composé par lui-même, *omnem ergo regit naturam ipse Deus*, (*b*) peut-il dérober à l'esprit l'existence de Dieu ? L'homme fait à l'image & à la ressemblance du Créateur, peut-il, sur-tout étant médité comme il est en Médecine, cacher au Médecin la présence de Dieu ? Un Païen autant que l'étoit *Galien*, fut rappellé à la connoissance de l'Etre su-

Médecine sortie des mains de Dieu : Injustice envers les Médecins,

(*a*) LACTANT. *De Opificio Dei*, p. 831. Voyez encore CICERON, *De la Nature des Dieux*, liv. 2. c. 34. où il se sert de l'argument de l'éxistence de Dieu, tiré de l'harmonie des parties qui composent le Monde.

(*b*) IDEM, *ibid.*

prême en étudiant le Corps humain (*a*) ; & l'on voudroit que cette Etude la fit perdre à des Médecins Chrétiens ? » Admirerons-nous (dit-il) *Polyclète*, » à cause de la beauté & des justes » proportions qu'il sçait donner à tou- » tes les parties d'une statuë ; & refu- » serons-nous, je ne dis pas les loüan- » ges dûës à la Nature, mais même d'y » reconnoître aucun art, pendant » qu'elle observe la même justesse, non- » seulement dans les parties extérieures » de notre corps, à la maniere des » Statuaires ; mais aussi dans les inté- » rieures & plus cachées ? *Polyclète* mê- » me n'imite-t-il pas la Nature autant » qu'il lui est possible ? Cette imitation » ne se fait que dans les parties exté- » rieures, où il fait attention au grand » art qui y brille. « C'est ainsi que s'explique un Auteur Philosophe qui ne pouvoit se refuser à l'évidence de la Divinité d'un Souverain Etre ; mais un Chrétien Apologiste de la Religion, s'écrie & s'explique encore là-dessus avec plus de force : *Non possum hoc loco teneri, quominùs Epicuri stultitiam coarguam ; illius enim sunt omnia quæ delirat Lucretius, qui & ostenderet animalia*

Justesses dans les proportions du Corps humain.

(*a*) GALIEN, *De l'usage des Parties.*

non artificio aliquo Divinæ Mentis, sed, ut solet, fortuitò esse nata dixit. (*a*) Et les raisons de son indignation contre *Epicure*, sont aussi prises de l'harmonie des parties du Corps humain, & de ses fonctions: *Quum universa membra leges suas, & ordines & usus sibi attributos tueantur, manifestum est nihil fortuitò esse factum; quoniam divinæ rationis dispositio perpetua servatur.* (*b*) Un Païen célébre, & qui avoit senti la vérité de la Religion Chrétienne, sans jamais sortir des erreurs de son esprit, & des désordres de sa vie, comprenoit si fort le fond de ces véritez, qu'il appelle Dieu l'ordonnateur du monde, *Deus mundi dispositor.* (*c*).

II. Or cette disposition dans les choses naturelles, & en particulier l'arrangement des parties du Corps humain, leur harmonie dressée sur les loix du Créateur, & entretenuë par les regles de sa providence, sont ce que le Médecins appellent la Nature; & c'est de cette nature qu'ils font le sujet de leur étude, & de la méditation de leur

Nature, ce que c'est.

(*a*) *Lactant. ibid. p.* 843.
(*b*) *Id. ibid. p.* 843.
(*c*) *Seneque*: Il passe pour avoir connu S. Paul.

Art. Quoi de plus injuſte & en même tems de plus mal entendu, que l'imputation faite aux Médecins, de ne croire qu'à une nature corporelle, ou à la nature matérielle des corps ? Car eſt-il un art où la Divinité ſe montre par tant d'endroits que dans la Médecine, où ſe voit à chaque pas la puiſſance de l'*inviſible* ? c'eſt de Dieu même, qui s'y manifeſte par mille endroits.

III. L'IGNORANCE même qu'on reproche aux Médecins, malignement accuſés de connoître ſi peu de choſes dans le Corps humain, eſt une preuve de la grandeur de l'objet qui les occupe, où la majeſté de la Nature dans tout ce qu'ils y connoiſſent, les étonnant ſans ſe laiſſer comprendre, ſurpaſſe leurs penſées, & confond leur attention. Car toûjours une juſteſſe merveilleuſe, un ordre conſtant, une harmonie continuelle, une conſonnance enfin ſoûtenuë par-tout, ſe montre aux moins clairvoyans, ſans permettre aux plus habiles de la comprendre. Un myſtère donc toûjours preſent à leur eſprit & à leurs ſens, ſenti cependant d'un chacun, eſt-il moins que l'impreſſion du doigt de Dieu qui ſe manifeſte à leurs yeux ? Ainſi les obſcuritez même de la Méde-

L'ignorance en Médecine calomniée.

cine se donnent en preuve de la Divinité, qui montre ses œuvres aux sens mêmes, sans les développer qu'imparfaitement à l'esprit.

IV. En effet, ces obscuritez présentent à l'esprit un caractere de vérités & de faits avoüés, parce qu'ils sont évidens; & ces vérités qui le convainquent sans se laisser pénétrer, sont-ce rien moins que des signes de la Divinité peinte, qui se fait sentir? Or cette impuissance dans les sens d'entrer dans les merveilles de la Nature, & dans la composition du corps, tandis qu'ils ne peuvent se refuser à la vérité, à la certitude & à l'évidence, qui les jette dans l'admiration de ce qui leur paroît incompréhensible; tout cela représente-t-il à l'esprit autre chose que l'idée de la vérité suprême, d'un Etre Souverain au-dessus de nos sens, indépendant de nos pensées, subsistant par lui seul, absolu dans ses œuvres, dont il est autant uniquement l'auteur, qu'elles surpassent absolument les puissances les plus intellectuelles, parce qu'elles n'y conçoivent qu'une vérité qu'elles ne peuvent non-plus ne pas croire, que la contredire? Cela n'est-il pas la Divinité montrée? puisque Dieu est la vérité

Ces obscuritez portent à la Foi.

subsistante par elle-même, souverainement puissante, & universellement répanduë dans tous les êtres, que lui seul fait agir, en remuant leurs organes & leurs puissances.

Divinité apperçûë par tout dans le Corps humain.

V. La Médecine par conséquent détourne si peu l'esprit de la créance de la Divinité, qu'elle l'y attache plus invinciblement, parce qu'elle sent mieux que toute autre Science, l'incompétence de la Physique la plus recherchée pour expliquer ce que la Foi enseigne. Elle ne se fait plus une honte ou un deshonneur de recourir à Dieu, ou à sa volonté toute-puissante, (*a*) pour l'explication des questions les plus difficiles & les plus obscures; convaincuë qu'elle est que les causes des phénomènes les plus abstrus dans leur nature, doivent se prendre dans la puissance ou la volonté du Créateur, parce que c'est en conséquence de ses loix, que certaines choses se font, ou par certaines impressions connuës à lui seul, *ut manifestentur opera ejus*, & que sa main a données à la matiere en la créant. Telle est, par exemple, la gravité des corps, (*b*) sur laquelle la Philosophie

Incompétence de la Physique, contrainte de retourner à Dieu.

(*a*) Voyez la *Physiq. Théolog. de* M. Derham. pag. 55. &c.

(*b*) *Id. ibid.*

aujourd'hui la plus exacte, ne craint plus d'en prendre les causes dans l'ordonnance du Créateur, qui a fait & voulu que les corps en vertu de la création, ou par l'institution du Créateur, sont tellement disposés dans leurs parties, que celles-ci sont toûjours portées vers leur centre. Il en est de même de la doctrine des *Attractions*, dont l'illustre M. NEWTON * ne craint point de prendre les causes dans la toute-puissance de Dieu, qui par sa Sagesse, plus adorable que possible d'expliquer, les a ainsi reglées. Sur ces modéles, la Médecine n'étant point de pire condition que la Physique, doit être reçûë à reconnoître en Dieu une cause souveraine des effets merveilleux, & les moins compréhensibles, qu'elle trouve dans le Corps humain. En conséquence sera-t-il sensé ou raisonnable de la soupçonner d'incredulité envers Dieu, dont elle ne peut se passer pour comprendre ou expliquer autant qu'il est possible, les mystères si ordinaires dans la connoissance de l'œconomie animale ?

* Voyez FREIND, *Prælect. Chymicæ* in *Præfat.* & la *Physique*, & *Astronomie Théologique* de M. DERHAM, *passim*.

VI. Des connoissances aussi obscures encore, & aussi imparfaites qu'elles étoient en Médecine dans les anciens tems de son origine, avoient dès lors fait concevoir au plus sage des Médecins quelque chose de divin dans les obscuritez de l'Art de guérir. C'étoit le *Divinum quid* (*a*), à quoi ce génie si sublime (tout Païen qu'il étoit) étoit forcé de recourir pour s'expliquer ou se faire entendre sur ce qu'il trouvoit de plus difficile, d'impossible même à développer clairement dans les grandes maladies *aiguës* & *chroniques* (*b*), dont les causes trop abstruses lui refusoient les lumieres qu'il cherchoit. Il étoit même si prévenu de l'idée que la Divinité présidoit aux œuvres de la Médecine, qu'il recommandoit nommément & singuliérement aux Médecins Praticiens de recourir soigneusement à l'assistance de ceux que son imagination grossiérement abusée lui donnoit pour des Dieux : *Deorum cognitionem potissimùm animo complectitur* (*Medicus*) ... *Inque aliis affectibus & casibus Medicina multùm Deos colere comperitur ; tum*

Le *Divinum* d'Hippocrate.

(*a*) Hippocr. *Prænot.*

(*b*) Idem, Lib. *de Morbo Sacro.* p. 281, *De Aëre, Locis, & Aquis.* p. 269.

verò Medici Diis plurimùm concedunt. * Car ce grand homme, digne ce semble de tems plus lumineux sur la Religion, n'en sçavoit point davantage. Mais aujourd'hui que l'esprit d'un Médecin est plus orné de connoissances utiles, il ne peut plus s'aveugler sur tant de merveilles que lui ont dévoîlées les nouvelles découvertes ? Après quoi se refusera-t-il à la persuasion de la Divinité revélée dans les Livres Saints ? puisqu'elle est sensiblement présente à tout ce qu'il apperçoit étonnamment de grand, de constant, de reglé, & tant de fois multiplié pour l'exercice des fonctions du corps, surtout dans tous les ressorts, les puissances, les organes, les mouvemens enfin de l'œconomie animale.

Il est éclairci par les nouvelles connoissances.

VII. Car ici, comme dans tous les êtres de la nature, tout est pensé, tout est refléchi, médité, destiné ; & ces destinations sont immenses, étant regardées dans le general de la nature, auquel elles se rapportent toutes, aucune n'étant absoluë, ou rapportée à elle-même. Rien montre-t-il tant l'action, l'influence, le pouvoir, & la

Tout est pensée dans la Nature.

* *De Decenti Habitu.* p. 34.

la prévoïance d'une Intelligence * présente par-tout, agissante en premier, faisant agir en second, en appliquant chacun de ces êtres à ses fonctions ou à leurs puissances, pour les exercer & les maintenir. Or ces dispositions, ces raports, ces convenances prévûës & concertées de longue-main, pour si long-tems établies, avec un tel succès, & tant de fidélité, c'est-à-dire, sans jamais manquer à leur destination, paroissent-elles à la portée de la matiere, qui se seroit au hazard arrangée en toutes ces differentes manieres, & qui auroit pris d'elle-même ces situations, ces attitudes, cette ordonnance, avec la prévoyance dans un avenir très-éloigné ? Ce ne peut donc être que l'effet, l'œuvre ou la production de cet Etre spirituel par essence, autant étendu dans ses prévoyances, & par conséquent aussi souverainement intellectuel, que sont innombrables, reglés, & constans les êtres qui en sont sortis. Car ce n'est point pour peu d'heures, peu de jours, peu d'années même qu'il les a sortis du néant, mais pour des centaines d'années, pendant

Proportions, ordre dans l'Univers.

* Voyez GALIEN, *De l'usage des Parties.* Ch. I.

lesquelles on en a vû durer, & pour des milliers d'années, pendant lesquelles ils pourroient durer encore, sinon dans leurs *individus*, au moins dans leurs *espéces*, si Dieu le vouloit. En effet, c'est un pareil objet que représentent à l'esprit d'un Médecin les découvertes de nos jours, quand il entre dans l'examen des êtres naturels, & en particulier du corps humain; parce qu'elles lui montrent dans les êtres d'aujourd'hui tous ceux des siécles qui termineront la durée du monde, & cela avec la même certitude, la même constance, & dans la même uniformité, aussi peu démentie, que celle avec laquelle tous les êtres que nous voyons, se sont perpétuellement succedés dans le même ordre des tems, des âges, des saisons, enfin avec les mêmes vertus & les proprietez, qu'ils se sont successivement communiquées comme par tradition ou de main en main, pendant tant de siécles qu'on leur compte d'origine. Providence.

VIII. L'ORDRE des générations, & les manieres de se succeder des corps pour la durée du monde, dans la propagation ou la reproduction des êtres naturels, sont des preuves autant

convaincantes qu'elles ſont ſenſibles de tout ce qui vient d'être avancé. Les *œufs* dans les animaux, & les *graines* dans les plantes & les arbres, ne ſont rien moins que des tableaux ou des eſquiſſes de ſemblables corps qui naîtront de jour en jour juſques dans les ſiécles à venir. Ce ſont des deſſeins tracés d'avance dans les germes des corps d'aujourd'hui; & ces deſſeins ſe copieront dans ceux qui ſont à venir, avec la même exactitude & la même fidélité, que celle avec laquelle nous voïons copiés dans les corps d'aujourd'hui ceux des ſiécles paſſés. Ainſi comme les eſpeces d'animaux & de plantes ſont aujourd'hui les mêmes en vertu, en reſſemblance & en proprietez, que celles qu'ont vû nos peres, tout de même celles des ſiécles futurs feront les fidéles copies de celles qui ſont aujourd'hui ſous nos yeux. Une telle providence, une ſageſſe ſi étenduë, ſi parfaite, tant infaillible, peut-elle être autre que celle de Dieu même?

Générations, ſucceſſions des animaux, &c.

IX. La merveille ſeroit moins ſurprenante, quoiqu'elle fût au-deſſus de toute intelligence naturelle, ſi tous ces raports étoient bornés chacun à ſon eſpece d'être: Mais d'en trouver

Ordonnances dans les genres &

d'auſſi conſtamment établis entre des genres d'êtres differens, en tant d'eſpeces de plantes, par exemple, avec les corps des hommes, & d'animaux, pour ſervir à leurs nourritures, & aux remedes qui leur conviennent; c'eſt le comble du prodige dans l'ordre naturel, & ce prodige eſt l'objet de la Médecine. Car pour que cela réüſſiſſe, ſur-tout avec la conſtance & l'uniformité qu'elle y trouve, il faut que chaque plante, chaque fruit, chaque graine aïent reçû dans la création une tiſſure de parties proportionée à tous les *délayans*, les *menſtruës* même, s'il plaît de les appeller ainſi, ou les *diſſolvans* propres en chaque eſpece des animaux, à la nourriture deſquels ces plantes, ces fruits & ces graines ſont deſtinés: ſera-ce donc rien moins pour ces vegetaux qu'avoir à ſe trouver en proportion avec les puiſſances, les organes, & les ſucs qui doivent ſervir aux digeſtions propres en chacun à entretenir l'œconomie animale? Or quelle force de génie ne faut-il point pour ſuffire à la prévoïance de tant de circonſtances, de tant de ſoins, de tant de précautions? Une ſi merveilleuſe Providence eſt-elle à la portée d'un autre

les individus des êtres.

Intelligence infinie.

ouvrier que du Souverain Maître de la nature ? C'est le Créateur, dont les ouvrages sont encore moins ceux de ses mains, que les suites ou les exécutions de ses volontés, qui font tout ce qu'elles ordonnent. Or les fruits de cette parole qui produit tout ce qu'elle commande, sont donc les œuvres de Dieu qu'un Médecin contemple dans le corps humain. Celui de ces êtres qui est l'objet de sa profession, peut-il donc ignorer ce qu'il a de *divin*, & qui l'étonne à tout moment, en s'aveuglant sur la vérité des merveilles qu'il y reconnoît plus clairement que jamais depuis les nouvelles découvertes ?

X. TOUT ceci donc appliqué au corps humain, comme le fait *Galien* même, en admirant dans sa structure la sagesse de l'Ouvrier, & le merveilleux pouvoir du Créateur ; car ce sont ses expressions, *mirificas Conditoris vires... sapientiam Opificis*, l'ouvrage (ajoûte-t-il) du corps humain, dans les choses même les plus petites & les plus méprisables, contient le principe véritable de la plus parfaite Théologie : *Qua omnia qui exquisitè perpenderit, hoc opus de usu particularum, quod priùs despiciebat, tanquàm exiguum, perfectissima*

Tout ceci appliqué au corps humain.

Theologiæ rerum principium constituet; (*a*) & cette Théologie (continuë-t-il) est de beaucoup au-dessus de toute la Médecine, *quæ Theologia multò est major atque præstantior totâ Medicinâ.* (*b*) La Médecine est donc une vraïe Théologie, au sentiment de *Galien*, qui n'étoit pas adorateur du vrai Dieu; & aujourd'hui l'on voudroit presque la donner dans le monde pour une école d'Athéisme, & bien-tôt pour une étude d'irréligion. Deux choses servent de fondement ou donnent occasion à cet affreux préjugé. L'on dit tout familiérement, que les Médecins ne croïent qu'à la nature, ou aux seules propriétez de la matiere; & le titre d'un livre, qui est entre les mains de tout le monde (*Religio Medici*) a confirmé la calomnie, par une autre injustice: Car l'on fait entendre que ce livre est celui d'un Athée Médecin (*c*), qui a mis en dogmes d'impies sentimens, parce qu'ils ménent à la ruine de la Foi & de la Pieté. Mais pour répondre d'abord à cette maligne imputation, il ne faudroit que lire la Préface *apologéti-*

Médecine, c'est une Théologie.

Religio Medici, ce que c'est que ce Livre.

(*a*) GALENUS, *De usu Partium*. Lib. XVII. Cap. I.

(*b*) *Idem, ibid.*

(*c*) M. *Browne.*

que, que l'Auteur de la traduction françoise de ce Livre, a mise à la tête ; on y verroit l'apologie du *Religio Medici*, par des raisons sensées, intéressantes même pour l'aveu que fait cet Auteur, des sentimens de religion, de pieté même, qu'il doit, dit-il, à la lecture de ce Livre. Il ne faut en effet que le lire pour se désabuser des idées fausses & injurieuses qui se sont répanduës dans le monde contre ce petit Ouvrage. Ce n'est pourtant pas qu'on voulût aucunement adopter les ajustemens que l'Auteur fait aux articles de la Foi, & au Christianisme, dont il reçoit les principaux dogmes ; ils sont d'une imagination échauffée, & criminelle en Religion : au surplus il n'est pas de ces gens qui cherchent maître en fait de Religion, quoiqu'il soit dans le goût de réforme de ceux qui y font des additions imaginées, en donnant à la Religion des correctifs de fantaisie, & toûjours déraisonnables, parce qu'ils sortent du respect dû aux articles fondamentaux de la Foi. Cet Auteur donc ne les détruit certainement pas ; mais il les défigure par des réflexions qui lui sont en propre, parce qu'il en est l'inventeur, ou par des accommodations

Il n'est ni impie, ni irréligieux, mais imaginaire.

tions qu'il se permet, & qu'il faut toûjours se défendre en matiere de Religion, sur laquelle la raison trop inquiéte ou curieuse, ne sçauroit trop se taire. D'ailleurs il a bien paru par le succès de cet Ouvrage, combien plus il a servi à exciter le penchant railleur sur la Médecine, qu'à se faire des prosélytes ou des sectateurs; car qui jamais s'est laissé aller à ces réveries de Religion imaginées, qui n'ont gagné ni perverti personne? Pourquoi après cela se servir du nom de ce Livre, pour répandre un ridicule sur les Médecins? C'est donc un fondement ruineux de l'opinion que l'on en a prise, que la Religion du Médecin est un manque de Foi, & que la Médecine est une Science essentiellement physique, qu'elle ne tient qu'à la matiere, & n'est que la science des corps, ou du corporel.

Sa justification.

XI. L'AUTRE accusation se dissipe encore par tout ce qui vient d'être dit touchant la nature, pour laquelle l'on dit que les Médecins ont trop de foible & de déference; car sous l'idée qu'on en a donnée ci-dessus, le respect qu'on lui porte en Médecine, n'est que celui qui est dû à son Auteur, dans les loix qu'il a établies, non-seulement dans

Nature expliquée.

tous les êtres de l'Univers, mais en particulier dans la compoſition du corps humain, qui, autant que les Cieux, publie les merveilles du Créateur, *Cœli enarrant gloriam Dei* * : On va les y ſuivre dans quelque détail.

XII. MAIS au premier aſpect du corps humain, l'on y découvre tout d'abord, & dès ſa ſurface extérieure, un *méchaniſme* admirable, & dans ce *méchaniſme*, des vûës ſi profondes, ſi étenduës, & ſi multipliées, que l'eſprit humain s'y perd. On ne peut en effet reconnoître qu'une intelligence ſurnaturelle, capable de pourvoir à tant de beſoins, à tant d'inconvéniens, à ſi peu de frais, & d'une maniere ſi ſimple en apparence, mais ſi compoſée en effet. Tout ceci cependant ſe paſſe dans un ſeul organe, qui ne montre aux yeux que de l'étenduë & de la ſoupleſſe, ſur une ſuperficie plate, unie, dénüée de travail, ce ſemble, & de tout ornement, hormis la couleur la plus ſimple, parce qu'elle dépend auſſi peu de l'art, qu'elle n'eſt eſſentiellement *mode* de la lumiere, ou la lumiere modifiée. C'eſt de la Peau que tout ceci doit s'entendre; vile, ce ſemble, & méprisable envelope

Beauté de l'œconomie animale.

* Pſalm. 18.

pour renfermer tant & de si précieuses choses. Car si l'art le plus achevé avoit à renfermer dans quelque envelope autant de ressorts ou de machines aussi finement travaillées, qu'il y a de viscères & d'organes dans le cofre du corps humain, l'or & l'argent, les diamans & les perles, l'écaille & le cèdre, auroient à peine pû répondre à l'ouvrier de la conservation de ses ouvrages. La Peau, sans avoir la solidité des métaux & de l'écaille, sans la dureté du diamant, sans l'incorruptibilité du cèdre, & sans l'émail des perles, a suffi au Créateur pour servir de garde, de couvercle & d'envelope à toutes les parties intérieures du corps humain. Par elle sont bouchées toutes les issuës de tous les vaisseaux sanguins, & autres, en même tems qu'elle-même est criblée par des millions de pores; ainsi donc tandis qu'elle ferme les issuës aux sucs sanguins & lymphatiques, dont les vaisseaux aboutissent & se perdent dans sa tissure, elle s'ouvre par autant d'endroits qu'elle a de pores pour exhaler une quantité étonnante de matieres vaporeuses, qu'elle laisse continuellement échaper. Cette contrarieté continuelle d'operations dans un seul & même

Art admirable dans la structure de la Peau.

organe, si simple & aussi peu composé en apparence, tant la Peau montre peu d'art, ressemble-t-elle à l'industrie humaine la plus habile ? Ou pour mieux dire, une telle supériorité d'action au-dessus de l'art le plus parfait, ressemble-t-elle au pouvoir d'une intelligence qui ne soit pas Dieu ? En effet, quelle est la main qui fait dans cet endroit le triage des sucs qui doivent s'échaper en vapeurs, de ceux qui doivent s'en retourner au cœur par la circulation ? Quel artifice naturel divise cette matiere vaporeuse en autant d'atômes qu'il y a de pores ? car il s'en trouve, suivant la supputation du célèbre M. *Leeuvvenhoek*, jusqu'à 125000. dans l'espace d'un grain de sable. Ajoûtés à ce prodige autant, ou à peu près, de canaux *excrétoires-cylindriques-artériels* qui expulsent chaque atôme de cette matiere. Quels sont les doigts qui partagent ces atômes, & les placent dans ces canaux ? Quelles mains soûlévent les petites écailles de l'*épiderme*, où elles servent comme de soupapes à ces issuës ? Quel art enfin qui lâche & qui serre les petits *sphincters* de ces excrétoires, comme pour ouvrir ou fermer la porte à cette matiere vaporeuse ? Toute l'in-

Epiderme, son mechanisme.

duſtrie humaine eſt ici confonduë, au lieu que le doigt de Dieu s'y montre ouvertement. Au-ſurplus, paroît ici la vérité de la remarque d'un Auteur *, auſſi grand Philoſophe que grand Saint: Indépendamment, dit-il, des ſervi- « ces néceſſaires qui ſe retirent de l'ad- « mirable arrangement des parties du « corps humain, la beauté qui en ré- « ſulte n'y eſt pas moins remarquable « que l'utilité : *Quanquàm detractis ne-ceſſitatibus operandi, ita omnium partium congruentia numeroſa eſt, & pulchrâ ſibi paritate reſpondens, ut neſcias utrùm in eo condendo major ſit utilitatis habita ratio, quàm decoris.*

XIII. C'EST, en effet, ce qui ſe voit manifeſtement ſur la Peau; car elle ſe conſerve dans ſa couleur naturelle ſans ſe ſalir d'aucune ſorte de ſuie, qui devroit, ce ſemble, s'attacher ſur la ſurpeau; elle qui donne paſſage à une *effumigation* continuelle. Un art purement naturel pourroit-il ménager une pareille netteté ſur la ſurface d'une machine, qu'il auroit façonnée en ſoupirant pour un pareil uſage? Mais à ceci ne ſe termine point tout l'art merveil-

Netteté ſinguliere ſur la Peau.

* *S. Auguſt.* De Civitat. Dei. L. 22. c. 24. art. 4.

leux de la ſtructure de la peau. L'épiderme, qui comme un ſurtout la recouvre, & toutes ſes *papilles* nerveuſes, auſquelles elle forme des fourreaux ou des gaines, n'eſt pas ſimple, elle ſe partage en pluſieurs lames colées les unes ſur les autres ; & cela, pour défendre plus ſûrement & preſerver plus efficacement la peau, qu'elle couvre contre les injures de l'air ; car il falloit en modérer l'impreſſion ſur un corps auſſi ſenſible que le tiſſu de la peau. Or une envelope, tant mince fût-elle, devient plus mal-aiſée à pénétrer quand elle eſt en pluſieurs doubles. Il étoit, en effet, à craindre qu'une partie continuellement expoſée au contact, à la peſanteur, à la preſſion, & à toutes les mauvaiſes diſpoſitions de l'air, ne tînt l'homme dans un état toûjours douloureux, ſi la peau avoit eu à ſouffrir immédiatement les approches d'un air intemperé. L'air d'ailleurs venant à peſer trop fortement ſur tant de vaiſſeaux qui compoſent la peau, auroit continuellement occaſionné des ralentiſſemens dans les ſucs qui ont à y circuler ; ce qui auroit été un état habituel & ordinaire de maladie.

Singularité touchant l'Epiderme.

XIV. CAR c'eſt une autre circonſtance de l'adreſſe merveilleuſe de la

nature, toûjours attentive, & par-tout occupée à préſerver ſon ouvrage ; & c'eſt le faire que d'aſſûrer au ſang la liberté de ſa circulation & de ſon retour au cœur. Pour cela donc elle a fait ſouple, flexible & molaſſe l'enveloppe de tout le corps ; parce que la force du cœur, puiſſante autant qu'on la connoît (ne fût-ce que par l'impétuoſité avec laquelle le ſang ſort d'une veine ouverte par la ſaignée) auroit manifeſtement expoſé le ſang à rompre les artères capillaires-ſanguines, ou à les ouvrir dans les *lymphatiques*, s'il avoit trouvé trop de réſiſtance dans l'habitude du corps. Pour donc lui ménager ſon retour vers le cœur, la nature lui a oppoſé à l'extrémité de ſon jet, comme dans le point de ſon heurt, de ſa *projection*, & de ſa *répercuſſion*, une membrane lâche & ſans roideur, laquelle amortiſſant les coups ou l'impulſion du ſang que le cœur darde contr'elle, l'oblige à ſe rabattre mollement, & s'en retourner ſans trouble comme ſur ſes pas ; ou d'où il vient. Ainſi tout cela ſe fait d'une maniere inſenſible à l'homme ; ce qui eſt une autre merveille, parce que tout ſe paſſe à travers toutes parties molaſſes-vaſculeuſes, nerveuſes

En quoi la Peau ſert à la régularité de la circulation du ſang.

pourtant, qui ont chacune leurs courbûres, lesquelles servant d'entrepôts au retour du sang, en modérent la marche. Ce ménagement pour la circulation du sang est même tellement dans le goût, & de l'institution de la nature, que dans les endroits où le sang lancé par les artères seroit exposé à s'aller heurter contre quelque chose de massif ou de dur, qui pourroit le faire *réjilier* trop durement, elle a eu le soin d'interposer une membrane, qui comme un intermède mou, recevant les coups de l'impétuosité du sang, pût la rompre en l'émoussant. C'est le méchanisme qui s'observe dans le cerveau, vers où le sang dardé en se sublimant par les *carotides*, n'a garde d'aller donner immédiatement contre la surface intérieure ou la voûte du crâne; mais la dure-mere y reçoit les coups de son impulsion jaillissante, parce qu'étant interposée entre le crâne & le globe du cerveau, molle, mais élastique comme elle est, elle renvoye soudainement, mais mollement, le sang qui lui vient des *carotides*, par les veines *jugulaires* & *vertébrales*, pour lui faire incessamment regagner le cœur. Une attention si détaillée, si suivie, si universelle,

L'adresse de toute cette manœuvre méchanique.

peut-elle être l'effet d'un aveugle hazard ?

XV. Ces singularitez merveilleuses ne sont pourtant encore qu'un petit échantillon de toutes celles qui se remarquent dans les dehors du corps humain, ou sur la surface extérieure qui l'envelope, si l'on avoit ici à les parcourir toutes; mais les viscères ou les organes qu'il contient en renferment beaucoup d'autres, d'autant plus intéressantes d'ailleurs, qu'elles paroissent avoir plus de raport à la pratique de la Médecine, & qu'elles s'offrent par conséquent plus souvent à la méditation d'un Médecin. Cependant la premiére réflexion qui se présente ici d'abord, ne regarde encore que le général des viscères considerés en gros; mais elle y fait trouver d'autant plus évidemment l'action de Dieu, que la Physique ou la Raison s'y perd sans le pouvoir comprendre d'abord. En effet au simple aspect des viscères vûs dans leurs situations, leurs assiétes, leurs attitudes, & leur ordonnance naturelle, qu'y apperçoit-on rien que quelque chose de mol, de lâche, de flasque ? des sacs membraneux, flottans, sans soûtien, sans fermeté, sans figure, dénués presque de toute organisation;

Les dedans du Corps, plus merveilleux encore que les dehors.

Le premier aspect des entrailles peu prévenant.

Car voilà ce que le premier coup d'œil trouve à l'ouverture du bas-ventre. Mais aussi qu'est-ce que le corps humain dans son origine ? Un limon façonné : *Formavit hominem Deus ex limo terræ.* (*a*) Que sont les animaux de la terre ? Des corps paitris d'un peu de terre & d'eau : *Producant aquæ. .. volatile. . . . producat terra . . . . jumenta. . . & bestias terræ.* (*b*) Ce que l'étude donc de ces parties y découvre d'organisé, ce que leurs fonctions ont de surprenant ou d'admirable dans les corps des animaux vivans, & en particulier dans celui de l'homme, tout cela n'est que d'emprunt dans cette vile matiere ; & cet emprunt, elle le tient du Créateur, de l'ordre, des loix & de l'harmonie qu'il y a mise. Rien donc persuade-t-il tant du dénuëment de toute vertu propre à la matiere ? Mais en cela même se reconnoît manifestement l'action de Dieu, parce qu'il lui est ordinaire de prendre ce qu'il y a de plus vil & de plus foible, pour exercer son pouvoir, & montrer sa souveraine puissance.

Et Divinité cependant s'y montre.

XVI. Aussi la premiere apparence ou l'arrangement extérieur des vis-

(*a*) Genese, c. 2. v. 7.
(*b*) *Ibid.* c. 1.

cères ne prévient-il ni les yeux, ni l'esprit en faveur de l'excellence de leur structure, où tout paroît grossier, informe & sans art : Ici un amas de vésicules entassées (*a*) ; là un sac (*b*) membraneux ; à côté sur la droite, une masse (*c*) épaisse, grossiere & pésante ; sur la gauche, un *parenchyme* (*d*) bizarre dans sa couleur, dans sa figure & dans sa composition ; les uns & les autres de ces viscères recouverts de membranes, qui sont des dehors, & des superficies si plates, si dénuées, & si unies, que rien n'y paroît pensé, orné, ni travaillé. Le Cerveau d'autre part est une masse de matiere épaissie, plus ressemblante à un fromage massif & grossier, qu'à quelque morceau d'ouvrage que ce soit ; il est enveloppé, comme les autres viscères, de membranes qui n'offrent à la vûë rien de recherché. Ajoûtez que ce sont partout des substances molasses dans leur composition, spongieuses dans leur volume, lâches dans leur tissure, plus ou moins graisseuses, gluantes, poisseuses ;

Appareil grossier des viscères.

(*a*) Les Poûmons.
(*b*) L'Estomac.
(*c*) Le Foye.
(*d*) La Rate.

car cette condition qui est commune aux parties de l'habitude du corps, est aussi celle des viscères qui occupent ou rempliſſent le bas-ventre; sçavoir partout des vaisſeaux sanguins remplis d'une sanie, ou d'un sang grossier, noir ou livide, qui ne menent l'esprit à rien, qui choquent même l'imagination, traversant comme au hazard, sans dessein & sans ordre, tous ces viscères, & le reste des parties *musculeuses*, *membraneuses*, ou *graisseuses*. Tout cela paroît-il annoncer à un esprit physicien une structure bien merveilleuse? au contraire tout y rebute les sens, & revolte l'esprit contre l'idée d'un méchanisme ingénieux & surprenant, qui se trouveroit caché sous d'aussi viles apparences ou sous un aussi déplaisant aspect. Mais ne seroit-ce point un même reproche à faire à l'Univers en le regardant par le dehors du globe de la terre? car paroît-il autre chose qu'une lourde masse, grossiere, mal démêlée, qui n'offre, diroit-on, aux sens dans son sein, & sur sa surface, qu'un limon déplaisant, c'est-à-dire, de la terre & de l'eau grossierement & maussadement mêlées.

Telle est l'apparence des dehors du Globe Terrestre.

XVII. Mais au contraire, quel

fond de richeſſes ! que d'immenſes tréſors ! combien de précieux dépôts ſont cachez dans ces viles entrailles ! Sont-ce rien moins que les terres *matrices* des *mineraux* les plus utiles, des *métaux* les plus néceſſaires, de ceux même qui ſont les plus ambitionnés, car encore l'or & l'argent y naiſſent ? Eſt-il de plus ſuperbes titres de la magnificence du Créateur, quoique dans les endroits du monde les plus cachés en effet, & les plus mépriſables aux ſens ? Ces endroits cependant renferment encore d'autres avantages plus intéreſſans, parce qu'ils ſont moins indiſpenſables à la vie ; ce ſont les commerces des eaux ? car à travers les lits ſecrets de la terre, ſe font les allées & venûës des eaux de la mer aux fleuves & aux fontaines, & de celles-ci à la mer, parce que comme il y a dans ce bas monde plus d'eau que de terre, l'équilibre entre les deux ne pouvoit s'entretenir que par la circulation de ces eaux, leſquelles déchargeant les terres de leur poids, d'autant qu'elles ſe répandroient au long & au large dans leurs entrailles, & encore dans les Volcans & les autres ſecrets de la terre, ne péſeroient pas plus ſur un endroit

Richeſſe renfermée dans la Terre ; ſur-tout remarquable dans le commerce des eaux.

que sur un autre ; & ainsi ces terres de leur part ont dû donner des capacitez, des distances & des lits aux eaux pour faire que sans croupir nulle part, elles pussent être ramenées des distances les plus éloignées dans la mer : Car l'on connoît en effet de célébres fleuves, qui traversent des royaumes ou des empires pour revenir à ce rendez-vous général des eaux.

XVIII. Il arrive quelque chose de semblable dans le corps humain ; les *fluïdes* qui le composent en partie y surpassent en quantité les *solides*, suivant la démonstration qu'a fait là-dessus le sçavant M. *Keill* * : Car par l'examen de cet exact Auteur, en calculant ce qu'il y a de *lymphe* ou de partie blanche du sang dans les *capillaires*, & de rouge dans les autres vaisseaux, il fait voir que ce qui reste de *parties contenantes* de ces fluïdes (ce sont les solides) ne fait qu'environ le tiers du poids de tout le corps. Mais il falloit accorder ensemble ces deux volumes de parties qui devoient concourir, en se contrepesant, au maintien de la santé. C'étoit un *équilibre* à établir entre les deux, & la nature y a ainsi pourvû ;

* Vid. *Tentamina.*

elle a fait circuler ces *fluides* en les menant & les ramenant également & uniformément au-travers de cette masse charnuë, véficulaire, membraneuse, qui fait le fond des parties du corps, de même maniere que dans les entrailles ou les lits de la terre il a fallu faire aller & venir, mener & ramener les eaux d'une extrémité du monde à l'autre. Pour cela que fait la nature ? Ce qu'elle a appris du Créateur. Voulant arroser (*a*) la terre, qu'il venoit de former, il établit dans son milieu des fleuves, lesquels en se répandant d'un bout à l'autre, faisoient la communication & entretenoient le commerce des eaux supérieures & inférieures (*b*) ou soûterraines, & avec le solide de la terre qu'elles pénétroient sans la submerger. Tout de même la nature établit une pompe universelle au centre du corps, d'où partent des canaux qui traversent toutes les parties *poreuses*, *charnuës*, *membraneuses*; & ces canaux se repliant sur leurs fins sans se rompre, forment des *capillaires*, qui venant en remontant à se réünir, composent des

Equilibre entretenu par les eaux dans le Globe de la Terre.

Equilibre semblable entretenu par les fluïdes dans les entrailles.

(*a*) Genes. Ch. 5.
(*b*) *Aquarum abyssi*. Genes. Ch. 1.

troncs de vaisseaux qui remontent le sang vers le cœur.

XIX. La merveille surpasseroit tout ce que l'art humain peut imaginer de plus ingénieux en méchanique, quand bien même la nature n'auroit fait circuler ces *fluides* que dans la longueur de cinq à six pieds, en promenant le sang du cœur aux extrémités du corps, & de celles-ci au cœur. Ces distances parcouruës sans choper par un fluïde glüant, & si propre à s'embarrasser dans des parties poreuses, lâches, spongieuses & charnuës, auroient offert à l'esprit plus à admirer qu'à imiter, & la Providence du Créateur s'y seroit évidemment manifestée. Mais quand par un plus exact examen, l'on vient à découvrir que tous ces petits canaux ou vaisseaux capillaires, dont sont parsemées les parties *poreuses-charnuës*, dont est composée la substance de ces parties, étant imaginés mis bout à bout l'un de l'autre, feroient un canal aussi long qu'il faudroit que fût un cordon qui feroit un cercle autour du globe de la terre *, cette immensité de distances que les *fluides* parcourent pour faire leur circulation dans le corps, forme

Miracle de la circulation à travers des parties molasses, &c.

* Vid. *Verdries*, de Æquilib. Corp.

l'idée du prodige le plus surprenant de la nature. Ce n'est rien moins qu'un miracle qui se fait continuellement & à toute heure dans le petit monde.

XX. Ce miracle est pourtant une opération qui se passe dans le secret de ces parties d'une substance *poreuse*, membraneuse & graisseuse, & qui ont paru ci-dessus d'un aspect si déplaisant & de si petite espérance. Et ce miracle se fait à l'aide de leur structure individuelle, ou de leur disposition *tonique*, c'est-à-dire, du plus ou du moins de fermeté, de mollesse, ou d'élasticité de chacune en particulier; car c'est la *vertu systaltique* qui doit accelerer ou retarder le cours du sang & de ses fluïdes, suivant les besoins de l'œconomie animale. Or, comme c'est de cette égalité uniforme de circulation que dépendent les causes de la santé & de la vie, de-là aussi dépend cet *équilibre* de puissances entre les *fluides* & les *solides*, qui en fait la conservation. Pour cela donc le fond des parties de tout le corps est d'une pareille substance, partout *nerveuse*, *vasculeuse*, *vésiculaire*, *poreuse*, plus ou moins graisseuse, & membraneuse; mais toutes plus ou moins *élastiques*, afin que chacune usant

Ce miracle est insensible, & journalier ou continuel.

Uniformité de cette Circulation.

de sa mesure de *systole*, chasse en-avant le fluide qui y aborde. A faute de cette douce égalité, le sang étant poussé avec force à travers les cloisons ou vésicules des parties, il en renverseroit les unes, & romproit les autres ; d'où se formeroient des *stagnations* ou lacunes, dans lesquelles le sang s'apésantissant par son volume & sa congestion, il romproit l'*équilibre* des parties, parce que le sang mal distribué péseroit plus sur un endroit, que sur un autre. C'est donc comme à chaque pas de la circulation, qu'étoit nécessaire une *vertu systaltique*. Cela augmente d'autant plus la merveille de la structure de ces parties, que le corps dans son étenduë a plus de ces endroits qui doivent donner passage au sang. Ces endroits enfin étant aussi drus & autant multipliés, qu'il y a dans le corps de vaisseaux de transport, ou de décharge, tels que sont, par exemple, les *excrétoires* & les *sécrétoires*, rien autre chose qu'une Providence Divine n'a pû faire ces dispositions si détaillées, & pourvoir à tant de menuës fonctions. Car la réflexion qui se présente à l'inspection toute seule de la maniere dont les grands vaisseaux se partagent en se dis-

Cours du Sang comment dirigé.

tribuant dans les viſcères, fait remarquer à vûë d'œil que tout y paroît fait pour ralentir, en le modérant, le cours du Sang. Ainſi l'*Aorte deſcendante* rencontre le Foye à droite, & la Rate à gauche; & là le Sang perdant autant de l'impétuoſité qu'il avoit priſe depuis le Cœur, (d'où il avoit cheminé au large dans une longue capacité d'artères non interrompuë, qu'il rencontre dans ces viſcères, ſur-tout dans la Rate) qu'il y a de menuës artères qui le partagent, il eſt obligé de modérer ſon cours. La même méchanique ſe rencontrant dans les Reins, dans toutes les parties de l'*Hypogaſtre*, & de-là dans les Cuiſſes & les Jambes juſqu'à l'extrémité des Pieds, il vient à avoir beſoin d'être aidé luimême à ſe remonter par les veines; parce qu'il a perdu dans une ſi longue marche, non-ſeulement de ſes forces & de ſon impétuoſité, mais encore une grande partie de ſoi-même, dans les ſucs particuliers propres à chaque viſcère, qu'il leur a laiſſé en paſſant; enfin par la quantité d'humeurs & de délayans dont il a été obligé de ſe dépoüiller çà & là en chemin faiſant. Quel eſt le modérateur d'une ſi admirable œconomie, que Dieu ſeul la ſuprême intelligence?

Singularités là-deſſus.

XXI. Il n'eſt pas moins merveilleux de voir la circulation ſe porter aux parties ſupérieures, avec le ſuccès le plus étonnant, au-deſſus & le plus oppoſé même aux moïens de l'art le plus ingénieux. Le ſang qui va vers les parties inférieures, y deſcend, ſuivant la pente naturelle de tous les corps, par ſon propre poids, par un canal perpendiculaire ou horiſontal, large, & non interrompu ou coupé par des chemins de traverſe, ou des ramifications, & avec tous ces avantages, pendant un long eſpace de chemin; c'eſt l'*aorte deſcendante*. Ici, où le ſang a à monter, auſſi-tôt au ſortir du *cœur*, il s'engage d'abord dans le *poûmon* par l'*artère pulmonaire*; puis, contre ſon propre poids, il monte à travers pluſieurs coupures ou courbures de vaiſſeaux, directement par les *carotides* & les *vertèbrales* au cerveau, & tranſverſalement par les *ſoûclaviéres* & les *axillaires* dans les bras. Tout-à-la-fois donc, & par le même coup de pompe qu'imite la *ſyſtole* du cœur, il va traverſer toutes les parties muſculeuſes, véſiculaires, poreuſes & membraneuſes du bras, juſqu'aux extrémités des doigts; tandis qu'il pénétre toute

Juſteſſes de la Circula-

la capacité du cerveau, immédiatement dans sa substance *corticale*, par sa partie rouge ; & à travers la *corticale* dans la substance *médullaire*, par sa partie blanche. Est-il coup de pompe si heureux, si étendu & aussi efficace dans toute la nature ? Car outre que tout-à-la-fois le sang se trouve poussé dans tous les vaisseaux qui tapissent les vésicules innombrables du poûmon, & que soudainement il est ramené au cœur, il surmonte toutes les résistances des courbures des vaisseaux, & toutes celles des cloisons poreuses-vésiculaires des parties musculeuses des bras ; enfin des millions de résistances qu'il rencontre à vaincre dans la double substance du cerveau, sur-tout dans la médullaire, si dense dans sa tissure, si compacte & si serrée dans ses filets.

tion du sang par tant de differens vaisseaux.

XXII. Car ce sont des millions de fibrilles, plus minces que des cheveux, qui composent toute la masse de la substance *médullaire* ; & d'elles rassemblées se forment tous les *cordons* de *nerfs*, qui en prennent naissance ; comme de ceux-ci, toutes les *membranes* de tout le corps. Dans quelles immenses profondeurs donc, a pénétrer le sang ? dans quelles longueurs, ou par

lui-même, ou par la *partie blanche* ? Ce prodige eſt-il de la nature matérielle ? eſt-il de l'Auteur de la nature ? *Galien*, s'il venoit aujourd'hui, pourroit-il, à l'aſpect de ces myſtères nouvellement revélés dans l'Anatomie du corps humain, ne point adorer en le connoiſſant, un Dieu qu'il a admiré * ſans le connoître ? Au-ſurplus c'eſt dans cette uniformité de diſtribution des *fluides*, univerſellement répandus & également par toute l'étenduë du corps, que conſiſte le point d'*équilibre* qui fait la ſanté ; parce qu'à la faveur de la partie rouge du ſang, pouſſée par la circulation juſqu'aux extrémités du corps, la *lymphe*, cette ſéroſité nourriciere, ſi ſurabondante dans nos corps, pénétre & imbibe également toutes les parties ſolides, & les contient ſoûmiſes, parce qu'elle pèſe uniformément ſur elles. Mais en cela, qui n'apperçoit l'impreſſion continuée de cette Sageſſe éternelle, qui préſida à la formation des Cieux, à l'affermiſſement de la Terre, & à l'équilibre qu'elle établit entre elle & les Eaux, en vertu des loix qu'elle leur donna ?

Elle entretient l'équilibre des parties.

* Voyez GALIEN, *de l'uſage des Parties*, L. 17. Ch. 1.

Quando præparabat Cœlos (Ego Sapientia) aderam ; quando certâ lege & gyro vallabat abyſſos ; quando æthera firmabat ſurſùm, & librabat fontes aquarum. * Quoi donc de plus capable d'éclairer l'eſprit d'un Médecin Chrétien, & de le perſuader de la vraïe ſageſſe, qui eſt celle de la Foi, que d'avoir toûjours à contempler dans l'objet de ſon art, l'œuvre & les effets de la Sageſſe éternelle ? Car chaque fonction fournit autant de preuves de la Divinité, qu'elle montre de merveilles dans le nouveau monde du corps humain, c'eſt-à-dire, dans l'œconomie animale qui s'y paſſe, ſuivant ce qu'en ont appris les nouvelles découvertes.

Chaque fonction eſt un miracle.

XXIII. La Circulation conſidérée en général vient de le prouver : Mais étant ſuivie dans toutes ſes circonſtances, & examinée en détail, elle va convaincre l'eſprit de la préſence continuelle d'un Agent, qui eſt autant au-deſſus de la nature, qu'eſt étonnante la juſteſſe qui ſe trouve dans les révolutions des mouvemens des *fluides* ou des humeurs qui ſe font dans les viſcères ; en ce que la circulation

* *Proverb.* Cap. 8. v. 27.

distribuë à chacun sa portion des sucs qui leur conviennent. Car comme dans le grand monde, les Orbes Célestes ont appris à l'Astronomie * leurs révolutions particuliéres, de-sorte qu'ils montrent leurs tours dans des tems précis, autant admirables d'ailleurs par leur nombre ou leur multiplicité, que surprenans par leur ordonnance & la régularité de leurs mouvemens ; la Médecine ne trouve rien de moins merveilleux dans les révolutions de la Circulation de toute la masse du sang, c'est-à-dire, de tous les sucs qu'elle traîne avec elle. En effet, non-seulement elle y reconnoît le même ordre, la même justesse, la même cadence, la même harmonie, que l'Astronomie admire dans les cours des Astres, & dans les révolutions de leurs Orbes ; mais elle y voit encore la distribution de sucs appropriés aux fonctions de chaque viscère ; sucs enfin qui ont chacun en propre leurs mouvemens, leurs qualités ou leur *craſe*, & de plus leur *sécrétion* particuliere. Ces choix qui paroissent *spontanés* ou faits sans dessein, ces triages, ces appropriations,

Loix du grand & du petit Monde pour les régir.

Merveille des sécrétions.

* Voyez la *Théologie Astronomique* de M. Derham.

tous

tous ces détails d'opérations si variées, d'autant plus surprenans qu'ils sont constans, réguliers & de tous les jours, peuvent-ils inspirer à l'esprit un autre aveu de leurs causes, ou de leurs principes, que celui de la Divinité ou de l'action de Dieu, qui seul préside par l'ordre de son institution à tant de merveilles. Cette merveille de regularité si étonnante, se tire sur-tout de la cadence si mesurée, avec laquelle le sang revient au cœur de tous les differens viscères, & de tous les réduits du corps les plus reculez, après avoir achevé son tour. Ainsi chaque viscère peut se considerer comme autant d'Orbes naturels, ou de Tourbillons, si ingénieusement imaginés par la Physique dans le grand Monde; avec la différence cependant qu'il se trouve dans le petit ou dans le corps humain, que la portion du Sang, qui comme un Tourbillon va circuler dans chaque viscère, n'est pas la même pour tous, & que les *sécrétions* y sont autant de fois différentes & variées. Ainsi ce sont des congestions ou des amas de sucs tous distincts les uns des autres, & dans des vaisseaux particuliers, quoique chacun plus ou moins abondant. Témoin

Les viscères comparés aux Orbes Célestes.

le *cerveau*, qui aïant à filtrer tout ce qu'il faut d'esprits ou de lymphe *spiritualisée* *, quelle est l'étrange quantité de sang qu'il lui faut comme à dépenser, par la quantité qui doit s'en porter vers lui ? Le *foye* tout de même reçoit beaucoup de sang du bas-ventre : Les *reins* de leur part en reçoivent leur *quotité* : Les organes propres au sexe, & qui sont contenus dans l'*hypogastre*, en reçoivent aussi leur mesure : Le *poûmon* s'en gorge, tant il en reçoit dans les capillaires de tant de vésicules qui le composent : Enfin l'habitude du corps aïant à réparer l'immense quantité de matiere qui s'échape par la transpiration, doit par conséquent recevoir une quantité prodigieuse de sang. Ce sont donc partout des tourbillons qui se forment dans chaque endroit, mais aussi autant de raisons particulieres de difference dans la circulation du sang ou de son retour vers le cœur. Car ce sont des quantitez inégales qui doivent lui être raportées également ; quoi donc que les distances de ces endroits soient très-différentes, toutes ces quantitez sont raportées à point nommé dans le

Tourbillons differens.

* Vide SANTORINI, *de Nutrit.*

cœur, & chacune dans leur tems périodique & reglé.

XXIV. Mais quoi de plus admirable & qui surpasse le plus la portée de toute science humaine, qu'un seul & même liquide, poussé par la même force, travaillé par la puissance d'organes semblables entre eux, & sans en changer d'aucune, composé des mêmes principes, mêlé enfin des mêmes sucs, en fournisse cependant de dissemblables, & tout-à-la fois propres à chaque viscère, ou convenables à leurs fonctions particulieres ? C'est un *spiritueux* à séparer dans le *cerveau*, un *délayant* dans l'*estomac*, un *aqueux* dans le *pancréas*, un *sulphureux* dans le *foye*, un *séreux* dans les *reins*, une lymphe *prolifique* dans l'un des sexes, un sang de trop dans l'autre; sans compter une infinité de *sécrétions*, d'*excrétions*, d'*évaporations*, celle en particulier qui se fait par la double *transpiration*, l'intérieure, qui se fait dans les ventres ou dans les cavitez du corps, & l'extérieure, quoiqu'insensible, qui se fait en sortant par toute l'habitude. Car ce sont tous fluides aussi differens dans leur nature, que semblables dans leur composition & dans leur origine,

Un seul fluide pour eux tous.

Singularité des fluides.

quoique ce soit le même art qui les prépare, & la même matiere dont ils sortent seulement par differens endroits ; rien tient-il tant du prodige ? Mais en même temps qui a appris le *poûmon* & la *rate* à ne rien prendre, ni se rien reserver de cette abondance de sang, qui leur est distribué à l'un & à l'autre par la circulation générale ? Encore, qui a si bien dressé le sang à parcourir l'intérieur le plus secret, & les routes étroites, tortueuses & si souvent interrompuës de ces viscères, sans y rien laisser du sien ? Est-ce manque de ce qu'on appelloit *glandes*, & que l'on avoit prodigué comme à tout venant dans le corps ? Mais dès que ces prétenduës *glandes* ne sont pour le plus souvent que des extrémités *cotoneuses* de vaisseaux (*a*), ou des houpes vasculeuses-artérielles, éfilées sur leurs fins (*b*), la *rate* & le *poûmon* n'en manquent point pour se fournir de cette rosée lymphatique destinée à rendre flexibles leurs fibres, & à les humecter, & encore à faire la matiere de la transpiration interne de ces viscères. Le *cerveau*, l'*estomac*, le *foye* & les organes

Singularité des sécrétoires.

(*a*) *Tomentosæ.* vid. RUYSCH.
(*b*) *Penicillum.* IDEM.

qui distinguent les sexes, ont-ils un autre *méchanisme* de sécrétion pour se séparer les humeurs qui leur sont propres ? C'est donc une Providence inconnuë à tout Art, qui gouverne par une institution aussi ancienne qu'elle est créée, le fond & les modes de toutes ces repartitions ; & par-là il est notoire, qu'il est de l'ordonnance du Créateur, que d'entre les viscères, les uns soient des *cribles*, qui séparent quelques sucs, & que les autres soient de simples *passoires*, qui ne font que prêter les diamètres de leurs vaisseaux pour tenir lieu de filieres, au-travers desquelles le sang s'atténuë, s'amoindrisse, se développe, s'exalte enfin, pour servir à la *sécrétion* de quelque suc important à l'œconomie animale. Mais ceci est précisément la fonction de la *rate*, parce que dans elle se *cohobe* le sang, à force de circuler en passant & repassant par tant de menus diamètres d'artères, pour étant ainsi développé aller dans le *foye* achever de se travailler, & se convertir en *bile*. Mais la preuve non équivoque de la Divinité, qui confondit dans la bouche des Prophètes, ceux qui en adoroient de fausses, c'étoit que la véritable an-

Art des Sécrétions.

nonçoit dans un long avenir des choſes dont les évenemens ſe trouvoient toûjours vrais ; ſur ce modéle, quelle démonſtration de la Divinité paroît aujourd'hui plus ſenſible que dans la ſtructure du corps humain ? Car la Médecine y voit ſous ſes yeux arriver, & ſubſiſter encore aujourd'hui les choſes, comme le Créateur les a annoncées, en les donnant il y a ſix mille ans pour la conſervation de nos corps. Devient-il après celà poſſible de faire ſoupçonner la Médecine de dérober à l'eſprit de ceux qui l'étudient l'exiſtence de Dieu ? Un eſprit parvenu à admirer continuellement & de ſi près la Divinité, peut-il donc ſe refuſer à ſon culte, & laiſſer le cœur éloigné de l'aimer ? Et voilà dans le Médecin une Religion parfaite par la perfection de la Foi : *Manent ſpes, fides, charitas.... horum major eſt charitas.* *

Preuve de la Divinité.

XXV. RIEN encore rend-il tant manifeſte l'inſtitution du Créateur dans la ſtructure du corps humain, que la diſpoſition ſuivant laquelle il prend ſa croiſſance ? Car cette diſpoſition eſt la même que celle ſuivant laquelle ſe formerent originairement les parties de

* *Epiſt. I.* ad *Corinth.* Cap. 18.

ce Corps. Or cette formation étant achevée dans les adultes, en qui les organes se trouvent parfaitement développés dans les deux sexes, d'où viennent au corps ces proportions fondamentales, qui sont entre le *cœur*, les *artères*, les *veines* & toute la masse du corps ? D'où vient au *cœur* cette force surprenante pour pousser le sang de ses ventricules dans les artères, force qui enleveroit trois mille livres * de pesant ? Qui rend en lui cette puissance prodigieuse par laquelle il se trouve capable de surmonter les résistances de toutes les artères ? puissance qui est estimée 60. fois au-dessus de l'autre ; de-sorte qu'elle pourroit surmonter un poids de 18000. livres ; car il n'en falloit point de moindre pour faire surmonter au sang non-seulement la *pression* de toutes les parties qu'il a à parcourir & à pénétrer, pour parvenir aux extrémités du corps, mais encore pour remonter par les veines à la même hauteur d'où il est descendu, c'est-à-dire, dans le cœur même. De-plus, l'on sçait que les *artères* ne contiennent qu'environ le quart de toute la masse

Origine des puissances.

* Vid. *Borelli*, de Motu Animal. P. II. Propos. 73.

du sang ; l'on sçait encore que toutes les veines capillaires prises ensemble ont plus de capacité que les artères ; que l'extrémité d'une artère capillaire est 500000. fois plus étroite que l'orifice de la grande artère, & que le diamètre de cette extrémité artérielle étant comparé au diamètre d'un *excrétoire* de la peau, il se trouve 25. fois plus grand que le diamètre de cet *excrétoire*, puisqu'il est certain par les observations qu'un *excrétoire* de la peau est 12500000. fois plus petit que l'orifice de la grande artère*. Or, qui a établi toutes ces mesures ? qui a ordonné ces justesses de calibre ? qui a reglé ces proportions ? qui a ajusté ces mouvemens du cœur à ceux des artères ? Car ces artères sont des *cônes* qui vont en se rétrécissant de-haut en-bas ; au contraire les veines, qui en sont d'autres, s'élargissent de-bas en-haut. Et pour une derniere précaution, qui a songé à faire, & qui a fait en effet que la cave ascendante devient plus étroite & musculeuse en approchant du cœur ? Tous ces traits de méchanique sont-ils du hazard ? Au contraire

Méchanisme des vaisseaux.

* Vid. *Verdries*, de Æquilibrio Mentis & Corporis, p. 24.

paroît-il rien de plus médité que ces correſpondances, & tous ces arrangemens, ſur-tout dès qu'ils ſe trouvent toûjours les mêmes par-tout & dans tous les corps ? Un deſſein ſi conſtamment concerté, une intelligence ſi bien ſuivie & ſi bien entenduë, peut-elle être de quelqu'autre que du Souverain Etre, dont les deſſeins comme les volontés étant invariables, les œuvres ſont toûjours reſſemblantes ou les mêmes. Le *foye* eſt encore un principal viſcère ; auſſi y voit-on une telle ordonnance de vaiſſeaux, qu'elle ne peut avoir été tracée que par ce doigt ſouverainement habile, qui a formé les admirables organes du corps, parce qu'il ſçait diſpoſer des prodiges même ſuivant les vûës adorables de ſa ſageſſe. Or, c'eſt un prodige en Anatomie que de voir les mêmes vaiſſeaux naître *veines*, & ſe terminer en *artères*, & c'eſt la ſtructure invariable de la *veine-porte*, cette *androgyne* en ſon genre, dont les racines étant *veines* au ſortir des *inteſtins*, deviennent artérielles en entrant dans le foye. Auſſi le ſçavant Anatomiſte * qui a ſi habilement traité de ce viſcère, juge-t-il que la veine-porte eſt

Structure méchanique des organes & de leurs vaiſſeaux.

* *Bianchi.* Hiſt. Hepat.

moitié veine & moitié artère. Cette contrarieté apparente, & toûjours la même dans la composition d'une même partie, fait clairement voir que le méchanisme regnant dans le corps, est bien d'un autre genre que l'art borné d'une main créée, dont l'uniformité dans ses ouvrages est bien moins la marque d'une sagesse supérieure que d'une puissance très-limitée. De-là donc se manifeste combien ce méchanisme est au-dessus de la puissance de la matiere, puisque par elle seule elle ne pourroit que suivre des pentes aveugles ou *spontanées* ; pentes qui sont contrariées par cette varieté d'état, de condition & de puissance dans une même chose, comme ici dans les mêmes vaisseaux. Reste donc à conclure que ces variations concertées entre elles, ne sont point des opérations d'un agent variable & changeant, mais les effets de celui qui sçait changer ses œuvres sans changer ses desseins. C'est de Dieu même, *qui mutando opera, non mutat consilia* (*a*). Après cela une bouche impie, comme celle de ce Prince (*b*) superbe de son Empire, viendroit-elle

Contrarietés de structures, preuves du doigt de Dieu.

(*a*) *S. August.*

(*b*) Un Roi d'Egypte.

faire dire à la matiere (la circulation du sang) ce fleuve admirable du petit monde est de ma façon, c'est moi qui le gouverne: *Fluvius meus est, & ego feci eum* (*a*). La foi d'un Médecin convaincu par tout ce qu'il voit de divin dans le méchanisme du corps humain, lui feroit entendre de la part de Dieu cette réponse : *Scient quia ego Dominus Deus* (*b*) : Que l'on sçache que c'est moi le Seigneur & le Dieu de toutes choses qui ai fait ce fleuve.

XXVI. Ce n'est donc ni l'œuvre du hazard, ni la vertu de la matiere, ni la force du mouvement qu'elle auroit en propre, d'où vient au corps humain cet art ingénieux d'une double circulation, si étonnante dans ses effets, si admirable dans ses marches, & si prodigieuse dans ses distributions. Car ce sont deux circulations dans une, dont l'une repartit la partie rouge, l'autre la partie blanche du sang, par tous les réduits les plus secrets & les plus reculés de tous les viscères. Quel est donc l'œil qui a prévû de si loin & dans un si grand détail de circonstances, de tems, d'âge, de païs, de

Double Circulation.

(*a*) *Ezechiel*, Cap. 29.
(*b*) *Idem, ibid.*

sexe, de saison ? Quel burin a tracé ces routes si fines, tant multipliées, & creusé ces canaux pour la repartition si juste & si bien proportionnée de tant de differens sucs pour les besoins de l'œconomie animale ? Quel compas a mesuré les capacitez, les diamètres, les distances, & les positions de ces differens canaux ? Quelle main enfin les a dressez, les uns comme des *cônes* tournez à propos pour porter & raporter la partie rouge, d'autres cylindriques pour la séparation & la distribution de la partie blanche ? Des attentions si clairement marquées, désignent-elles rien moins qu'une Intelligence suréminente à toutes les adresses de l'art, laquelle par des moyens simples a sçû travailler un si bel ouvrage, & sous des apparences presque négligées cacher le chef-d'œuvre de la nature ? Les termes de cette double circulation sont d'un même caractère, & instruisent de la même chose. Les lointains dans lesquels se porte la partie rouge paroîtroient incommensurables, s'ils étoient les seuls connus dans le corps ; mais ceux que pénétre & remplit la partie blanche mettent le comble à cette merveille. En effet, l'ima-

Celle de la partie blanche combien admirable.

gination se perd dans leurs prodigieuses étenduës, & l'esprit se confond dans l'infinie petitesse de tant de milliers de menus vaisseaux ; & ces menus vaisseaux servent aux fonctions du corps les plus nobles, les plus nécessaires, même les plus essentielles. La preuve en est connuë par tout ce qui a été avancé ailleurs, mais en particulier par cette observation qu'on ne peut trop se répéter, que de compte fait tous les vaisseaux du corps étant conçûs sur une même ligne, comme mis bout à bout pour ne faire qu'un vaisseau continu & d'une seule venuë, en produiroient un assez long pour embrasser la circonférence du globe de la terre. Est-ce rien moins que démontrer les *infinimens petits* de ces canaux, & les inimaginables distances que le sang doit parcourir par cette double circulation, pour suffire à toutes les fonctions de la santé ? Des objets si relevés au-dessus du pur corporel, & d'une vérité incontestable dans la Physique la plus épurée, pourroient-ils aucunement tenir éloignés des idées spirituelles, des esprits aussi instruits que ceux des Médecins de notions bien au-dessus de la simple matiere ? Et

Longueur prodigieuse des vaisseaux.

fussent-ils emportés par les égaremens d'une imagination libertine, ou par la corruption malheureuse du cœur, qui voudroit effacer de l'esprit l'idée d'un Dieu, ils y seroient forcément ramenés par les lumiéres de leur Art ; desorte que ces connoissances présentant par-tout à leurs esprits des traits de la Divinité, elles les obligeroient à la créance d'un Dieu Créateur, & à reconnoître tant d'effets de sa clémence en tout ce qu'ils sont forcés d'admirer.

XXVII. En effet, ce prodige de longueurs ou d'extension dans ces vaisseaux, en fait concevoir un autre. C'est celui de la circulation de la *partie rouge* du sang, laquelle portée dans le fond de ces extrémités lointaines, passe des artères sanguines dans les veines de même nom pour retourner au cœur. Mais comment un fluide si facile à s'engluer, ou à être arrêté dans des espaces si longs, si étroits, si tortueux, arrive-t-il sûrement, journellement, à tout instant, & pendant des années à un terme aussi long, & cependant avec encore assés de force pour de-là enfiler les veines sanguines, & par elles retourner de l'habitude au

Usage de la partie rouge.

centre ? C'eſt parcouru par le ſang plus de chemin que d'ici à la Chine. Eſt-ce donc cela autre choſe que l'exécution continuée de cette parole, *fiat*, ſouverainement effective, dont l'opération dure encore pour le maintien des êtres qu'elle a fait ſortir du néant ? C'eſt la ſuite de l'impreſſion de mouvemens ordonnés par le Créateur à la matiere pour ſe développer d'abord dans tous les êtres créés ; & cette impreſſion eſt paſſée de ceux-ci dans les corps qui en ſont ſortis, & dans les organes qui doivent en perpétuer la durée. C'eſt donc encore la Divinité ici apperçûë par un Médecin, qui en ſera d'autant plus convaincu, qu'il ſera inſtruit davantage dans la Phyſique & dans la Nature, qui ſe découvre aujourd'hui à lui plus ouvertement & plus profondément que jamais, par tant de nouvelles découvertes en Anatomie ; parce qu'elle ne développe tant de beautez & de merveilles dans le corps humain, que pour nous ouvrir ou nous montrer d'autres myſtères à comprendre, plus grands encore que ceux qu'elle nous revèle. Car cette Nature, ſur laquelle on fait le procès à la Religion des Médecins, comme s'ils ne

Impreſſion du doigt du Créateur, c'eſt la Nature.

croyoient qu'au matériel des objets qu'elle lui donne à contempler, ou à traiter; cette Nature, dis-je, n'eſt autre choſe que l'impreſſion d'un *doigt* créateur, tranſmiſe & reſtée dans tous les corps, & qu'un Médecin voit dans le moindre des organes de celui de l'homme. Ainſi c'eſt ce même *doigt* qui opére le tranſport de la partie rouge du ſang au travers de tant de détroits, avant que d'enfiler ceux des veines. Il voit même par les connoiſſances d'une Phyſique devenuë plus exacte & plus clairvoyante, quelques détails, pour ainſi dire, des moyens employés par le Créateur; détails qui lui paroiſſent d'autant plus venir de ſa puiſſance, qu'ils ſont au-deſſus de celle de la matiere, ſans être contraires aux déterminations, aux modifications, ni aux manieres d'être des parties de cette matiére. Car dans celle-ci, c'eſt-à-dire, dans le ſang, il apperçoit ce qui n'avoit point été connu & encore moins vû, ſçavoir des parties *globuleuſes*, liſſes, roulantes, gliſſantes, nageantes dans un fluide ſingulier; & ce fluide il le voit encore compoſé de parties fines, liantes, mucilagineuſes & gluantes, qui ſervent de véhicule, ou comme de rouleaux à

ces globules, pour s'insinuer dans les étroites bouches des veines sanguines, afin que par une sorte de roulement, elles introduisent le sang des artères dans les veines. Le plus prévenu Naturaliste, le moins curieux en Religion, le plus éloigné de la Foi, pourra-t-il pour cette opération reconnoître une vertu assez ingénieuse dans la matiere? pourra-t-il prêter sa crédulité à quelque force mouvante, spontanée, absoluë & indépendante d'un agent supérieur, qui éléve la matiere jusqu'où, quand & comme il lui plaît, pour les besoins ou le bien de la nature, & qui dans cette occasion l'ajuste à tant de petits modules si differemment dressés, dirigés, tournés?

XXVIII. Tout ceci cependant est-il encore si parfaitement développé en Physiologie, qu'il n'y reste plus rien de mystérieux? Le sang qui étonne cette science dans son cours, dans ses marches, dans les singularités de ses circulations, lui est-il lui-même bien connu dans sa nature? Sçait-elle assés, par exemple, à quoi s'en tenir sur sa partie rouge? Car si elle en connoît les *globules* jusqu'à les compter *, en sçait-

* Vid. *Leeuvvenhoek.*

elle le véritable usage ? Elle est même contrainte d'avoüer * qu'il faut ici recourir à Dieu, en reconoissant que le premier sang a été créé par lui tel que nous le voyons ; c'est-à-dire, que comme la *gravité* des corps est une proprieté, une dépendance essentiellement attachée à la matiere créée, sans que la Physique puisse autrement l'expliquer, aussi la partie rouge du sang est *globuleuse* par son essence créée, sans qu'on y connoisse rien davantage en Physique. La *Physiologie* est-elle plus éclairée sur le fond de la *partie blanche*, laquelle sert pourtant à reparer la *globuleuse*, à la charier en se la concentrant. En effet, le sang qui est rouge dans le fœtus un peu avancé, est parfaitement blanc dans le même lorsqu'il ne fait que de se développer. Cette partie blanche a d'ailleurs dans l'œconomie animale un usage plus étendu, universel même, & a des fonctions plus nobles, plus singuliéres, plus nécessaires, & plus au-dessus du corporel ou de la matiere. Tant s'en faut donc que la Médecine dérobe au Médecin l'existence de l'Etre souverainement immatériel, puisqu'en même tems elle

Partie blanche, sa proprieté admirable.

* Vid. *Gulielmini*, de Sanguine, *pag.* 5.

reconnoît que la premiere lymphe, la *lymphe mere*, a été créée dans le premier œuf. Dieu se montre donc à la Médecine dans les deux parties essentielles du sang, la rouge & la blanche : Après cela où ne se montrera-t-il point aux sens & à l'esprit du Médecin ? Car outre ces *fluides*, où l'on ne peut se dispenser de l'appercevoir, les *solides* originaires ou primordiaux, le *bâti* pour ainsi dire du corps, sont aussi créés dans l'œuf, comme la plante l'est dans sa graine, & l'arbre dans son pepin. Est-il donc profession qui ramene plus nécessairement ou plus indispensablement l'homme à Dieu, que la Médecine ? Mais elle trouve bien davantage de quoi l'appercevoir, quand elle vient à étudier dans quelque détail l'art qui transmet la *partie rouge* des artères sanguines dans les veines de même nom, & plus encore quand elle contemple la maniere dont la *blanche* passe dans les *lymphatiques*. Car celle-ci, comme la rouge, a sa circulation particuliere ; & c'est un mystère de la nature qui étonnant le Médecin, l'oblige incontinent à se tourner vers le Créateur. Qui en effet que lui seul seroit capable de cette adresse si admirablement

Cours de la lymphe.

concertée, par laquelle la partie rouge du sang n'enfile que les veines sanguines, en même tems qu'elle permet à la blanche de s'insinuer dans les lymphatiques?

XXIX. L'on comprend à la vérité que la forte *pression* de toutes les artères, sur-tout des capillaires (*a*), peut contraindre la lymphe du sang à s'échapper des artères sanguines dans les *lymphatiques*; puisqu'en effet le sang qui est rouge dans le tronc d'une artère, se montre blanc dans ses capillaires. L'on sçait encore que la *pression* se fait davantage sur les endroits où se trouve moins de résistance, lors sur-tout que la pression se fait par une chose qui a quelque volume, parce qu'elle agit à proportion de sa masse. Or c'est le cas de la partie *blanche*, laquelle étant deux à trois fois plus abondante, & par conséquent d'un plus gros volume dans le sang que la rouge, pressera bien plus que celle-ci contre les bouches (*b*) des artères *lymphatiques*, c'est-à-dire, par une action proportionnée à sa masse. Ajoûtez que trouvant moins de résistance pour en-

Force compressive qui la fait circuler.

(*a*) Vid. *De Moor*, Cogitat. *p.* 67. 71. 74.
(*b*) Vid. *Boerhaave*, Institut. Med.

trer dans des canaux d'un tissu aussi mince que celui des *lymphatiques*, elle doit s'y insinuer plus facilement que dans des vaisseaux sanguins qui prêtent beaucoup moins ; ainsi voilà la partie blanche passée dans les artères *lymphatiques*, & la double circulation du sang établie. Mais cette pression est une *élasticité*, & l'*élasticité* appartenant aux *solides*, elle a été créée avec eux dans l'œuf, & l'œuf, suivant la pensée du sçavant *Bellini* (*a*), est un petit ressort, qui du volume d'un *grain* par où il commence, s'accroît jusqu'à s'étendre à celui de plusieurs livres : Expansion aussi surprenante, que la difference qu'il y a pour l'étenduë entre une graine & sa plante, entre un pepin & un arbre, entre un *embryon* & un corps adulte, dont quelques parties développées donnent des centaines d'aulnes de vaisseaux (*b*). C'est donc un fond d'étenduë prodigieuse, & de ressorts originairement créé dans l'œuf. Se peut-il donc dans l'étude de la Médecine, & en particulier de la cause qui sépare la partie blanche de la rouge, pour se ranger chacune sous une cir-

(*a*) *De motu Cordis.*
(*b*) Vid. *Bellini.*

culation en propre ; se peut-il, dis-je, qu'on y perde de vûë l'action de Dieu, par laquelle le corps de l'homme a été formé, & par laquelle se maintenant, il se conserve.

XXX. La circulation de la partie blanche commençant où finit celle de la rouge, puisque le sang paroît blanc dans les derniers capillaires, elle renferme un mystère non moins capable que tout autre semblable de renouveller l'idée de l'action du Créateur. Car c'est comme un *départ* qui se fait de la lymphe du sang d'avec ses globules. Mais le secret en est impénétrable à l'industrie & à toute la sagacité de l'esprit humain, qui se perd dans la profondeur de cette opération. Les Chymistes connoissent des *eaux de départ* pour la séparation des métaux ; mais ici la Physique la plus curieuse n'a rien de capable d'opérer si promptement, si universellement, & à tout moment un partage si détaillé, & une repartition si étonnamment variée. Car, sans plus parler de tant de sucs différens qui se séparent dans chaque viscère, presque même dans chaque point de leurs membranes, d'où l'on en voit sourdre, & qui sont tous des échapées

Art du passage de la lymphe dans les artères.

de la portion blanche du sang, la seule sécrétion de la *lymphe nervale*, ou du *suc nerveux*, que les Anciens ont nommé *esprits*, renferme un secret qui donne plus à admirer qu'à comprendre. L'*Anatomie* de nos jours a découvert à la vérité que les artères sanguines arrivées à la substance *corticale* du cerveau, & à la *cendrée* de la moëlle épiniére, se terminent en fibres médullaires, qui sont les allongemens des houpes vasculeuses de M^r. *Ruysch*, dont les faisceaux multipliés & réünis composent dans l'un & dans l'autre endroit la substance médullaire. Ce sont donc des canaux ou des *sécrétoires* apperçûs. Mais encore une fois quelle main divise si à propos & sans trouble la *partie rouge* d'avec ce *suc nerveux* ou cette eau *spiritualisée*, pour la faire entrer si adroitement dans ces mêmes *sécrétoires*, d'où elle va commencer son tour, en parcourant d'abord tout le *genre nerveux*, puis le *membraneux*, & va le finir en se rapportant par les veines *lymphatiques* dans les sanguines, & par celles-ci dans le cœur. L'Art imite-t-il rien de semblable ? Aucun fut-il porté à ce point de perfection, & à tant de prévoyance & de mesures,

Sécrétion du suc nerveux,

apperçûës dans la masse de cette lymphe, pour traverser sans chopper nulle part, & arriver au prodigieux terme de sa circulation ? *Levate in excelsum oculos, & videte quis creavit hæc.* * Car l'esprit s'élevant ici vers tant de surprenans phénomènes, qui se voyent dans le ciel du corps humain, qui est le cerveau, il se demande qui a créé toutes ces merveilles. Elles ne peuvent donc venir que d'une Intelligence souveraine, qui regle, dirige & soûtient une uniformité, dont elle seule est la cause ou l'origine. Mais dès-là cette Intelligence paroît incréée, autant qu'elle se montre souveraine, indépendante, & au-dessus de toute puissance humaine ou matérielle.

Usage multiplié de la lymphe.

XXXI. AJOUTEZ à toutes ces considérations l'employ tant varié & tant multiplié de cette lymphe, qui simple & unique dans son origine, devient capable en passant par le cerveau (modifiée qu'elle y est par l'infinité de diamètres de ses fibres différemment contournés, qu'elle traverse) devient capable, dis-je, de produire dans l'homme, non-seulement ce qu'il a de plus fort dans ses mouvemens, & de plus

* *Isaïe*, ch. 40. v. 26.

multiplié

multiplié dans ſes fonctions corporelles, mais encore ce qu'il a de plus noble dans les ſpirituelles. En effet l'*ame*, cette ſubſtance immatérielle, cet être immortel, ſe trouve dépendante d'elle, concertée du moins, ou comme de niveau avec cet eſprit matériel. Quel contraſte ! *Levate in excelſum oculos, & videte quis creavit hæc.* Qui en effet à l'aſpect d'un tel alliage ne s'écriera : qu'elle eſt étonnante la profondeur de la ſageſſe du Créateur ! Ce n'eſt pas que l'on ne connoiſſe aujourd'hui bien des choſes dans l'Anatomie moderne : Mais toute flattée qu'elle puiſſe être par tant de conjectures qui lui ont ſi glorieuſement réüſſi dans l'interprétation des uſages des parties, elle a trouvé dans le cerveau où fixer ſa curioſité, & à humilier ſes entrepriſes. Car ici, comme dans le ſanctuaire de la Théologie naturelle, l'œuvre de la Divinité paroît ſi fort enveloppée de myſtères, que la Foi Philoſophique n'y voit que ténébres, que nüages & qu'obſcuritez, mais que la Foi Théologique éclaire ou diſſipe toûjours, contente d'admirer dans la Vérité Eternelle ce qu'elle ne peut comprendre. C'eſt que dans la ſtructure du Cerveau, un Ana-

tomiſte ne ſe trouve aidé preſque par rien de tout ce qui a guidé ſes réflexions, pour démêler les uſages qu'il a découverts ailleurs : Par-tout ce ſont des raiſons de méchaniſme, des figures, des ſituations, des arrangemens que ſes ſens même ont apperçû ; mais dans l'examen du Cerveau, diſſequé avec le plus de fineſſe & d'habileté, que trouve-t-il à y contempler ? Une aſſez vaſte cavité ſéparée en deux autres nommées *ventricules*, ſéparés par une cloiſon moëlleuſe & trés-fine, laquelle étant rompuë lui montre à découvert ce qui eſt contenu dans l'un & dans l'autre. Là ce ſont des élevations ou protubérances notables par leur volume, du reſte uniformes & ſimples dans leur aſpect & dans leur compoſition. Il ſe trouve conduit vers d'autres éminences d'un moindre volume, mais *globuleuſes* ; ce ſont les *teſtiformes* avec leurs deux adjointes, ſurmontées toutes quatre de la glande *pinéale*, autrefois ſi fameuſe, & tant honorée par M. *Deſcartes* : Mais il rencontre par-tout même apparence blanche, unie, ſimple & polie, & même uniformité dans leur compoſition. Car toutes, comme la maſſe du cerveau,

Fonctions détaillées du cerveau, & de ſes differentes parties.

sont composées des mêmes substances, la cendrée & la médullaire, seulement différemment posées. L'éminence appellée *glande pinéale*, n'est même rien moins qu'une *glande*, au jugement d'un célèbre Anatomiste *, qui vient de justifier que ce petit corps globuleux est aussi *cendré-médullaire*, & de même nature par conséquent que le reste du cerveau. Mais qu'offre à l'esprit une représentation si unie en apparence, si peu ornée, si simplement travaillée, eû égard à l'importance de l'élévation & de la noblesse des fonctions de l'ame & du corps? Toutes ces *protubérances* couvrent d'autres cavités, ou mènent à d'autres *ventricules*; & là se forment des enfoncemens nommés *sinus*, fente, entonnoir, chemin couvert; & ce sont évidemment des égoûts, ou des chemins & des voyes qui entretiennent des communications. Mais avec qui, ou de quoi? C'est un de ces nüages que l'Anatomie la plus curieuse n'a pû encore dissiper. Encore un lacis de *filigranne*; c'est-à-dire, de vaisseaux fins & déliés, étendus sur une membrane très-mince, (c'est le *plexus choroide*) flotte, ce

Réflexions sur les mêmes fonctions.

* M. *Santorini.*

semble, dans les principaux *ventricules*, & cette membrane est présumée glanduleuse. Mais penser que tout cela ne soit destiné qu'à l'égoût de quelque sérosité, est-ce rien moins que deshonorer le secret de tant d'éminences apparemment travaillées pour quelque objet plus important, trop multipliées donc pour un usage si abject ? Ce secret est celui du Créateur, & c'est l'objet de la méditation d'un Médecin. Cependant si l'analogisme a lieu dans la recherche de la vérité, l'on connoît que dans le grand Monde, les éminences qu'il y a, comme sont les *montagnes*, les *collines*, &c. ne sont point au hazard; mais qu'outre qu'elles servent à modérer ou modifier les airs & les vents, elles couvrent souvent de merveilleuses productions. Peut-on se dissimuler après cela, que tant de *protuberances*, constamment arrangées dans tous les Cerveaux, ne seroient que des *bosses* inutiles, faites & placées sans dessein ?

Conjectures sur les éminences globuleuses.

XXXII. Une vérité si connuë ne pourroit-elle point ici servir à guider l'esprit vers celles que l'on cherche pour découvrir les usages de tant de differentes parties ? Car enfin elles

doivent certainement se rapporter toutes à quelque objet, & cet objet ne peut être que celui pour lequel le Créateur a fait de tels arrangemens. Du moins donc convient-il, en admirant le secret de ses ouvrages, de les interpreter d'une maniere digne de la grandeur de leur Auteur, de sa sagesse & de sa puissance. L'on en trouve des modèles ou des exemples en d'autres êtres créés; ce sont les animaux, les arbres & les plantes. Tous ont été créés, suivant le témoignage des Livres Saints, avec les germes des *especes* & des *individus* même qui auroient à en naître. Pourquoi d'après cela ne pas comprendre, que dans la formation des êtres *pensans*, tels que sont les hommes, il aura fait dans leurs corps quelques arrangemens semblables par raport aux pensées, qui sont les fruits ou les productions des *ames*. Outre donc les germes corporels, dont il a comblé des animaux brutes, est-il déraisonnable ou indigne de la Providence, de concevoir que dans les corps des hommes, elle y aura mis les germes matériels de toutes les pensées, que l'ame immatérielle ou spirituelle aura eu à y exciter. Ainsi toutes les

Germe des pensées: Conjectures là-dessus.

manieres différentes de penser, comme toutes les façons de sentir, d'imaginer, de se souvenir, d'aimer ou de haïr, s'exécuteroient dans nos corps en conséquence de ces dispositions que le Créateur y auroit établies; toutes opérations que produiroient des ébranlemens que l'*ame* régiroit, ordonneroit même en différentes occasions de la vie. Tous ces corps *globuleux*, *olivaires*, *cannelés*, toutes ces protubérances *annulaires*, *orbiculaires*, ou autres, seroient donc des reservoirs d'une lymphe singuliérement spiritualisée; parce que ce seroient des pelotons ou des faisceaux de fibres singuliérement contournées, dirigées, percées, modifiées, qui seroient aux ordres de l'ame, toutes les fois qu'elle commanderoit aux fibres d'entrer en oscillation, & aux *esprits* en ondulations, pour se mouvoir en conséquence des vûës du Créateur, dont ces différentes parties du cerveau auroient été faites les dépositaires dans la création. De semblables usages soupçonnés dans la partie du corps humain, d'où partent, de l'aveu de tout le monde, les causes de nos pensées, & où en sont les organes & les ressorts, feroient-ils deshonneur au

méchanisme du corps humain, qui par-là auroit sa source ou son origine dans le souverain ordre du Créateur, dont les mouvemens des corps ou les puissances ne seroient que les exécutions ou les conséquences.

XXXIII. Quelque chose de semblable se rencontre dans la méchanique des arts, pour l'exercice des métiers qui travaillent de précieuses étoffes ou des tapisseries les plus belles & les plus ingénieuses. Car un Ouvrier en ces sortes d'ouvrages, comme sont les *velours figurés*, les *damas*, les *moquettes*, & les *haute-lisses*, voit se peindre sous ses yeux & entre ses doigts des *personnages*, des *arbres*, des *fruits*, des *fleurs*, sans en voir les modèles, ni sans en contempler les desseins. C'est que ces desseins sont renfermés ou dans des *castins* (car on les appelle ainsi pour les moquettes) ou sur des *bobines*, séparément suspendus au-dessus de leurs têtes, ou posés loin d'eux sous quelque autre forme, & hors de leur vûë : Et c'est dans ces *castins* ou sur ces *bobines* que sont arrangés les fils de soye ou de laine, qui viennent peindre entre les doigts de l'ouvrier le dessein qui est enfermé dans le *castin*, à mesure

Vraisemblance de ces Conjectures, tirée des arts.

qu'un tireur, qui sert à chaque métier de moquette, amène les fils en les tirant; les doigts des Ouvriers exécutent donc ici ce que leurs yeux ne voyent point, dont leur esprit n'a aucune idée, ni leur imagination aucune représentation. Oseroit-on le dire que ce seroit ainsi que le Créateur auroit renfermé dans toutes ces *protubérances*, ces *éminences*, & ces *appendices globuleuses* qui se remarquent dans les *ventricules* du *cerveau*, & sur la *moëlle allongée*, de différents fonds matériels de pensées. Ce seroient donc tous comme des ouvroirs particuliers, dans lesquels les fibres originaires des nerfs se façonneroient avec la croissance du corps, en prenant la conformation, l'inflexion & la direction nécessaire, & dans lesquels en même tems s'affineroit la lymphe nervale, pour se mûrir & se spiritualiser, jusqu'à un certain point, d'une certaine maniere convenable à chaque *protuberance*, & ainsi pouvoir pénétrer insensiblement, mais sans cesse, & suivant l'ordre & la direction qu'elle aura reçûë, jusques dans la moëlle allongée; par celle-ci dans les cordons des nerfs; enfin par ceux-ci dans les organes des sens, par tout le genre nerveux & par

toutes les membranes. Car il est remarquable d'après tous les célèbres Anatomistes *, sur-tout de M. *Santorini*, qui vient de retoucher cette matiére, que les origines des nerfs ou de leurs troncs ne doivent point se prendre de l'endroit seul de quelque *protubérance* de la *moëlle allongée*, d'où l'on les voit sortir ; & il prouve cette observation par l'examen de la *cinquiéme paire*, dont il a suivi les racines jusques dans les corps *olivaires* ou *pyramidaux*. Une autre observation, qui favorise singuliérement cet usage dans ces *protubérances*, c'est qu'il n'y a aucune des neuf ou dix paires de nerfs qui sortent du cerveau, dont les fibres originaires n'ayent une communication secréte avec quelqu'une d'entre elles, sans même en excepter le *glande pinéale*, puisqu'elle est continuë par des fibres *médullaires* à la substance du même nom ; de maniere que chaque *protubérance* paroîtroit être le couloir approprié non-seulement ou affecté à quelque nerf, dans lequel elle transmettroit l'*esprit* qu'elle auroit travaillé ; mais encore chaque *protubérance* seroit un lieu de reserve, où, comme dans des entrepôts,

* *Morgagni*, *Ruysch*, *Santorini*, *Heister*.

l'ame trouveroit à ſes ordres & comme ſous ſa main, des *eſprits* propres à chaque mouvement volontaire, ou à quelque ſenſation méditée qu'elle ordonneroit. Seroit-ce trop préſumer de la providence du Créateur, qui autroit eu trop à prévoir pour ainſi renfermer les principes matériels, ou comme les germes de toutes les différentes penſées dont un homme ſeroit capable? Mais ce nombre inconcevable de penſées poſſibles ou à naître dans la tête de chaque homme, aproche-t-il de l'immenſe quantité de germes corporels, qu'il faut reconnoître dans le premier œuf du genre humain, pour tous les milliers de ſiécles que pouvoit durer le monde? Tout cela ne ſert qu'à réhauſſer l'idée de perfection dont le Créateur aura honoré le chef-d'œuvre de ſes mains, & par conſéquent c'eſt un nouveau témoignage de ſa préſence qui s'offre dans le cerveau à méditer à l'eſprit d'un Médecin.

Penſées : Conjectures à leurs ſujets.

XXXIV. Cette penſée auroit du fondement dans la ſtructure des cordons de nerfs, qui ne ſont que des faiſceaux de fibres, leſquelles, quoique revêtuës chacune d'une tunique particuliere, ſont toutes renfermées dans une gaine

commune. Or ces fibres seront-elles autres, que celles-là mêmes qui naissant de toute la *substance médullaire*, ont passé à travers de quelques-unes de ces *protubérances*, d'où elles sortent, ou de leur voisinage, pour former, en sortant de la *moëlle allongée*, les neuf ou dix paires de nerfs qui sont propres au cerveau. A quoi si l'on ajoûte le soin continuel de la nature à donner cette tunique propre, qui est l'*arachnoïde*, aux fibres *médullaires* dès au sortir de la *substance corticale*, tunique qui accompagne ces fibres jusqu'au *corps calleux*, & au-delà jusques dans la *moëlle allongée* *; il devient démontré que les fibres qui composent les cordons de nerfs par tout le corps, sont les mêmes qui sont sorties immédiatement de la *substance corticale*, lesquelles sont ainsi amenées dans la direction où les contient cette tunique. Ces filets nerveux apporteront, comme les aqueducs d'une rosée douce & vivifiante, l'esprit de vie dans les nerfs, c'est-à-dire, une lymphe *spiritualisée* ou un suc *aëriforme*, qui sera parvenu à ce point d'affinage, mais spécifique pour certains usages, à force de passer de dia-

Nerfs, leur structure, &c.

* Vid. *Santorini*, Observ.

mètres en diamètres, tous auſſi fins que ceux des fibriles qui compoſent en général toute la *ſubſtance medullaire*, le *corps calleux*, & en particulier chacune des *protubérances*, d'où on voit ſortir les ſouches de tous les nerfs.

XXXV. Ces réflexions paſſeront-elles pour des ſoupçons imaginés & des conjectures hazardées ? L'on n'a certainement garde de les donner pour des démonſtrations ; mais il eſt des conjectures permiſes en Phyſique, en matieres même ſpirituelles : Du moins ces réflexions poſent-elles la plûpart ſur des vérités de fait, & ſur des choſes ſenſibles. L'origine des nerfs, leur ſtructure, les routes qu'ils tiennent, leurs ſituations ſont vraïes ; le ſuc ſpiritualiſé qu'on leur fait porter par tout le corps, eſt avoüé aujourd'hui, adopté & prouvé par les plus habiles Anatomiſtes. *

Fondement de ces Conjectures.

XXXVI. Il eſt certain que l'homme penſe, qu'il aime, qu'il haït, qu'il eſt capable d'ennui & de colere, enfin que ſon corps eſt capable de differens mouvemens, qui ſe font en lui en conſéquence de ces affections ou de ces

* *Malpighi*, *Morgagni*, *Santorini*, *Heiſter*, *Boerhaave*.

passions, dont la plûpart sont refléchies, méditées ou volontaires. L'ame donc y a quelque part, pour ne point dire la principale ; ce ne peut être par un contact physique, parce qu'il est impossible entre un esprit & la matiere. Mais si cette matiere est arrangée pour être continuellement aux ordres de cet esprit par l'institution du Tout puissant, faut-il chercher ailleurs la raison de l'empire de l'ame sur le corps ? Car elle se plaît dans l'ordre qui se garde dans les organes, & elle est blessée quand cet ordre se dérange ; & l'impression de ce dérangement lui vient par les mêmes voyes & les mêmes organes qu'elle l'avoit senti dans l'ordre prescrit par le Créateur. Or ces voyes étant celles des nerfs, l'on comprend que partant tous du même endroit, c'est à ce même endroit que sont rapportées les impressions causées à l'occasion des arrangemens sentis dans les organes ; & ces impressions revenant toutes au principe des nerfs, c'est en cet endroit que se fera une *sensation* vive. L'ame donc ne peut, ce semble, recevoir les représentations de ce qui la touche, que de l'endroit où aboutissent tous les nerfs ; c'est donc de la *moëlle*

Empire de l'Ame sur le Corps.

allongée que partiront vers elle tous les avertissemens de ce qui se passe par tout le corps, puisque les ondulations des esprits, ou leurs tendances refléchies de-bas en haut, ne peuvent se rapporter ailleurs. Sera-ce décider le siege de l'ame dans la *moëlle allongée*? Mr. *Descartes* l'avoit moins noblement logée dans un si petit réduit que la *glande pinéale*, & il s'est fait écouter. M. *Santorini* (*a*) l'établiroit volontiers dans la *moëlle allongée*, mais avec modestie, & sans sortir du respect dû à un objet si relevé. Cependant deux observations (*b*) anatomiques lui paroissent autoriser cette opinion; car en effet ce ne sont que des opinions que l'on puisse ici se permettre. La premiere de ces observations est tirée de l'ouverture du corps d'un vieillard, lequel, quoiqu'avec une parfaite santé auparavant, étoit devenu fol tout d'un coup, & ayant ainsi vécû pendant cinq ans, il mourut sans d'autre cause apparente de mort ni de plus grande folie. M. *Santorini* ayant ouvert sa tête, trouva en plusieurs endroits de la *moëlle allongée*, des fosses (*foveæ*) qui étoient des

Siége de l'Ame.

Observations Anatomiques touchant le siége de l'ame.

(*a*) Observat. pag. 55.
(*b*) *Ibid.* p. 54.

enfoncemens ou des divulsions, qui s'étoient profondément faites entre les fibres de la *substance médullaire*, avec assez de capacité même ou de dilatation pour admettre aisément le bout du petit doigt. Par-là M. *Santorini* conçoit que le cours des esprits, & leurs directions ayant été perverties par la compression & l'anfractuosité des fibres médullaires, la raison aura été renversée. L'autre histoire est encore d'un vieillard qui avoit l'esprit gauche (*læva mens*), de maniere que quelquefois il paroissoit dans son bon sens. Mais M. *Santorini* trouva dans celui-ci un enfoncement ou fosse considérable, & profondément formée dans la *substance médullaire*, assez large celle-là pour contenir une aveline. En effet, de si fortes compressions faites dans les interstices des fibres médullaires, auront intercepté & dérangé le cours des esprits, qui se portent de tous les endroits du cerveau à la moëlle allongée; de-même qu'une corde de luth détonne quand elle est comprimée dans quelque endroit, parce que son ondulation est changée. Mais quelque part que l'esprit humain place l'ame, rien ne l'affermira tant dans la Foi sur cette

matiere, que les obſcurités qu'il y trouvera, parce que la Foi tire ſa plus grande preuve des choſes certaines, quoique les moins ſenſibles ou les plus cachées : *Fides argumentum non apparentium* ; parce que l'eſprit n'eſt jamais plus convaincu de la préſence ou de l'action de la Divinité, que dans les choſes ſurprenantes qui ſont vrayes, & reconnuës telles, mais dont on ne comprend pas la raiſon. Ainſi rien ne l'éléve tant vers le Créateur, que d'appercevoir ſous ſes yeux les voyes, les moyens, ou les organes qui entretiennent un commerce du corps avec l'*ame*, qui eſt inconteſtable, mais ſans connoître ni où cette *ame* eſt placée dans le corps, ni comment cet être ſpirituel peut être mû ou affecté par quelque choſe d'auſſi matériel & d'auſſi méchanique qu'eſt le corps. Tant il eſt vrai qu'un Médecin attentif à l'objet de ſa Profeſſion, ſe trouve par-tout porté à la vénération & à la créance de l'Etre ſuprême, qui lui prodigue, pour ainſi dire, les preuves de ſa préſence dans quelque opération que ce ſoit du corps humain, ſoit de celles qui lui ſont abſolument propres, ſoit de celles qui lui ſont rélatives avec l'ame.

Tout porte ici vers la Divinité.

Une telle Profession peut-elle être soupçonnée de mettre la Foi en danger ?

XXXVII. Ne sont-ce d'ailleurs que quelques opérations particulieres, sur lesquelles un Médecin sent l'action & l'empire de l'ame ? n'est-ce pas sur toute l'œconomie du corps ? En effet, l'harmonie si merveilleuse qui s'observe dans tout ce qui le compose, est avoüée de tout le monde ; mais à qui en attribuer la cause dans un corps fait à l'image de Dieu, qu'à une puissance au-dessus de la matiere, laquelle en ménageant, pour ainsi dire, les intérêts du Créateur avec ceux de sa créature, a sçû allier l'ordre immuable de ses loix avec les besoins du corps, jusqu'à concerter l'ame avec ses fonctions. Or cette harmonie dépend de l'*équilibre* * des *solides* avec les *fluides*, c'est-à-dire, d'entre le cours du sang & celui du *suc nerveux* ou des *esprits*. Car tout le corps n'est qu'un tissu ou un mêlange *rétiforme* d'artères sanguines & de fions de nerfs, continuellement ou adossés les uns contre les autres, ou du moins très-prochainement accompagnés. Or, autant qu'il est néces-

* Vid. Verdries, *de Æquilibrio Mentis & Corporis*, passim. Strom. *Theorem.*

faire que le *suc nerveux* n'oppose ni trop ni trop peu de résistance à la pression du sang artériel des vaisseaux qui l'avoisinent, autant est-il nécessaire que le sang se contienne dans une juste proportion de volume & d'impétuosité, pour ne point faire de gêne ni de violence à l'*élasticité* du suc nerveux ou au ressort des nerfs. C'est ce qu'on appelle conserver le *ton* des parties. Mais qui veille à entretenir cette bonne intelligence entre les uns & les autres ? Un signe de tête, pour ainsi dire, un consentement, une approbation de la part de l'*ame*, pour que tout se passe suivant l'ordre du Créateur, ou que tout s'y ramène. Or, c'est dans toutes ces parties du corps que le *ton* des parties doit se conserver.

Equilibre entre l'Ame & le Corps.

XXXVIII. C'est donc par tout le corps que le Médecin trouve & apperçoit l'ame agissante. * Mais de l'ame au Créateur, il y a si peu de chemin à faire pour atteindre jusqu'à lui, qu'un Médecin ne peut reconnoître l'empire de l'ame sur le corps humain, qu'en même tems il n'admire, en l'adorant, cette providence de l'Etre tout-puissant, qui a établi l'ame pour servir de sauve-

L'Ame par tout le Corps.

* Voi. *Verdries*, ibid. p. 49. 51. Tout cet endroit doit être lû.

garde ou de surveillante sur le plus excellent de ses ouvrages.

XXXIX. Ce ne fut en effet qu'après l'achévement du corps humain, que Dieu venoit de former, qu'il lui inspira l'*ame* & la vie, parce que de la présence de l'ame devoit dépendre la conservation de la vie de l'homme. Mais par-là il est évident que l'ame n'est point de la nature du corps, puisqu'elle auroit été créée avec toutes les autres parties, si elle avoit été de même qualité, de même ordre, ou de même substance. Car, suivant la réflexion d'un Prélat (*a*), qui fut l'honneur de la France & le boulevard de la Religion, *Dieu après avoir pris dans ses mains toutes-puissantes la boue dont le corps humain a été formé, il n'est pas dit qu'il en ait tiré son ame. Mais Dieu fait sortir chaque chose de ses principes, il produit de la terre les herbages, les arbres, avec les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie purement animale & terrestre; mais la vie de l'homme est tirée d'un autre principe, qui est Dieu; c'est ce que veut dire* (b) *ce souffle de vie que Dieu tire de sa bouche.* C'est donc un esprit, un être

Qu'elle est spirituelle.

(*a*) M. *Bossuët*, Elévations, p. 205.
(*b*) Vid. *S. August.* de Civit. Dei.

immatériel que le Créateur a établi au-dessus de ces organes tirés de la terre, & pour en régir les fonctions par sa présence. Encore aujourd'hui les ames ne se forment point avec les corps dans le sein des meres ; Dieu les crée en en faisant l'*infusion*, & il les *infuse* en les créant pour chacun des corps qui se produisent : *infundendo creantur, creando infunduntur.* Le *point saillant* donc, *punctum saliens*, n'aura pas plûtôt démêlé les parties organiques par son *oscillation* dans un germe d'homme, devenu fécond, que l'*ame* s'y trouve à l'instant, comme pour se mettre à la tête & en possession de la régie de tout ce qui va arriver dans la formation de ce petit monde, pour l'œconomie de tant de fonctions differentes qui auront à s'y exercer. Fut-il objet plus capable d'occuper l'esprit d'un Médecin, qui suit la nature naissante dans le corps qu'il aura à traiter ? Rien lui fait-il voir de plus près la Divinité, que cette presence de l'ame soudainement infuse dans ce corps, pour qui seul Dieu renouvelle le miracle de sa puissance, si sensible dans l'œuvre de la création de l'univers ? Un Médecin peut-il donc se dissimuler l'existence d'un Dieu, qu'il

Tems de l'infusion de l'ame.

trouve maître de tout ce qui se fait dans le corps humain dès qu'il commence ses premiers mouvemens ? Car cette *saillie*, cette *systole* qu'il conçoit dès les premiers tems de la fécondation d'un germe d'homme, comme il la voit dans un œuf de poule, est la premiere action du premier muscle qui doit frayer les chemins & ouvrir les routes à la circulation du sang. Mais en même tems se commence aussi celle des *esprits* ou du *suc nerveux*, de cette lymphe *spiritualisée*, qui va de concert avec le sang, chacun dans ses canaux, sur sa ligne, & suivant sa direction, operer le grand œuvre de l'*équilibre* de cette vertu contrepesée entre toutes les parties *solides* & *fluides*, entre tous les organes, entre tous les viscères, entre le cerveau & le reste du corps, enfin de tout le corps avec l'ame. *

Commencement du Cœur.

XL. Le *méchanisme* des viscères, les diamètres des vaisseaux, leurs pentes, la pression de tous les fluides, la justesse des *modulations* des canaux qui les contiennent, tout cela opère la juste repartition qui fait cet équilibre. Il y auroit, ce semble, à craindre pour celui du cerveau, vû l'étrange quantité de sang

Ordonnance des parties.

* Vid *Verdries*, de Æquilib. Corp. & Anim.

qui s'y porte par les *carotides* & par les *vertébrales*, sur-tout par un chemin direct & tres-court, tandis que la double substance, la *corticale* & la *médullaire*, du cerveau est molasse, capable par conséquent de s'affaisser, en résistant trop foiblement à l'impétuosité de ce gros volume de sang. Mais la *lymphe nervale*, cette * *eau spiritualisée* qui s'y prépare en abondance, fait comme dans les *clepsydres*, où l'équilibre est entretenu par un certain volume d'eau situé à propos pour contrepeser une puissance opposée. L'équilibre entre l'ame & le corps ne se fait pas moins comprendre par cet exemple très-familier. L'ame & le corps, non-seulement l'un à l'égard de l'autre, mais tous deux avec les sons d'un corps étranger, avec lesquels ils s'accordent, se concertent, & se mettent comme en équilibre. C'est avec ceux d'une guitarre, qu'un habile joüeur touche en chantant, gesticulant & en dansant. En effet fut-il exemple plus sensible & plus convainquant de l'équilibre que l'ame prend avec le corps, puisque par la justesse, la proportion & l'accord qu'elle sçait établir dans ces mouvemens

Equilibre du Corps & de l'Ame.

Preuves.

* *Boerhaave*, Instit. art. 278.

tout corporels, elle régit ici dans le corps de ce joüeur de guitarre qui chante & qui danſe, trois cens muſcles (*a*), qui ſe laiſſent moderer par l'ame, pour former des ſons harmonieux. De ſemblables ſont ceux du *luth*, qui peuvent même rétablir l'harmonie dans les eſprits & les muſcles d'un autre corps, c'eſt de celui où la piquûre de la *tarentule* auroit mis le déſordre (*b*). Et par tout ceci l'on ſe trouve convaincu du pouvoir de l'ame ſur le corps, ſur qui les penſées ne s'exécutent avec tant de fidélité & de promptitude, qu'autant que l'ame commendant aux doigts, auſſi-tôt les doigts obéïſſent; correſpondance d'autant plus merveilleuſe, qu'elle ſurpaſſe l'entendement humain: *Quin illud omni ſapientiâ humanâ majus eſt, quomodo citharam pulſantes digiti, pari motu celerrimas cogitationes aſſequantur, ut nec à mente digitus, nec à digito mens relinquatur* (*c*). L'empire de l'ame ſur le corps eſt-il moins ſenſible dans l'agilité, où ſe mettent

(*a*) Vid. *Entius*, Animadverſ. ad *Thruſſon*, de Reſpirat.

(*b*) Vid. *Baglivi*.

(*c*) *Barlæus*, de Animi Hum. admirandis: apud *Verdries*, p. 58.

tous les muſcles du corps des ſauteurs, des danſeurs de corde, & les mains des joüeurs de gobelets; car c'eſt la reflexion d'un célèbre Obſervateur en Médecine (*a*), ſur laquelle il s'écrie : *Stupendum planè eſt animæ in muſculos imperium*, &c. Elle eſt en effet ſi grande cette merveille, que Dieu ſeul la ſçait ; parce que nul autre que Dieu ne ſçait ce qu'il ſçait ſeul, comme le dit encore l'illuſtre M. *Boſſuët* (*b*). Car » tout cela (dit-il à » Dieu) eſt l'effet du ſecret concert » que vous avez mis entre nos volon- » tez & les mouvemens de nos corps : » Et vous avez établi ce concert invio- » able, quand vous avez mis l'ame dans » le corps pour le régir.... par ſon em- » pire, par ſa providence, pour ainſi » parler, par ſon action. » Le Sçavant Moderne (*c*) déja pluſieurs fois cité, parce qu'il eſt auſſi entendu en Méchanique, qu'éclairé en Médecine & en Anatomie, donne là-deſſus cette explication non moins ingénieuſe que ſenſée : *Influxus nervorum ſucci temperat & moderatur ſanguinis in partes irruptionem, & hæc vicißim coërcet mo-*

étiologie deſſus.

(*a*) *Peechlinus*, Lib. 3. Obſ. 35.
(*b*) Elevat. p. 201.
(*c*) *Verdries*, de æquilibr. p. 55. 56.

tum

tum fluidi nervei. Igitur Anima undas nervorum ad partes dirigendo, actiones Corporis excitare, modificare, aut turbare potest . . . hæc est illa luctа inter carnem & spiritum, lex membrorum, ratio & voluntas carnis, & ex carne nata libido. Ici se présenteroient bien d'autres sujets d'admiration & de profondeurs à pénétrer sur la matiere des passions de l'ame & de la revolte des mouvemens du corps, qui ont solidement exercé tant de grands esprits : Mais qui en sent mieux la merveille qu'un Médecin, qui apperçoit plus de secret dans les organes qui y servent, qu'il ne peut en pénétrer ? Dites après cela que l'étude de la Médecine desoccupe l'esprit d'un Médecin des idées de la Religion, lui qui trouve par-tout beaucoup plus à adorer qu'à comprendre dans l'union de l'ame avec le corps, ou dans les raisons de l'intelligence si parfaite, qu'il reconnoît entre une substance aussi spirituelle qu'est celle de l'ame, & une autre aussi matérielle qu'est celle du corps. Car » les esprits dans les animaux ne sont que « des parcelles détachées & une va- « peur du sang ; ainsi tout vient de « la terre : Mais l'ame raisonnable, faite «

Réflexion sur l'ame par rapport au corps.

» à l'image de Dieu, est donnée de lui, » & ce souffle de vie ne peut venir que » de cette divine bouche. » (*a*) Mais ces parcelles détachées, cette vapeur de sang qui ne constituë point l'ame, composent le *suc nerveux*, qui sert comme de messager (*b*) à l'ame pour l'exécution de tous les mouvemens qu'elle ordonne dans le corps. Autre sujet donc d'étonnement en Médecine, & qui surpasse toute idée ordinaire, de voir un *phlegme*, une *eau* (*c*) dépoüillée de tout *sel*, de tout *soufre*, de toute *élasticité*; enfin une pure eau, laquelle se faisant jour jusques dans les plus secrets (*d*) réduits des parties, y entretient l'équilibre de la vie, en contrepesant par-tout la force, le volume & l'impulsion du sang que le cœur darde avec tant de force & de continuité.

Singularité du Suc Nerveux.

XLI. AINSI se voit continuellement en Médecine l'action de Dieu dans l'institution de cette nature, qu'on y étudie, & par laquelle s'exécute d'une maniere étonnante aux sens, mais adorable dans le Créateur, ce qu'il y

(*a*) M. *Bossuët*, ibid. p. 205.
(*b*) Vid. *Barlaus*.
(*c*) Vid. *Boerhaave*, Instit. art. 257.
(*d*) *Idem*, *ibid.* art. 276.

à de plus grand, de plus nécessaire & de plus difficile dans l'exercice de l'œconomie animale. Car la même main qui a donné au cœur l'immensité de force que nous lui avons vûë ci-dessus, est la même qui pousse cette *eau spiritualisée* jusques dans les dernieres extrémités des vaisseaux, & tout cela par une même action non interrompuë; car les artères *carotides* & les *vertébrales* dardant vers le cerveau une quantité prodigieuse de sang, toutes les artères des membranes du cerveau sont obligées de prendre plus de *systole* pour la faire toute circuler dans toutes ses parties. Mais en même tems les fibres *médullaires* étant continuellement battuës par les coups de ces artères, & mollement pressées par la *systole* & le gonflement secret de la tunique *arachnoide*, comme il a été remarqué; ce sont autant de coups de *systole*, qui accélerent la marche du *suc nerveux*, & autant d'efforts d'une pression non interrompuë qui le conduisent à tout instant jusqu'à la fin de son cours. En effet, toutes les artères capillaires formant avec les fions des nerfs le tissu de toutes les parties, elles entretiennent une même impulsion & une commune

Méchanisme de l'équilibre.

preſſion ; de-ſorte que l'une & l'autre arrivent tout-à-la-fois, en maniere d'oſcillations, juſqu'à l'extrémité des nerfs, & à l'habitude du corps : Et ici par-tout ſe conſomme la merveilleuſe & preſque incroïable méchanique de l'équilibre. Or, une impulſion ſi puiſſante & continuelle d'eſprits & de ſang auroit à tout moment mis en danger la ſanté & la vie, ſi une force extérieure n'avoit ſur la peau immédiate oppoſé un poids, qui contrepèſe la puiſſance intérieure qui fait circuler ces fluides. L'air fait cet office par ſa preſſion ſi puiſſante ſur la peau, que *trente-deux pieds d'eau* ſur elle n'en feroient pas une plus grande. Car de compte fait chaque pied cubique d'eau pèſe *76. livres* d'Angleterre * ; un pied en quarré de ſuperficie du corps humain ſupporte donc le poids de *2660. livres* ; toute la ſuperficie d'un corps adulte contenant donc environ 15. *pieds en quarré*, le poids d'air que ſupporte le corps humain équivaut 39900. livres. Un poids ſi énorme donneroit, ce ſemble, tout à craindre pour le corps humain : ce n'eſt cependant que la juſte meſure dont il a beſoin pour contenir

Action de l'air pour faire l'équilibre.

* Vid. *Verdries*, de æquilibr.

le cours du sang dans ses bornes & ses directions ; c'est pourquoi dès que ce poids diminuë dans l'air, comme sur les hautes montagnes, &c. l'on trouve, par un compte fait sur le *baromètre*, que la pression de l'air est diminuée de 3982. livres ; & alors le sang se raréfiant excessivement, il s'en ensuit des *oppressions* très-urgentes, des *syncopes*, des *vomissemens*, des *hémorrhagies*, comme l'a reconnu sur lui-même le célèbre M. PITCARNE.* C'est ainsi donc que dans la puissance du Créateur l'on découvre des preuves de sa bonté pour la conservation de l'homme ; car comme la pression fait tout dans notre corps, il a pourvû aux dangers où elle le mettroit, si une *gravité* qui l'entoureroit également & universellement, n'avoit tenu cette pression dans sa direction naturelle, en l'obligeant par une résistance qui pesseroit le corps par tous ses côtés, à se porter de-haut en-bas. Car la fin principale de cette énorme pression, c'est d'opérer la circulation non-seulement du sang, mais encore des esprits ou du suc nerveux. Or celle-ci particuliérement doit se faire par Raisons.

* Vid. *Mead*, de Imper. Sol. & Lun. p. 368. apud *Verdries*, p. 36.

des capillaires si prodigieusement serrés ou étrécis dans leurs diamètres, qu'ils opposent des résistances aussi prodigieuses à la sortie du suc nerveux de ces bouches imperceptibles, & à son retour par les veines lymphatiques dans le cœur.

XLII. Pour juger à-présent de l'immense exilité de semblables vaisseaux, autant réelle que non imaginée, il ne faut que se ressouvenir de l'inimaginable petitesse de ceux qui leur ont donné naissance dans l'œuf, où originairement ils se trouvent tous en racourci. Car ceux-ci comparés avec ceux des corps adultes (où l'on trouve de compte fait, qu'ils ont 40960000000. issuës (qui sont les pores) dans l'espace d'un *pouce en quarré*) ont moins de proportion avec ces derniers qu'un grain de sable n'en a avec le globe de la terre (*a*); & fondés sur ce calcul, il se trouve de sçavans Auteurs qui prétendent qu'il y a dans le corps des canaux si incroyablement petits, pleins cependant d'un fluide qui y roule, qu'il ne distilleroit qu'à peine un grain de ce fluide dans l'espace de 178367. années (*b*). Après cela quelque déduc-

(*a*) *Verdries*, ibid. p. 25.
(*b*) *Idem*, *ibid.*

tion que l'on voulût faire de ces étonnans calculs, il en reſtera toûjours plus qu'il n'en faut pour nous perſuader quelles réſiſtances prodigieuſes ont à ſurmonter, dans les capillaires, le ſang & le ſuc nerveux pour achever chacun leur circulation ; le ſang pour retourner au cœur par les veines ſanguines, & le *ſuc nerveux* pour y être raporté par les veines lymphatiques : car l'éxilité des artères capillaires, & par conſéquent la petiteſſe de leurs capacitez eſt connuë, puiſque le retour du ſang par les veines qu'il lui faut remonter contre ſon poids, à-travers d'extrémitez qui ſont extrémement preſſées, a toûjours paſſé pour très-difficile, tandis que d'autre part il faut qu'un ſuc aqueux ait à percer ou à s'ouvrir des pores, auſſi petits que peuvent être des extrémitez de vaiſſeaux qui ſe comptent par milliers dans l'eſpace d'un poûce en quarré. Eſt-ce rien moins que forcer les digues les plus fortes ? C'eſt cependant à-travers de ces millions de poroſitez que s'exhale la vapeur lymphatique ; par des extrémitez donc auſſi déliées que celles des veines de même nom, qui ſourdent de chaque point des membranes, puiſqu'elles ne ſont

Immenſe exilité des vaiſſeaux.

Transpiration merveilleuse.

autre chose que des expansions dans lesquelles se terminent les nerfs. Cependant cette manœuvre se fait non tous les jours, non tous les instans, mais continuellement; non dans un viscère, non dans une capacité particuliere, non dans quelque égoût singulier, mais à-travers de toutes les membranes qui composent toutes les parties du corps; rien tient-il tant du miracle? Car toutes les loix des méchaniques sont ici confonduës, l'art le plus ingenieux s'y perd: Mais la puissance du Créateur, qui surpasse la raison sans la contrarier, s'y retrouve, & elle dessille ici les yeux d'un Médecin, en lui faisant voir la Divinité souverainement maîtresse dans la structure du corps, & dans la nature de l'objet qu'il a à méditer.

Double circulation. Double puissance.

XLIII. Mais après cet hommage rendu au Créateur, rien n'oblige l'esprit d'un Médecin à s'aveugler sur les connoissances que la justesse que cette main souveraine a mise dans les organes, lui découvre, & lui donne à comprendre dans ce merveilleux méchanisme. Deux puissances donc, chacune propre à chaque circulation ou de la partie rouge du sang, ou de la partie

blanche, lui font entrevoir les raisons de l'*équilibre* que ces *fluides* entretiennent par leur cours au-travers de toutes les parties, & au moyen desquelles les fluides sont efficacement poussés hors des capillaires où ils aboutissent, pour reprendre leur chemin de retour tant par les veines *sanguines* que par les *lymphatiques*. La puissance du cœur, qui augmente (*a*) par celle de l'*aorte ascendante*, dans laquelle le sang prend trois fois plus de mouvement ou de force, qu'il n'en avoit au sortir du ventricule gauche, répond de celle qu'il doit acquerir en chemin faisant dans des canaux élastiques & serrez, parce qu'ils vont en *cône*, ou toûjours en se rétrécissant, jusques dans leurs dernieres extrémitez; extrémitez d'ailleurs qui ont d'autant plus de ressort pour expulser le sang artériel dans les veines, qu'elles ont plus de vertu compressive, comme on l'a observé (*b*). Et de tout cela résulte une force 60. fois plus grande que celle du cœur prise toute seule; force estimée à équivaloir un poids de 18000. livres, & peut-être plus, en considérant le nombre & la force des

(*a*) Vid. *Borelli*, de motu Animalium.
(*b*) *De Moor*, Cogitat.

réſiſtances que ce ſang doit ſurmonter. Du-moins donne-t-elle à ſoupçonner, qu'étant aidée par le retour du ſang, par tant de ſecours que la Nature lui tient toûjours prêts pour le remonter vers le cœur, c'en eſt aſſez pour faire comprendre en quelque ſorte, comment s'achève la circulation de la partie rouge, & comment les artères ſanguines acotant toûjours & par-tout toutes les ramifications des nerfs, elle modère & contient l'*élaſticité* qu'ils tiennent du ſuc nerveux qui les pénétre & les remplit.

Comment le ſang ſe remonte.

XLIV. De ces ſecours il en eſt de manifeſtes dans les *valvules* des veines; car ce ſont comme autant de petits muſcles qui par leur *vertu tonique*, chaſſent le ſang de-bas en-haut. Les artères & veines *épigaſtriques*, la *veine-porte*, *l'azygos*, les veines *lombaires* inférieures, & bien d'autres, qui ramaſſent le ſang des parties baſſes pour le remettre bien haut dans la *cave aſcendante*; enfin la preſſion ou le battement des artères voiſines & du *diaphragme*, venant à hâter le retour du ſang de-bas en-haut, tout cela autant ſenſible qu'efficace, guide l'eſprit pour lui faire comprendre une bonne partie

Valvules, leurs usages.

de tout ce que la nature fait pour parfaire la circulation de la partie rouge. Indépendamment donc de ce que cache au Médecin la profondeur des conseils & des moyens de la Providence pour la régie du corps humain, sur lesquels son silence fait sa science en matiere de Religion, il trouve encore de quoi admirer dans les fonctions sensibles du corps humain le chef-d'œuvre du Créateur. Voilà pour la circulation du sang dans les parties inférieures.

XLV. Les moyens par lesquels s'exécute & s'achève cette circulation dans les parties supérieures, sont évidens dans la proximité du cœur, dans la puissance *systaltique* des grosses artères, & dans les courtes distances qui sont à parcourir pour atteindre le cerveau ; car tout cela y porte rapidement & abondamment le sang. Il n'y a pas moins de moyens efficaces pour l'en rapporter. Car une main puissante, c'est la forte contraction des membranes du cerveau, le renvoye par de courts chemins, & par des pentes directes ou tellement inclinées, que le sang est obligé de revenir à flot, & de descendre avec impétuosité vers le cœur ; & c'est ce qu'on observe à vûë d'œil dans la saignée de

Circulation, comment elle s'achève.

la *jugulaire*, par laquelle le sang sort avec une telle rapidité & tant de promptitude, que les palettes en sont comblées dans un moment. Mais cette même impétuosité faisant tomber comme d'une cascade le sang du cerveau dans les *soûclavieres*, il y produit comme un torrent, lequel entraînant le sang, qui s'y roule par-dessus l'anse ou la poulie que forment ces veines en tombant dans la *cave* supérieure, le précipite soudainement dans le cœur. Toutes ces adresses paroissent si naturelles, qu'elles sembleroient être comme de la compétence de l'art, ou à la portée de l'industrie humaine, car elle les comprend ; cependant étant copiées par quelque main ingénieuse dans une machine *hydraulique* artificielle, la multiplicité, l'embarras, & la grossiéreté des pieces qui y sont employées, étant comparées avec la simplicité des organes, qui exécutent dans le corps les opérations de *syphons*, de *cascades* & de *pompes*, forcent l'esprit à appercevoir la différence qui se montre entre le doigt de Dieu & la main des hommes, dans la fabrique ou la composition des êtres créés & des machines les plus spirituelles. Rien nourrit-il tant la foi ?

XLVI. La circulation de la *partie blanche*, tant pour ſes allées que pour ſes retours, a auſſi en propre une puiſſance maîtreſſe ; c'eſt celle de la *ſyſtole* attachée à la *dure-mere*, à la *pie-mere*, & à l'*arachnoide*, tant mince fût cette derniere, parce que c'eſt la production de celles-ci, & ſur-tout de la *pie-mere*, ainſi prolongée & continuée pour donner des enveloppes à chaque fibre médullaire. Toutes trois donc poſées ſéparément, & ſans ſe coller nulle part, conſervent chacune leur *vertu ſyſtaltique*, laquelle ainſi triplée tient lieu & fait office comme d'une main, ou d'un puiſſant muſcle, dont la force s'inſinuant & ſe perpétuant par la *pie-mere* & l'*arachnoide* ſur chaque fibre médullaire, elle en expulſe le ſuc nerveux, & le fait rouler au-travers de toute la maſſe de la ſubſtance médullaire dans la *moëlle allongée*, & de-là dans les cordons des nerfs qui en ſortent. Mais comme le ſang au ſortir du ventricule gauche du cœur, s'accroît du triple de force qu'il avoit dans ce ventricule, auſſi le *ſuc nerveux* n'a pas plûtôt paſſé du cerveau dans les nerfs qui en ſont ſortis, qu'auſſi-tôt il ſe trouve avec un ſurcroît conſidérable de force,

Circulation de la partie blanche, ſes moyens.

qu'il prend dans les *ganglions* du col, qui se rencontrent là les premiers, mais qui sont suivis de beaucoup d'autres épars çà & là, depuis le col jusques dans tous les viscères supérieurs & inférieurs, & par tous les membres. * Car ces organes singuliers & trop négligés, sous un volume plus ou moins considérable, ne sont rien moins que des especes de *petits cerveaux* répétés, comme les appelle le célèbre M. *Lancisi*, ou du-moins de vrais *muscles*, suivant la structure qu'y a découvert ce sçavant Anatomiste. C'est pourquoi il propose d'établir dans les *ganglions* une double vertu, l'une de travailler de nouveaux *esprits animaux*, comme pour recruter la lymphe nervale, & en soûtenir la marche en traversant, & comme se rafraîchissant dans ces réservoirs, pour parcourir tout le système nerveux. L'Art le plus ingénieux pourroit-il renfermer dans un si petit espace & dans une machine tant informe, une vertu si singuliere ? Au surplus, rien ressemble-t-il mieux à cet accroissement de force que la partie rouge acquiert

Ganglions, leurs usages.

* Voyez dans M. *Morgagni*, la Dissertation *de Gangliorum usu*, par le célèbre M. *Lancisi*.

dans les artères au sortir du cœur ? Car il est singuliérement remarquable touchant les *ganglions*, que le *cervical*, qui au sortir du cerveau se rencontre au milieu du cou attaché au *nerf intercostal*, suit ce nerf dans toute sa longueur ; de-sorte que ce nerf passant dans la poitrine, il forme des *ganglions* dans tous les interstices des côtes, & descendant dans le bas-ventre, il forme tant de fameux *plexus* que de célèbres Anatomistes comptent parmi les *ganglions*. Une autre remarque à faire encore, c'est que les nerfs qui sortent de la *moëlle épiniere* forment aussi tout d'abord chacun leur *ganglion*. Mais l'*intercostal* paroît tout destiné pour l'usage de tous les viscères ; aussi aucun n'est plus étendu que lui, au lieu que les nerfs de la *moëlle épiniere* sont particulierement destinés aux muscles qui doivent mouvoir tous les membres, & par conséquent aux mouvemens journaliers ou ordinaires, qui sont aussi les plus forts & les plus fréquens.

XLVII. De voir donc tous ces nerfs munis chacun de *ganglions* en propre, l'usage dont les *ganglions* sont soupçonnés par M. *Lancisi*, paroît confirmé ; c'est ou de fournir de *nouveaux*

esprits, ou d'en hâter la marche, comme le pense un sçavant Professeur d'Allemagne (*a*), qui les établit pour des réservoirs d'esprits, *spirituum diverticula*, pour servir aux besoins des parties éloignées : M. *Lancisi* ajoûte pour les fonctions des viscères, & pour les mouvemens des parties musculeuses (*b*). On peut y ajoûter encore, pour ceux des mouvemens qui demandent plus de force & de vigueur ; puisque suivant l'observation faite sur les nerfs de la *moelle épiniére*, ils ont constamment chacun leur *ganglion*. Pour prouver ces usages, M. *Lancisi* compare la vertu des *ganglions* à celle du cœur, & suivant cette pensée, ce seroit une industrie de la Nature, qui auroit ainsi formé dans les cordons des nerfs des espèces d'organes musculeux, pour compenser, ce semble, la molesse des *fibres médullaires*, lesquelles manquant par elles-mêmes, à raison de leurs longueurs, de leurs courbûres, ou de toutes leurs différentes inflexions, d'une fermeté *systaltique*, assez forte pour imprimer aux *esprits* la force & la *teneur*

Réflexions sur les nerfs, par rapport aux *Ganglions*.

(*a*) *Joan. Mauric. Hoffmann.* Idea Machinæ humanæ, p. 257.

(*b*) Vid. *Morgagni*, ubi suprà, p. 112.

qu'il leur faut pour aller jusqu'au terme de leurs destinations, seroient fortifiées par cette méchanique. Mais que d'étonnantes pensées s'offrent ici à l'esprit d'un Médecin ! Que de surprenantes réflexions à faire sur ce fond admirable de méchanisme ! sur la profondeur de sagesse, de prévoyance & de providence dans la guide & pour la régie du suc nerveux ! Quelle sollicitude ! que de précautions prises pour la distribution, les marches, les contremarches, la retraite ou le surcroît des *esprits animaux* ! Car c'est la pensée du sçavant M. *Lancisi*, que ces *ganglions* sont dans le système des nerfs, des lieux de reserve, où comme dans des hospices les *esprits animaux* s'assemblent & se postent, pour être aux ordres, & comme sous la main de l'ame, pour exécuter ses volontés ; & ce n'est point à l'avanture & sans fondement que ce génie supérieur en Anatomie est entré dans ces pensées ; car une triple observation anatomique & de fait en ce genre, les lui a suggerées. Il remarque donc trois choses que ses yeux lui ont fait voir. La premiere que le premier des *ganglions* reçoit des nerfs presque de toutes les paires qui

Continuation de ces Réflexions.

sortent du cerveau, & par conséquent qu'il est en communication d'office, d'action ou de sympathie avec tout ce que font ces nerfs dans l'œconomie animale. La seconde observation, c'est que beaucoup de *ganglions*, même incomplets & comme de demi-*ganglions*, étant comparés avec ceux qui sont d'un volume plus considérable, cependant tous participent de cette force musculaire qui paroît concentrée dans les *ganglions* complets, tel qu'est le *cervical*; car celui-ci, comme tous ceux qui lui ressemblent, est un vrai muscle, quoique d'un genre singulier, puisqu'il concentre un fond prodigieux de *vertu systaltique*, mais qui ne se déploye que dans l'occasion qu'il plaît à l'*ame* d'ordonner dans le corps humain quelque mouvement extraordinaire, soit pour les fonctions de la vie, soit pour des efforts extérieurs à faire exercer par les muscles : Et tout ceci est fondé sur ce que M. *Lancisi* a remarqué une infinité de détachemens de fibres ou de sions vraiment musculeux, qui partent comme de leur corps de reserve, qui est le *ganglion* lui-même. Car, & c'est la troisiéme observation de cet habile observateur Anatomiste, il est singuliérement

à remarquer qu'il ne se rencontre point de *ganglions* sur les cordons des nerfs qui sont destinés pour l'usage des *sens*, comme des *yeux*, de l'*oreille*, de l'*odorat*; parce que ce sont toutes fonctions qui ne demandent qu'un mouvement régulier *tonique*, qui les entretienne suffisamment d'esprits, pour se maintenir: & cette pensée revient à celle de *Ciceron*, qui regarde ces sens comme de simples conduits toûjours ouverts, & toûjours prêts à servir en leur genre aux volontés de l'ame.

XLVIII. AU-CONTRAIRE, il est peu de nerfs destinés aux mouvemens volontaires ou mixtes, qui n'ayent leurs *ganglions*, comme leurs reservoirs d'esprits, qui accoureront au besoin, quand l'ame en ordonnera. Mais de semblables pensées inspirées par l'étude de l'Anatomie à un esprit aussi sage en Médecine que celui de M. *Lancisi*, sont-elles moins que des preuves convaincantes de l'impression de sagesse & de Religion que fait sur l'esprit d'un Médecin la plus sérieuse étude de son Art? C'est qu'ainsi traitée ou méditée, en lui élevant les pensées au-dessus du corporel, elle lui fait continuellement & par toute l'œconomie animale, envi-

Usage des *ganglions* par rapport à l'Ame.

ſager un agent ſpirituel, une puiſſance immatérielle; c'eſt celle de l'*ame*, cet être immortel prépoſé par le Créateur pour préſider ou veiller à la conſervation du chef-d'œuvre de ſes mains! Une ſcience occupée, à tout examen qu'elle fait de ſon objet, des œuvres merveilleuſes de la Divinité, qui la ſaiſiſſent & l'inſtruiſent, peut-elle donner des leçons d'incrédulité ou d'irréligion?

Dira-t-on (car on ſe permet tout pour décrier la Religion des Médecins) que c'eſt ſe faire des idées imaginaires ſur les fonctions de l'œconomie animale, pour ſe faire de fête d'y chercher des raiſons de Religion; & en faire honneur à ceux qui les étudient? Mais qu'ainſi ne ſoit, qu'importe par quelle occaſion l'on prouve ſa Foi? Car quand bien même tout ce qu'on vient d'avancer ſur les uſages des *ganglions* ſeroit fondé ſur des imaginations, ces *corps olivaires* (car c'eſt ainſi que les appelle le célèbre *Fallope*, leur premier inventeur) ſont-ils des êtres non exiſtans? MM. *Willis* & *Vieuſſens* ont-ils rêvé en tout ce qu'il nous ont laiſſé ſur les *ganglions*? MM. *Verheyen*, *Morgagni* & *Heiſter* depuis eux,

ont-ils donné dans des bévûës ? Les réflexions donc, d'ailleurs si modestes & si mesurées, de M. *Lancisi* ne paroîtront extraordinaires que parce que ces organes ont été étrangement négligés dans l'étude du système des nerfs. Au surplus, peuvent-elles, ces réflexions, passer pour simplement hazardées, depuis qu'on en a tant souffert de purement imaginées par de grands hommes, sur les différentes *protubérances* du cerveau, de la *moëlle allongée*, & sur la *glande pinéale*, sur des matieres encore plus importantes, comme celles où il s'agit de fixer ou de déterminer le siége de l'*ame*, ceux de ses principales fonctions ou des organes des sens ? Au-surplus la structure des *ganglions* donnée par M. *Vieussens*, a été perfectionnée par M. *Morgagni*, & confirmée enfin par beaucoup plus de détail par M. *Lancisi*. Cette structure est donc réelle, & le méchanisme musculaire qu'il leur attribuë est réellement fondé sur des fibres musculeuses, propres à chaque *ganglion*, ou communiquées aux nerfs, aux artères, aux veines, aux muscles voisins * ; & puisque ces *ganglions* sont nombreux dans les parties

Réalité de la structure des *Ganglions*.

* Vid. *Morgagni*, ubi suprà.

du corps, eſt-il douteux qu'ils doivent être d'un uſage bien étendu? C'en ſeroit aſſez pour admirer une induſtrie ſinguliere répanduë univerſellement par tout le corps, par laquelle les capacités des vaiſſeaux ſe diminuëroient, ou s'accroîtroient ſuivant les beſoins du corps; car ce ſont des *artères* & des *veines* conſidérables qui ſe trouvent comme liées par des fibres muſculeuſes qui communiquent avec le *ganglion cervical*; ſans parler de bien d'autres ſemblables communications de chaque *ganglion* avec les parties de ſon voiſinage: En d'autres endroits ce ſont d'autres nerfs qui ſont en rélation avec des *ganglions* ou des *plexus gangliformes*; ce ſeront même ailleurs des muſcles qui recevront des fibres échappées de quelques *ganglions*, fibres qui vont ſe perdre dans ces muſcles. Tout cela peut-il paroître indifférent ou fait à l'aveugle dans un genre de parties auſſi délicates, auſſi ſenſibles & tant faciles à être remuées? Qui ne voit dans ces ſortes de confédérations de parties, mille alliances ſecretes, mais réelles, les raiſons de tant d'ébranlemens convulſifs ou douloureux, ou de *ſpaſmes* ſourds ou cachés, de tant d'ondulations

Raiſons pathologiques des *Ganglions.*

vaporeuſes, comme on les appelle, ou d'*oſcillations* renverſées, broüillées ou perverties? Combien de cauſes de *ſympathies*, de correſpondances mutuelles, & de compaſſions réciproques entre des vaiſſeaux ou des viſcères? Car les *affections ſpaſmodiques* offrent tous les jours mille ſortes de pareils accidens. Tout cela n'eſt pas imaginé, rien au contraire n'exerce & n'importune tant l'eſprit & l'art des Médecins. Après cela donc & avec ces connoiſſances, ſans plus avoir recours aux fables des facultés occultes, un Médecin ſenſé ſe trouve autoriſé à reconnoître une Intelligence ſecrete, ſouverainement maîtreſſe de tout ce qu'il voyoit par-ci-devant ſans le comprendre.

XLIX. MAIS enfin ce que l'on cherche ici particuliérement, c'eſt la raiſon par laquelle le ſuc nerveux fait & entretient l'équilibre entre les parties, & encore par laquelle il ſe trouve en force ſuffiſante pour ſurmonter les réſiſtances qu'il doit vaincre dans les extrémités des nerfs; parce que c'eſt à-travers d'intimes poroſités, dont ſont criblées les membranes, qu'il a à ſe faire des iſſuës, d'où, comme d'autant de points, les ſurfaces de ces membranes

donnent naissance aux racines des *veines lymphatiques*, qui ont à rapporter dans le sang les restes des *esprits animaux*, ou du *suc nerveux*. Or ne considerant les *ganglions* & les *plexus nerveux-gangliformes* que comme des *nodosités*, (car en effet de bons Anatomistes appellent nœuds les *corps olivaires* que les plus exacts nomment aujourd'hui *ganglions*) rien paroît-il plus propre à affermir les parties & à en soûtenir le *ton*? En effet, applaniſſant les membranes, & les conſervant dans une tenſion égale, non gênée, non ridée, ces *nodosités* contiendroient les vaiſſeaux dans leurs directions naturelles, pour exercer mollement & librement leurs *sécrétions*. Or ces effets paroiſſent parfaitement de la compétence de ces *nodosités*, en ce qu'elles lient les parties, & les fixent les unes par les autres; car ce ſont en effet des nœuds que la Nature met de place en place, pour la fermeté de la tige d'une plante; du bled, par exemple, dont le tuyau haut & *cylindrique* doit ſe ſoûtenir droit pour porter la nourriture à l'épi. Tout de même les *nodosités* nerveuſes ou *ganglions* ſeront comme des liens, qui aſſujettiſſent tous les tuyaux nerveux dans

Méchaniſme de l'ordonnance des *Ganglions*.

dans leurs directions, en faisant entre eux l'office de points d'appui, & que la Nature ayant posés de distance en distance dans la longueur des nerfs, depuis le cerveau jusques dans le fond des entrailles, les fera servir, à raison de leur structure, d'entrepôts, & peut-être d'ouvroirs subsidiaires, ou de reservoirs aux *esprits*; car quoiqu'on en puisse dire, ce sont des endroits dilatés & plus larges que le cordon même du nerf; les esprits donc y trouvant des repositoirs ou des retraites pour s'y recüeillir & s'y ramasser, ils en sortiront plus abondamment, & se porteront avec plus de force vers les parties éloignées où ils ont à parvenir. C'est la pensée de M. *Maurice Hoffmann* *; & cette pensée est bien conforme à la structure des *corps olivaires* ou des *ganglions*, puisqu'ils ne sont rien moins que des muscles d'un ordre singulier, comme les reconnoît & les demontre M. *Lancisi*, & comme l'insinuent MM. *Vieussens* & *Morgagni*. Sont-ce donc rien moins que comme des pistons ainsi placés de distance en distance, pour maintenir le *suc nerveux* dans sa marche, la fortifiant, & l'accélerant même

* *Idea Machinæ Humanæ*, pag. 252.

vers les endroits reculés ; & c'eſt ainſi que pouſſé & preſſé contre les membranes, il en dilatera toutes les poroſités, pour ſe faire jour & s'inſinuer dans les racines des *veines lymphatiques*. Joignant à ceci ce qui a été obſervé ci-devant, que des ſions de nerfs & des capillaires d'artères ſe croiſent dans le tiſſu de ces parties, ou s'accompagnent de fort près, ce ſera appercevoir la conſommation du grand œuvre de l'*équilibre*, qui fait ſubſiſter le corps humain par l'égalité continuée des preſſions de ſes principaux vaiſſeaux, enfin de la répartition uniforme & de la régularité des *ſécrétions* meſurées de leurs ſucs. Par-là encore ſe forme & ſe maintient le *ton* des parties, ſi indiſpenſablement néceſſaire pour la conſervation de la ſanté. Mais l'uniformité, la juſteſſe & l'égalité de mouvemens inégaux infiniment répétés dans une machine artificielle, feroit l'admiration des eſprits les plus fins en Méchanique, & l'on y trouveroit un merveilleux qui juſqu'à preſent ne s'eſt rencontré dans aucun de ces ſortes d'ouvrages ; mais il paroît ici à découvert dans la juſteſſe & la durée de l'équilibre qui maintient la vie dans le corps

Equilibre, *ſon* des parties.

des hommes, pendant des lustres d'années. Ce ne peut donc être une merveille de l'art humain ; c'est l'œuvre du Très-Haut.

Lymphe, Suc nerveux, leur nature, leur circulation.

L. La maniere de la *lymphe* pour se remonter au cœur, est une autre preuve aussi peu équivoque de la supériorité du génie qui a fait & qui gouverne l'œconomie du corps. Car avant que d'avancer plus avant sur cette matiere, quel prodige plus étonnant que de voir dans le corps comme rien ne s'y perd, quoi que tout y soit ouvert & comme à jour de toutes parts, par les innombrables porositez dont toutes les membranes sont criblées ? Quelque habile & bon ménager de sa matiere que soit un ouvrier, & tant précieuse ou chère pût être la matiere qu'il travaille, que de déchets, que de pertes dans les tailles, dans les recoupes, dans les ciselûres, ou dans les sciûres sous la lime la plus fine, sous le burin, ou le poinçon le plus délicat & le plus délié ! Le feu entre-t-il dans le travail de l'ouvrage qu'il fait, peut-il mettre à quelque profit les vapeurs, les fumées, & les odeurs, qui se dérobent à tous ses soins ? Au contraire des vapeurs même & des exhalaisons qui sortent de toutes

parts dans le corps humain : Toutes ces effumations ſont ſoigneuſement recüeillies, ramaſſées même dans des vaiſſeaux auſſi tendres, que paroiſſent caduques des matieres aëriennes ; elles y prennent même du corps, en reparoiſſant par-tout, ſous des formes cryſtallines, ce ſont les *veines lymphatiques*, qui ont ſçû recüeillir, juſqu'aux miettes ou aux atômes, les débris ou les reſtes du *ſuc nerveux*, lequel après avoir operé à la ſourdine, & ſans ſe montrer ; tant de choſes étonnantes dans l'œconomie animale, finit un cours qui étoit ſecret & caché, pour en recommencer un autre auſſi brillant à la vûë, que l'autre étoit obſcur aux ſens. Eſt-ce rien moins qu'un triomphe de la Nature, qui ſçait, quand elle veut, faire éclater ſes œuvres aux yeux, & qui ſçait auſſi les obſcurcir ou les rendre myſtérieuſes à toute la pénétration des plus ſçavans eſprits ? Mais la Nature opere-t-elle de telles métamorphoſes par une vertu tirée de la matiere ? Certes un changement ſi merveilleux ne peut être fait & dirigé que par une puiſſance qui vient d'en-haut ! *hæc mutatio eſt dexteræ Excelſi.*

LI. C'EST donc une ſuite ou en

exécution de l'institution du Créateur, que le *suc nerveux* étant arrivé au terme de sa circulation, se perd dans les fions capillaires des nerfs, pour reparoître sous une autre forme dans les *veines lymphatiques*, qui sont comme les *veines nervales*, c'est-à-dire, les canaux propres à la décharge des nerfs, ou des aqueducs pour reporter sous la forme d'une eau, ce qu'ils ont contenu sous une forme aërienne, comme les veines sanguines sont les canaux propres à la décharge des artères, pour rapporter le sang que les artères ont apporté. Car les *veines lymphatiques* sont des vaisseaux qui naissent immédiatement des extrémités des fibres nerveuses, qui se sont épanoüies pour faire des membranes & des *tuniques*, lesquelles en se recoquillant reprennent la force & l'office de canaux, pour former les canaux tendres & limpides des *veines lymphatiques*. Ce ne sont, à la vérité, au fortir de la surface des membranes, que des racines de canaux imperceptibles; mais les vaisseaux qui s'en forment sont aussi réels que le fluide qu'ils reportent au cœur.

Veines Lymphatique.

LII. AUTRE occasion surprenante & au-dessus de l'industrie humaine,

où l'on voit une eau sourdre d'endroits du corps les plus éloignés & les plus délicats, laquelle cependant se remonte à travers de parties molasses, plus propres par conséquent à retarder sa marche qu'à la favoriser, jusqu'au dessus du cœur, pour retomber dans son ventricule droit. Car quelles machines n'auroient point imaginées les Méchaniques ordinaires pour operer ce prodige ? que nonobstant des distances très-éloignées on voie parcourir une longue route par de l'eau, contre son propre poids, à travers un sol peu favorable, & par des voyes entrecoupées, non directes, & embarrassées ; c'est cependant la route qu'entreprend de faire la lymphe, par un art où il en paroît si peu, que l'on est encore plus étonné du secret qui s'y passe, que de l'effet qui en résulte. La simplicité, l'uniformité, l'emploi qu'on y voit fait de choses qui ne paroissent ni étudiées, ni d'importance ; découvrent une puissance souveraine, qui est au-dessus & de la matiere & de tous les conseils. La pression qu'on a vû tant dominer dans toutes les fonctions de l'œconomie animale, est encore ici la cause de l'élévation de la lymphe des extrémités du corps vers

Remontée de la Lymphe au Cœur.

le cœur. L'adoſſement des muſcles ou de leurs membranes communique aux *veines lymphatiques* naiſſantes, avec des points d'appui, une force *ſyſtaltique*; & celle-ci aidée de la *ſyſtole* des artères voiſines, fait monter la lymphe à meſure qu'elle ſort de ſes ſources. Ainſi pouſſée de-bas en-haut elle gagne le *méſentère*; & là reçûë dans les *glandes* dont il eſt parſemé, elle y prend de nouvelles forces; car étant ſimples ou conglobées, elles font office de muſcles, ſuivant l'obſervation de M. *Lanciſi*, lequel reconnoît ces ſortes de glandes comme autant de cœurs ſubſidiaires; idée même que le célèbre M. *Malpighi* honora de ſon approbation (*a*). En effet, ces corps glanduleux donnent à penſer ſur leur compte d'une maniere plus noble qu'on ne le fait ordinairement; car tant de ſions nerveux qui les compoſent en telle quantité, qu'aucune partie du corps, ſuivant la remarque du célèbre Auteur (*b*) à qui la Médecine en doit tant d'excellentes ſur l'œconomie animale, n'en reçoit autant ſous un auſſi petit volume que celui d'une glande conglobée. Une par-

(*a*) Vid. *Morgagni* Adverſ.
(*b*) *Boerhaave*, Inſtitut.

tie si intimement nerveuse, & qui n'est point destinée au sentiment, est capable de quelque chose de plus que de prêter passage ou fauf-conduit à la *lymphe*, elle y prend donc une nouvelle force pour s'élever jusqu'au reservoir, & de-là dans le *canal thoracique*. C'est un tuyau *cylindrique* qui monte en ligne droite le long des vertèbres du dos. Mais que cette situation, contraire en apparence à la montée de la lymphe, est compensée par le voisinage de l'*aorte descendante* & de toutes les artères intercostales, chassée qu'elle est d'ailleurs de-bas en-haut, par l'action des racines du diaphragme, de-plus par la forte compression de ce double muscle & de tous ceux du bas-ventre. Toutes ces puissances donc par leur concours comprimant les entrailles comme de fortes mains, elles soûtiennent l'action impulsive des *valvules* des *lymphatiques*, lesquelles ayant guindé la lymphe jusqu'à cette hauteur, achévent, avec tous les secours qui se trouvent sur cette route, de la transmettre dans les *veines soûclavieres*.

Canal Thoracique, comment il aide à remonter la Lymphe.

LIII. PEUT-ETRE trouveroit-on peu de merveille dans ce vaisseau *cylindrique*, étant garni intérieurement

de tant de *valvules*, parce qu'on eſt accoûtumé à voir tranſmettre de l'eau d'un lieu dans un autre, par le moyen d'une machine, d'un art aſſés reſſemblant à celui des *valvules* du *canal thoracique*; car cette machine nommée *roue à godets*, fait à peu-près par ces *godets*, ce que les *valvules* font dans ce canal. Mais la comparaiſon eſt auſſi peu juſte, qu'eſt mal entenduë la reſſemblance d'une machine groſſiere & qui ne va qu'à force de bras, avec le *méchaniſme* ſimple & aiſé de ces *valvules*, qui montent la lymphe continuellement ſans violence, ſans bruit, & cependant à tous les inſtants de la vie d'un homme: tant il eſt vrai que le *méchaniſme* du corps humain ſurpaſſe d'autant l'art des *méchaniques* ordinaires, qu'il opere des choſes plus ſurprenantes, pendant plus de tems, à moins de frais ou avec moins d'appareil. Ajoûtez que cette machine s'aide de ſes *godets*, parce qu'elle tourne pour les ſurvuider; au lieu que le *canal thoracique*, ſans changer de direction lui-même ou de ſituation dans ſes *valvules*, ne ſe vuide de ſa lymphe qu'étant parvenu au terme où il doit en effet s'en ſurvuider. Dira-t-on encore qu'il eſt

Singularité du méchaniſme avec lequel ſe remonte la Lymphe.

tout ordinaire de voir des eaux descendre du haut des montagnes, dans le fond des terres, d'où elles remontent à la même hauteur dont elles sont descenduës ? Mais ces eaux, outre qu'elles se portent de toute leur masse dans ce fond, sans rien perdre de leur volume, ni de leur quantité qui s'y retrouve, ont elles à remonter dans des canaux étroits, tortueux & à travers des substances molasses ? Voilà donc l'achévement de la circulation de la *partie blanche* du sang, de la lymphe & des *esprits*, trop peu observée en Médecine, qui répand cependant de si utiles lumieres sur ses connoissances. Elle détruit même le préjugé autorisé presque par la plûpart des Praticiens. Ils ne s'appuïent pour regler leur conduite, que sur des sucs grossiers, des humeurs accumulées, des glaires & des viscosités dominantes dans le sang ou dans les premieres voyes ; & cependant rien ne s'accorde si peu avec la maniere dont le sang fait ses *dépurations*. La lymphe après avoir délayé les sucs nourriciers & le sang, après avoir humecté tous les *solides*, s'être filtrée au-travers de toute la masse du cerveau, elle entre dans les nerfs sous la forme

d'une rosée douce, fine, insensible; dans cet état elle imbibe & parcourt tout le genre nerveux, elle infiltre toutes les membranes que forment les nerfs capillaires, puis enfin elle se remontre sous la forme d'une eau claire, nette & limpide, qui va de nouveau recirculer dans les vaisseaux sanguins. Rien donc ne prouve si peu, que les *dépurations* se fassent dans nos corps par des *précipitations*, par exemple, puisque ce qu'on ne peut trop observer, toute la *partie blanche* du sang, tant suspectée de *coagulation*, se *dépure* au-travers de tous les viscères, sans laisser nulle part aucun vestige de sucs *précipités*, *terrestres* ou *tartareux*; desorte qu'elle parcourt toutes les parties nerveuses, sans qu'on apperçoive aucun réduit où se fera déchargée quelque impureté.

Dépurations, comment elles se font naturellement dans les entrailles.

LIV. C'est cette Chymie naturelle, d'autant plus admirable au-dessus de cet art de l'invention humaine, qu'elle fait plus que lui, & par des voyes plus simples. Elle consiste toute en une seule *distillation*, qui se termine à une seule *volatilisation* la plus parfaite; & cela sans qu'il paroisse des *chapiteaux* enfumés, sans que les matieres contractent aucun *empyreume*, sans

incinération, sans qu'il reste ni *terrestréités*, ni *tête-morte*; enfin sans aucunement altérer les liqueurs, en les décomposant, & les réduisant en *sels*, en *soufres*, ou en semblables productions du feu: Une seule vertu de *pression* force sans violence les *fluides* à s'affiner en passant de *diamètres* en *diamètres*, comme par différentes filiéres, pour parvenir à un affinage autant supérieur à celui du feu, qu'il est exempt de tous les inconvéniens des *volatils* qu'il travaille. Est-il possible de voir dans le corps humain des opérations si fort au-dessus de celles de l'art, sans se trouver forcé à reconnoître une force au-dessus de la Nature? Cela peut-il autoriser à attribuer semblable merveille à la matiere?

Chymie Naturelle.

LV. CEPENDANT cette Chymie si singuliere pour ses manieres, & si simple dans ses opérations, qui ne laisse rien de *terrestre*, de grossier, de *tartareux*, ni de *précipité salin*, dans les parties où elle travaille, finit l'opération de la circulation de la *partie blanche* du sang, par un produit aussi surprenant, qu'il est oublié & méconnu ordinairement dans l'étude de l'œconomie animale. C'est cet amas de va-

peurs qui rempliſſent ſenſiblement & ſous la forme d'un nüage épais, & qui ſe remarquent à l'ouverture des corps qui ſont encore chauds, & plus particuliérement encore en ceux des animaux quand on les ouvre vivans. Car que peuvent être ces vapeurs, ſinon des exhalaiſons qui s'échappent de toutes les parties membraneuſes, dans leſquelles la *lymphe* circule ? C'eſt en effet la même matiere qui humecte les ſuperficies des membranes, laquelle tranſpirant continuellement, ſe groſſit & forme cette fumée qui remplit toutes les capacités. C'eſt donc enfin le terme & la conſommation de cette circulation parvenuë au point d'avoir ainſi atténué & affiné la lymphe. Mais un effet ſi conſtant & non interrompu, univerſel même par tout le corps, peut-il paroître indifférent ou fortuit, dans une machine comme le corps humain, où tout eſt régi en conſéquence de l'inſtitution & des vûës du Créateur ? Que devient cette matiere abondante quoique vaporeuſe ? Quelles ſont ſes iſſuës ? Retourne-t-elle au rendez-vous de tous les fluides, c'eſt-à-dire, au cœur ? Et en ce cas, quels ſont les ſentiers de ce retour ? Dira-t-on que ces cavités en ſont

Vapeurs qui rempliſſent les capacités, ce qu'elles deviennent.

les reservoirs propres & naturels ? Mais dans le grand monde les vapeurs répanduës dans l'air retombant sur les fruits & sur les plantes, forment des rosées & des bruines quelquefois si malfaisantes, qu'elles perdent les fleurs, les fruits & les arbres même ; car de-là se produit en eux la *sidération*, cette *gangrène* sèche & brûlante, qu'*Hippocrate* même a connuë dans le corps humain ; & cette *gangrène* est causée non par des sucs pourrissans, mais par une vapeur brûlante ou caustique. Quel malheur donc ne ménaceroit point les principaux viscères du corps, comme le *poûmon*, le *foye*, la *rate*, &c. qui seroient sans cesse exposés aux impressions malignes de vapeurs, qui les couvriroient continuellement, ou qui continuellement retomberoient sur eux ? sur-tout dans le cas d'un sang *scorbutique*, *atrabilaire*, *vérolique*. Mais indépendamment de ces dangereuses circonstances, ne sçait-on pas, suivant la remarque de M. *Santorini* *, que les vapeurs de simple eau chaude amolissent des matieeres osseuses, comme la corne de cerf ? Les viscères donc continuellement affectés par les influences d'une vapeur qui ne

Dangers, si elles n'avoient leurs échapées.

* *De Nutritione.*

les quitteroit point, seroient-ils exposés à rien moins qu'à des *atônies*, des relâchemens ou affoiblissemens semblables ?

LVI. DIRA-T-ON que c'est renouveller l'idée surannée de l'ancienne Médecine, qui fondoit tant de maladies sur les vapeurs ? Mais cette ancienne Médecine demandera à la nouvelle, si son idée sur les vapeurs comme causes de maladie, ne se trouveroit point justifiée aujourd'hui, qu'il est avoüé que tant de maux sont spasmodiques ? Car est-ce autre chose qu'une matiére aërienne, qu'un *volatil* vicieux, qui entretient ces sortes de maux ? Mais revenant aux vapeurs dont il est ici question, peut-on s'aveugler sur une matiére qui peut n'être pas exempte de grands inconvéniens ? Car si les vapeurs sont dans le grand monde, en retombant sur la terre, la cause des pluyes, & que les pluyes si elles ne s'écouloient point monteroient par an jusqu'à 43. pouces en certains païs *, quels fonds d'affections *catarrheuses* & de fluxions ne feroit point un amas de vapeurs, qui retomberoient en sérosités sur les viscéres de chaque cavité

En quel sens s'admettent les vapeurs.

* Voy. DERHAM, *Théolog. Physiq.* p. 30.

du corps humain, si ces vapeurs n'avoient leurs issuës avant qu'elles eussent le temps de produire ces sortes d'inondations : C'est à quoi la nature a pourvû en effet, ou ces vapeurs concentrées ne pourroient se faire jour par aucun endroit. Et l'exemple de ceci ne se trouveroit-il point dans les *ventricules* du cerveau ? car d'où leur viendroit la sérosité pour le passage ou l'écoulement de laquelle ils paroissent particuliérement faits ? Cette *voûte* donc *à trois piliers*, qui soûtient, ce semble, toute la masse de la substance *corticale* & de la *médullaire*, sembleroit pratiquée dans cet endroit comme une grotte ou caverne propre à recevoir comme les égours de la lymphe qui traverse l'assemblage des *fibres médullaires*. En effet donc ces fibres la pressant intimément, la font exuder en moiteur vaporeuse, laquelle à la rencontre de toutes parties fraîches & non sanguines, qui forment les parois de cette grotte, distilleroit une sérosité fine à travers les membranes *arachnoïdes* qui tapissent toutes ces surfaces. Aussi la Nature a-t-elle creusé là une rigole ou un chemin couvert, c'est entre les *protubérances* des ventricules, pour faire écouler sans cesse cette

Usage de ces vapeurs dans le cerveau.

férosité, qui s'absorbe sans cesse par l'*entonnoir* dans la *glande pituitaire*. Or cette décharge étoit d'autant plus nécessaire, que le volume de cette férosité pouvoit se grossir de beaucoup par le produit qui s'en feroit par le *plexus choroide*, qui étant tout membraneux, est parsemé de ces houpes vasculeuses, que l'on nommoit *glandes*, & qui sont les *excrétoires* de la férosité superfluë, qui suinte des artères sanguines, & qui vient se déposer dans ce lieu de décharge. Tant de précautions, tant de sûretés prises de si loin, c'est-à-dire, depuis la créarion, & avec tant de succès jusqu'aujourd'hui pour la conservation de l'homme, ressemblent-elles aux prévoyances des hommes, dont les prévoyances sont si courtes, & les pensées osent prendre si peu d'avance dans l'avenir ? *Cogitationes mortalium timidæ, & incertæ providentiæ* *. Tout cela d'ailleurs dans un viscère capital, à la vérité, mais dans la composition duquel il paroît plus de matiere que d'esprit, ou plus de masse que d'entendement ou d'art. Mais c'est ainsi que l'Auteur de la Nature, qui est un Dieu caché, *Deus absconditus*, sçait couvrir les

* *Sapient.* c. 9. v. 14.

merveilles qu'il opère, dont il fait appercevoir la vérité, laissant à en adorer les secrets.

Glandes, Vaisseaux, parties absorbantes.

LVII. Cependant sur cet exemple de *glande absorbante*, (c'est la *pituitaire* qui boit les sérosités qui s'accumuleroient dangereusement dans les ventricules du cerveau) seroit-il impossible de découvrir dans les autres capacités quelques inventions ou machines *absorbantes*, qui s'imbiberoient des sérosités qui pourroient s'y amasser par l'abondance & la précipitation des vapeurs, qui comme des nüages les rempliſſent continuellement. Car enfin, indépendamment des *vaisseaux absorbans*, reconnus aujourd'hui par l'Anatomie moderne (*a*) dans les *intestins* & l'*estomac*, est-il moins prouvé qu'il se trouve en plusieurs endroits du corps, de ces glandes (comme on les nommoit) qui ne séparent rien (*b*), mais qui s'abreuvent de sérosités? Telle fut par ci-devant la *glande pinéale*; & tel est encore aujourd'hui le *thymus* dans le poitrine, les *capsules atrabilaires* dans le bas-ventre, & les *glandes* du *mésentère*. Est-il moins constant

(*a*) Vid. *Boerhaave*, Instit. art. 91. 106. 334. 336.

(*b*) *Heister*, Compend. Anatom. p. 194

qu'il eſt même des parties *abſorbantes* de leur nature, prouvées par leur ſtructure & leurs offices ? La *caroncule lacrymale*, d'une ſtructure ſi conteſtée parmi les Anatomiſtes, étant d'un tiſſu ſpongieux (*a*), & ſituée dans un confluant d'humidités à abſorber, pourroit bien être une *partie abſorbante* ; dumoins l'*eſtomac* & la *veſſie* ſont certainement de ce genre, puiſqu'en même tems que celle-ci contient l'urine dans ſon état naturel, elle laiſſe échapper l'eau qu'on y a miſe, quand on l'a renverſée ; & quant à l'*eſtomac*, il a dans ſon fond, & dans ſa membrane veloutée des vaiſſeaux abſorbans, *tubulos bibulos* (*b*), par où il reſſemble parfaitement à ces terres veules & ſpongieuſes, qui boivent ſi aiſément l'eau qu'elles reçoivent. L'*épiploon*, qui eſt manifeſtement ſpongieux, & un réſeau plein de mailles qui forment comme des trous ou des foſſes bien propres à recueillir & amaſſer des ſérofités, par toute l'étenduë de cette double poche membraneuſe-ſpongieuſe, paroîtroit encore d'une tiſſure d'autant plus ab-

Exemple de tous ces organes abſorbans.

(*a*) Vid. *Morgagni*, Adverſ. Anatom. & *Boerhaave*, Inſtit. art. 513.
(*b*) *Boerhaave*, ibid. art. 77. 90.

ſorbante, que la Nature lui ayant donné un tiſſu celluleux dans la duplicature de ſes membranes, lui a auſſi ouvert un égoût, par l'ouverture que le célèbre M. *Winſlow* y a découverte. Les *véſicules ſéminaires* paroiſſent - elles moins d'une tiſſure abſorbante que celle des *inteſtins*, leſquels après s'être imbibés du chyle, le tranſmettent par les veines lactées dans les vaiſſeaux ſanguins ? Car le ſuc dépoſé dans les *véſicules ſéminaires* s'abſorbe dans leur tiſſu véſiculaire pour aller circuler dans le ſang. Le *Péricarde* dans la poitrine, troüé, ce ſemble qu'il paroît manifeſtement, par la dilatation ſenſible de ſes pores, reſſemble-t-il ſi mal à une ſubſtance propre à s'imbiber des ſérosités qui lui viendront ? Et l'eau qui le rencontre ſouvent dans ſa capacité, n'en ſeroit-elle point le témoin ? Mais il y a plus dans la poitrine & dans le bas-ventre ; car la *pleure* dans l'une, & le *péritoine* dans l'autre, ſont des expanſions membraneuſes, qui renferment dans la duplicature de leurs membranes, une ſubſtance ou un tiſſu celluleux, lâche, moû & ſpongiéux. Ces membranes étant d'ailleurs parſemées de petites maſſes *ſphéroïdes*, qui ont

Détails là-deſſus.

passé pour des glandes, & qui sont molasses & spongieuses ; encore les millions de pores dont ces membranes sont criblées, montrent assés les issuës des vapeurs qui transpirent & qui rempliſſent ces capacités. Mais ces petites masses surnommées glanduleuses, qui sont des éminences qui s'élevent du tissu celluleux-spongieux qui remplit la duplicature de ces membranes, ne seroient-elles point de petites éponges propres à s'imprégner de ces vapeurs aqueuses, pour les transmettre par le moyen du tissu celluleux, d'où elles naissent, dans les vaisseaux sanguins ? Il en seroit de-même du *thymus*, du *péricarde*, de l'*épiploon*, qui ont tant de *veines lymphatiques*, propres à en faire le transport dans les sanguines ; des *capsules atrabilaires*, qui ont aussi les leurs : enfin des *glandes du méſentère*, qui toutes imbibées de vapeurs aqueuses, en rapporteroient le produit par les *lactées*, ou *veines lymphatiques*, qui les pénétrent ou les traverſent, dans le réservoir de *Pecquet*, & par celui-ci dans les vaisseaux sanguins ; & tout cela de la même maniere que la *glande pituitaire* imbibée de la séroſité qui lui tombe par l'*entonnoir*, ou l'*infundibulum*,

la transmet dans les *jugulaires*. Ainsi donc s'achève la circulation de la *partie blanche* du sang, sans qu'il s'en perde rien, pas même la fumée ou les exhalaisons. Mais sur ce pied, qu'est-ce autre chose qu'une masse de vaisseaux absorbans, que toute la masse du cerveau?

LVIII. CAR, pour le dire en passant, il paroît que la nature des glandes a été jusqu'à présent assés mal entenduë; de-sorte que suivant le jugement d'un sçavant Anatomiste *, l'on pourroit entendre par *glandes*, de petites masses d'une chair particuliere, ou de petits corps ou globules lâches, mous & spongieux; non parce qu'ils sépareroient quelque suc particulier, mais parce qu'ils auroient dans l'œconomie animale quelque office distingué, comme celui de ces glandes qui sont véritablement reconnuës *sécrétoires*. Or cet office seroit-il moins important à l'œconomie animale, que celui de lui séparer quelque suc particulier, si ces prétenduës *glandes* étoient de petites éponges semées dans le corps pour ramasser les sérosités qui exuderoient de chaque partie, pour les ref-

Conjectures sur la structure & l'usage des Glandes.

* *Heister*, Compend. in Adenolog.

ſuyer, & par-là les garantir de fluxions, en reportant la matiere continuellement dans les grands vaiſſeaux ? Les poſitions de ces prétenduës glandes, ou leurs emplacemens ſembleroient perſuader de l'uſage qu'on vient de leur donner, en conſiderant ſeulement la nature de certains lieux qu'on leur voit occuper. Car, par exemple, de voir des glandes ſemées entre la *dure-mere* & l'*arachnoide*, & entre le *crâne* & la *dure-mere*, peut-on imaginer qu'elles ſoient là pour y ſéparer quelque ſuc ? puiſqu'il eſt remarquable que des glandes aujourd'hui les plus autoriſées, n'occupent des membranes, que comme étant des organes nés pour s'imbiber des ſéroſités qui en exudent, ou qui s'en exhalent. En cela donc ſe reconnoit l'uſage naturel & néceſſaire de petites *éponges*, ainſi ſituées pour boire & ramaſſer les exhalaiſons ſéreuſes qui tranſpirent de ces membranes ; parce qu'elles auroient beaucoup à ſouffrir des ſéroſités qui en réſulteroient, & ainſi l'on en ſent la néceſſité. L'obſervation conſtatée par de célèbres Anatomiſtes touchant les glandes que les uns ont trouvées en certains endroits, & que les autres n'y ont jamais vûës,

favorise la conjecture que l'on vient de proposer ; aussi fait l'opinion de *Sylvius* d'*Hollande*, qui a pensé, au sujet des *scrophules*, qu'il pouvoit se former de nouvelles *glandes* ; car ces *tubercules*, ces *concrétions*, ces apparences *glanduleuses* qui se trouvent dans les corps des personnes qui ont vêcu infirmes, ne sont originairement que des grains spongieux, imperceptibles dans l'état naturel, où la lymphe & ce qui en exhale est insipide & parfaitement rafiné ; au lieu que quand de semblables sucs deviennent *salins*, *gypseux* & *tartareux*, comme dans les corps *atrabilaires-mélancholiques*, les *scrophuleux*, les *scorbutiques*, ces grains augmentent de volume à proportion de la qualité vicieuse des sucs ou vapeurs qui les imprègnent. Car comme dans le grand monde les vapeurs participent de la nature des terres ou des sols d'où elles sortent, il est naturel de concevoir que les vapeurs qui sortiront du sang, en imprimeront la qualité sur les parties qui auront à les recevoir.

Preuves de ces conjectures.

LIX. Sur ce plan, tiré des manieres de la nature & de la structure des parties, il est aisé de comprendre comment les vapeurs qui rempliſſent continuellement

Vapeurs, leurs issues.

nuellement la *poitrine* & le *bas-ventre*, n'intéreſſent en rien dans l'état de ſanté les viſcères qui y ſont ſitués. En effet, le *thymus*, lâche & ſpongieux comme il eſt, eſt bien propre à s'imbiber de ces exhalaiſons aqueuſes : Le *péricarde* en fera autant, & en cas de beſoin il donnera retraite à la ſéroſité, qui viendroit de ce qu'il s'amaſſeroit plus de ces vapeurs, que n'en pourroit reboire l'un & l'autre de ces corps ſpongieux ; à quoi ſi l'on ajoûte la *pleure*, qui eſt une double membrane renfermant dans ſa duplicature un lacis celluleux, ſera-ce moins qu'une éponge qui tapiſſe intérieurement la poitrine, & qui rapporte dans le ſang les matieres *tranſpirables* qui la rempliſſent? Il en ſera de même du bas-ventre ; car l'*épiploon*, les *capſules atrabilaires*, les *glandes* du *méſentère*, & tout le *péritoine*, ſont autant de parties abſorbantes, qui s'imbiberont des vapeurs qui abondent particuliérement dans cette région. Que ſi tous ces ſecours ne ſuffiſoient point, l'*épiploon* ſe dégorgeroit des ſéroſités qui ſe ſeroient trop accumulées dans ſa duplicature, par l'ouverture qu'y a découverte le célèbre M. *Winſlouv* : Et ce dégorgement de ſéro-

sités ne pourra même être d'aucun inconvénient, parce que journellement elles pourront s'infiltrer dans la *vessie* à-travers des porosités spongieuses de la membrane extérieure ; de-sorte que se mêlant avec l'urine, celle-ci servira de véhicule pour la décharge continuelle ds ces sérosités. Dans cette traditive, où les viscères s'entrecommuniquent, comme de main en main, les uns avec les autres, l'on apperçoit ces aides mutuels par lesquels les parties se prêtent secours, suivant l'observation d'HIPPOCRATE : *Consluxio una, Conspiratio una, Consentientia omnia.* *

Preuves tirées de la structure des parties.

LX. AU-RESTE, l'usage absorbant qu'on vient de soupçonner dans les *glandes*, & en certaines parties, est aussi peu imaginaire qu'il pose réellement sur la structure des parties, & qu'il est fondé en exemples avoüés dans l'œconomie animale ; du-moins ne peut-il être condamnable de rechercher dans un ouvrage aussi travaillé & si admirablement fini que le corps humain, des idées ou des traits de la Divinité qui y préside, quoique dans des exemples toûjours grossiers, ou dans des représentations matérielles. Dès-

* *Hippocrat.* de Aliment.

là d'ailleurs qu'on ne peut trop présumer de la sage puissance du Créateur, peut-on craindre de lui faire honneur de ce qu'une foible intelligence conçoit de grand & de singulier dans ses ouvrages ? Or, qui ne sçait avec quelle précaution un habile Architecte recherche dans un édifice fini & achevé, les moyens de pourvoir à la décharge des eaux ou à leurs égoûts, pour le préserver de toute humidité superfluë ou pourrissante ? De-là l'usage des goutieres, des gargoüilles, des saillies de toits, d'aqueducs : Et sur ce grossier exemple, on conçoit que l'Auteur de la nature aura, pour la sûreté de l'ouvrage du corps humain, semé çà & là, sur-tout dans des parties déclives & propres à s'imbiber de sérosités, de petites machines absorbantes, lesquelles, comme fait la *glande pituitaire*, les reportent, à raison de leurs situations, de leurs structures, & de leurs communications, dans les vaisseaux sanguins. Ceci même paroît exécuté par la structure, la situation & l'office des veines *lymphatiques* ; car outre que ce sont pour toutes ces raisons des vaisseaux incontestablement absorbans, puisqu'ils boivent les sérosités qui exudent de

Porosités qui exprimment la matiere des vapeurs.

toutes les membranes, ils ressemblent bien à ces goutieres, ou semblables aqueducs, que les Architectes placent pour garantir leurs édifices du dommage que leur apporteroit le séjour des eaux. Cependant que cette attribution *absorbante* que l'on propose ici, soit si l'on veut douteuse, toûjours est-il constant qu'il est un *méchanisme* dans le corps humain, qui préserve les viscères de l'impression des vapeurs aqueuses qui les environnent continuellement ; & en cela s'apperçoit l'art d'une raison au-dessus de la raison humaine, d'autant plus surprenant qu'il ne ressemble à rien de ce qui réüssit le mieux dans les arts ordinaires.

LXI. Mais la circulation de la *partie blanche* du sang ayant commencé (comme on l'a vû) par un mystere naturel, continuë & finit par d'autres, si l'on considére les étonnantes proprietés que la Lymphe acquiert ou se donne dans son cours. Qu'elle paroît donc ressemblante à cette Eau élémentaire ou créée, qui fut l'origine de tant de differens êtres qui sortirent de son sein ! Car c'est d'elles que sortent les *esprits* dans le cerveau, le *suc gastrique* dans l'estomac, le *pancréatique* dans sa glande,

Lymphe, eau élémentaire.

à *bile* dans le foye, l'*urine* dans les reins, le *suc spermatique* dans ses organes, un *mucilagineux* sur les membranes, les *suts cérumineux*, les *sébacés*, &c. de tant de glandes; enfin l'abondante vapeur qui entretient une double transpiration au-dedans & au-dehors du corps. Ainsi donc la lymphe devient *spiritueuse*, *saline*, *sulphureuse*, *insipide*, *aqueuse*, *dense* ou *séreuse*, *colorée* ou *non*, enfin *vaporeuse* ou *aérienne*, suivant les besoins auxquels elle est destinée. Mais d'où lui viennent ces destinations? se les est-elle données à elle-même? les tire-t-elle de son propre fond? Un fluide si caduc, si fragile, & qui peut aussi peu que de l'eau pour la conservation de ses propres qualitez (car elle décheoit aisément) peut-il passer dans un esprit philosophe pour capable de s'être donné l'être & tant de vertus? Il y a donc ici une puissance supérieure à reconnoître, qui produit cette lymphe elle-même, qui la maintient & qui l'éleve à toutes ces proprietés; & c'est cette puissance supérieure qu'un Médecin trouve à adorer à chaque pas qu'il fait dans l'étude de la machine du corps humain.

Comment elle change de goût ou de qualité.

LXII. Les organes des sens, pour la plûpart, doivent-ils l'exercice & la liberté de leurs fonctions à un autre agent naturel qu'à la lymphe ? N'est-ce point une lymphe, laquelle maintenant le *ton* des fibres qui partent des *papilles nerveuses* de la Langue, fait la sensation du Goût ? L'Odorat dépend-il d'une autre cause matérielle ? Des extrémités nerveuses, tenuës en direction par la présence de la lymphe nervale qui les imbibe, sont les messagers qui avertissent l'ame des ébranlemens qui se passent dans les lames qui occupent le fond du Nés. D'aussi chetifs appareils en apparence, s'ils étoient de l'esprit humain, auroient-ils d'aussi singulieres opérations ? Restent la Vûë & l'Ouïe ; mais ce sont l'un & l'autre en leur genre & à leur maniere, des miracles singuliers du petit monde ; car autant que l'Oreille est un chef-d'œuvre en matiere d'ouvrages *pneumatiques*, autant l'Oeil est-il un prodige en fait de machines *hydrauliques*. En effet, soit qu'on parcoure le grand monde, soit que l'on examine le petit, se trouvera-t-il nulle part un ouvrage d'*hydraulique* plus essentiellement tel, qui dépende plus essentiellement de

l'eau dans tous ſes mouvemens & dans tous ſes reſſorts, ou qui ſe montre plus à découvert ſous la forme ou les apparences d'eau, que l'Oeil ? car il n'eſt fait que d'eau, & ne ſe maintient ou ne ſe préſerve que par l'eau ; enfin les organes qui ſervent immédiatement à ſes fonctions ne ſont que de l'eau. En effet, ces trois ſortes de *lymphes* qui conſtituent, pour la plus grande partie, l'organe de la Vûë, ſont-ce autre choſe que des eaux diverſement modifiées, mais dont pourtant le ſang eſt l'auteur, le nourricier & le réparateur ? Rien certainement ne releve tant le cas ou le prix que l'on doit faire dans l'étude de l'œconomie animale, de la *partie blanche* du ſang, quoiqu'on n'y faſſe guéres mention que de la *partie rouge*. Mais en même tems qui n'admirera la puiſſance du Créateur, qui ſçait donner tout le poids à ſes ouvrages, & leur valoir toute l'eſtime qu'ils méritent, ſans employer que de l'eau dans le corps humain, pour y former un de ſes plus nobles & plus honorables organes ! Car l'*humeur aqueuſe* eſt-elle autre choſe qu'une eau limpide, nette & bien filtrée, une lymphe parfaitement clarifiée ? Le *cryſtallin* en eſt une

L'organe de la Vûë s'exerce par une eau.

cryſtalliſée : enfin l'*humeur vitrée* n'eſt autre choſe qu'une autre ſorte d'eau, reſſemblante par ſa couleur & ſa conſiſtence à du verre liquéfié ou fondu ; mais au fond tout cela n'eſt que de l'eau, dont nul viſcère, même le plus affecté à la *lymphe*, n'en montre une ſi grande quantité, tout-à-la-fois auſſi conſtante, auſſi permanente. Car le *cerveau*, appellé la *métropole* de la *pituite*, ne preſente pas autant de lymphe ramaſſée, que l'ouverture d'un œil en fait voir. Il eſt pourtant vrai que, ſuivant le calcul d'un célèbre Auteur *, en ne faiſant produire que la cinquantiéme partie d'un *grain* de *ſuc nerveux* par toute la ſubſtance *corticale* du cerveau à chaque coup de *ſyſtole* de toutes ſes artères, il ſe produit dans 24. heures *trois onces de ſuc nerveux* ; car il n'en reſte guéres que l'humectation dans le cerveau, puiſque preſque toutes les trois onces ſe diſperſent par tout le corps. Le contraire ſe voit dans l'œil, où la lymphe ne s'amaſſe que pour y ſéjourner ſous la forme ou de l'*humeur aqueuſe*, ou de la *cryſtalline*, ou de la *vitrée*. Ainſi la *lymphe* ne ſe ſépare qu'en détail dans le cerveau, pour en ſortir à meſure

Exemple dans l'œil.

* *Santorini*, de Nutrit. p. 120.

qu'elle s'y forme ; au contraire c'eſt comme en gros qu'elle ſe reproduit continuellement dans l'œil, pour n'en ſortir par la circulation qu'à proportion que par la circulation elle y eſt apportée. C'eſt pourquoi, ſuivant la penſée du même M. *Santorini*, la quantité de ſang qui ſe ſublime au cerveau n'eſt que comme d'un à ſept ; ce qui ſuffit pour entretenir le cerveau & les nerfs de ſuc nerveux : au-lieu que, ſuivant l'expérience de M. *Hovius* *, la maſſe du ſang circule toute entiere deux fois dans l'œil par chaque heure, parce qu'il faut fournir à tout inſtant la quantité de lymphe néceſſaire pour entretenir le volume ou la meſure des trois humeurs ; auſſi les *artères ſanguines* deviennent-elles *lymphatiques* dès qu'elles entrent dans la compoſition des humeurs *vitrée* & *cryſtalline*. L'Oeil donc eſt un ouvrage ſingulierement *hydraulique*. Mais que des eaux toutes ſeules deviennent capables d'opérer une fonction auſſi noble que celle de la Vûë, qui ne reconnoît en cela une adreſſe plus que naturelle pour entretenir une opération de telle importance ? Ce n'eſt

Calcul ſur la circulation du ſang dans l'Oeil & le Cerveau.

* *De Circulari Humorum motu in Oculis.* p. 108.

point que parmi ces eaux il ne se trouve des vertus *motrices*, des fibres *musculeuses*, des membranes *élastiques*, qui tiennent ces humeurs, & le *cryſtallin* ſur-tout, dans la direction convenable pour qu'il s'ajuſte à l'*axe* des rayons viſuels. Mais bon Dieu! qui a établi ces proportions? Qui a pourvû à ces juſteſſes? Qui les maintient tous les jours, à tout inſtant, pendant tout le cours de la vie, dans un organe toûjours roulant, & au milieu de tant de mouvemens extérieurs & étrangers? Un méchaniſme artificiel, une intelligence humaine eſt-elle capable de produire de telles merveilles? Si de plus l'on conſidére la diſpoſition des muſcles qui remüent le globe de l'œil, l'action en particulier du *trochléateur*, car tous enſemble ſervent juſques dans cet organe à entretenir les parties dans un juſte équilibre, ou à les y ramener; font-ce là les ouvrages d'un agent matériel, ou d'une matiere active, dont les mouvemens ſont toûjours incertains, fautifs & téméraires, au lieu que ceux-ci ſont réglés par une ſageſſe conſtante & jamais démentie?

Méchaniſme dans l'Oeil.

LXIII. L'OREILLE ſeroit un prodige de l'Art le mieux entendu,

mais aussi en est-elle moins à la portée d'aucune main d'homme en fait d'ouvrage *pneumatique*. Car l'Oreille est autant une machine à vent, que l'agitation, le trémoussement & les vibrations de l'air, qui contribuent tant aux vents, sont pour l'exercice de la fonction de l'Oreille, comme on a vû faire à l'eau pour l'exercice de la fonction de l'Oeil. Suivant donc cette idée, il sembleroit que la *partie blanche* du sang n'y auroit point de part: Mais en considérant d'ailleurs combien moins encore la partie rouge contribuë par elle-même à l'usage de l'ouïe, l'on se trouve déterminé à penser que l'organe de l'ouïe dépend singuliérement de la *partie blanche*. Tout ce qu'il a de parties est en effet de la nature de celles que l'on nomme *spermatiques*, qui tiennent autant de la lymphe, qu'elles lui doivent leur structure, leur composition & leur maniere d'être; ce sont des *membranes*, des *cartilages*, des *nerfs* & des *os*: sont-ce là des parties auxquelles donne naissance & matiere la *partie rouge* du sang?

Oreille, sa structure.

LXIV. Quoiqu'il en soit, le premier coup d'œil jetté sur l'Oreille externe prépare à la merveille qui est

renfermée dans le secret de cet organe, tant tout y paroît raisonné ! Car étant celui des sons, l'oreille externe se montre comme le pavillon d'une trompette, qui doit ramasser les sons pour les transmettre au siége de l'ouïe. Mais avec quel art ? Car ces différentes anfractuosités, plis en saillies, ces éminences étudiées & si artistement situées, & formant des fosses, des sinuosités & différens sillons, tout cela sert de retraite à l'air agité, pour s'introduire, suivant les directions convenables, dans la *conque* ; & celle-ci encore différemment courbée, inclinée, ou relevée, le modifie & en tempère l'action, pour le porter jusqu'à la membrane du *tambour* sans la blesser. Des parties ainsi travaillées ne montrent-elles point l'Intelligence qui les a ainsi dressées ? De l'impression de cet air sur cette membrane, doit se commencer la sensation de l'ouïe. Mais que d'adresses, que de précautions, que de ménagemens pour porter plus avant cette impression, ou ces ébranlemens modifiés convenablement à l'achèvement de cette sensation ! Un air inné dans la *Caisse* du *tambour*, opposant un ressort familiarisé depuis la naissance.

Ordonnance de ses parties externes.

avec celui qui vient du dehors en frapper la membrane, établit la juſteſſe ou l'équilibre entre ces deux airs, comme pour mettre à l'*uniſſon* cette membrane avec les ſens qui doivent reſulter de leurs vibrations. Quatre *oſſelets* admirablement rangés, après avoir mis par l'un d'eux, nommé le *marteau*, la membrane du *tympan* en ſituation, en tenſion, & l'avoir montée, pour ainſi dire, au *ton* convenable, tranſmettent de l'un à l'autre par une douce *colliſion*, les vibrations de cette membrane dans le *veſtibule* du *labyrinthe*, pour pénétrer juſques dans les *canaux demi-circulaires*, enfin dans le *limaçon*; & cela par l'entremiſe d'une autre membrane fine qui forme le *trou ovalaire*, parce que ſur elle poſe immédiatement la baſe *troüée* du quatriéme *oſſelet* qui eſt l'*étrier*. Dans cette deſcription toute imparfaite qu'elle eſt, parce qu'il y manque encore beaucoup plus qu'elle n'en dit, par la ſeule nomenclature des parties, & à la ſeule manœuvre qu'on leur voit faire, on apperçoit dans cet organe ſeul toute la fineſſe, tous les adouciſſemens les mieux ménagés, le travail le plus adroit, l'adreſſe enfin la plus fine qu'on pourroit ſoupçonner

De ſes parties internes.

dans les instrumens les plus harmonieux, & dans les machines *pneumatiques* les mieux entenduës. Cependant outre que tout ceci n'est qu'un foible crayon de ce qui se passe en conséquence dans l'oreille interne, l'art incomparable & le travail inimitable aux doigts des hommes, qui doit consommer la sensation de l'ouïe, surpasse si étrangement le naturel, que tout y paroît d'une main dont l'art n'a rien d'humain. Car c'est un méchanisme aussi étonnant que délicat, qui se trouve dans les *canaux demi-circulaires*, parce qu'ils ont chacun leur diamètre & leur attitude différente, & encore dans la façon du *limaçon*, dont les rampes internes & spirales sont partagées en supérieures & inférieures par une lame comparable à un filigrane le plus fin; appareil qui n'est que pour porter au juste les vibrations ou trémoussemens de l'air, & immédiatement à l'endroit où est caché le nerf *auditif*. Car ce nerf est contenu dans ces canaux, & renfermé dans ces rampes du limaçon; reduits secrets, où ne pénétrent les vibrations de l'air que par une très-petite fenêtre, & à-travers des trous imperceptibles qui sont percés dans la base

Détails là-dessus.

de l'*étrier*, enfin par le trou du *limaçon*. Tout ceci cependant étant insuffisant encore pour la réflexion parfaite des sons, que fait la Nature? Elle renferme tous ces menus organes dans une grotte, parce que les *échos* s'y forment & s'y conservent mieux. C'est donc une cavité creusée dans l'*os pierreux*, dont les parois dures & solides sont singuliérement propres à réfléchir les sons.

LXV. UNE autre circonstance bien remarquable, c'est que tout le succès de l'organe de l'ouïe dépendant de l'air, il étoit important de pourvoir à l'*élasticité* de celui que l'on nomme *inné*, (parce qu'il a été formé en même tems que toutes ses parties) pour former le *ton* sur lequel devoit se monter la *membrane* du *tambour*, & son *timbre*, qui lui-même est un nerf. Pour cela donc la Nature a établi un canal, qui du fond de la bouche prolongé jusques dans la *caisse* du *tambour*, vient renouveller cet air *inné*, & par-là l'entretenir dans une même élasticité, & tenir la *membrane* du *tambour* dans un parfait équilibre entre les deux airs, sçavoir l'interne qui circule de-dedans en-dehors, & l'externe qui de-dehors en-dedans fait

Air inné dans l'Oreille.

continuellement effort sur cette membrane. Cet avantage n'est pourtant pas le seul qu'apporte ce canal à l'organe de l'ouïe ; par même moyen l'air extérieur, qui ne peut pénétrer le *tympan*, soufflant, pour ainsi dire, comme un doux zéphyre de la bouche ou du nez dans cette cavité, il la ressuïe & la tient séche comme il convient à un organe destiné à la réflexion des sons. Car c'est encore par une même raison que la *conque* est garnie, à la différence des autres cavités du corps, de glandes *cérumineuses*, parce qu'il est besoin que ce canal se conserve sec & ferme dans sa tissure. Or ce suc cérumineux est comme un *verni* gommeux qui entretient ces qualités ; au-lieu que les autres canaux du corps sont enduits & humectés de mucilages plus ou moins séreux, mols ou *lymphatiques*, pour les entretenir dans leur flexibilité naturelle. Mais toutes ces observations, qui montrent à un Médecin tant de différens contrastes de mouvemens & de puissances, d'accord cependant ensemble, dans le même organe pour exercer sa fonction, peuvent-elles lui laisser ignorer l'action d'une main toute-puissante, seule capable de concilier & de

Renouvellement de cet air.

Suc cérumineux, son usage.

concerter ces puissances & ces mouvemens suivant les occasions & les besoins?

LXVI. Un autre sujet d'admiration, & qui est commun à ces deux organes, l'*œil* & l'*oreille*, c'est que tant de menuës parties organisées, & qui sont les principaux instrumens de la vûë & de l'ouïe, sont animées à leur maniere; tels sont le *cryſtallin* & la *prunelle* dans l'œil, le *tympan* & les quatre *osselets* dans l'oreille: car toutes ces parties ont leurs mouvemens, leurs contractions & leurs relâchemens, suivant lesquels elles prennent des situations, qu'elles changent & qu'elles reprennent dans les occasions où il faut qu'elles se rétréciſſent, ou qu'elles se dilatent, qu'elles s'avancent, ou qu'elles se reculent. Quelle est donc la main qui dirige toutes ces variations, qui modére ces mouvemens, & qui les ajuste? Est-ce autre chose que l'action du Créateur, qui continuë ce qu'il a commencé dans la création? Toutes ces parties ont donc leur vertu *syſtaltique* ou *muſculaire*: Mais qui leur a préparé des esprits de l'inimaginable ténuité qu'il les faut pour servir à des organes si menus? Rien prouve-t-il mieux l'immense

Ton de toutes ces menuës parties.

fineſſe du *ſuc nerveux*, ſur quoi le ſçavant M. *Santorini* donne un ſi ingénieux calcul *. L'induſtrie humaine iroit-elle juſques-là ? Son impuiſſance donc, qui en cette occaſion eſt de fait conſtant & avéré, découvre cette puiſſance ſuprême qui régit l'œconomie animale.

LXVII. NONOBSTANT toutes ces étonnantes remarques, il faut convenir que l'eſprit ſe trouve aidé dans ces hautes connoiſſances par l'ordonnance ſenſible que l'on voit dans les parties organiques qui exercent les fonctions de l'œil & de l'oreille. Mais, oſeroit-on le dire, qu'il eſt un organe des ſens, qui cache davantage le myſtère, parce qu'il offre quelque choſe d'autant moins compréhenſible, qu'il montre bien moins d'appareil ; c'eſt le *toucher* ; cette ſenſation ſi commune, ſi univerſelle, ſi ſenſible, dans lequel on découvre en apparence peu d'*organiſation*. Il répond cependant non-ſeulement à tout le corps, mais encore il ſe communique à l'ame, de quelque endroit que partent les impreſſions, ſoit de douleur, ſoit de plaiſir, &c. Cette obſervation même obſcurcit étrangement l'idée du

Toucher, ſon univerſalité.

* *Ubi ſuprà.*

siége de l'ame, & jusques-là qu'elle a fait penser à des esprits non moins éclairés que religieux, que le siege de l'ame pouvoit être par tout le corps, puisqu'il n'étoit aucune partie où, ou d'où elle ne sente dans l'occasion*. Mais par-tout où l'on place l'ame, est-il bien compréhensible que de simples *papilles* ou houpes nerveuses, placées sur la surface de la peau, dans quelque extrémité éloignée, ou dans quelque réduit secret du corps, il parte une *ondulation* vers l'ame, qui l'avertisse de ce qui se passe d'affligeant ou de satisfaisant dans ces endroits? L'*oreille* & l'*œil*, situés dans le voisinage de l'ame suivant la notion ordinaire, sont ornés d'un appareil d'organes aussi surprenants que sensibles; & ces organes se trouvent comme sous la main de l'ame, s'il est vrai que son siége soit dans le cerveau. Le *toucher*, au contraire, dénüé d'un tel méchanisme, est autant éloigné de l'ame que les pieds le sont du cerveau. Par quel art donc se dirigent ces ondulations? Quelle vertu organique les guide par elle-même, les soûtient, & les conduit à leur terme? Conçoit-on ailleurs bien clairement, ou possible,

Etiologie sur le Toucher.

* *S. August.* Epist. 166. pag. 539.

cette rétrogradation des *esprits*, qui auront à se porter à droite, à gauche, de-bas en-haut, tandis qu'on ne comprend guéres bien que leur descente de-haut en-bas ? L'avertissement de l'*ame* ne consistera donc que dans la perception ou le sentiment de gêne que souffrira le *genre nerveux*, ou son *suc*, dans son cours, & vers l'endroit de la douleur, à l'occasion du *spasme* secret arrivé aux fibres des papilles nerveuses de la peau. Mais quoiqu'il en soit, moins s'apperçoit le naturel dans des opérations surprenantes à un esprit éclairé, quoique manifestes & réelles au sens, plus se découvre le surnaturel de la puissance qui en remuë ou qui en fait agir les organes.

LXVIII. Il résulte au-moins de tout ceci, que le *spiritueux-lymphatique* qui vient de faire tant de merveilles naturelles par toute l'œconomie animale, doit être d'une finesse ou d'une ténuïté étonnante. Le sçavant & ingenieux M. *Santorini*, pour le faire comprendre, se demande à lui-même, si un atôme de *suc nerveux* seroit *mille fois* plus petit qu'un *grain* pesant ? si *dix mille fois* ? encore craindroit-il en cette maniere du mécompte ; ne

pouvant donc mesurer cette quantité par le poids, il essaye de la définir ainsi par les nombres. Pour cela, il prouve qu'un atôme de *suc nerveux* pourroit être moindre que la cent quarante-quatre milliéme partie d'un grain; & là-dessus il emprunte un calcul du célèbre & sçavant M. *Boyle*; & prenant un fil de soye cruë de *cent vingt aûnes* de long, qu'aura produit un *grain* filé de cette soye, il partage, en esprit ou par l'imagination, ces *cent vingt* aûnes en *quarts* d'aûne; puis étendant un de ces *quarts* d'aûne sur un papier de même longueur, il trouve que dans cette étenduë il peut marquer avec une plume, qui n'est pas même taillée trop fine, *trois cens points* d'encre; & ces *trois cens points* étant autant de parties dans lesquelles peut être partagé ce *quart d'aûne* de fil de soye, il prouve que les *quatre cens quatre-vingt quarts* d'aûne donnent *cent quarante-quatre mil points* d'encre: Par conséquent donc la quantité d'une *cent quarante-quatre milliéme* partie d'un *grain* de soye, peut être évaluée à un volume de quelque considération, puisqu'un point d'encre composée de *vin blanc*, de *galle* & de *vitriol*, fait un atôme plus gros qu'une

Calcul & reflexion sur le Suc Nerveux.

particule de suc nerveux. Rien fait-il mieux voir l'incompréhensible petitesse d'un atôme du suc nerveux, qui peut être mil fois plus petit encore qu'un point d'encre * ? Or une telle atténuation, ou un affinage si étonnant, est l'effet ou le fruit de toutes les façons que le fluide du corps humain s'est donné en passant par tous les ouvroirs qui l'ont trituré & filtré, pour parvenir à ce point de perfection ; & ces ouvroirs sont tous les viscères qui, chacun à leur maniere, l'ont travaillé. Mais en ceci encore autant que par-tout ailleurs se manifeste l'action du Créateur, sçavoir dans les vûës simples & toûjours uniformes, suivant lesquelles ce fluide reçoit tous les dégrez de son affinage ou de sa perfection.

Trituration, elle commence dans l'estomac.

LXIX. Celui des viscères qui commence ce travail, est l'*Estomac*, lequel en conséquence du broyement des alimens qui s'est fait dans la bouche, continuë par la *trituration* à donner au suc nourricier sa premiere façon ; car ce n'est en lui qu'une ébauche grossiére de cette lymphe spiritualisée, de ce merveilleux suc que nous venons de voir. Ainsi sans changer d'art ce suc

* Vid. *Santorini*, de Nutrit. p. 400.

chyleux, tout impur & mal dissous qu'il est encore, parviendra à cette *limpidité*, cette *légereté*, cette *homogénéité*, cette *spiritualisation*, à cette *immatérialité* presque du suc nerveux. Pour donc ne point tomber dans l'inconvénient de *passer toute sa vie dans des miracles continuels qu'on ne remarque pas*, suivant la réflexion de l'illustre M. *Bossuët* *, un Médecin se doit à la méditation des merveilles que des organes aussi simples à la vûë, ou dans si peu de montre que l'estomac, & par une opération unique, opérent depuis l'endroit qu'il occupe jusques dans les dernieres extrémités du corps ou des vaisseaux. En effet est-il organe moins orné en apparence que l'estomac, dont la vertu ne paroît consister que dans celle des fibres : elles en feroient effectivement comprendre la force, si comme celles des plus puissans muscles, tels que sont le *cœur* & le *crotaphite*, elles étoient courtes, druës & serrées ; au-lieu que dans l'*estomac* elles sont lâches, longues, molles, & manifestement distantes les unes des autres. Conçoit-on qu'une semblable machine va commencer la préparation de ce qu'il y a

Reflexions sur la simplicité de sa structure.

* Elevat. Tome I. p. 198.

de plus fin, de plus pur & de plus spiritueux dans tout le corps? Et rien manifeste-t-il plus une raison secrette de cette puissance, qui ne peut tenir le fond de sa force que de l'ordre ou de l'institution du Créateur, lequel sçait élever la matiere jusqu'au point de vertu qu'il lui plaît? D'ailleurs ce broyement de l'estomac est aussi singulier qu'efficace. Car de voir une meule qui écrase, un instrument qui broye, une machine qui brise, un solide qui pulvérise un autre solide, les sens & la raison s'y accordent : mais que des membranes molasses, en se plissant & se repliſſant sur elles-mêmes, & se frottant ainsi par leurs rugosités, viennent à-bout de dissoudre des matieres dures & solides, jusqu'à les mettre en boüillie, c'est à quoi l'art ordinaire n'atteint point; sur-tout si l'on considére que ces membranes ne sont aidées pour faire cette dissolution, que d'un fluide fade, d'une eau simple, qui détrempe seulement & amollit les matieres, qui de-plus entretient la flexibilité ou la souplesse, le maniement & l'endui de ces membranes; & cette eau est la *lymphe gastrique*. Deux causes donc aussi foibles en apparence l'une que l'autre, sçavoir

La lymphe, son frottement.

ſçavoir des membranes molles & de l'eau inſipide, préparent à l'atténuation la plus étonnante qui ſe trouve dans la Nature. Des inſtrumens ſi impuiſſans ſont donc maniés par une main bien ſupérieure, pour un ſuccès ſi prodigieux. Car tout ce qui d'ailleurs coopère à la diſſolution des alimens n'a point plus de valeur; ce ne ſont en effet que toutes parties d'un mouvement doux & molaſſe, qui ſe prêtent à cette importante opération. Tels ſont la compreſſion alternative des muſcles du bas-ventre, & les battemens ou allées & venuës du *diaphragme*, puiſqu'en joignant à toutes ces cauſes la chaleur douce & vaporeuſe des artères qui entrent dans la ſtructure de l'eſtomac en ſi grand nombre, ce ne ſera qu'une vapeur unie à de l'eau & à la moleſſe d'un organe. Cela répond-t-il à l'effet ſurprenant de diſſoudre des corps ſolides? Sera-ce une maniere de diſſolution ſemblable à celle de la *corne de cerf philoſophiquement préparée*? Mais ici paroît une ſageſſe ou philoſophie bien au-deſſus de la philoſophie ordinaire; c'eſt la ſageſſe du Créateur qui en a ainſi diſpoſé.

LXX. Ce chyle groſſier encore

tombe au sortir de l'estomac dans le *duodenum* : Mais cet organe offre-t-il rien de plus puissant par sa structure ? Car aussi ressemblant fût-il par ses courbures qu'il l'est à celles de l'estomac, cela a seulement fait penser à un sçavant Auteur (*a*), que le *duodenum* pourroit passer pour un *appendix*, pour un aide, pour un supplément de l'estomac, parce qu'il en prolonge ou copie l'action. En effet, il n'a par lui-même qu'une cavité plus spatieuse (*b*) que les autres intestins grêles, sans employer autre chose pour sa fonction que ses fibres & sa *lymphe*. C'est pourtant dans cet endroit que le chyle grisâtre encore, mal dépuré, ou imparfaitement travaillé, s'achève & se blanchit, en prenant la couleur du lait, parce qu'il est là plus fluïde, & mieux demêlé dans ses parties ; par où il devient une liqueur blanche, douce, *homogène*. Que d'artifices, de feux, de travaux n'employeroit point en pareil cas la Chymie ordinaire ? Ce seroit des *alkalis*, des *acides*, des *précipités*, dont elle pareroit de telles opérations. Ici

(*a*) *Frider. Hoffmann*, Medicin. Ration. Tom. I. p. 191.

(*a*) Vid. *Heister*, Compend. Anat.

tout cela est confondu ; la *bile* du *foye*, celle de la *véſicule*, le *ſuc pancreatique*, la *lymphe inteſtinale*, tous ces *Diſſolvans*, ſans être de leur nature ni *acides*, ni *alkalis*, mais tous ſous la forme d'un *menſtruë neutre* dans ſa qualité, ſe mêlent ſans trouble avec les parties du chyle, qu'ils ſéparent ſans les agiter, les changent ſans les corrompre, les adouciſſent ſans les aliéner. C'eſt donc comme une ſimple *ſolution*, qu'opére la qualité, pourtant ſinguliérement *réſineuſe* & *ſavoneuſe* de la *bile*, laquelle écartant le pur de l'impur dans le ſuc chyleux, l'arrange & l'ajuſte à la ſorte d'*excrétoires* qui doivent le ſéparer dans les inteſtins. Une ſimplicité ſi grande dans l'opération du corps qui ſert de fondement à toutes les autres, permet-elle à un Médecin inſtruit des juſtes bornes de la Phyſique, de douter qu'une vertu plus éclairée que la ſcience d'une Phyſique ordinaire, régit l'œconomie animale ?

Chyle, ſa ſimplicité & de tous les Diſſolvans naturels.

LXXI. C'est en effet une uniformité toûjours la même & par-tout ſimple ; parce qu'à commencer par l'*eſtomac*, c'eſt toûjours une *vertu ſyſtaltique* & une puiſſance *compreſſive*, qui va faire la *ſécrétion* du chyle dans tous les

inteſtins. Car leur *velouté*, comme celui de l'eſtomac, tout ſpongieux comme il eſt, ſe trouve compoſé d'un million de petits tuyaux, tous capables de boire ou de s'imbiber d'un ſuc qui les flatte par la molleſſe & la douceur de ſes parties. Ce n'eſt donc autre choſe qu'une ſubſtance ou un fond *abſorbant*, qui fait l'office d'un couloir ou d'une ſimple paſſoire, laquelle donnant paſſage à la portion de matiere qui convient à ſes diamètres par la même juſteſſe de ſes molécules, ſe refuſe à tout ce qui ſeroit ou trop groſſier pour eux, ou qui pourroit par ſon âcreté les agacer, & leur faire prendre des reſſerremens *ſpaſmodiques*, qui les fermeroient à la *ſécrétion* pour laquelle ils ſont faits.

Méchaniſme à ce ſujet.

LXXII. Car c'eſt ici le modèle de la maniere des *dépurations* telles qu'elles ſe font dans les humeurs de notre corps; le fondement par conſéquent de cette pureté limpide qu'acquiert la lymphe nourriciere, juſqu'au point qu'elle peut enfin ſe *ſpiritualiſer* en *ſuc nerveux*. Car quoique le chyle ait eſſuïé les façons des deux *biles* & du *ſuc pancréatique* en paſſant par le *duodenum*, il en eſt à la vérité plus

blanc, plus doux & plus fluide, mais il n'en eſt point plus pur, mêlé qu'il eſt au contraire des *ſucs gaſtriques*, de *bile* des deux ſortes, du *ſuc pancréatique*, de *lymphe* ou de *mucilage* inteſtinal; tous aſſortiſſemens dont il faut qu'il ſe dépoüille, pour s'inſinuer dans les racines imperceptibles des *veines lactées*. Pour cela donc la nature a fait dans les inteſtins des membranes *celluleuſes* (*a*); car outre celle de M. *Ruyſch*, M. *Albinus*, Profeſſeur en Anatomie à Utrecht, & M. *Helvetius*, aujourd'hui premier Médecin de la Reine en France, illuſtre Médecin-Anatomiſte de la Faculté de Paris, y en ont découvert une ſeconde (*b*); de-ſorte que c'eſt un fond *ſpongieux-abſorbant* que forment dans les inteſtins toutes ces membranes *celluleuſes*, *veloutées-papillaires*; d'autant plus que, ſelon la découverte de M. *Helvetius*, ce ſont moins de petits tuyaux qui compoſent ce fond abſorbant, que des *papilles* plates, ſpongieuſes, percées d'une infinité de petits trous inſenſibles (*c*); ce

Dépurations, elles ſe font à travers les vaiſſeaux abſorbans.

(*a*) Vid. *Heiſter*, Compend.

(*b*) *Idem, ibid.* p. 243. & 245. Voyez auſſi les Mémoires de l'Acad. R. des Sciences de 1721.

(*c*) Hiſtoire de l'Acad. 1721. p. 35.

qui revient parfaitement à cette infinité de porosités qu'y a apperçûës un autre sçavant Médecin (*a*). Voilà donc bien établies & bien prouvées, pour le dire en passant, les *parties absorbantes*. Mais dans ce fond se trouve celui des ressources au-dessus de la portée de toute l'invention humaine, si elle avoit à opérer une *dépuration* de matieres aussi confuses, & encore aussi différentes que celles dont est composé le chyle au sortir du *duodenum*, comme on vient de le voir. Cependant un artifice simple & imperceptible suffit pour faire ce triage. Une membrane *veloutée-papillaire* est semée d'une infinité tant de papilles poreuses, que de petits canaux, que M. *Santorini* (*b*) appelle de petits syphons, *syphunculos*, capables de boire la partie du chyle la plus fine; & ces éminences vasculeuses étant continuës aux *veines lactées*, elles leur transmettent cette fine portion du chyle. Pour cela le chyle apportant avec soi une portion des deux biles, sur-tout de la *cystique*, qui est la résineuse, il est tout-à-la-fois un *savon* & une *résine*, qui nettoye, déterge & affermit dans leurs

Exemples. Preuves.

(*a*) *Bianchi.* Hist. Hepat.
(*b*) Observ. Anat.

directions ces *papilles* ou houpes nerveuses, lesquelles par ce moyen se trouvent en situation propre à recevoir dans leurs petits diamètres, la partie du chyle qu'elles doivent transmettre dans les veines lactées.

LXXIII. Mais que deviennent les restes du chyle qui ne se filtrent point? faudra-t-il les condamner en entier à se confondre & à se perdre dans les grosses matieres qui doivent se vuider? Ce sera donc démentir le calcul du célèbre *Sanctorius*, d'après qui il est convenu parmi tous les Médecins, que la matiere de l'*insensible transpiration* est quinze fois plus ample que l'évacuation du bas-ventre. Il faut donc pour achever la dépuration du chyle, que sa portion moyenne (parce qu'elle est plus grossiere que celle des *lactées*, mais de beaucoup moins grossiere que celle de l'évacuation du bas-ventre) se sépare au profit du sang ou des autres humeurs; & à cela servent les *veines mésaraïques*, dans lesquelles se communique la membrane *veloutée-papillaire*, par le moyen de ses glandes spongieuses, avec lesquelles s'aboutent les extrémités des veines mésaraïques. L'observation tirée des oiseaux, qui

Que le Chyle passe en partie dans les Veines Mésaraïques.

n'ont point de veines lactées, ou en qui le chyle passe immédiatement de leurs intestins dans les veines méseraïques, autorise ce méchanisme. Le sçavant & célèbre M *Boerhaave* * le comprend même dans l'homme, & l'y adopte, persuadé de cette communication entre les *lactées* & les *méseraïques*. La raison y souscrit ; enfin la nature du sang qui porte par les *méseraïques* dans le foye la matiere de la bile, le confirme, puisqu'il paroît par-là que le chyle rend au foye ce qu'il a emprunté ou reçû de lui dans le *duodenum*.

Affinage des Humeurs.

LXXIV. Ici donc se manifeste cette maniere merveilleuse de la Nature, où pour mieux dire, cet art admirable du Créateur pour opérer la dépuration des humeurs, qui n'est que leur affinage. Car la limpidité de la lymphe chyleuse qui paroît dans les lactées, dont les racines sont imperceptibles aux sens, est tout-à-la-fois & la marque de la prodigieuse atténuation de la *lymphe*, & du dépoüillement parfait où elle est de toute impureté, ou des sucs étrangers dont elle s'est départie, & qui sont restés dans les porosités des glandes spongieuses, ou dans les *vais-*

* *Institut. Med.* art. 106.

ſeaux abſorbans des membranes *veloutées-papillaires celluleuſes*, qui en ſont les dépoſitaires, pour les faire paſſer comme par *tranſudation* dans les capillaires *méſaraïques*. Ce paſſage ne paroît pas ſupportable ou compréhenſible à de ſages Auteurs, reſpectables d'ailleurs par bien des endroits; mais outre que les *méſaraïques* paroiſſent faites pour être le receptacle des matieres que le ſang rapporte de tous les viſcères pour être tranſmiſes dans le foye par la veine-porte, c'eſt manquer à une diſtinction ſinguliere en matiere de circulation dans nos corps, que de leur refuſer ce paſſage. Car c'eſt confondre la maniere de trajet qui ſe fait du ſang des artères dans les veines, qui ſont à vûë d'œil aboutées l'une à l'autre, par lequel comme par un coup de pompe le fluïde de l'artère paſſe directement dans la veine, puiſqu'il n'en eſt pas de même d'une autre ſorte de circulation, qui ſe fait par *infiltration*, par laquelle des *parties poreuſes*, qui ſont ſi fréquentes dans le corps humain, s'étant imbibées de ſucs qu'elles ont abſorbés dans leur ſubſtance, les tranſmettent ſourdement dans des extrémités ſecrétes de vaiſſeaux imperceptibles. Dans

Route du Chyle.

cette disposition il n'est pas raisonnable de chercher des proportions ou des convenances connuës entre des diamètres de vaisseaux, & le volume ou l'épaisseur des sucs qu'ils peuvent admettre; car ce n'est point précisément par un aboutement immédiat de vaisseau à vaisseau que se fait ce trajet, mais parce que des *vaisseaux absorbans* ou des parties poreuses-spongieuses s'en étant imbibées, elles les distillent ou en éxudent dans toutes les petites bouches des vaisseaux voisins qui se perdent en se développant dans ces parties poreuses.

Il passe dans les lactées. Singularité des vaisseaux.

LXXV. C'est donc ainsi que les restes utiles du chyle, séparés de la portion qui est passée dans les *lactées*, & qui étoient demeurés dans les intestins, passent, c'est-à-dire, par voye d'infiltration, dans les *capillaires mésaraïques*, qui en font le transport dans le foye. Aussi est-ce de cet endroit que commence l'atténuation ou l'affinage du sang battu, brisé ou broyé par la systole des artères. Car c'est une observation singuliere, & qui est dûë à la réflexion du sçavant M. *Boerhaave* *, que le sang qui tombe dans les *mésaraïques* pour passer au foye, & du foye

* Inst. art. 350.

au cœur, devient deux fois *veinal*, & deux fois *artériel* : En effet il eſt *artériel* dans l'artère méſentérique, il devient *veinal* dans les méſaraïques, puis *artériel* dans la veine-porte, *veinal* enfin la ſeconde fois dans la veine-cave. Fut-il une attention plus marquée dans la Nature pour toûjours, par le même & ſeul moyen du broyement ou de la *trituration*, continuer l'atténuation du ſang, & pour conſommer la *dépuration* des ſucs dont il a à ſe défaire pour les fonctions de l'œconomie animale ? En effet, tout le ſang qui aborde de la *rate*, de l'*épiploon*, de l'*eſtomac*, &c. chargé des différentes matieres qu'il a priſes dans tous ces endroits, de la lymphe *nourriciere*, par exemple, qui lui ſera venuë des *vaiſſeaux abſorbans* de l'eſtomac *, tout cela venant ſe joindre aux reſtes du chyle deſcendu du *duodenum* & demeuré dans les inteſtins, tout cela, dis-je, compoſe un ramas de ſucs, qui ne peuvent s'accommoder avec la maſſe du ſang, ni s'y confondre utilement, que par le moyen de la ſyſtole des artères, laquelle briſant & foulant les différentes humeurs du ſang, les concilie les unes avec

* Vid. *Boerhaave*, ibid. art. 106.

les autres : Et voilà la raison qui fait que la Nature change les *veines* en *artères* dans la *veine porte*, pour exécuter dans le foye, ce principal couloir, une opération des plus essentielles pour sa conservation.

Histoire mechanique de la dépuration du sang.

LXXVI. C'est la *dépuration* du sang, & en conséquence l'atténuation de sa partie blanche, qui doit aller enfin jusqu'à se *spiritualiser*. Car cette attention répanduë par tout le corps, ne se dément dans aucune de ses parties ; c'est une intelligence toûjours & par-tout la même, qui ne change ni de maniere ni d'objet. Un tel ouvrage donc que celui du corps humain, ne peut qu'entretenir dans l'esprit d'un Médecin l'idée du Souverain Etre, qui gouverne * tout, & qui veille sur toutes choses ; car c'est la Divinité même dont le petit monde, comme le grand monde, est plein, *Numinis omnia plena*. Celui-là en particulier, c'est-à-dire, le corps de l'homme, qui ne vit qu'en Dieu, ne subsiste que par lui, & n'a de mouvemens que ce qu'il lui en donne : *In illo vivimus, movemur & sumus*. Mais quoique se montrent

* Vid. *Salvianus Massil.* de Gubernatione, *passim*.

par tout le corps la présence & l'action du Créateur, c'est particuliérement dans cet endroit où commence le sang à se perfectionner : car de voir les veines se changer en artères ; une *sécrétion* des plus considérables s'opérer par les veines ; tout le sang enfin qui a besoin de se dépurer, venir de toutes les parties du bas-ventre se décharger dans les *méseraïques*, parce qu'elles sont chargées par la nature de les transporter dans le foye ; sont-ce moins que des opérations méditées & instituées exprès ? Or, qui est capable d'une prévoyance étudiée de si loin & depuis si constamment exécutée, que le plus sage & le plus puissant des êtres ?

LXXVII. AU-RESTE, toutes ces prévoyances servent à faire arriver le sang chargé de tant de sucs *discoles*, ce semble, incongrus du-moins, dans le tronc de la *veine-porte*, laquelle, comme seroit un second cœur, darde de-bas en-haut ce sang, par la force musculaire que lui donne la *capsule* de *Glisson*, que lui facilite encore la rapidité, la chaleur & l'impétuosité de celui de l'*artère hépatique*, renfermée dans cette capsule, & enfin l'aisance que le sang trouve à remonter une veine qui

Le Foye principal sécrétoire pour la dépuration du sang.

n'a pas de valvules. Peut-on ne pas admirer tant de précautions & de puissances rassemblées, pour donner à ce sang toute la force nécessaire pour être poussé jusqu'aux extrémités de cette innombrable multitude de vaisseaux qui composent la substance du foye ? Mais en même temps se manifeste l'immense atténuation que doit recevoir ce sang, partagé comme en autant d'atômes allongés en filets, & ainsi exprimés avec force à-travers cette infinité de diamètres. On le comprend en comparant cet affinage avec celui que reçoit l'eau de fleurs d'orange contenuë dans les cassolettes à pistons ; car ces pistons étant poussés de-bas en-haut, ils font de cette eau chassée au-travers d'une infinité de trous comme ceux d'un arrosoir, une espece de fumée qui se répand dans l'air, où elle représente moins un fluide qu'un nuage ou une vapeur. Ainsi donc ce sang poussé jusques dans les extrémités des vaisseaux sanguins du foye, se perd partie en lymphe fine, que rapportent les *veines lymphatiques*, partie en atômes gras, onctueux, sulphureux, qui distillent par le *pore biliaire* ; & de ces atômes réünis se forment les deux biles, la

cystique & l'*hépatique*. Ainsi donc se retrouvent les particules grasses, lymphatiques, sulphureuses, raportées dans les *méseraïques*, tant de la lymphe nourriciere qu'ont fournies les veines *gastriques*, que de l'*épiploon*, du *mésentère*, enfin de la portion du chyle qui ne s'étant point filtrée dans les *lactées*, est restée dans les intestins : A quoi si l'on ajoûte le sang *splénique*, qui tient de l'artériel, & qui par conséquent est plein de parties exaltées, ignées ou sulphureuses, l'on concevra tout-à-la fois, & quelles sont la matiere, l'origine & les sources de la bile, & encore les raisons & les causes de l'étrange affinage que les humeurs & le sang reçoivent dans le foye. Il paroît cet affinage étant comparé avec celui que la lymphe acquiert dans le cerveau ; celle-ci s'y sépare dans l'espace de vingt-quatre heures à la quantité de *trois onces*, & la bile dans le même espace de temps se produit dans le foye à la quantité de *six onces* *. Ce ne seroit que la moitié de l'affinage qui est fait dans le cerveau : Mais l'affinage du suc nerveux est le terme de celui où doivent parvenir les sucs de nos corps ; au-lieu

Ce que d'autres parties y contribuent.

* Vid. *Bianchi*, Hist. Hepat.

que celui de la bile n'eſt qu'un moyen pour y parvenir.

LXXVIII. MAIS ici s'apperçoit la circulation de la *bile* dans le naturel; car s'infiltrant avec le chyle dans les *méſaraïques*, elle eſt reportée au foye par la *veine-porte*, & du foye elle retombe dans le *duodenum*, & ainſi continuellement. Peut-être même cette voye n'eſt-elle point la ſeule par laquelle la bile ſe remêle à toute la maſſe du ſang. Car quoique l'on comprenne l'inconvénient qu'encoureroit la ſanté, ſi la bile paſſoit ſubſtantiellement dans la maſſe du ſang, ou telle qu'elle ſe filtre matériellement dans le foye, puiſque ce ſeroit l'expoſer à mille ſortes d'ardeurs, de troubles, de fiévre même; cependant comme la vertu propre de la bile eſt d'embaumer le ſang, pour lui conſerver ſa fluidité, & le préſerver d'*affadiſſement*, d'*aigreur* ou d'*acidité*, il eſt concevable qu'une douce vapeur bilieuſe, portée immédiatement dans les grands vaiſſeaux, ſerviroit à ce bon uſage ſans enflammer le ſang; car ce ſeroit la même maniere que l'on employe pour *aromatiſer* une *potion*, un *apozème*, une *opiate*, & ſemblables remêdes, ſans les rendre incendiaires. Or

Circulation de la Bile.

un pareil effet ne pourroit-il point être celui d'un sang, bilieux apparemment, qui est rapporté de l'artère *hépatique* par la veine *azygos* immédiatement dans la *cave*, & tout proche du cœur ? Car l'on sçait par la couleur jaune dont se trouve teint quelquefois l'intestin qui touche au foye, combien la bile est transpirable ou halitueuse. Ce sera donc une vapeur de bile, dont ce sang au sortir du foye, ira impregner ou comme embaumer d'une douce amertume la masse du sang. Seroit-ce en effet sans dessein que les veines *cystiques* rapportent leur sang, non immédiatement dans la *cave*, dont elles sont si voisines ; mais qu'elles vont, comme au rendez-vous des sucs à dépurer, se décharger dans les *mésaraïques*, parce qu'en effet la *bile cystique* étant trop *résineuse* par elle-même, elle auroit pû porter le trouble dans la masse du sang, par une vapeur de cette nature qu'elle lui auroit continuellement communiquée. Or l'esprit humain concevant ces besoins pour la conservation de la vie, est-il hors de raison de les soupçonner de la sagesse du Créateur ? Au reste, ces échapées de vapeurs bilieuses ne préjudicient en rien à l'intégrité de la *dépuration* des

Bile, ses qualités, ses usages.

humeurs & du sang, laquelle se fait dans le foye; de-sorte que le sang qui en sort dans la *veine-cave*, n'est pas moins parfaitement dépoüillé des sucs incongrus pour lui, mais qui ramassés de tant d'endroits differens, servent de matiere ou de fond à la bile. Car les six onces qui s'en filtrent par jour dans ce viscère, sont un composé des restes de chyle, non-seulement de celui qui est passé dans les *lactées*, mais encore un produit de celui qui s'étant séparé dans les vaisseaux *absorbans* de l'estomac *, a été repris, faute de veines *lactées* dans ce viscère, par les *gastriques*. La bile donc est le résultat de cette douce lymphe nourriciere, & encore de tous les sucs qui sont passés des veines *cystiques*, des *épiploiques* & de tous les viscères du bas-ventre. Ainsi tout le bas-ventre paroîtroit fait pour l'usage du foye, puisqu'après avoir fait passer toutes ces differentes matieres au-travers de tous les vaisseaux qui en composent le tissu, il en forme & produit la bile. Voilà donc la *dépuration* du sang reconnuë & bien établie. Car le sang étant un composé d'une partie *rouge* & d'une *blanche*, cette dépuration est commune à l'une & à l'autre; puisqu'en même tems que la

Détails là-dessus.

* Vid. *Boerhaave*, Institut.

rouge sort *dépurée* du foye dans la veine-cave, la blanche non moins *dépurée*, passe dans les lactées, & par elles va circuler du cœur dans toutes les artères du corps.

LXXIX. VOILA donc bien marquée & bien distincte la double circulation du sang, sçavoir celle de la partie *rouge*, & celle de la partie *blanche*. Elles commencent même leur marche en même tems, seulement avec cette singularité, que c'est par la circulation de la partie blanche que se termine celle de la rouge, pour la production du *suc nerveux*. C'est cette partie blanche infiniment affinée & rectifiée à force de circulations & de *cohobations* au-travers de tant de *vaisseaux de rencontre & circulaires*, d'où elle se perd dans la substance des membranes de toutes les parties. Mais elle se perd moins qu'elle ne s'éclipse; car elle reparoît sous la forme d'une sérosité, qui est le reproduit de la lymphe, qui étant rebûë par les *veines lymphatiques*, se rencontre ou revient sur la scène. C'est donc à une atténuation prodigieuse que se terminent toutes les circulations du sang. Aussi celle de sa partie rouge s'achemine-t-elle vers les organes qui ont à ache-

Double circulation de la partie rouge & de la blanche.

ver l'atténuation qu'elle a commencée dans le foye ; & ces organes sont le *diaphragme*, la *veine-cave ascendante*, à l'endroit où cette veine devient musculeuse en approchant de l'*oreillette* du *cœur*, cette oreillette elle-même où le sang est reçû au sortir de la *veine-cave*, enfin le *ventricule droit* ; toutes cavités musculeuses & sillonnées, qui sont comme autant de muscles creux, capables par leurs contractions de continuer le broyement du sang, & de le tenir fluide & coulant. En effet sans ces secours, les parties *globuleuses* s'affaissant les unes sur les autres, auroient bientôt arrêté la circulation des humeurs. Aussi l'importance de cette condition est-elle singuliérement marquée, par le soin de la nature à faire tomber à point dans le *ventricule droit* le *chyle* que le *canal thoracique* conduit droit & immédiatement dans les *soûclavieres*, d'où incontinent il tombe dans le ventricule droit du cœur. Mais une sagesse qui se trouve ainsi placée dans tous les endroits & dans toutes les occasions où doit se passer quelque opération nécessaire pour l'ordonnance de l'œconomie animale, peut-elle rappeller d'autre idée que celle de la présence de la

Route & marche de ces deux parties du sang.

même sagesse qui a présidé à la formation de l'homme ? Et cette Sagesse est celle de Dieu même, qui veillant continuellement à la conservation de son chef-d'œuvre, ne manque à rien de ce qui convient pour cela : *Jugiter Deus noster, & Contemplator sollicitissimus & Gubernator pissimus* *, or ce qui se passe dans cette occasion de la part du chyle, en venant directement se mêler au sang dans le *ventricule droit*, est une opération autant fondamentale qu'essentielle pour entretenir le cours de la circulation. Car le sang devenant trop serré dans sa consistence, pour avoir cheminé depuis le foye dans le ventricule droit, dénué de véhicule suffisant, se seroit incontinent épaissi, venant à être comprimé entre les parois de ce ventricule, s'il ne lui étoit survenu un véhicule subsidiaire ; & ce véhicule est le chyle nouveau, lequel le détrempant par ses parties molles, douces & séreuses, le tient fluide & coulant. Un pareil délayant étoit même si nécessaire au sang pour le faire pénétrer tant de petits vaisseaux qui composent le poûmon, que faute de lui il se

Effet du mêlange du chyle avec le sang.

* *Salvianus Massil.* de Gubernatione Dei, *pag.* 30.

ſeroit bien-tôt collé & fixé dans la ſubſtance de ce viſcère. En falloit-il en effet davantage pour arrêter ſon cours ſur le champ? Car ſes globules englués ſe feroient inceſſamment collés l'un à l'autre, venant à être preſſés & ſerrés par la vertu ſyſtaltique de tous ces vaiſſeaux; & c'eſt ce que previent le mêlange & l'abord du nouveau chyle. Ce ſont en effet des parties liſſes, legeres, unies, leſquelles s'inſinuant dans les eſpaces que laiſſent entre eux ces globules roulans & gliſſans comme ils ſont, en augmentent la volubilité. De-ſorte qu'un ſemblable fluide étant alors preſſé dans des canaux élaſtiques, il roule avec d'autant plus de facilité, qu'il poſe ſur des parties, dont les unes ſont gliſſantes, les autres roulantes, qui par conſéquent toutes enſemble compoſent un liquide auſſi coulant, que ſes parties ont de roulage & de volubilité.

LXXX. L'IMPORTANCE de l'opération qui ſe paſſe dans le *ventricule droit* eſt d'autant plus conſidérable, qu'ici commence la circulation de toute la maſſe du ſang réünie dans ſes parties, & qui va circuler comme en corps. Car juſques-là c'eſt la rouge qui a marché

seule depuis le foye jusqu'au cœur, à l'exception de la portion de *lymphe* qui lui est reportée dans les vaisseaux sanguins par quelques *veines lymphatiques*; au-lieu que la plus grande partie de ces *lymphatiques* se déchargent dans le *canal thoracique*. Aussi la Nature pourvoyante autant que l'est la sagesse de son Auteur, supplée au peu de véhicule du sang dans la *veine-cave ascendante*, par un double artifice, renfermé l'un & l'autre dans la *veine azygos*, ce vaisseau si négligé par l'Anatomie moderne, dont cependant l'usage ou la fonction s'étend à tant de choses (*a*). Cette veine donc communiquant sensiblement avec l'*émulgente*, se trouve en situation de soulager les reins d'une sérosité qui seroit surabondante, & qui par-là pourroit faire un débordement dangereux sur les parties voisines. La Nature (*b*) pour y pourvoir, (suivant la pensée de M. *Cowper*) fait à-peu-près dans cette occasion ce que font les habiles Fontainiers pour prémunir les terres contre les débordemens des eaux; ils font des tranchées

Singularité de la circulation du sang, par la situation de certains vaisseaux.

(*a*) Vid. *Morgagni*, Adversar. ex *Lancisio*.

(*b*) *Idem*, *ibid.*

ou des rigoles, ils ouvrent des ventouses en certains endroits & certains penchans de murailles, pour détourner dans des lieux convenables les eaux superfluës. C'eſt ainſi que paroît ſituée la *veine azygos*, laquelle par ſa poſition recevant les ſérosités ſurabondantes des reins, les remonte dans la *veine-cave*, par autant de décharges, qu'elles a d'iſſuës & d'ouvertures par pluſieurs de ſes ramifications, qui s'ouvrent immédiatement dans cette veine avant qu'elle arrive au *ventricule droit* du cœur. L'autre artifice de la Nature pour faciliter le retour du ſang par la *veine-cave*, en augmentant ſa fluidité, ſe tire encore de la diſtribution ingénieuſe de l'*azygos*; car ſe trouvant communiquer avec les vaiſſeaux *ſpermatiques*, elle en rapporte une partie du ſuc ſpiritueux qui s'y ſépare, & qui y circule en rentrant dans la maſſe du ſang. C'eſt donc par une de ces ſortes de rentrées ou de retours que le ſang de la *veine-cave* ranimé par ce *ſpiritueux*, ſe tient en haleine & fluide, en état donc de parvenir ſans ſe grumeler ni s'épaiſſir dans le *ventricule* du *cœur*. De ſemblables poſitions de canaux ſi habilement dévoyés, ſe ſont-elles faites au hazard? Quoiqu'il en ſoit, la

partie

partie rouge ayant fait divorce avec la *blanche*, parce qu'elle l'a laissée dans les intestins, celle-ci est montée seule dans les soûclavieres. Ainsi c'est une espèce de reconciliation que le mêlange qui s'en fait dans le cœur. Là donc *pistée* & broyée avec le sang rouge, assimilée par la *trituration*, d'autant plus parfaitement que la bile en préparant le chyle, l'a familiarisée avec la partie rouge, parce qu'étant un *résineux-balsamique* de nouvelle espece, elle a sçû en dissolvant l'*aqueux-lymphatique* du chyle, apprendre à la partie blanche à se mêler avec la partie rouge du sang. A raison donc de cette affinité contractée, les deux parties blanche & rouge s'associent intimément, & ainsi mariées, elles s'incorporent dans le ventricule droit, pour de compagnie commencer à parcourir le tout du corps. En effet, aidées à cela par leur fluidité nouvellement acquise, elles pénétrent tous les vaisseaux les plus étroits, &, ce semble, les moins méables.

Mêlange d'assimilation de sucs dans le sang.

LXXXI. POUR y parvenir, il est encore à propos que le volume du sang au sortir du ventricule droit s'amoindrisse; & cela se fait en ce que ce volume se partageant par son entrée dans

tous les rameaux des artères du poûmon, ce ſont autant de quantités qui ſe proportionnent & ſe moûlent ſur les calibres de ces rameaux. Ce n'eſt pas tout, ces artères par ces rameaux atténuent le ſang; & lui ſe raréfiant à proportion de la *diaſtole* de ces artères, il devient *élaſtique*, & exerçant ſur ſoi-même une oſcillation, il achève cet affinage. Mais ce mouvement *oſcillatoire* avoit beſoin d'être ſoûtenu par une force rivale & mutuelle, & qui par-là fût en affinité ou en rapport avec l'oſcillation du ſang; & ici ſe manifeſte un Art merveilleux. C'eſt de la part de l'air, car s'enfilant librement par les *bronches* de la *trachée-artère*, dans toutes les véſicules dont eſt toute compoſée la ſubſtance du poûmon, il va contre-balancer tant par ſon poids que par ſon *élaſticité* l'oſcillation du ſang, qui circule dans toutes les artères qui font le tiſſu principal des membranes qui forment ces véſicules. De-là donc ſe fait un mouvement alternatif de l'air ſur le ſang, & de celui ci contre l'air; après quoi le ſang s'ouvrant des paſſages à-travers les capacités les plus étroites des capillaires les plus déliés, il paſſe fluide & affiné dans la *veine* du *poûmon*.

Que le volume du ſang s'ajuſte pour la circulation de ſes ſucs.

A ceci contribuë encore singuliérement le sang artériel, vif & boüillant, tel qu'il est apporté tout au sortir du *ventricule gauche* par l'artère de M. *Ruysch* dans celle du poûmon ; car il en raréfie le sang, l'anime, & par-là lui donne la force dont il a besoin pour pénétrer les détroits les plus serrés de tant d'artères capillaires.

LXXXII. MAIS le merveilleux de cette marche du sang ne finit pas ici, elle n'est qu'à mi-terme, puisqu'il lui faut atteindre le *ventricule gauche*. Mais à cela a pourvû encore le Créateur, non-seulement en continuant la plûpart des moyens que l'on vient de voir employés dans l'*artère* du *poûmon*, mais encore ayant rendu *cylindriques* les capillaires de cette artère, & faisant de-plus de la *veine* du *poûmon* qui s'en forme, une route unie, plate & débarrassée de toutes entraves, en la destituant de *valvules*, comme il fait en toutes celles où le sang doit rouler aisément; de-sorte que ce canal vuide de toute autre chose, se terminant dans le *ventricule gauche* par des capacités plus larges à mesure qu'il en approche, il y amène sans aucun retard le sang de l'*artère* du *poûmon*. Ce sang donc jetté dans

Méchanisme par lequel il circule par le poûmon, &c.

ce creuſet, s'y dépure & s'y affine à proportion des forces compreſſives, *muſculaires* & *ſyſtaltiques*, non-ſeulement de tout le cœur, mais encore des colomnes muſculeuſes, & de la réſiſtance compreſſive des rugoſités dont ce ventricule eſt intérieurement ſillonné. Le ſang donc étant battu, comprimé & agité par tant de puiſſances différentes, mais tendantes toutes à la même fin d'affinage & d'atténuation, il s'exalte, s'élève même, pouſſé ſans ceſſe par le même reſſort, qui eſt celui des *ſolides*, juſques dans l'*aorte aſcendante* & dans la *deſcendante*. Car tel eſt l'art ſingulier de cette pompe, de pouvoir d'un ſeul coup fournir de ſang & de lymphe toutes les parties du corps, & les ſupérieures, & les inférieures. C'eſt qu'en même tems que le cerveau reçoit ce qu'il lui faut de lymphe pour la production de l'*eſprit animal*, en même tems les viſcères du bas-ventre reçoivent autant de ſang qu'il leur convient pour ſuffire à toutes leurs *ſécrétions*. Fut-ce là jamais la portée d'une prévoyance commune, de pourvoir tout-à-la fois à tant de beſoins différens? Tant de *modules* propres chacun à la *ſécrétion* à laquelle ils ſont deſtinés, peuvent-ils

être l'œuvre d'un Ouvrier ordinaire ? C'eſt un ſeptiéme de la maſſe du ſang qui doit ſe porter au *cerveau*, pour fournir la matiere du ſuc nerveux ; ce ſont deux fois par heure que toute la maſſe du ſang doit circuler vers le globe de l'*œil* (*a*). Le *foye* (*b*) au contraire a beſoin de circulations moins fréquentes ; au lieu que les *reins* ſont parcourus pluſieurs fois dans une heure par le ſang qui y ſépare l'urine. C'eſt encore une circulation ſinguliere du ſang, que celle qui ſe fait dans les vaiſſeaux du *cœur* ; c'en eſt une de ſang artériel qui ſe fait dans la *rate* ; enfin, c'en eſt une propre aux hommes que celle qui s'y fait dans les *vaiſſeaux ſpermatiques*, pour y ſéparer la lymphe féconde qui s'y travaille, & qui y circule à ſa maniere ; & c'en eſt une en propre aux femmes que celle qui opère en elles l'évacuation de leur ſexe. Toutes ces variations appropriées à des travaux différens, chacuns dans leurs tems, & pour les occaſions néceſſaires ; toutes ces contrariétés apparentes ſoûmiſes à une ordonnance reglée, uniforme &

Circulation différente dans les différens viſcères.

(*a*) Vid. *Hovius*, de circ. Hum. mot. in Ocul.

(*b*) Vid. *Bianchi*, Hiſt. Hepat.

constante ; tout cela, dis-je, reſſemble-t-il à des produits de la matiere toûjours brute, ou impuiſſante par elle-même ? Autre attention : Les *artères carotides* ſe défont de leur principale tunique avant que de pénétrer dans la ſubſtance du cerveau. Qui leur a donné cette intelligence ? Qui leur a imprimé ce caractère de préférence, d'égard ou de conſidération, de ne point porter le ſang avec trop de roideur ou d'impétuoſité dans ce viſcère ? Qui leur a appris qu'étant tendre & mol, il a beſoin de ce ménagement, pour n'être ni enfoncé dans ſa conſiſtence, ni dérangé dans ſes fibres, parce qu'elles ſont naturellement miſes en direction, & qu'elles doivent y être conſervées avec les houpes vaſculeuſes de la ſubſtance corticale ? Une telle adreſſe s'eſt-elle établie à l'aveugle ? Au contraire l'œil de l'*Inviſible*, qui veille à tout, ne paroît-il point ouvert ſur une ſi belle œconomie ? Eſt-ce une attention moins marquée, que celle par laquelle les artères étant entrées dans le crâne, ſe montrent ſur la *dure-mere* ſous un aſpect auſſi beau que ſenſible, ſans avoir pénétré, ce ſemble, du cerveau que ſes circonvolutions par le moyen de la *pie-mere* ?

Distribution des vaisseaux dans le Cerveau.

LXXXIII. CAR c'eſt avec ce ménagement qu'elles diſparoiſſent dès qu'elles ont atteint la ſubſtance corticale. Ainſi toute la *partie rouge* du ſang paſſe à la *dure-mere*, d'où faiſant ſa retraite par tous les *ſinus*, elle eſt reportée par ces canaux veineux, & déchargée dans les *jugulaires internes*. Une telle manœuvre paroît-elle ſe faire à autre intention, que pour dépoüiller abſolument de tout mêlange le *ſuc nerveux*, lequel en conſéquence paſſe bien épuré, ou comme tiré à clair, dans les *fibres médullaires*? C'eſt en effet l'objet de tous les travaux que ſubit le ſang depuis le *foye* juſques dans les *carotides*, afin que parfaitement affiné dans ſa partie blanche, elle ſe trouve ſeule capable, & comme *modelée* à la capacité des diamètres tant déliés des *fibres médullaires*. La même Intelligence donc qui a préſidé aux premiéres préparations du ſang & du chyle, eſt encore celle qui fait cette juſte répartition. Car en tout ceci il n'eſt rien que de médité; de-ſorte que la même main qui a fait de la *veine-porte* un canal artériel, fait ici un conduit artériel d'un canal veineux, c'eſt celui du *ſinus longitudinal*. Car ce que fait à la *veine-porte* une

enveloppe surajoûtée pour la rendre musculaire, cette même main a établi dans toute la longueur du *sinus longitudinal* des brides musculeuses, qui font faire ressort aux parois de ce canal; de-sorte que se resserrant & se dilatant alternativement, il chasse le sang qui viendroit de-trop dans les vaisseaux de la *dure-mere*. C'est une autre adresse non moins admirable, de voir se faire dans le cerveau une route de vaisseaux sanguins répandus sur la *dure-mere*, qui enveloppe & enroute la surface extérieure du Cerveau? Est-il un art plus ingénieux de faire ainsi un *bain-marie* ou de *vapeur* dans un viscère qui a à faire une *distillation* continuelle? C'est celle du *suc nerveux*; & elle se fait comme *per descensum*, puisque continuellement cet esprit distille des fibres médullaires dans les cordons des nerfs. Tout donc se fait dans le sang pour la *partie blanche*, puisqu'elle fait dans le cerveau la plus essentielle des *sécrétions*, & la plus précieuse pour l'œconomie animale.

Structure singuliere du Cerveau.

LXXXIV. CAR la partie rouge, si l'on ose le dire, ne sert au sang presque que d'instrument pour parvenir à ses fins. La *sérosité* passoit autrefois pour

Propriété des deux parties du sang.

le véhicule du sang, dans le tems qu'on l'honoroit & qu'on le célébroit sans le connoître, en lui faisant remplir toutes les fonctions du corps, ou tout fournir à ses opérations. Mais aujourd'hui que la *lymphe* est en honneur, par toutes les grandes qualités qu'on lui connoît, & pour tous les grands effets qu'on lui voit produire; que l'on sçait encore que la *partie rouge* ne fait que le tiers tout au plus de la masse du sang; enfin que cette partie est un assemblage de parties *globuleuses*, roulantes par elles-mêmes, & d'autant plus *volubles* qu'elles nagent dans un fluide glissant, l'on comprend que la *partie rouge* du sang n'est que comme l'introductrice de la *blanche*, qu'elle mène en-avant, & qu'elle pousse en se roulant avec elle vers les avenuës, les bouches ou les orifices des *sécrétoires* de chaque viscère; après quoi elle fait sa retraite par les veines pour s'en retourner au cœur, afin de recommencer sa ronde, & aller faire la repartition de la lymphe, parce qu'elle est le fond ou la matiere de toutes les *sécrétions*. C'est ainsi que cette partie rouge, après avoir laissé comme à la porte de la *substance corticale* du cerveau, la lymphe qui doit s'y filtrer

pour l'esprit animal, étant renduë par les jugulaires dans le cœur, elle va se répandre par la voïe de l'*aorte descendante* par tous les viscères du bas-ventre. Les premiers sont l'*estomac*, le *foye* & la *rate*; & ceux-ci quoique situés distans l'un de l'autre, se réünissent pourtant pour la même fonction, en ce que la *rate* ne paroît faite que pour le *foye*. Le sang donc revenu du cerveau avec la plus grande partie de sa lymphe, parce que la plus fine seulement s'est filtrée dans le cerveau, il la porte en grande quantité dans l'estomac, où elle fait la lymphe *gastrique*, au *pancreas*, auquel elle fournit son suc, puis à la *rate*, mêlée à la vérité dans la substance de ce viscère avec le sang artériel, mais dans l'intention de la Nature pour aller se filtrer dans le *foye*, & y grossir la quantité de la bile. L'Art donc toûjours admirable qui régit toute l'œconomie animale! Il falloit épargner au *foye* la trop grande affluence du sang artériel de l'*aorte descendante*, parce que l'*artère hépatique* n'étant pas destinée à la sécrétion de la bile, laquelle est réservée au sang de la *veine-porte*, c'est donc dans ce sang de la *veine-porte* que va se confondre celui de la *veine splénique*,

Sang revenant du Cerveau, ce qui lui arrive sur sa marche.

tout plein qu'il eſt de *lymphe*, & animé de la chaleur d'un ſang encore tout artériel. Quelle adreſſe donc que celle qui ſçait concilier enſemble comme le feu & l'eau, pour aller compoſer un ſuc *ſulphureux-réſineux*, tel qu'eſt la *bile* ! Eſt-ce rien moins que ſçavoir faire comme un feu fluide avec de l'eau ? puiſque c'eſt de la *bile* que naiſſent dans nos corps les chaleurs, les ardeurs & les feux qui dérangent ſi ſouvent la ſanté. Viennent enſuite les *reins*, qui comme les égoûts de tout l'édifice du corps humain ou du ſang, le déchargent par leurs couloirs des ſéroſités reſtées d'après toutes les ſécrétions précédentes ; car ainſi ces ſéroſités, qui ſeroient de trop dans le ſang pour une ſécrétion comme celle du *ſuc ſpermatique*, qu'il falloit *déphlegmer*, s'écoulent par des rigoles ou des goutieres ; ce ſont les *urétères*, qui deſcendans des *reins* vont s'ouvrir dans la *veſſie*. Cependant, pour ne rien perdre de ce que cette ſéroſité pourroit avoir conſervé de particules nourricieres *lymphatiques*, outre toutes les veines de ce nom, qui vont des *reins* ſe décharger dans le *réſervoir* de *Pecquet*, deux corps ſpongieux-abſorbans ſe trouvent à l'entrée de chacun

Lymphe ; Séroſités du ſang en différentes parties.

des *reins* ; ce sont les *capsules atrabilaires*, deux organes manifestement faits pour servir aux usages des sucs *séreux-lymphatiques*. Comme donc ils tiennent lieu de *reins* dans le *fœtus* pour le soulager de ses urines, ils reçoivent dans les adultes ce qui est resté de lymphatique dans la sérosité que séparent les *reins*, pour le reporter dans les vaisseaux sanguins. L'observation de M. MALPIGHI sur ces capsules favorise cet usage ; car il a observé qu'à leur centre il se trouve un *sinus veineux*, qui s'ouvre dans les vaisseaux sanguins, pour se décharger de ce qui suinte dans ce *sinus* par des canaux qu'y a remarqué sensiblement ce célèbre Anatomiste.

LXXXV. MAIS à quoi nous prépare une circonstance si notable dans la *dépuration* du sang & de sa lymphe, sçavoir que cette *dépuration* se trouve achevée, lorsque le sang par sa circulation arrive dans l'hypogastre, cette région du corps où sont placées les parties les moins honorables ? Seroit-ce par la raison que l'on a plus d'égard pour celles qu'on cache, ou parce qu'elles sont les moins honnêtes ? *Quæ putamus ignobilia..... & quæ inhonesta*

sunt, his honorem abundantiorem circumdamus ; car ce sont dans les sexes les parties qu'on ne nomme point, ou dont on aime moins à parler. C'est pourtant pour ces parties, qu'après tant de préparations, la lymphe se trouve comme *déphlegmée*, ou si parfaitement épurée, que dépoüillée de ce qu'elle étoit, elle se métamorphose en un suc aussi différent de l'eau ou d'un fluide aqueux, qu'une ame corporelle est différente du pur matériel d'un corps, ou du pur corporel de la matiere. C'est le suc *spermatique*, lequel après n'avoir été dans le jeune âge de l'homme que la *partie blanche* du sang, destinée à la nourriture & à toutes les fonctions qui regardent l'*individu*, se revêt avec l'âge du caractere surprenant, ou de l'étonnante vertu de pouvoir reproduire un corps animal ; c'est donc à dire que cette lymphe, qui n'a pû pendant 14. ou 15. ans que servir à l'entretien & à la nourriture du corps dans lequel elle est, devient alors une lymphe féconde, capable de reproduire d'autres corps. Mais quel accessoire s'est fait à ce fluide ? Quel mêlange lui est-il arrivé ? Au contraire il s'est dépoüillé de tout avant que d'arriver aux or-

Sang dépuré en arrivant dans l'Hypogastre & pourquoi ?

ganes auſquels il doit ſervir. Quoi d'étranger, dis-je, lui eſt ſurvenu pour ſe trouver ainſi élevé à une vertu ſi ſinguliere, ou à un dégré de puiſſance ſi incompréhenſible ? Mais peut-on y méconnoître la même main qui a renfermé dans les graines des premieres plantes, les germes de celles qui devoient en ſortir ? Et voilà la main qui guide la ſcience du Médecin. Après cela peut-il ne pas reconnoître dans cet amas de germes contenus dans cette lymphe féconde, le développement des premiers mobiles de la machine animale ? Peut-il à cette occaſion ne ſe point reſſouvenir de cette vertu de l'*eſprit de vie*, inſtitué par le Créateur pour animer les fluides ou les eaux ? Ce ſont en effet des atômes mouvans, des *embryons* de machines vivantes, ou des ébauches de reſſorts organiſés, que ces *branles* naturels, dont on veut que pétille le *fluide ſpermatique*, leſquels venans à ſe développer avec l'âge dans le plus noble des deux ſexes, repréſentent des *automates* en germe, qui ne ſont en effet que des molécules *oſcillantes*, ou des embryons de reſſorts en *tendances* prochaines à la vibration. Ces molécules *embryonnées* tranſmiſes donc au centre

Sucs ſpermatiques dans les deux ſexes, &c.

de ces assemblages (*a*) d'organes ébauchés, élastiques eux-mêmes, dont l'autre sexe est dépositaire, elles commencent la vie de l'animal ; parce que ces organes primordiaux se trouvant par l'institution du Créateur montés au point propre à entrer en branle ou se mettre en vibration, elles y entrent en effet : de-sorte que les corps des animaux ne sont par eux-mêmes que des machines *oscillatoires* ; au-lieu que ceux des hommes sont des ressorts animés. La surprenante vertu où se trouve élevée la partie blanche du sang ! L'admirable proprieté de conserver dans un des sexes un esprit de fécondité ou de vie, capable d'animer corporellement des corps, qui doivent être spirituellement animés (*b*). Mais la merveille

(*a*) Les *Ovaires.*

(*b*) On doit ici s'appercevoir qu'on s'abstient exprès de se servir de la plûpart des noms propres en cette matiere. Car dans un Ouvrage François Théologique, qui est pour tout le monde, & pour toutes les conditions, l'on auroit pû faire comme un sçavant Auteur (M. *Derham*, Theol. Phys. p. 351.) l'a pratiqué par modestie en pareille occasion. Il a mieux aimé priver ses Auditeurs des sçavantes réflexions qu'il auroit euës à leur communiquer. Mais l'on a pris ici un autre parti ; c'est

n'en reste point là, car ces corps qui naissent contiennent, chacun à leur façon, les principes ou les germes de tous ceux qui doivent sortir d'eux, & cela à l'infini. Rien donc que de souverainement infini peut-il avoir donné commencement à des choses d'une durée infinie ou incommensurable ? Est-ce là dequoi rebuter la Foi d'un Médecin ? ou dequoi lui fermer le cœur à la Religion ? Au contraire, rien peut-il tant l'exciter & la nourrir ? Enfin quoi de plus propre pour l'entretenir lui-même dans le culte du Souverain Etre, & dans la soûmission religieuse qui le fait adorer ?

LXXXVI. L'ETRANGE idée en effet, & la moins ressemblante aux notions de la Physique ordinaire, que celle d'une *lymphe*, qui après s'être dépoüillée dans le cerveau de ce qu'elle avoit de plus spiritueux pour faire le

Effets prodigieux de la Lymphe.

d'employer des termes déguisés & ajustés à la matiere ; lesquels sans salir l'imagination, laissent comprendre l'admirable sagesse du Créateur dans les matieres qui paroissent les plus basses, ou les plus humiliantes à la Nature : *Nihil quod animi celsitudinem turpius dejiciat* ; c'est comme s'explique sur cette sorte de sujet le prétendu irréligieux Auteur du Livre intitulé, *Religio Medici*.

ſuc nerveux, retombe dans l'*aorte*, & qui de-là ſans changer ni de qualité, ni de *ſyſtole*, ni de conſiſtence, deſcend dans les *artères ſpermatiques* de l'un & de l'autre ſexe, pour y faire des productions abſolument différentes! Car ces artères vont porter dans l'un des ſexes la nourriture & l'entretien du *corps ovulaire* & des *véſicules* qui renferment les *ſolides* primordiaux, ou les principes organiques des corps qui doivent éclore de ces ſortes d'œufs; & dans l'autre la matiere d'un ſuc animé, ou d'un ſpiritueux *élaſtique*, d'une agilité continuelle, ou toûjours *oſcillante*. Ces qualités ſont étonnantes; cependant pour les acquerir, ce fluide ne fait que circuler dans le *ſerpentin* que forment les circonvolutions mille fois réïterées du canal, lequel mille fois plié & replié forme l'organe uniquement propre & ſpécifiquement deſtiné à cette fonction. Ces productions ſont les développemens des germes des corps des animaux, dont les uns renfermés dans les véſicules *ovulaires* ſont paſſifs, parce que comme des pieces d'attente ou dormantes, elles attendent l'ordre & la maniere de leurs mouvemens, des *germes actifs* contenus dans

le ſpiritueux élaſtique qui leur doit venir de l'autre ſexe. Mais quelle raiſon phyſique fera comprendre comment d'une même lymphe apportée par les mêmes artères, il ſe forme dans un ſexe un ſuc animé, ou comme vivant d'une vie animale (car quelques-uns s'en ſont fait cette idée), & dans l'autre un effet autant oppoſé à celui-ci, que le mouvement l'eſt du repos ? Et dès-là que reſte-t-il autre choſe qu'à admirer ce qui en réſulte ? C'eſt en effet le myſtère de la Génération, qui a bien plus agacé ou exercé, qu'éclairé l'eſprit des Philoſophes. Les nouvelles découvertes ne ſervent même qu'à manifeſter davantage cette merveille ; car en repréſentant concentrés dans un œuf tous les germes des animaux qui doivent ſortir de celui qui naît de cet œuf, ils croyent voir avec l'ancienne Philoſophie tout le monde dans un œuf.

Myſtère de la Génération.

Rien, à la vérité, ne paroît tant ſoûlever l'imagination que cette penſée, qu'une graine de plante, un pepin de fruit, un germe d'animaux, chacun en ſon eſpèce, contienne toutes les parties, déja même arrangées, de la plante, de l'arbre, ou de l'animal, qui doivent en ſortir ou éclore, chacun

dans son genre. En effet, quels *infiniment-petits* seront-ce que ces premiers principes de chacun de ces corps, comparés avec le volume qui doit s'en former ? Quel ombre de proportion d'un atôme de matiere, comparé à l'organe qui doit s'en produire ? Quelle comparaison imaginable d'un grain de matiere avec un volume haut de six pieds, comme celui par exemple de l'homme, ou d'un corps haut de 100. pieds, comme ceux de certains arbres ? Mais qui fait naître ces idées de paradoxe, que le défaut d'attention sur les choses de ce bas monde, où il ne se trouve que des riens, dès que l'on rappelle des masses les plus énormes à leur juste valeur ? Quoi de plus massif que les Isles de la Mer ? Cependant elles ne sont que comme un petit grain de poussiere aux yeux de Dieu : (*a*) *Ecce Insulæ quasi pulvis exiguus* (*Deo*). Bien plus, toutes les Nations ne sont que comme une goutte d'eau, ou de fine rosée, suivant cette même comparaison : (*b*) *Ecce Gentes quasi stilla situlæ* (*coris anteluca-ni*) .... *quasi non sint* .... *quasi nihilum, & inane reputatæ sunt ei* (*c*). Dans ces

(*a*) *Isaïe*, c. 40. v. 15.
(*b*) *Sapient.* c. 11. v. 28.
(*c*) *Ibid.* v. 15. & 17.

comparaisons qui sont autorisées par le S. Esprit, quelle place, quel volume, quelle étenduë occupe tout le corps du plus grand des hommes dans cette goutte de rosée, dans ce grain de sable, dans cet atôme de poussiere ? Ainsi donc il se trouvera que toute la masse du corps d'un homme sera infiniment moindre aux yeux du Créateur, qu'un germe animal n'a de proportion avec le corps qui s'en produit ; & cependant cette inégalité apparente de volume, est autant raisonnable, qu'elle est dans l'ordre de la Nature, & conforme à la raison souveraine qui l'a ainsi institué : Raison donc qui doit plus exciter l'adoration d'un Médecin, & élever sa Foi, que de surprendre sa pensée.

LXXXVII. Mais la maniere dont les germes actifs vont animer les passifs pour les rendre féconds, est un événement ou un phénomène dans le petit Monde, qui surprend l'esprit autant qu'il étonne la raison. Est-ce rien moins en effet qu'imaginer un essaim d'atômes élastiques, qui passant d'un sexe dans un autre, va tomber précisément sur le *corps ovulaire*, & que là se prenant à celle de ces *vésicules* qui est comme l'œuf le plus mûr ou le plus propre à

la fécondation, la pénètre & la travaille, au point qu'elle se gonfle, & que faisant entr'ouvrir le *calice*, ou la membrane qui comme un chaton l'enveloppoit ou l'enchassoit, il la fait sortir de son chaton ou calice, qu'il laisse dans le corps ovulaire, puisque ce calice restant dans l'ovaire des femelles d'animaux qui ont eu des petits, y fait autant de *cicatricules*, qu'il y a eu d'œufs qui s'en sont allés. C'est concevoir encore que cette véficule devenuë féconde, descendant du corps ovulaire, vient se placer dans le point convenable du sein de la mere, pour s'y nourrir & s'accroître pendant plusieurs mois, parce que la Nature a placé au-dessous & tenant à l'ovaire, un canal qui lui sert comme de *récipient* travaillé pour le recevoir, & pour l'amener ou descendre au milieu du sein de la mere. Est-il intelligence créée capable de tout cet appareil & de la justesse de l'exécution qui s'en fait? Car cette petite masse véficulaire va devenir un animal par la nourriture qu'elle va tirer de la situation où elle a sçû se placer. C'est que par cet emplacement elle se trouve unie & en communication immédiate avec un corps adulte, lequel sans rien

perdre de son nécessaire, est capable de fournir aux justes besoins de la petite créature qui se forme. Car ce sac vésiculaire contenant les parties primordiales de l'animal qui doit en sortir, apporte encore dans cet endroit & y applique l'organe qui doit commencer sa croissance, en filtrant le suc qui doit l'achever ; c'est le *placenta*, qui comme une passoire à lait (puisque c'est un assemblage vasculeux-véiculaire tout semblable à celui des mammelles) est mitoyen entre le corps de la mere & celui du petit qui se forme. Ce corps vasculeux donc, ou ce couloir laiteux, venant à développer ses attaches ou ses racines, il les dirige ou les dresse vers les porosités utérines, ces bouches *excrétoires-lymphatiques-sanguines*, dont est criblée la voûte intérieure du sein des femelles ; & par-là le *fœtus* devient continu ou contigu par ses vaisseaux avec ceux de la mere, pour ne plus faire que comme un corps avec elle, & se mettre comme à son pain, en se nourrissant de la même sorte de suc dont elle se nourrit elle-même. Mais en même tems se manifeste l'usage absorbant du *placenta*, lequel à la maniere des *cotyledons* (qui sont des *placenta* multi-

Ordonnance des Organes qui y servent.

pliés en certaines femelles d'animaux) s'imbibe, comme une masse *absorbante*, du suc nourricier des *fœtus*.

LXXXVIII. Ici donc revient l'idée de l'institution du Créateur dans la formation du premier homme; il ne le créa qu'après avoir préparé les plantes pour le nourrir, & suivant ce même ordre, le corps d'un homme à naître, se trouve, dès le moment qu'il a à se nourrir, en situation & dans un endroit qui le met à portée de recevoir la nourriture convenable. Car cette nourriture devant être une *lymphe*, autant affinée que le demandent des parties aussi déliées que celles qui sont enfermées dans une si petite véscule, il étoit nécessaire qu'un aussi petit corps, en qui les *solides* sont si tendres, & la *vertu systaltique* très-obscure & encore concentrée; il étoit, dis-je, nécessaire que d'autres *solides* aussi parfaits dans leur puissance que ceux de la mere, préparassent & tinssent prêt un suc de cette finesse. Ici donc se trouve la même raison d'ordre & de sagesse que fut celle de la création: Raison par conséquent qui ne laisse pas perdre de vûë à un Médecin l'action du Créateur, continuée pour la reproduction & la conservation de la

Institution du Créateur pour la nourriture de l'Enfant dans le sein de sa Mere.

créature. En cela consiste l'art par lequel la nourriture passe de la mere à l'enfant ; car de très-nombreux vaisseaux sortant de la surface extérieure des membranes qui enveloppent le *fœtus*, venant à s'aboutter avec ceux qui se terminent & se trouvent aux *porosités* ci-dessus mentionnées, c'est une espèce d'*anastomose* faite par l'emboîtement d'une artère *lymphatique* dans l'orifice d'une autre artère *lymphatique-sanguine*. Mais est-ce rien de contraire à ce qui s'observe assés ordinairement dans l'œconomie animale? puisqu'il y est très-commun que des artères *sanguines* dans leur tronc, deviennent *lymphatiques* dans leurs extrémités ; témoins les *artères sanguines* de l'œil &c. Ici donc ce sont des artères sanguines qui dans le sein des meres d'un *fœtus* humain, se métamorphosent pour un tems en *lymphatiques*, sçavoir pour celui de la nourriture du *fœtus*. Le méchanisme en est d'ailleurs très-concevable, en ce que les *diamètres* des artères *sanguines-uterines* dans les femmes, se trouvant changés & rétrécis dans leurs extrémités, par l'inoculation des artères *lymphatiques* du *placenta*, il n'est point étrange qu'au lieu de la *partie rouge*, qui

qui avoit accoûtumé de se séparer par ces *excrétoires* hors le tems de grossesse, il ne passe plus que la *partie blanche*, par la raison qui vient d'être avancée ; & encore par l'état de pression & de rétrécissement où se trouvent les artères *uterines*, qui sont gorgées d'un sang retenu & accumulé dans l'état de grossesse. Mais ces alternatives de configuration ou de capacité dans les calibres des vaisseaux, & cette variation devenuë naturelle dans des *sécrétions* essentielles à la santé, sont-ce de ces événemens dont on puisse faire honneur au hazard ? Une constance au contraire qui ne se dément jamais dans les tems d'heureuses grossesses, contraint l'esprit à reconnoître une intelligence établie pour la propagation, par celui qui est l'Auteur souverain de la production des êtres.

Etat des vaisseaux pendant la grossesse.

LXXXIX. C'est donc de la *partie blanche* que se fait la circulation du sang de la mere à l'enfant. La preuve en est aussi certaine, évidente même, que tout ce qui vient d'être rapporté de la fécondation de la *véficule ovulaire*, ressemble de bien près à une espece d'*incubation*, c'est-à-dire, à l'action de la poule qui couve ses œufs : car c'est un *plexus* d'ar-

tères sanguines qui soûtient la *vésicule ovulaire* dans le corps de ce nom. Voilà donc une chaleur habituelle, qui comme un feu de *digestion*, est bien propre à échauffer la lymphe organisée qui est renfermée dans cette vésicule. Rappellez dans cette situation l'effet de cet essaim d'atômes élastiques, tant actifs & si vivifians, qui ayant opéré la sortie de cette vésicule de son calyce ou chaton, l'ont fait tomber dans le sein fécond de la mere, où nous la considerons: tout cela ressemble-t-il si mal à l'action, à la maniere & à la chaleur de l'*incubation*? Or est-il douteux que ce soit sur une *lymphe* que s'exercent toutes ces actions vivifiantes pour le développement de l'animal qui doit éclorre? c'en est encore une que le suc organisé qui remplit la *vésicule ovulaire*; sera-ce donc autre chose qu'une lymphe que la nature aura destinée dans le corps de la mere pour la nourriture de l'enfant qu'elle porte? Mais le corps de cet enfant qui vient à naître pesant alors *douze livres*, ne pesoit qu'*un grain* dans son germe, & ce *grain* étoit une lymphe ramassée ou concentrée: suivant donc l'uniformité ordinaire de la nature, penser-t-on qu'elle aura destiné à

Que c'est la partie blanche du sang qui passe de la mere à l'enfant.

cette opération autre chose qu'un suc lymphatique, qui est analogue ou homogène à cette lymphe ? Est-il même possible de comprendre que la *partie rouge* du sang puisse entrer en part de cette opération ? puisqu'un suc aussi fin que celui des nerfs, qui l'est certainement moins que celui de la *véſicule ovulaire*, a besoin de ce qu'il y a de plus fin dans la *partie blanche* du sang pour son entretien. D'ailleurs, est-il raisonnable de soupçonner que la *partie rouge* du sang passe de la mere à l'enfant, pour la nourriture de celui-ci, en même tems qu'il est avoüé de tout le monde que la nutrition dans les corps adultes se fait de la partie blanche du sang ? Sera-ce donc de la rouge qu'elle se fera dans le corps d'un *fœtus* ? Ajoûtez que c'est une lymphe qu'on trouve dans l'*amnios*, dans l'estomac & dans les intestins du *fœtus* ; enfin que des organes naturellement destinés à la sécrétion d'une lymphe laiteuse, distillent un pareil suc dans l'*amnios* * ; ce sont les mammelles, qui dans les deux sexes se trouvent remplies d'une matiere laiteuse dans les enfans nouveaux-nés. Au reste, qui ne sçait que la partie rouge

Usage des Mammelles des enfans dans le sein de la Mere.

* Vid. *Bergerus*, de naturâ humanâ.

du sang sert principalement dans nos corps aux mouvemens des muscles, où elle contretient l'élasticité de leurs fibres? Que deviendroit donc un semblable suc dans le corps d'un *fœtus*, qui n'a des muscles bien capables de mouvement que vers le quatriéme mois; tems où une mere a coûtume de sentir mouvoir son enfant. Voilà donc quatre mois d'employez à la nourriture ou à la croissance d'un enfant dans le sein de sa mere, pendant lesquels la *partie rouge* est inutile, à tout le moins à l'accroissement du *fœtus*; elle l'auroit même retardé, cette croissance, puisque, suivant la pensée de Monsieur *Santorini*, la partie rouge du sang étant globuleuse & roulante, est aussi peu propre à faire la cohésion des parties qui doivent s'*assimiler* avec celles qui doivent se nourrir, qu'il est prouvé que des parties lisses, longues, applanies sont singulierement propres à faire les liaisons les plus serrées & les plus durables. Ce ne peut donc être qu'une *lymphe* que ce suc nourricier qui viendra de la mere à l'enfant, comme seule propre à donner du corps aux parties organiques qui sont concentrées dans la *lymphe ovulaire*, en leur faisant prendre un volume convenable. Mais qui démêle tous

Lymphe nourriciere de l'enfant.

ces organes? qui les forme, les groſſit, & les arrange chacun dans leur lieu, & dans leurs dimenſions? Car c'eſt ce qui doit ſe faire d'une maniere admirable, dans un volume de matiere qui doit d'un grain ſe groſſir juſqu'au poids de *douze livres*, pour achever la formation du corps d'un nouveau-né : ouvrage d'autant plus ſurprenant, qu'il s'opere avec la même juſteſſe & les mêmes proportions dans tous les corps d'animaux de même eſpece ! Eſt-il aiſé de ſoupçonner l'eſprit d'un Médecin dans un tel aveuglement, ou un tel préjugé contre la Religion, que de ne point ſentir le divin de tout ce qui ſe paſſe de ſurnaturel dans la formation du corps? Il trouvera même beaucoup plus à méditer ſur cette merveille, qui eſt de fait & au ſçû de tout le monde, qu'à chicaner ſur la maniere dont elle s'exécute.

XC. Cependant il eſt notoire que la partie rouge du ſang vient enfin en part de l'accroiſſement du *fœtus*; mais autant que l'on convient du fait, autant paroît-il certain que ce ſang rouge n'eſt point celui de la mere qui paſſeroit dans le corps de l'enfant, mais le développement de la *partie blanche*, qui dans

En quoi la partie rouge du ſang contribuë à l'entretien de l'enfant.

ce petit corps se change en *rouge*, & cela par le même moyen de la circulation, par lequel le chyle devenu comme *excentrique*, prend cette couleur dans le corps des adultes, en s'*éxaltant*, ou se *déconcentrant* à force de circuler. L'on sçait en effet, à n'en pouvoir douter, puisque les yeux le voyent, que les sucs blancs, farineux & chyleux qui se tirent par la seule trituration des graines de plantes, * contiennent une *substance globuleuse*. C'est donc cette *substance globuleuse* contenuë dans la lymphe nourriciere, laquelle travaillée comme il convient, c'est-à-dire, triturée & broyée par la circulation, se revêt de cette couleur rouge par la sorte d'exaltation que se donne le sang en circulant. Ainsi ce n'est point à l'emprunt de la mere que l'enfant va pour se donner ou à son sang ce progrès; il le tient de lui seul, & le tire de son fond dans l'ordre, & suivant les loix de l'institution du Créateur, dans le même tems que les parties s'accroissent en se développant. Car les muscles en leur particulier ont besoin d'un surcroît de la partie rouge du sang pour exercer leurs mouvemens; & c'est précisément

* Vid. *Leeuvvenhoek*.

vers le quatriéme mois que les muſcles paroiſſent entiérement achevés, puiſqu'alors tout petit qu'eſt encore l'enfant, il ſe trouve formé (*a*) dans toutes ſes parties, à leurs grandeurs près, qu'elles n'ont point encore acquiſes. Ici concourt la formation des *os*, qui ne prennent corps que vers ce terme, ſuivant les obſervations ſuivies par le célebre Anatomiſte (*b*) qui a le mieux traité cette matiere. Vers ce même tems donc paroît auſſi formée la *partie rouge* du ſang; en effet toutes les parties s'en trouvent teintes ou remplies auſſi parfaitement que dans le neuviéme mois. (*c*) C'eſt donc le quatriéme qui eſt l'époque ou le terme de l'achevement du corps humain, & où commence le mouvement de ſes parties organiques; deſorte que juſques-là elles ne ſe montrent gueres que de la couleur blanche que leur a donnée la lymphe nourriciere.

Quatriéme mois, époque de la formation de l'enfant.

XCI. APRE'S cela devient-il obſcur ou douteux que la *partie blanche* du ſang n'eſt pas moins conſidérable que la *rouge*, puiſque celle-ci n'eſt que com-

(*a*) Vid. *Vater*, Phyſiolog. Experiment. p. 461.

(*b*) *Kerckringius*, Oſteogenia, p. 216.

(*c*) *Vater*, ibid.

me subsidiaire, qu'elle ne vient que comme en second contribuer à la formation du corps? L'on verra même encore comment elle a la part principale dans l'entretien de ce corps pendant tout le tems de l'enfance; mais en attendant l'on doit la justice à la *partie rouge*, de reconnoître les usages nécessaires qu'elle a & dans la formation du corps, & ensuite dans l'exercice de ses fonctions. C'est donc à elle qu'est redevable le corps humain de la force dont il joüit dans les adultes; force qui commence dès le quatriéme mois de la grossesse de la mere, puisqu'alors se trouvent en état d'agir toutes les parties *solides* & *fluides* qui sont requises pour cela; & parmi celles-ci le sang, lequel au moment que les organes sont capables de mouvement, acquiert ce qu'il lui faut pour y concourir. Mais qui n'apperçoit la même idée de Providence, qui laisse si peu manquer de choses aux fonctions nécessaires, qu'elle leur fait trouver à point ou par avance tout ce qui convient aux usages auxquels elle les a destinées? Ainsi donc, comme l'enfant aura dans cinq mois besoin de force pour sortir de sa prison, ou pour rompre toutes les attaches qui l'y retiennent,

Partie rouge, comment elle sert à la blanche.

la nature s'y prend dès le quatriéme, en donnant à ses solides, qui sont les os & les muscles, une fermeté suffisante & le ressort nécessaire, & faisant naître dans le sang la partie rouge, comme celle qui servant, ainsi qu'on l'a fait voir ailleurs, à entretenir la circulation de sa masse, fait la force du mouvement des muscles.

XCII. Ici donc commence l'enfant à se mettre en force, pour avoir de quoi suffire aux travaux que doit lui coûter sa sortie de prison; car cette prison, qui est le sein de sa mere, est un clos, une enceinte élastique, ou un muscle creux qui renferme l'enfant, & dont le ressort monté pendant l'espace de neuf mois jusqu'au dernier point de sa force, le tient serré & assujetti comme dans une cloison. L'assujettissement a dû même devenir d'autant plus grand, qu'il est augmenté à proportion que les côtés de la cloison se sont plus serrés. Or c'est l'état où est l'enfant dans le sein de sa mere; car à mesure que cette enceinte qui l'enferme de toutes parts, s'élargit & se dilate par le haut, elle se serre ou se rétrécit davantage par le bas, le seul endroit cependant par où il pourroit s'ouvrir une issuë. Mais pour cela

Etat de l'*uterus* pendant le tems de la grossesse.

il lui faudra des pieds & des mains qui forcent le passage au bout de neuf mois de prison; & c'est à quoi pourvoit la nature dès le quatriéme, en commençant dès-lors à exalter la partie rouge du sang ou à la développer. Car puisqu'il paroît dès le troisieme jour de l'*incubation* de l'œuf d'une poule, quelque vestige de sang *rouge* dans les premieres ébauches de l'animal qui va éclorre, n'est-ce point une preuve que le germe de la *partie rouge* du sang se trouve naturellement concentré dans la *blanche*, d'où elle se démêle au moyen du mouvement du *point saillant* (PUNCTUM SALIENS); & sur ce modèle pris sur l'action même de la Nature, qui ne se dément point dans l'uniformité de ses œuvres, l'on est autorisé à croire que le sang qui se manifeste le quatriéme mois dans les vaisseaux du *fœtus*, est le produit du germe de cette même partie, qui se trouve comme à son point de maturité dans ce tems. Au lieu donc que jusqu'ici la Nature s'étoit principalement occupée à poser comme les premieres assises des piéces fondamentales du corps humain, (ce sont les *fibres spermatiques* qui se sont démêlées, grossies & accruës en tout

Partie rouge manifestée.

sens, & cimentées par la liaison de la lymphe *mere* ou *primitive*), vient alors l'action de la *partie rouge* du sang. Cette partie donc venant à s'insinuer dans les vaisseaux des vésicules qui doivent faire la substance poreuse des parties, & grossir le volume des muscles, elle commence avec le principe des forces de l'animal, & la matiere qui doit servir au *ton* de ses parties & à leur fermeté, à jetter les fondemens du merveilleux méchanisme de l'*équilibre*, qui doit faire la santé & la vie; & cela par la conciliation & le concert où se mettent les *solides* & les *fluides*, à mesure qu'ils se développent en s'accroissant dans le sein de la mere. Mais quoi de plus surprenant que tous ces alliages, que tous ces assortimens médités, placés & manifestés chacun dans leurs tems & places! Tant de circonstances qui s'accordent ensemble dans une matiere vuide d'intelligence & dénüée de puissance, dans des lieux où ne peut pénétrer quelque art que ce soit, où ne peut atteindre aucune industrie humaine; un travail si relevé, un ouvrage si secretement & si sagement opéré montre-t-il autre chose que du divin? L'action d'un Créateur peut-elle lui être dis-

Equilibre ou origine dès le sein de la mere.

putée ? Si on considére encore les invariables succès, toûjours operés, les mêmes, & tous les jours, dans la production du genre humain, bien plus dans celle de tous les animaux, certes une prévoyance si prodigieuse, si étenduë, & cependant si constante, n'est de la compétence que d'un Etre souverainement sage & éminemment puissant !

XCIII. Mais le sang devenu plus impétueux par le développement de la *partie rouge*, devient aussi plus actif, & donne d'autant plus de force à toutes les parties musculeuses, qu'elles prennent plus de volume & plus de ressort dans ce petit corps. Car jusqu'alors paitri uniquement d'un suc tranquille & leger, tel qu'est la lymphe par elle-même, il demeuroit facilement sans se mouvoir, flottant sur les eaux, & soûtenu dans cette situation par le cordon qui le tenoit suspendu, mais en équilibre, pour ne point se laisser aller au penchant où il étoit ; car là le portoit la situation ronde & pelotonnée, qui est celle d'un enfant dans le sein de sa mere. En effet, quoi de plus propre à faire faire la culebute à un corps qui est situé de maniere qu'ayant ses coudes dans les aînes, la tête sur les genoux,

le nez entre les jambes, les poings sur les yeux, les jambes enfin recourbées, & portant les talons dans le derriere ? Une telle situation demandoit donc un suspensoire, pour empêcher le corps de tourner de-derriere en-devant. Aussi tout cela réüssit-il à maintenir l'enfant dans cette situation, tant que le cours du sang est paisible, que son poids ou sa gravité est autant legere que le volume en est petit, enfin que les parties musculeuses ne sont pas maîtrisées par leur ressort. Mais le corps d'un enfant arrivé au neuviéme mois, se trouve changé de volume & de force à proportion que s'accroissent l'un & l'autre dans l'espace de neuf mois : sur-tout le sang s'étant fait une *partie rouge*, a pris plus de volume ; puisque c'est peut-être un *tiers*, peut-être un *quart*, un *huitiéme* seulement, si l'on veut, d'augmentation sur sa masse, puisque la *partie rouge* fait environ le *tiers* de la masse du sang dans les adultes : du moins sera-ce plus que la valeur d'un *grain*, qui suffit pour faire le *momentum*, qui rompt un *équilibre*, en faisant trébucher le peson d'une balance. Ajoûtés que tous les muscles parvenus à leur état de perfection, deviennent

Raison méchanique de l'accouchement de la part de l'enfant.

élastiques, remuans, ou enclins à se tendre, à se déployer, & en puissance de s'exercer. Mais dans ces dispositions, & en même tems, le cerveau déja incliné par la situation de l'enfant & par son attitude, se chargeant à proportion de l'augmentation, ou du *momentum* surajoûté, par la crûë de la partie rouge, à la masse du sang d'une plus grande quantité ou d'un nouveau poids de fluïdes, est déterminé à tourner comme sur le pivot de tout son corps, & en faisant la culebute, de se précipiter vers les parties basses. Cette détermination est devenuë d'ailleurs inévitable, parce que l'humeur de l'*amnios* diminuant de masse à mesure que l'enfant avance vers le neuviéme mois, il perd par-là comme la base de son point d'appui. Dans cet état violent & contraint, l'enfant mis en souffrance, trépigne des pieds, se bat des mains, & rompant ses liens ou ses enveloppes, pour se faire jour, il se délivre, se portant en effet de tout le poids de son corps sur ces parties basses, déclives & glissantes, qu'enfonce & dilate la pointe de la tête de l'enfant, posée & poussée vers ces endroits. En faut-il davantage pour faire comprendre la cause

nécessaire de la sortie d'un enfant hors du sein de sa mere ? d'autant plus qu'en même tems que les membranes des parties basses sont ainsi sollicitées à s'ouvrir ou à se dilater par le poids & l'impulsion de la tête de l'enfant, (laquelle s'étant renduë pointuë, a comme une force de coin,) elles doivent se relâcher à proportion que les membranes supérieures se vuident & se relâchent ; c'est qu'elles en sont des productions continuës : elles se prêtent donc à toutes les facilités dont ont besoin les fibres de ces parties pour permettre à l'enfant de sortir, ou même l'y obliger. Mais à cela contribuë encore singulierement le muscle *uterin*, nouvellement découvert par le célèbre Monsieur *Ruysch* ; car la détente des fibres supérieures de ces membranes, venant à donner facilité & occasion d'entrer en jeu à celles de ce muscle, lesquelles s'étoient extrêmement allongées par la dilatation de ces membranes, les fibres de ce muscle se racourcissant & se ramenant en elles-mêmes, font par leur contraction que les membranes sur lesquelles elles sont collées se contractent pour reprendre leur *ton* naturel. Mais en conséquence, autant qu'il ar-

rive de rétréciſſement aux parties ſupérieures, autant ſe fait-il de relâchement dans les inférieures : & voilà le fruit de la prévoyance de la Nature, qui a eu ſoin dès le quatiéme mois d'accroître dans le *fœtus* la force des *fluïdes*, & d'y achever la puiſſance des *ſolides*.

XCIV. APRÈS tout ceci, que le corps humain ſoit reconnu pour le chef-d'œuvre de la Nature, c'eſt ſur quoi l'on eſt d'accord. Mais un ouvrage porté au dégré de perfection où ſe trouve ce corps au ſortir du ſein de ſa mere, élève l'eſprit à bien d'autres réfléxions, pour peu que l'on veuille l'examiner avec quelque détail. Une *pendule* qui au ſortir des mains de l'ouvrier ſe trouveroit toute montée pour 80. ans, de maniere qu'elle pût ſe conſerver en regle pendant ce long tems, ſans pourtant n'avoir coûté que neuf mois de travail à ſon auteur ; cette pendule paſſeroit avec juſtice pour un prodige de l'art : cependant ce ne ſeroit qu'un aſſemblage de quelques reſſorts artiſtement ajuſtés enſemble, de maniere qu'ils puſſent marquer & montrer l'heure avec quelque juſteſſe pendant 80. ans ; & l'on voudroit faire penſer qu'un Médecin ſeroit inſenſible, ſon eſprit

Corps humain naiſſant avec tous ſes reſſorts.

bouché, & son cœur tranquille sur le corps humain, l'objet de son art, en qui il connoît plus de divin, qu'une pendule ne renferme de génie. Car enfin ce merveilleux ouvrage de l'art seroit borné à la seule opération de représenter pendant 80. ans 12. heures en 12. distances de tems égales dans un jour, & encore la même chose dans la nuit ; au-lieu que le corps humain peut exécuter pendant 80. ans, & peut-être plus, autant de fonctions différentes, qu'il y a de parties & d'organes: fonctions d'ailleurs qui changent & varient suivant les tempéramens, les âges, les sexes, enfin suivant les differens états de la vie, toûjours cependant avec la même cadence, les mêmes alternatives, dans la même justesse & les mêmes proportions. C'est avec le fond de toutes ces proprietés, & de ce profond *méchanisme*, que naît le corps humain. Ainsi il a en puissance toutes les différentes opérations, qu'il ne doit manifester qu'à certains âges, à certaines occasions, &c. Or qui a mis toutes ces *tendances*, ou toutes ces puissances pour un long avenir dans les viscères? Qui a forgé les ressorts qui doivent ainsi agir? D'où vient aux fluïdes le pouvoir où ils

Avec toutes ces puissances, les tendances de ses organes, & leurs destinations.

se trouveront de s'exalter, de se développer & de se *spiritualiser*, &, en quelque maniere dans un certain âge, de s'animer? Est-ce une main connuë que celle qui a dressé les solides? Enfin quelle est l'intelligence qui les a mis de concert, d'intelligence, & en équilibre les uns avec les autres, pour continuer leurs révolutions pendant tant d'années? De si merveilleux objets frappent l'esprit & les sens d'un Médecin dans un petit corps qu'il voit extérieurement nud & dénué de tout, & sous un aussi chetif appareil. Peut-il penser autrement de tout ce qu'il renferme de grand & d'admirable, & qu'il apporte avec soi, sinon qu'il le tient de celui, qui ayant fait le grand Monde de rien, n'a eu besoin que de lui seul pour ordonner de toutes les merveilles de ce petit Monde, qui vient étonner le grand?

XCV. Mais à quels dangers va se trouver exposée cette tendre créature, sortie toute nuë du sein de sa mere! Aussi quelle difference de toits va-t-elle habiter, aussi different l'un de l'autre, que l'est l'étroit espace du lieu d'où sort l'enfant, de la vaste étenduë de l'*hémisphère* sous lequel il entre, dans un air aussi étendu qu'étoit rétréci celui qu'il

quitte, où rien ne le soûtient, un air aussi mobile & aussi vif que l'autre étoit tranquille & reposé ! Qu'apporte-t-il avec lui, nud & découvert comme il est, pour résister à des impressions autant puissantes que nouvelles pour lui ? Un corps qui entre nud dans l'eau froide se trouve saisi d'abord & frissonnant. Quel art donc va défendre celui-ci si délicat & si tendre contre un agent si actif ? Il y résiste cependant & se maintient ; une puissance secrete l'anime donc & le garde contre tant d'insultes, & cette puissance est la vertu du Créateur ; parce que sa sagesse admirable & sa Providence incompréhensible a muni les germes des animaux, pour les conserver non-seulement dans les lieux de leurs origines, mais encore contre tout ce qu'ils auront à souffrir en sortant de ces lieux. Une reflexion si simple, mais si vraïe & si sensible, peut-elle être indifferente à l'esprit & à la Religion d'un Médecin ?

Etat d'un corps au sortir du sein de la mere, ordonné par le Créateur.

XCVI. Ce n'est pas tout : Cet air qui vient soudainement envelopper le corps d'un enfant-nouveau-né, n'est rien moins que l'énorme masse d'un fluïde aussi pesant qu'immense, qui pese sur toute l'habitude du corps. Mais à

quel point ? De maniere qu'un pied quarré d'un corps adulte soûtient sur sa surface un poids d'air de 2660. livres. Ne fut-ce donc que d'un quinziéme du corps d'un adulte qui a quinze pieds quarrés, que fût celui d'un nouveau-né, ce seroit près de 200. livres qu'auroient à soûtenir de si tendres épaules. Mais à qui est dûë la présence d'un contrepoids dans ce corps si lâche & si moû, ou une force de *rénitence* assés forte pour résister utilement à une telle pression ? Car de-là même vient la conservation de cet enfant ; & comme c'est le Créateur qui a mis les contrepoids nécessaires par toute la nature, c'est lui-même encore qui ayant ordonné la pesanteur de l'air sur les corps, a aussi établi en ceux-ci dequoi y résister à leur avantage. C'est donc toûjours le même miracle sous les yeux d'un Médecin ; mais il croît pour lui, ce miracle, quand il vient à connoître tout le changement qui arrive dans ce petit corps à l'occasion de l'air qui le comprime de toutes parts. Car c'est une presse douce, molle & universelle que ce pesant volume qui serre toutes les parties. Or ces parties n'étant que des pelotons de vaisseaux qui se sont imbibés de sucs pendant neuf mois ;

Effet de l'air sur ce corps nouveau-né.

ainſi ce ſont des expreſſions ſans nombre de ces ſucs qui ſeront déterminés à s'échaper par tous les endroits d'où ceſſeront les réſiſtances ; & c'eſt un autre fruit que l'enfant retire de l'abord de l'air.

XCVII. Car la reſpiration qu'il commence d'exercer, ouvre dans le reſte du corps autant d'iſſuës ou d'échapées à ces ſucs, dont il ſe dégorge des petits dans les grands vaiſſeaux, qu'il y a de véſicules muſculeuſes ou élaſtiques dans le poûmon. Car de leurs dilatations particulieres ſe fait celle de tout ce viſcère, lequel dilatant, en inſpirant l'air, tous les rameaux de l'*artère pulmonaire*, qui ſe relevent de leur long affaiſſement, il ouvre au ſang du *ventricule droit* une route ſpacieuſe & étenduë, pour le tranſmettre dans les rameaux de la *veine pulmonaire*, qui ſe ſont auſſi relevés de leur affaiſſement par le même méchaniſme : & par cette route allongée & multipliée de circulation, le ſang ſe trouve en état de recevoir, de s'aſſocier & de rediſtribuer tous les ſucs nouveaux qui lui viennent de ſurcroît depuis la naiſſance de l'enfant. Or cette nouvelle force dans la circulation n'eſt ni douteuſe ni imagi-

Reſpiration, ce qu'elle opere dans un nouveau-né.

née ; c'eſt l'effet du dégorgement de toutes les parties qui s'étoient groſſies ſans ſe dégroſſir dans le ſein de la mere. C'eſt le *foye*, qui étant beaucoup plus gros dans les enfans que dans les adultes, ſe déſemplit, & en particulier la *véſicule du fiel*, qui ſe trouvant gorgée dans le fœtus, ſe vuide dans les enfans nouveaux-nés ; ce ſont les *capſules atrabilaires*, qui étant d'un volume fort conſidérable dans ces jeunes corps avant leur naiſſance, ſont infiniment amoindries dans les adultes ; c'eſt le *thymus* dans la poitrine, appetiſſé juſqu'à s'effacer preſque dans les adultes, après avoir eu une étenduë très-grande dans les enfans. Enfin c'eſt le *cerveau* ; car s'étant fait beaucoup plus de volume que les autres parties dans le fœtus, il ſe trouve encore dans les enfans nouveaux-nés, d'autant plus gros que les os du crâne ſont en eux plus lâches que dans les adultes, parce que les *ſutures* en demeurent pendant quelque tems écartées, & que la maſſe du cerveau eſt plus molle, imbibée qu'elle eſt de ſucs qu'elle a à rediſtribuer. Toutes ces parties donc venant à être preſſées par le poids de l'air qui les accole & les entoure de toutes parts, il s'en

Changemens qui arrivent dans la Circulatiõ du ſang.

exprime quantité de ſucs qui groſſiſſent le courant de la circulation du ſang. Mais alors contractant plus d'impétuoſité, à proportion de ce qu'il s'eſt accrû de maſſe, il ſe trouve plus en force pour dilater l'*artère* & la *veine pulmonaire*, & par-là ouvrir un plus long chemin à la circulation. Car dans le *fœtus* ce chemin étoit infiniment plus court, le ſang paſſant, comme il faiſoit, de la *cave aſcendante* par le *trou ovale* de l'oreillette droite du cœur à l'oreillette gauche, & par un *canal artériel* de l'*artère du poûmon* dans l'*aorte deſcendante*. Or le hazard pourroit-il faire ces arrangemens ? Un pareil démêlement eſt-il à la portée de quelqu'autre Intelligence que de celle qui eſt ſouverainement ſage & tout-puiſſamment prévoyante ?

XCVIII. Car c'eſt une nouvelle route que ſe va donner dorénavant la circulation du ſang. Le *ventricule gauche*, qui a eu peu à faire dans le fœtus, va avoir à chaſſer la crûë du ſang qui lui viendra de l'*artère du poûmon*, par la *veine pulmonaire*, & à le pouſſer par toute l'habitude du corps ; & cela non-ſeulement dans les diſtances préſentes & racourcies des parties

du corps d'un nouveau-né, mais encore pour remplir les distances futures, en fournissant & contribuant aux allongemens que ces parties acquéreront dans ce corps, en devenant adultes. Le *Cœur* donc, qui dans un fœtus n'avoit à pousser le sang qu'à une circonférence très-étroite & dans l'éloignement d'un pied, se trouve tout-d'un-coup dans un enfant nouveau-né, une machine capable de le chasser jusqu'en des distances de six pieds en long, & d'une largeur proportionnée à cette longueur, qui sera le cinquiéme de cette longueur quand le nouveau-né sera parvenu à l'âge d'homme.* Ce sont donc six ou sept fois plus de force qu'il n'en paroît dans le cœur d'un nouveau-né, qui y sont concentrées jusqu'au tems que ce petit corps sera adulte; car alors le sang, qui n'est poussé par ce jeune cœur que dans les espaces d'un pied quelques pouces, sera chassé dans l'âge adulte en des espaces de six à sept pieds. Car ce petit corps, qui n'auroit qu'un pied de long, ou environ, sur la largeur de quelques pouces dans le sein de sa mere, se trouvera étant devenu

Merveilleuse prévoyance de la nature, pour *modéler* la force du Cœur.

* Voy. *Martinez*, Tables des proportions du corps humain.

adulte,

adulte, long de six pieds sur un pied & quelques pouces de largeur. Mais, grand Dieu! dans quel endroit donc d'une matiere si veule, ou d'un corps si flasque & si mou, trouvez-vous à cacher de si étranges ressources de ressorts & de puissances! Vous êtes donc toûjours le même Créateur par-tout, & par-tout grand jusques dans les plus petites choses! fort dans les plus foibles, adorable en tout, par-tout admirable! De telles réserves de puissance pour l'avenir ne sont donc du ressort de la prévoyance d'aucun art, ni d'aucun ouvrier, fût-il le plus ingenieux artiste.

XCIX. MAIS enfin, s'il est permis de balbutier sur vos mystères, d'où vient donc au cœur cet accroissement de force? C'est une adresse de méchanisme la plus admirable dans l'œconomie animale. Le moment que commence la respiration dans un nouveau-né, est comme le signal donné pour l'éveillement de la vertu *systaltique*, dont l'*inspiration* & l'*expiration* deviennent le prototype ou l'exemple. C'est comme le soufflet de l'orgue, qui étant rempli & vuidé d'air alternativement reçû & rendu, en fait resonner tous les tuyaux: Aussi le poûmon par l'inspi-

Effets de la respiration sur le poûmon & le reste des parties.

ration mettant en branle toutes les parties du corps qui lui ressemblent par leur *vertu tonique* ou de *systole*, excite toutes leurs puissances, & les met en oscillations. Mais quelle partie a tant de de cette puissance ou *vertu tonique* que le cœur, puisqu'aucune n'a tant de ressorts: Lui donc prend plus qu'aucune de cette *vertu systaltique*, pour suffire à la distribution de tant de nouveaux sucs qui viennent d'accroître le volume du sang. Le *diaphragme* est un autre puissant muscle qui entre en même tems en branle, & dont les battemens sur les entrailles du bas-ventre, expulsent ou font sortir de leurs caches tous ces sucs; & en conséquence, chacun doit suivre les pentes & les *inclinations* des canaux qui doivent les transmettre des entrepôts qu'ils avoient pris pendant la grosseſſe, au rendez-vous général, qui est dans les grands vaisseaux: Les *capsules atrabilaires* en particulier seront aussi vuidées des sucs qui les grossissoient si considérablement dans le fœtus, & les dégrossiront à proportion que la circulation des humeurs changera de face & de route. La *bile cystique* tout de même, qui avoit été vacante tant que l'a été le *diaphragme* dans le *fœtus*, se

Crûë de nouveaux sucs, qui se vuident de

dégorgera dans les intestins, & là comme le *clyster* naturel, elle expulsera les matieres qu'un sac (c'est le *cœcum*) comme un lieu de réserve, avoit retenuës pendant les neuf mois de grossesse. C'est donc comme un nouvel être qui devient un nouveau-né, entant que tout prend dans ses entrailles une face nouvelle, par les *attitudes* & les places différentes de celles où étoit l'œconomie animale, tant qu'il a été dans le sein de sa mere. Mais est-ce autre chose tout ceci qu'une création nouvelle, sinon de nouveaux organes, du-moins de nouvelles routes & de nouveaux arrangemens dans leurs fonctions, pour la conservation & l'accroissement du corps humain ? En effet, tout ceci se passe & s'exécute sans addition aucune, ni d'instrumens, ni de ressorts, ni de matieres. Que d'une *pendule* simple l'on veüille faire une horloge sonnante, qu'à une *montre* l'on veüille joindre un *réveil*, ou une *répétition*, ce sont des *piéces* nouvelles, ou des *mouvemens* de surplus, parce que c'est un ouvrage de main d'homme; ici se change l'œconomie de la circulation du sang, & le cours des humeurs: des fonctions nouvelles, des sucs nouveaux

toutes les parties, par la pression de l'air, &c.

dans les deux sexes, se montreront avec l'âge, & tout cela sans l'addition d'aucun nouveau ressort, parce que c'est l'œuvre du Créateur, qui est sorti parfait de ses mains, & pour le présent, & pour l'avenir, parce qu'il en perce les profondeurs & les lointains, *Prospector sæculorum.**

C. C'est ainsi donc que pourvoyant à l'accroissement du corps d'un nouveau-né, il l'a disposé de maniere qu'il pût, comme de lui-même, se préparer les voyes nouvelles qu'auroit à prendre le sang pour sa circulation dans les suites de sa vie. Car ce n'est plus cette voye abregée du *foye* par la *cave supérieure*, que le sang repassera de droite à gauche par des chemins de traverse, pour parvenir dans le *ventricule gauche* du cœur, & retomber dans l'*aorte descendante*: accrû d'impétuosité comme de masse, il pénétre dans le poûmon pour être reçû en plein dans le *ventricule gauche*. Ce sera donc dorénavant un sang devenu comme artériel, retombant de plus haut & revenant de plus loin, que le *ventricule gauche* chassera vers les entrailles, avec d'autant plus de force ou d'effort, qu'il sera poussé

Nouvelle circulation établie dans ce nouveau-né.

* *Ecclesiast.*

par une force supérieure à celle qui a précédé. C'est donc pour que ce sang abondant & impétueux trouve à se loger dans tous les différens viscères & vaisseaux du bas-ventre, que toutes les digues se devoient lever; & pour cela toutes ces parties comprimées par l'air du dehors & par la vertu *systaltique* du dedans, se vuident par expression des sucs qui s'y sont accumulez pendant le tems de neuf mois. Ainsi donc assouplies & dégagées, elles prêtent les diamètres de leurs vaisseaux & leurs oseillations, pour mettre cette crûë de sucs dans l'ordre & le courant de la nouvelle circulation.

CI. MAIS le merveilleux de la Nature dans la formation du corps d'un enfant, & pour le mettre au jour, ne doit pas faire perdre de vûë celui qu'elle opere dans la mere qui vient de le mettre au monde. C'est un muscle creux que le sein de la mere, où l'enfant a été enfermé pendant neuf mois: mais ce muscle, dont la cavité est très-petite hors le tems de la grossesse, s'est accrû alors jusqu'au point de pouvoir loger un corps pesant douze livres; est-ce rien moins que de concevoir des fibres, qui par une extension *circulaire*

se seront donné peu-être autant de pouces que la cavité avoir de lignes. Or l'on sçait avec quelle rapidité, quelle célérité, quelle impétuosité une corde excessivement tenduë se raméne en se débandant; & sur ce pied, ce muscle vuide d'enfant auroit été exposé, en se détendant par la sortie de l'enfant, à retomber sur soi-même, en racourcissant promptement ses fibres pour reprendre, lui son volume, ses vaisseaux leurs diamètres, & ses fibres leur *ton* naturel. La Nature a pourvû à tout cet inconvénient; car ce muscle s'étant épaissi dans ses côtés, à proportion que ses fibres se sont étenduës haut & bas, les vaisseaux qui ont épaissi ces parois sont devenus par leurs interpositions des intermèdes, & leurs sucs, comme feroit un duvet ou du coton, ont tout-à-la-fois modéré, ralenti & amolli la contraction de ces fibres, jusqu'à ce que rentrées dans leur repos naturel, elles ayent repris leur assiette propre. Cependant par la douce compression qu'elles font sur les vaisseaux qui les environnent, elles en expriment insensiblement le superflu de sang & d'humeurs, qui doit après les couches s'évacuer par les voyes ordinaires, tandis

Raison de tout ce qui se passe après les couches.

que la partie nécessaire rentre dans le courant de la circulation. De-là s'operent tout-à-la-fois trois effets aussi utiles que surprenans, pour la conservation de la mere, & la nourriture de l'enfant. 1°. Ce muscle rentre dans son état naturel, desorte qu'il se retrouve revenu à quelques poûces de volume, au lieu de l'étenduë d'un pied au moins qu'il s'étoit donné en s'étendant en tout sens. 2°. Les *sécrétoires* naturels de la cavité de ce muscle le déchargent de tous les sucs croupissans & superflus, & par-là les *porosités* intérieures de cette partie redeviennent méables & ouvertes à la future fécondation. 3°. Le sang rentré dans les vaisseaux va préparer au nouveau-né le suc nourricier, pour soûtenir en lui la vie qu'il vient de recevoir. Car c'est toûjours & par-tout la même attention continuée par la Nature de ne laisser manquer de rien à son ouvrage. Par la raison donc qu'elle a établi dans le sein de la mere un organe propre à passer la nourriture au fœtus, par un couloir qu'elle a placé entre lui & la mere, pour lui transmettre la lymphe nourriciere qu'il attend d'elle; tout-de-même, il n'est pas plûtôt au monde qu'il trouve tout prêt un sem-

Origine du Lait dans les nouvelles accouchées.

blable ouvroir, qui lui tient travaillé un suc laiteux, lequel étant *homogène* avec celui dont il s'est accrû dans le sein de la même mere, peut en lui conservant la vie, le faire croître pendant plusieurs années; parce que c'est un fait historique*, que les Anciens ne sevroient leurs enfans qu'au bout de trois ans.

CII. Mais, suivant cette comparaison, le *placenta* qui a été cet organe, ressemble bien mieux aux mammelles qu'à un *foye*, comme tant de gens l'avoient pensé, puisque la structure du *placenta* ressemble davantage à celle des *mammelles* qu'à celle du *foye*, tant par la conformité des vaisseaux, que par celle de substance vésiculaire que l'on trouve entre ces parties. Le sang donc après la naissance de l'enfant se portant vers les mammelles, va y déposer, comme il venoit de faire dans le *placenta*, une lymphe nourriciere, avec cette seule différence, qu'ayant été plus séreuse dans le *placenta*, elle devient plus laiteuse dans les mammelles.

Placenta, sa structure.

CIII. Mais cette variété dans la consistence du suc qui va nourrir l'enfant, ne sert qu'à faire voir l'attention si utile, si sage & si mesurée de

* Voy. *Calmet*, Comment. Rois, L. 1.

la Nature, à lui donner une nourriture toûjours proportionnée à son âge. C'eſt par une égale ſageſſe, qu'il ne lui faut qu'une variation de *diamètres* dans ces vaiſſeaux, pour travailler le laît dans les mammelles; moyen ſimple, mais ſuffiſant à la Nature pour étoffer une matiere comme ici, en épaiſſiſſant la lymphe; & ce moyen conſiſte à faire entrer dans les vaiſſeaux *ſécrétoires* un ſuc plus épais: à quoi elle réüſſit, en modélant les bouches de ces *ſécrétoires* de maniere qu'elles ſoient d'une capacité plus large. C'eſt donc une ſéroſité laîteuſe qu'un enfant trouve d'abord dans les mammelles de ſa propre mere pour ſa nourriture. Les hommes d'aujourd'hui y trouvent à redire, s'étant imaginé, ſur de prétenduës impuretés que le ſang a contractées pendant la groſſeſſe, que le premier laît n'eſt ſéreux que parce qu'il eſt corrompu. La Chymie moderne y a imaginé un *aigre*, comme dans un lait aigri par la preſſure, & c'en a été aſſés pour décréditer dans le monde le laît nouveau des accouchées & nourrices. Avec auſſi peu de fondement l'on a fixé un tems pour laiſſer dépurer ce laît, & l'on n'a

Raiſons de la formation du Lait.

pas craint de prononcer qu'il falloit trois mois pour cette dépuration. Mais c'eſt faire la leçon à la Nature, laquelle mieux inſtruite, quoique moins ſçavante que ces préſomptueux Phyſiciens, n'a montré d'autre reſſource pour la nourriture du nouveau-né, que dans cette ſérosité laiteuſe, laquelle ne ſe portant abondamment que quelques jours après les couches aux mammelles, elle les remplit alors avec affluence, & les gonfle avec douleur, comme pour avertir les meres que c'eſt le tems d'accorder plus de ce lait à leurs enfans, pour en même tems ſe ſoulager elles-mêmes, & ſe garder contre les inconvéniens de cette ſoudaine pléthore, en faiſant paſſer dans leurs enfans les materiaux des *fluides* & des *ſolides* qui doivent former leurs corps, & y ſervir aux uſages néceſſaires, pour les faire vivre & les accroître. Car il eſt remarquable que la montée du lait dans les nouvelles accouchées, ne ſe faſſe que quelques jours après leurs couches, & apparemment pour ſervir d'inſtruction à tous ceux qui auroient ſoin d'élever les enfans, que c'eſt le tems où il faut leur permettre plus de nourriture. Mais il falloit donc pour l'exécution des

Montée du lait. Réflexion là-deſſus.

vûës de la Nature, que la premiere assise, pour ainsi dire, de sucs nourriciers fût de telle nature, qu'en délayant les *fluides*, se fondât la facilité avec laquelle les *solides* auroient à se mouvoir, pour exécuter les *oscillations* dans les corps des jeunes enfans pour l'exercice des fonctions de l'œconomie animale. Pour cela donc le premier laît dans les accouchées est moins succulent que délayant, afin qu'en détrempant les sucs déja amassés dans les vaisseaux des enfans, il servît tout-à-la-fois à leur donner un véhicule pour aider à leurs distributions; parce que de-là dépend l'uniformité, l'ordonnance & la régularité de la circulation du sang pour l'entretien de la santé. Un autre but de la Nature, c'est en humectant d'abord & dès leur origine les fibres des *solides*, de leur donner la souplesse nécessaire pour les conserver dans une *systole* autant libre & aisée, qu'elle seroit devenuë gênée, contrainte & déréglée, si les *solides* se fussent originairement abreuvés de sucs trop substantiels, trop vifs & trop abondans. C'est donc à toutes ces vûës * de la Nature que s'oppose l'usage & l'opinion populaire, qui

* Vid. *VVedel*, de morbis Infant. & *Stalh.*

dépréci le e premier laît des meres, comme corrompu, ou incapable de nourrir suffisamment, sans s'apercevoir combien il est dangereux d'accumuler dans ces jeunes entrailles, déjà farcies des sucs lymphatiques qui s'y sont amassés dans le sein des meres, d'épais sucs laîteux, qui deviennent de fréquentes sources ou les materiaux de tant de maladies qui tourmentent les enfans & les adultes tout le tems de leur vie. Car de-là naissent ces digues secretes formées dans les *fluides*, qui sont ainsi empêtrés dès leurs origines, & la perversion dans les *diamètres*, les capacités, & les directions des *solides*, ce sont les vaisseaux; toutes causes, qui rompant l'ordre de la circulation naissante dans les enfans, entretiennent celles des sécrétions dérangées, impures ou mélangées dans les adultes. En tout ceci donc se trouvent les raisons & les fondemens de l'*autocratie*, de cette Médecine créée dans le premier homme, & innée dans ses descendans, qui tous les jours viennent au monde assujettis aux loix des mouvemens & des puissances que le Créateur a mises dans le corps de leur premier pere. Ce sont donc des *modules* qu'il ne faudroit qu'étudier &

suivre dans la Médecine ordinaire, où il sied bien de ne se piquer que de remplir ces *modules*, qui commencent dans les jeunes enfans à s'ouvrir, à se dilater & à s'étendre. Car de ce défaut capital d'attention, naissent les méprises de bien des Médecins, & les causes des maux qu'attire une Médecine d'imagination. Est-ce d'ailleurs trop demander à des coopérateurs de la Nature, que de ne se renfermer que sous ses loix, & de n'étudier que ses volontés ? Au-surplus cette Nature n'étant que l'ordre du Créateur continuellement exécuté, peut-on en Médecine se refuser à le reconnoître à chaque pas qu'elle y fait, pour la conservation de la vie des hommes ? Et cette dépendance qui lie continuellement le Médecin à l'action de Dieu, est-ce rien moins qu'un avertissement continuel de s'occuper sans cesse de sa puissance, de sa sagesse & de sa bonté ? Enfin ce soin naturel se rapportant tout à la conservation de la santé, peut-il ne pas inspirer un sentiment continuel de reconnoissance envers le souverain Etre ? & cette reconnoissance ne renferme-t-elle pas nécessairement un retour d'amour, de culte & d'attachement religieux pour un tel

Maniere de nourrir les enfans.

bienfaiteur? C'eſt donc un modèle de Médecine que la Nature trace dans la maniére de nourrir un nouveau-né; & par-là un Médecin doit comprendre la préference que mérite la Médecine *altérative*, laquelle tient de bien près à la *diète* ou au régime de vie, cet art de de guérir qui dans d'heureux tems de la Médecine, a été ſi fort en honneur. En effet, dans l'art de nourrir un nouveau-né, le ſage M. *Stalh* fait appercevoir celui de prévenir les maladies des âges ſuivans. Car ſans ſe laiſſer ébloüir, ni par l'autorité, ni par les ſpécieux raiſonnemens de tant de Modernes, qui ont trop accordé aux ſéductions de *Van-Helmont*, il reconnoît que l'idée de *pléthore*, ſi étrangement dénigrée aujourd'hui, eſt fondée bien naturellement dans la maniere dont un enfant ſe nourrit & s'accroît. C'eſt qu'il ne doit recevoir dans ſes petits vaiſſeaux que la meſure de ſucs nourriciers que comportent les diamètres & les capacités de ces petits canaux, & en quantité proportionnée à leur *vertu ſyſtaltique*. Par-là ce grand Médecin donne à comprendre que s'il vient à ſe préſenter à la petiteſſe de ces diamètres un volume trop gros, qui ne peut

être ni intimement admis dans ces menuës cavités, ni suffisamment broyé, il s'en forme de mauvais restes, & ces mauvais restes croupissans dans les entrailles, deviennent le fond de tant de maladies, difficiles à démêler dans les adultes, parce qu'elles ont leurs causes originaires dans l'excès de nourriture qu'on leur a donné dans leur enfance; & voilà la source des *crudités* si communément accusées dans les maladies, mais cependant mal entenduës par tous ceux qui se mettent au-dessus des manieres de la Nature. Or ces malheurs qui arrivent pour s'être détourné de ces vûës qui sont dans l'institution du Créateur, prouvent-ils rien moins que la nécessité à un Médecin de ne jamais perdre de vûë l'action continuelle du souverain Etre dans les fonctions du corps humain ?

Origine de la pléthore dans les enfans.

CIV. La Médecine naturelle n'en demeure point là; elle ouvre au contraire les yeux d'un Médecin sur les vrayes voyes que le sang prend dans le corps, ou sur les routes que suit la circulation dans ses parties. En effet il est d'abord remarquable, combien aisément le sang se porte vers le cerveau dans un petit enfant, suivant l'obser-

vation d'*Hippocrate* dans le dénombrement des Maladies de ce jeune âge, que ce souverain Observateur nous donne dans ses *Aphorismes* (*a*), & après lui son fidèle Disciple (*b*): telles sont les *convulsions*, les *maux de dents*, les *insomnies* ou les *mauvais sommeils*, les *galles du visage*, de la *tête*, des *oreilles*; toutes preuves d'une surabondance de sang & d'humeurs superfluës, qui se portant préférablement au cerveau, font les causes des Maladies propres & spécifiques à ce premier âge. A quoi si l'on ajoûte les changemens qui arrivent dans les âges suivans aux impulsions du sang, qui se rabat vers les parties de la *poitrine* dans les âges qui approchent de la jeunesse; vers le *bas-ventre*, & plus bas encore, comme vers le fondement, dans les âges plus avancés, en approchant vers le *viril*, ou le premier tems de la vieillesse; sont-ce moins que des leçons d'une Médecine naturelle, établie ou tracée par le Créateur pour la conservation de cet ouvrage? Car comme toutes les parties qui le composent doivent s'accroître par la dilatation & l'extension, tant de leurs fibres,

Médecine naturelle. Maladies des enfans.

(*a*) Sect. III. Aphor. 24. 25.
(*b*) *Stalh*, de Morbis ætatum.

que de leurs vaisseaux & de leur substance *poreuse* ou *vésiculaire*, ce ne peut être que par l'intrusion du sang & de la *lymphe*, que peuvent s'exécuter ces différens effets. Mais la Médecine ordinaire ne trouveroit-elle point dans celle-ci de quoi s'instruire ou se dresser elle-même ? Et sera-ce alors une médiocre raison de retour vers le Créateur de la part du Médecin, qui après cela ne peut aucunement se dissimuler que son art est d'institution divine, *Medicinam creavit Altissimus* ; & dans cette persuasion, son esprit & son cœur peuvent-ils demeurer insensibles ou muets ? Or ces routes du sang affectées à certains âges, doivent l'éclairer sur la doctrine des *congestions*, ces causes si ordinaires & souvent fondamentales de tant de maladies dans tous les âges & dans tous les sexes. D'ailleurs c'est le sang par lui-même, qui par un excès d'impulsion porte impétueusement tout à-la-fois trop de sucs aux viscères ; c'est donc une raison essentielle de s'occuper en premier, pour la cure des Maladies, du cours du sang, de l'irrégularité de ses mouvemens, du défaut d'uniformité dans sa circulation, ou de l'inégalité de ses distributions, avant que de

se déterminer sur l'*indication* qui est à suivre pour la cure des maladies. Car de-là se prend la juste idée, ou d'évacuer des produits vicieux, ou seulemsnt de remédier aux qualités d'*âcre*, d'*aigre* & de *salin*; qualités qui s'ensuivent des déplacemens que fait la circulation irréguliere, laquelle précipite sur des viscères des sucs qui y croupissent, & qui étoient dûs ou appartenans à d'autres. Après cela manque-t-il dans la maniere dont un enfant s'accroît, de quoi admirer la Providence sur le compte & de l'Enfant & de la Médecine?

CV. UNE Réflexion capitale va autoriser tout ceci. C'est que ce sang qui se porte si volontiers & en si grande abondance vers le cerveau d'un enfant, peut être (à qui s'y entend bien) une grande leçon pour quantité de Maladies. Car de-là naissent des *congestions* sourdes, ou des amas secrets, qui menacent en premier les parties supérieures, d'où viennent toutes les Maladies qui attaquent ces parties dans les enfans, comme tant d'affections *catherheuses*, *phlegmoneuses*, *érésipélateuses*, &c. sur leurs *yeux*, leurs *oreilles*, leur *visage*, &c. dès leur premier âge. Mais

Cause de ces Maladies dans le sang, qui se porte dans les enfans sur-tout au cerveau.

de-là s'enſuivent bien d'autres inconvéniens pour les viſcères qui ſe trouvent à la deſcente du cerveau, ſoit dans la poitrine, dans le bas-ventre même, ou par toute l'habitude du corps. Car qu'il ſe doive porter une grande quantité de ſang vers le cerveau d'un nouveau-né, la raiſon en eſt ſenſible. Il n'eſt point de région de ce petit corps où doivent ſe paſſer plus d'événemens que dans le cerveau. Là ſont tous les organes des ſens à perfectionner, les facultés de l'*Ame* à ſe manifeſter; là donc ſe trouvent un eſprit à mûrir, un jugement à ſe former, une mémoire à ſe développer. Pour tout cela il faut beaucoup de pâture, & c'eſt du ſang que le cerveau doit la tirer; & ſes beſoins là-deſſus croiſſent même à proportion de la quantité de ſuc nerveux qu'il a à travailler. Car c'eſt pour le reſte du corps, puiſque c'eſt pour tout le *genre nerveux*, pour tout le *membraneux*, & pour tout ce qui doit entretenir la vertu *ſyſtaltique*, non-ſeulement dans les viſcères, mais encore dans chacune de leurs fibres, de leurs vaiſſeaux, & de leurs ſécrétoires. C'eſt donc cette grande quantité de ſang, qui doit, ſuivant M. *Santorini*, ſe ſublimer au cerveau

dans les adultes : Mais de combien doit-elle grossir dans les enfans, dont le cerveau a beaucoup plus à faire que celui des adultes, puisqu'il a des facultés à mûrir, & des organes à parfaire ?

CVI. QUOIQUE sous d'autres idées, *Hippocrate*, attentif autant qu'il l'étoit aux mouvemens de la Nature, connoissoit cette vérité de fait, sçavoir, qu'il se porte au cerveau une grande quantité de sang & d'humeurs, principalement de *pituite* ; persuadé que tout ce qui est *pituiteux* est attiré par le cerveau : *Assevero quod quidquid pituitosum est..... ad se trahit caput* (*a*). Sur ce principe, il croyoit que le cerveau étoit la source de la pituite, *pituitæ fons caput* (*b*), de-sorte que l'opinion regnante chez lui, c'étoit que le cerveau étoit le siege & comme l'origine de tout ce qui est gluant ou visqueux, *cerebrum glutinosi sedes & matrix* (*c*). Cependant cette pituite grossiere n'est point l'objet de la fonction du cerveau, elle se rapporte toute au contraire à la *sécrétion* d'une lymphe fine, légere ou dégrossie, &

Pituite. Lymphe. Réflexion là-dessus.

(*a*) *Hippocr.* Lib. 4. de Morbis.
(*b*) *Id.* ibid.
(*c*) *Hippocr.* Lib. de Carnibus.

autant *déphlegmée* que l'étoit peu la pituite de l'ancienne Médecine. En effet, cette lymphe légére, qui eſt le *ſuc nerveux*, ne va qu'à deux ou trois onces qui ſe produiſent chaque jour; que pourroit donc devenir dans le cerveau d'un enfant cette abondance de ſang, à moins qu'il ne trouvât quelque retraite ſur ſon chemin pour recevoir la matiere qui ſerviroit aux décombres & aux reſtes groſſiers de ces ſucs épais & gluans, qui ſeroient de trop pour la production d'un ſuc ſi épuré & ſi fin dans un viſcère ſi tendre & ſi moû? A quels dangers ne ſeroient pas expoſées les autres parties ſur leſquelles refouleroient les ſucs lymphatiques reſtans du ſuc nerveux? Auſſi a-t-il été pourvû par la Nature à des lieux de retraite pour les ſucs lymphatiques qui ſeront de trop; car nulle part n'eſt en demeure pour la régie de l'œconomie animale, le Créateur qui en eſt le pere, ne la laiſſant manquer de rien dans toutes les occaſions où il faut préſerver le corps humain. Les *carotides* donc, qui portent ſinguliérement au cerveau cette abondance de ſang, trouvent ſur leur chemin des réduits de pluſieurs ſortes, tous faits ſinguliérement pour recevoir

la pituite ou la lymphe groſſiere. Car elle ſe ſépare dans un organe fait exprès pour de ſemblables matieres; c'eſt la *membrane pituitaire* qui tapiſſe tous les *ſinus*, les *ſphénoïdaux*, les *ſourciliers*, les *maxillaires*, l'*os cribleux*, & les *lames* du nez. Ce ſont des cavernes pratiquées entre les lames des os, car un célèbre Anatomiſte (*a*) les appelle des antres, *antra Higmoriana* (*b*), leſquelles ſéparant du ſang en chemin faiſant ce qu'il porteroit de lymphe trop groſſiére au cerveau, ne l'y laiſſent aller uu'après l'avoir dégroſſi, pour ne porter rien que de dépuré pour la production du ſuc nerveux. Rien étoit-il tant néceſſaire pour mettre en ſûreté la vie d'un enfant, dont tout le corps n'étant preſque que mucilages, auroit contracté mille congeſtions *pituiteuſes*, *ſéreuſes* ou *lymphatiques*, ſi ces cavités ſe rendant les dépoſitaires du ſuperflu de la lymphe, ne l'en déchargeoient, ou par un égoût auſſi ouvert que le nez, dans lequel tous ces *ſinus* ſe déchargent, ou par l'iſſuë que lui prêtent des vaiſſeaux de rechange, comme on le verra ci-après. L'adorable ſoin de la

Antrum Higmorianũ, ce que c'eſt.

(*a*) *Higmor.* Diſquiſit. Anat. p. 226.
(*b*) Vid. *Boërhaave*, Inſtit. art. 494.

Providence qui pourvoit de si loin, & & par des expédiens si sûrs à la conservation de nos corps! Cependant, & nonobstant cette soustraction, cette quantité de sang n'étant point toute employée pour rester dans le cerveau, une grande partie en retombe ou se rabbat, comme on vient de l'observer, sur les viscères inférieurs de la *poitrine*, du *bas-ventre*, &c. Mais si ce sang se présente sous un trop gros volume aux embouchures des *sécrétoires* qui devoient le dépurer, il passe outre, & porte ailleurs la matiere de leurs *sécrétions*, & ce sont souvent des sources intarissables d'infirmités dans ces tendres entrailles; ou bien venant à forcer les diamètres qui résistoient, il s'en forme des embarras, des engorgemens, des obstructions, autres sources de mille maux. A tout le moins, le sang appesanti par trop de volume, se distribuë hors de ses destinations, en perdant l'uniformité de son cours; mis mal alors avec lui-même, il se mutine dans ses propres parties, & luttant contre ses voisines, gêné qu'il est dans ses vaisseaux, il sort enfin du niveau de sa circulation, jusqu'au point d'en dilater ou d'en ouvrir quelques-uns. De-là viennent tant

Emploi de cette abondance de sang.

d'anxiétés dans le sang, tant de troubles, tant d'efforts inutiles quoiqu'impétueux, *molimina tonica*, qui sont les menaces ou les annonces de ces *hémorrhagies* qui arrivent aux adultes, tantôt par le nez, quelquefois par la bouche, (soit que le sang vienne de la poitrine, soit qu'il vienne de l'estomac) quelquefois par les *reins*, très-souvent par les *hémorrhoides*. Ce sont toutes manieres ordinaires à la Nature, pour se soulager des *congestions pléthoriques* que contractent les viscères, quand le sang se trouve chargé de plus de sucs qu'il n'a pû s'en distribuer pour la nourriture ou la croissance des parties, sur-tout dans les jeunes âges, quoique les suivans, la vieillesse même, payent souvent les fautes de la jeunesse. C'est pourquoi il est d'observation que les personnes qui ont été sujettes à des *saignemens de nez* dans leur jeunesse, souffrent dans des âges plus avancés des infirmités de différens genres, qui ne se soûlagent bien que par des évacuations de sang, ou par des flux *hémorrhoidaux*, ou par le retour de quelque *hémorrhagie* à laquelle ils auront été sujets. Cette observation est même si constante, que souvent les malades qui

Evacuation du sang d'hémorrhoïdes & d'autres.

n'y

n'y penſoient plus, s'en reſſouviennent quand on les interroge, & avoüent que ce n'eſt que depuis la ſuppreſſion de quelque évacuation de ſang qu'ont commencé leurs infirmités.

CVII. C'EST ainſi que dans la jeuneſſe des enfans ſe trouvent tracés les principes d'une Médecine naturelle, dans leſquels devroient ſe prendre les circonſtances pratiques de la Médecine ordinaire, parce que ſouvent dans ces connoiſſances ſe découvrent les cauſes des mouvemens des *fluides*. Ce ſont les dérangemens des puiſſances des *ſolides*, qui les meuvent dans nos corps, & qui les y font agir. Car il eſt naturel de croire que les ſucs qui compoſent la maſſe du ſang dans les enfans, ne ſe diſtribuent point au long & au large dans leurs entrailles par une force qui leur ſoit en propre, ou par une vertu qui leur ſoit *innée*, puiſque tout fluide abandonné à lui-même n'a aucun pouvoir de ſe tranſporter d'un endroit à un autre, de ſorte qu'il n'a de mouvement qui lui ſoit propre que celui de liquide. Ainſi le ſang tient ſon mouvement *progreſſif* d'une puiſſance qui lui eſt étrangere, c'eſt-à-dire, hors de lui même, c'eſt celle

des solides, qui depuis qu'a commencé à poindre en lui le *point saillant*, PUNCTUM SALIENS, ne se meuvent qu'en vertu d'une *systole* qui est passée de ce point dans les solides originaires du corps, & de ceux-ci dans les organes musculeux qui s'en sont formés, ce sont le *cœur*, les *artères*, &c. C'est donc une premiere leçon de la Médecine naturelle, qui se tire de la maniere dont croît un enfant; & cette leçon, c'est que les *solides* sont les moteurs primitifs des *fluides* dans l'œconomie animale, & que c'est d'eux ou de leurs puissances qu'un Médecin doit prendre ses regles de conduite. Mais par-là tombent ces misérables opinions *pathologiques*, qui donnent aux *fluides* tout l'empire sur les fonctions de la vie, soit en santé, soit en maladie. Une autre leçon non moins importante, c'est que ces *solides* n'entrent en action qu'en se dilatant pour admettre dans les capacités des vaisseaux qu'ils forment, le *fluide* qui se présente à leurs diamètres. Or ce fluide étant proportionné dans son origine aux diamètres qu'il a à traverser; de-là aussi dépend l'exécution & le suc-

Médecine naturelle, ses loix.

cès du trajet qu'il doit faire. Or ce trajet est le cours de la circulation de ce fluide, qui de lymphe deviendra sang. La circulation du sang n'a donc besoin pour se tenir uniforme, ou sans prendre d'écart, que de conserver la justesse du volume des sucs qu'elle a à charier, & leurs impétuosités suivant la direction naturelle des fibres qui font agir les vaisseaux qui contiennent & charient ces sucs. C'est ainsi que tant que la nature est laissée à ses loix, la circulation du sang se maintient uniforme; & cette raison est celle pourquoi les animaux sont moins sujets aux maladies que les hommes. C'est que ceux-ci mêlant leurs idées à celles de la nature, ils les traversent en croyant les aider, ou pensant les redresser. Ainsi on ne s'en tient point à laisser vivre un enfant du premier lait de sa mere, on ne se contente point même dans la suite de ce seul lait, quoique l'enfant croisse en force à mesure qu'il avance en âge avec ce seul lait; mais a-t-on donné à un tout-nouveau-né un lait de deux ou trois mois, on ne tarde guéres à y ajoûter l'usage de la boüillie, & peu de tems après on en vient jusqu'à lui donner du potage à la viande, &

Abus du vin pour les enfans.

au gros pain ; trop heureux, le pauvre enfant, si dès-lors on ne lui forme point le goût à la volupté de boire du vin. Faut-il s'étonner qu'en conséquence, le courant du sang grossisse de volume, qu'il s'échappe en saillies, qu'il prenne des impétuosités, qu'il se soûleve, & qu'ainsi altéré en tout point, il se présente avec trop d'affluence pour les fonctions des viscères, d'où étant repoussé dans les parties voisines, il devienne la matiere de plus d'une sorte de *congestions*. De-là naîtront, par exemple, sur le visage, la tête, les oreilles & les yeux des enfans, des *galles*, des *inflammations*, des *érésipèles*, des *glandes*, &c. & ailleurs ce seront des *obstructions*, celle sur-tout qui dans la moëlle épiniere fait la cause du *rachitis* ; enfin tant d'autres qui se font dans le *mésentère*, sources de bien des maladies dans leur tems ; les *hemorrhagies* ne venant point à propos, manquent d'ouvrir des issuës à ce sang inquiet, confondu dans ses mouvemens & dans ses sécrétions ; car par-là se préviendront les dépôts qui alloient se faire. Tant de maux n'arriveroient point à la vie des hommes, si la conservation en étoit un peu plus confiée

Congestiõs, leurs origines.

aux soins & aux loix établies par cette sage Providence, qu'un Médecin fidéle à ses loix apperçoit par-tout avec autant d'étonnement que de reconnoissance.

CVIII. Une autre leçon à prendre encore dans la Médecine naturelle, regarde la dépuration du sang, dont la maniere telle qu'elle s'exécute dans les enfans, pourroit bien servir de modèle à la Médecine ordinaire. La nourriture de ces jeunes corps, & le sang qui s'en forme, n'a rien que de laiteux; or de combien d'altérations n'est point susceptible un régime ou une diète de lait? A quelles aigreurs, à combien de bile, à quelles corruptions n'expose-t-elle point ceux que l'on met au lait pour toute nourriture? & pour y remédier, combien de *médecines*, combien d'*absorbans*, combien de *digestifs*, de *carminatifs*, &c. n'enjoint-on point à ces personnes? Un jeune enfant pourroit vivre deux à trois ans du lait de sa mere, sans toutes ces importunes précautions, & sa santé en seroit d'autant plus affermie, que l'art y auroit moins de part. C'est que la meilleure maniere de tenir purs les sucs laiteux, est celle d'empêcher qu'ils ne se corrom-

pent, en contractant quelqu'un des vices que l'on vient de remarquer. Mais pour cela la maniere simple de la Nature, de faire circuler uniment, sans trouble & sans précipitation, le sang & ses humeurs dans les tendres vaisseaux des enfans, les préserve de ces corruptions, parce qu'elle les garde de ralentissement & de confusion dans leur cours. C'est donc un broyement, une atténuation, ou un affinage, qui s'opere insensiblement dans leurs entrailles, au-travers desquelles les humeurs passent sans choper, ou sans sortir de leur ligne, parce que les diamètres & la direction des fibres & des vaisseaux, qui leur donnent passage, n'ayant rien souffert de l'art, se trouvent toûjours dans les mêmes attitudes & les mêmes proportions réciproques où la Nature les a mis. Aussi ne voit-on point de lieux, de réservoirs, qu'elle ait établis dans quelque partie que ce soit, pour servir d'éviers ou de receptacles aux impuretés que le sang déposeroit sur son chemin.

CIX. CAR les *sinus* caverneux, *sourciliers*, *maxillaires*, &c. ne sont point de cet ordre, ni à ces usages, puisque ce n'est point à titre d'excrémens ou d'impuretés, ou d'ordures que

s'y séparent des sucs lymphatiques. On les honore même du soupçon de servir en le fortifiant, à l'organe de l'odorat; mais à tout le moins, ce sont des retraites que la Nature se ménage, en plaçant à chaque endroit les sucs qui leur conviennent. Tels sont ici des sucs propres, par leur consistence & par la douceur de leurs saveurs, à entretenir la molesse & la soupleſſe dans les parties osseuses, qui se feroient desséchées, & devenuës cassantes sans ce secours; capables d'ailleurs de modérer l'action de l'air, le modifier, & diriger son passage dans le poûmon. Cet usage est même fondé en observation; car un homme n'ayant pû guérir parfaitement d'un coup qu'il avoit reçû si considérable, qu'il avoit brisé la cavité gauche de l'os du front, il se trouvoit fort oppressé quand il manquoit à fermer bien exactement un petit trou qui étoit demeuré au milieu de la cicatrice, à travers lequel, quand il étoit ouvert, l'on sentoit avec la main l'air qui en sortoit *. Du reste, peu de parties du corps sont plus spongieuses que la *membrane pituitaire* qui revêt

Sinus frontaux & autres. Leurs usages.

* Voy. *Palfin*, Anatom. Chirurg. part. IV. pag. 95.

tous ces *sinus* ; & par cette raison, il n'en est pas de plus absorbantes. Les injections pratiquées par Monsieur *Willis* dans la membrane de l'os *sphénoide*, le prouvent ; car elles teignent infiniment la substance de toutes les parties voisines, & passent dans les *jugulaires* ; n'est-ce point le modèle de ce qui se fait dans les *sinus pituitaires* ? Leurs membranes s'imbibent donc des lymphes qui s'y séparent, & les transmettent de même maniere donc les vaisseaux sanguins. Cela ressemble-t-il à un amas d'humeurs corrompuës auxquelles ces cavités donneroient azile ? C'est que la sage Nature, sûre du succès de son ouvrage, ne s'est précautionnée d'aucun endroit qui dût en recevoir grossiérement les décombres ou les ruines ; tout ayant à s'y passer en *ressorts*, entretenus dans leurs maniemens & souplesses par des sucs simples & exempts de *sels*, de *souffres*, & semblables corrupteurs des fluides, ou des humeurs, elle ne paroît occupée que de répandre par-tout ces sortes de sucs. Ces *sinus* donc si fort négligés dans la Pathologie ordinaire, ne paroissent rien moins que des réservoirs de *sucs lymphatiques*, que la Nature

fait soigneusement reporter dans les vaisseaux, après en avoir tiré ce qu'il convient au bien de l'œuvre qu'elle travaille. Ainsi donc ces sucs, comme ceux de la *glande pituitaire*, repassent dans les vaisseaux sanguins, pour y circuler & être raportez dans le cœur, tant elle est attentive à ménager au sang sa partie blanche. *Quelques personnes seront peut-être surprises*, (dit le célèbre M. RUYSCH*), *qu'à un âge aussi avancé que le mien, qui est de 92. ans, & après 70. ans de recherches anatomiques, je me voye obligé d'avoüer que j'ai ignoré jusqu'à-présent*, QUID SIT DE ANTRO MAGNI HIGMORI. C'est donc d'après l'exemple d'un si respectable Auteur, que je ne rougis point de me voir arrêté sur l'examen de ces viles matieres en apparence, mais qui sont en effet de riches réservoirs de lymphe, que la Nature à pris soin de multiplier, suivant la réflexion d'un autre Auteur (*a*) celèbre encore, & qui fait observer que ces réservoirs occupent non-seulement six *sinus*, mais encore les cellu-

Lettre de M. *Ruysch* sur l'*Antrum Higmorianum*

* Dans une Lettre que j'ai de lui en original.

(*a*) *Boërhaave*, Instit. art. 494.

les de quatre *os spongieux*. Ajoûtez l'étenduë ou la capacité de ces cavités, dont nous donne la preuve l'hiſtoire d'une Dame (*a*), laquelle s'étant fait arracher une dent canine, introduiſoit dans le *ſinus* maxillaire, par l'alvéole de cette dent, une plume de la longueur de la paume de la main. Il eſt encore remarquable que ces *ſinus* ſont grands à proportion de la grandeur des corps, ſuivant l'obſervation de Monſieur *Ruyſch*, dans ſa diſſection du corps d'une Géante, en qui ces *ſinus* étoient extrêmement étendus. Une telle attention à travailler ces endroits, ſeroit-elle donc pour ménager une iſſuë à des ordures? Ce n'eſt pas que la Nature n'en tire parti en certaines occaſions, pour ſe ſoulager, en ſe déchargeant de trop de ſéroſités, que quelque accident feroit refluer ſur ces endroits; & c'eſt le cas des rhûmes de cerveau, du *coryza*, des *enchifrénemens*; tous ſymptômes qui étonnent la Pathologie pour trouver la cauſe d'une abondance ſi prompte & ſi exceſſive d'eaux, qui dans ces maux diſtillent par le nez. Mais la ſource s'en

Capacité de ces *ſinus*.

(*a*) Voyez *Highmor*, Diſquiſit. Anat. pag. 226.

manifeste dans la multiplicité de ces réservoirs lymphatiques que découvrent ces cavités caverneuses. L'observation d'HIPPOCRATE confirme même sur ce sujet la sagacité de la Nature à s'aider de tout ce qu'elle peut dans d'urgentes occasions. C'est dans les *affections léthargiques* qui se soulagent, lorsqu'après neuf jours, les narines vuident des eaux, ou des mucosités : *Quibus morbi ex cerebro oriuntur, eos capitis stupor..... ad dies novem perseverant, & si quidem per nares, aqua vel mucus erumpat, morbo liberantur* (*a*). Cette observation se trouve confirmée par cette autre de ce même homme qui fut délivré d'un grand mal de tête, dont il étoit tourmenté, après qu'une blessure considérable lui eût enfoncé l'os du front à l'endroit du *sinus* de la cavité gauche (*b*). Mais tous ces secours ne sont qu'accidentels; au lieu qu'essentiellement, & par leurs destinations, ces *sinus* sont institués pour servir à la circulation de la *partie blanche* du sang.

CX. IL est vrai que cette circulation du sang ne frappe point les yeux

(*a*) *Hippocr.* Lib. de Salub. Vict. rat.
(*b*) Voy. *Palfin.* Anat. Part. IV. p. 95.

de ceux qui se sont accoûtumés pours'en persuader, à le voir passer directement des artères dans les veines ; mais HIPPOCRATE regarde les vaisseaux du corps comme étant semblables aux rivieres & aux fontaines qui arrosent la terre : *Hi sunt humanæ naturæ fontes, hincque flumina excurrunt, quibus corporis alveus irrigatur* (*a*). Or les fleuves & les fontaines circulent dans la mer, & de la mer dans les terres, par voye de *filtration* ou d'*attraction* (*b*); ce qui revient à l'idée d'HIPPOCRATE, qui pensoit que les chairs du corps humain avoient une *attraction* entr'elles : *Carnes & ex ventre & extrinsecùs attrahunt* (*c*). Mais tout ceci se rapporte à l'idée de la Physique si sensée de M. *Stalh* ; car ils conçoit dans les *parties poreuses* (ce sont les chairs) une force qui pousse & repousse les fluides dans les vaisseaux (*vis retropulsoria, transpulsoria*). En connoit-on autant pour operer la circulation des eaux dans les terres, à travers lesquelles cependant se voyent des fleu-

Circulatiõ du sang dans les parties absorbantes.

(*a*) Lib. de Corde.

(*b*) Voy. *Derham*, Physique Theologique, pag. 107.

(*c*) Lib. VI. Epidem. Sect. 6.

ves ſe porter d'une extrêmité à l'autre? La filtration donc toute ſeule (c'eſt-à-dire, ſans canaux) ſuffit pour faire couler les eaux à travers les différens lits des terres qui les contiennent, & pour en continuer les allées & venuës juſqu'à leurs termes. C'eſt l'exemple de cette circulation du ſang qui ſe fait comme par *diapédèſe*, ou par *tranſudation* d'une partie dans une autre; eſpece de circulation à laquelle revient encore le ſentiment d'*Hippocrate*, que les vaiſſeaux dans nos corps ont un cercle dont on ne connoît ni le commencement ni la fin: *Venæ per corpus diffuſæ.....ab unâ multas propagines emittentes, atque hæc una, inde ubi initium ſumat, & ubi deſinat, non mihi ſatis compertum eſt; circulo enim facto principium non invenias* (*a*). Ainſi ſans pouvoir définir au juſte la rencontre des vaiſſeaux qui reboivent dans les chairs les ſucs lymphatiques qui traverſent leurs *parenchymes* pour retomber dans les vaiſſeaux ſanguins, il ſuffit de comprendre, que tout le corps en tout ce qu'il contient, eſt par-tout tranſpirable, de-dehors en-dedans & de-dedans en-dehors, *Corpus totum tàm*

(*a*) Lib. de Oſſium naturâ.

foris quàm intrò spirabile est (*a*); par la raison (dit-il) que tous les vaisseaux se communiquent les uns aux autres, & se repandent réciproquement dans leurs cavités mutuelles: *Omnes venæ inter se communicant & mutuò confluunt* (*b*). Mais pourquoi être étonné touchant la circulation faite par voye de *filtration*? En est-il une plus universelle dans le corps humain? N'est-ce pas par des voyes cachées que la *lymphe* repasse, en se filtrant à travers les chairs, des extrêmités capillaires dans les vaisseaux sanguins, par le moyen des *veines lymphatiques*, dont il est possible à la vérité de marquer le terme, mais impossible d'appercevoir les origines?

Méchanisme touchant cette Circulation.

CXI. MAIS venons à une réflexion non moins importante, tirée encore de la Médecine naturelle: la voici. C'est que tous les écarts que le sang prend dès les premiers âges dans les différentes parties du corps, n'ont pour cause ni l'*acide*, ni l'*âcre*, ou le *salin*, ni un sel *fixe*, ni un *volatil*, qualités pour la plûpart qui ne surviennent qu'à la suite des maladies des enfans; car ce ne sont par-tout que des sucs chyleux,

Pathologie des Maladies des Enfans.

(*a*) Lib. VI. Epidem. Sect. 6.
(*b*) De Loc. in Homine.

laîteux, lymphatiques, fades, pituiteux, qui s'étant dépolés & fixés dans des endroits *véſiculaires* membraneux, ou *glanduleux*, cauſent des durillons, des *ſcrophules*, des *hydrocéphales*, ou ſemblables tumeurs, leſquelles ſont ſouvent ſans douleur, ſans inflammation, ſans ulcération. Ce n'eſt point que ces affections, ſur-tout les *glanduleuſes*, ou les *ſcrophuleuſes*, ne ſoient ſuſceptibles de ces derniers accidens que l'on attribuë à des *exaltations ſalines*; mais la maladie eſt formée long-tems avant que ſurviennent ces ſymptômes, qui n'en ſont que les effets & les produits. Au ſurplus, & ſuivant ces modèles, n'eſt-il point évident que la plûpart des *dépôts* & des *obſtructions* qui ſe font dans nos corps, n'arrivent dans les viſcères que par l'engorgement du ſang, ou de la lymphe, qui fait des inflammations, ſi c'eſt la *partie rouge* qui s'engorge dans les artères *lymphatiques*, ou bien des tumeurs *lymphatiques* plus ou moins dures, ſi c'eſt la *partie blanche* qui s'eſt engorgée dans les ſécrétoires. A ce ſujet ſe préſente une réflexion bien naturelle, tirée d'un fait anatomique qui eſt dû à un Auteur de réputation (KERCKRING); il ne ſe trou-

ve pas dans son récit de ces *sinus* formés dans les enfans, tant qu'ils sont dans le sein de leurs meres, lors même que dans le neuviéme mois, les autres parties sont toutes formées. C'est qu'en effet ces petits corps ayant besoin de toute leur *lymphe* pour s'accroître, ils n'ont pas besoin de réservoirs pour en ramasser le superflu. Il n'en est pas de même lorsque les enfans passent entre les mains de leurs nourrices; car alors l'intempérance qu'elles se permettent dans la nourriture des enfans, expose ces tendres créatures à faire des restes de sucs nourriciers superflus, qui ont besoin de se trouver des lieux de retraite.

Preuve de la Médecine naturelle.

CXII. Ainsi dans le plan de l'œconomie animale, tiré de son état naturel, paroît à découvert la Médecine naturelle, cette *Autocratie* si célébrée de nos jours dans tous les bons Auteurs, c'est à-dire, cet art né avec nous, pour guérir ou prévenir nos maladies. Car outre mille inconvéniens qui peuvent arriver à un enfant de la part de la mere pendant les neuf mois qu'il est dans son sein, un enfant est-il moins mortel dans ces tendres tems de la vie, que dans un âge plus avancé?

Ce petit corps donc si délicat doit être d'autant plus fragile & plus exposé aux Maladies, que le *ton* de ses parties est alors moins en force ou moins en vigueur pour y résister. Cependant dans un état si douteux, quelle autre précaution a mis le Créateur dans ces jeunes entrailles pour les préserver ? La seule proportion entre un suc nourricier *aqueux-lymphatique*, & les diamètres de vaisseaux mols, mille fois repliés l'un sur l'autre, d'une petitesse en tout sens, & d'une exilité inimaginable; & moyennant ces rapports établis & ordonnés par sa volonté toute-puissante, entre les premiers *solides* & les premiers *fluides*, ce petit corps se développe, se grossit & se perfectionne au point qu'on le trouve en naissant. Car alors rien ne lui manque pour continuer à vivre & à croître ; or ce succès de santé & de vie dans cette jeune créature, & cette habileté en elle de se conserver dans la suite l'une & l'autre pendant des années, tout cela se fait indépendamment de tout secours humain ou artificiel ; jusques-là qu'il n'arrive guéres à un enfant de naître mort, ou languissant, que par les fautes de la mere, dans son régime pendant sa

Enfant malade dans le sein de sa mere.

groſſeſſe, ou par celle de quelque guériſſeur inquiet ou téméraire, dont les remèdes mal entendus auront porté leurs mauvaiſes impreſſions faites dans les entrailles de la mere, ſur celles de l'enfant. Mais enfin ſorti ſain & vivant du ſein de ſa mere, trouve-t-il pour ſa conſervation préſente & future d'autres ſecours ou d'une autre nature que ceux qui l'ont amené au point de ſanté dont il joüit ? Appris qu'il s'eſt à ſucer pendant des mois un ſuc *laîteux-lymphatique*, il ſe trouve en inclination, en goût & à portée de pouvoir ſucer le laît de ſa mere, & de ce laît ſeul ſe former un corps fort & vigoureux, quand bien même il s'en contenteroit pendant des années.

CXIII. C'est ainſi qu'à peu de fraix & avec auſſi peu d'appareil, la *Médecine naturelle* ſçait accroître ſes ouvrages pour la propagation des êtres de ce bas Monde, & en particulier pour celle des animaux. En effet, l'on a déja obſervé ci-deſſus que les animaux ſe conſervent moins ſujets aux maladies que les hommes, parce que ne ſe mêlant point du choix de leurs alimens, ils s'en tiennent aux loix de la Nature, qui les leur ont réglés. Mais

tout de même les arbres & les plantes se conservent vivaces & saines pendant les tems qu'elles doivent durer, parce que les seuls sucs de la terre établis pour les nourrir, leur suffisent sans rien attendre de plus de la main des hommes; & avec si peu de chose, l'on voit dans d'anciennes forêts des arbres qui se sont élevés jusqu'aux nuës, & qui durent depuis des siécles, avec des fusts ou des troncs si unis, si fermes & si droits, qu'il paroît bien qu'ils s'en sont tenus aux seules directions que leurs fibres ont reçûës de la Nature. C'est pourquoi le transport des plantes dans les jardins les altère de maniére que plusieurs de la campagne ont quelque chose de plus fort, de plus médicinal, de plus vivifiant, peut-être de plus sain, que celles des jardins. La culture les rend donc plus agréables au goût, & plus gracieuses à la vûë: mais quelquefois pour être dans de bons jardins, elles ne s'en portent pas mieux; témoin le choix que sont obligés de se prescrire les habiles Jardiniers au sujet des fumiers, pour ne point brûler leurs plantes*. Ne seroit-ce point un grand préjugé en faveur de la vie & de la

Médecine naturelle dans les plantes.

* Voy. *le Jardinier solitaire.*

santé des enfans, si en ne les nourrissant que des sucs que la Nature leur prépare, ou de semblables imités de ceux-ci, on se montroit moins sçavant dans cette partie de la diète, mais plus instruit des goûts, des manieres & des qualités des alimens que la Nature nous montre pour eux ?

CXIV. Ces règles ou ces leçons que tireroit l'Art de guérir de la *Médecine naturelle*, seroient d'autant plus sûres & plus convenables à la Nature du corps humain, que ce sont les mêmes qui se trouvent dans la Médecine créée ; c'est-à-dire que les enfans fussent gouvernés pour leur santé, sur les mêmes principes que fut affermie par le Créateur celle du premier pere du genre humain. Or ce fut dans des sucs aqueux de fruits & de légumes, que le premier homme apprit de son Créateur la sorte d'alimens dont il useroit pour se conserver la vie qu'il venoit de recevoir ; & par cette *Médecine naturelle* il se trouveroit que c'est dans une sérosité laiteuse, qu'est renfermée la nourriture des enfans. Mais dans un Art comme la Médecine, où se montre par tant d'endroits que la Divinité a appris au premier homme à se nourrir sainement, & qui montre pour la

Leçons de la Médecine naturelle.

conservation des enfans, la sorte de laît qui convient pour les nourrir ; une Puissance si souverainement bonne, & une Bonté si souverainement sage fera-t-elle des ingrats, ou des indifférens envers l'Auteur de leur Art ?

CXV. Leur reconnoissance doit même croître à proportion de l'honneur que leur procure l'exercice d'un Art, qui les associe pour le maintien de l'ordre établi par le Créateur pour la conservation du principal des êtres de l'Univers. Car qu'un Médecin reconnoisse dans le genre de nourriture propre aux enfans, celui qui convient à tous les hommes, c'est comme le premier pas fait dans la Médecine naturelle : En effet, il ne peut en reconnoître l'Auteur, sans qu'en même tems il ne conçoive qu'un Auteur souverainement sage aura tout prévenu & pourvû à tout. Il n'aura donc point ordonné de la sorte de nourriture qui convient à un corps qu'il a créé, sans en même tems ordonner des manieres dont cette nourriture sera insinuée dans les petits vaisseaux de ce corps naissant ; & après cela, n'aura-t-il pas encore réglé la maniere dont cette nourriture introduite dans ce corps aura dû y circuler, pour en développer les parties,

Honneur de la Médecine.

& les faire croître chacune jusqu'à leurs différens termes ? Ce Médecin donc comprendra que le Créateur ordonnant qu'une lymphe nourriciere servît à accroître ce petit corps, aura réglé en même tems les proportions, les mesures & les loix de mouvement que cette lymphe aura eu à suivre dans sa marche, pour circuler dans tous les organes. Car faut-il moins qu'une aussi exacte distribution, pour que d'*un grain* que pesoit ce corps dans son germe, il pût étant déposé dans le sein de la mere, y grossir jusqu'à se donner *douze livres* de poids ? C'est le terme d'accroissement où arrive un enfant dans l'espace de neuf mois ; & ce prodigieux progrès s'étant opéré sans l'aide d'aucun agent extérieur ou artificiel qui ait présidé à cette opération, soit en lui donnant des moyens, soit en lui donnant des regles, l'on ne peut en concevoir d'autres que celles qui ont été ordonnées par le Créateur. Or ces régles ont suffi à cette jeune créature dans les tems de son origine les plus obscurs & les plus difficiles, non-seulement pour lui procurer la vie, mais encore pour la tenir saine & exempte de maladies, & tel que naissent tous les jours les enfans : c'est le chef-d'œuvre

Développement, formation du *fœtus*.

de la *Médecine naturelle* ; laiſſe-t-il donc à douter de ce qu'elle pourra pour la conſervation de cette ſanté & de cette vie. En effet elle-même règle encore la nourriture de cet enfant dès qu'il eſt né ; & cette nourriture étant *analogue*, parce qu'elle eſt *lymphatique*, à celle qu'il a ſucée dans le ſein de ſa mere, il eſt d'une conſéquence très-naturelle que les mêmes loix de mouvement, qui toutes ſeules ont régi la marche ou la circulation de la lymphe pour accroître un enfant pendant neuf mois dans le ſein de ſa mere, ſont ordonnées par le Créateur, pour le mener aux autres termes d'accroiſſement, vers leſquels il s'achemine dès qu'il eſt né. En effet, le laît qu'il va ſucer dorénavant, outre l'eſprit vivifiant qui lui vient du ſang de la mere, eſt tout *élaſtique*, animé qu'il eſt d'une force de reſſort, que montre le jet ou l'impétuoſité avec laquelle il s'élance dans la bouche du nourriſſon. C'eſt que le corps des mammelles eſt *hémiſphéroide*, qui tient en preſſe ſur un plan déclive ou incliné, une maſſe charnuë, *ſpongieuſe-élaſtique* & vaſculeuſe, qui ſe termine en canaux *lactés* ; canaux qui perdent de leurs capacités à

mesure qu'ils approchent des bouches *excrétoires* qui doivent exprimer le lait dans la bouche de l'enfant. Mais d'où vient à ce nouveau-né l'instinct de sucer ces vaisseaux excrétoires? N'est-ce point voir sortir de la bouche des petits enfans une loüange de la Divinité, aussi parfaite que celle qui lui revient des autres merveilles de la Nature? *Ex ore infantium & lactentium perfecisti laudem**. Sont-ce rien moins qu'autant de petits *pistons* nerveux-élastiques qui le chassent du corps de la mere dans celui de l'enfant? Après cela un semblable suc ressemblera-t-il si mal à une séve? car il est capable de se porter aussi loin dans le corps que peut monter une séve, qui se sublime jusqu'à la cime des plus hauts arbres. Mais une réflexion capitale dans cette *Médecine naturelle*, c'est de remarquer le progrès que fait le suc nourricier pour un nouveau-né: car celui-ci est à la vérité plus épais & plus succulent que la *lymphe* dont un *fœtus* se nourrit dans le sein de sa mere; cependant cette différence de consistence ne change essentiellement rien dans le fond, dans

Sa nourriture. Méchanisme du lait qu'il suce des mammelles de sa mere.

* Vid. *Not. ad Psalm.* VIII. v. 2. *Lib. Psalmor.* Edit. 1729.

la

la nature, ni dans la maniere d'agir de l'aliment. C'eſt dans l'un & l'autre une *lymphe*, mais qui a dû être plus nourriciere, parce qu'un nouveau-né va prendre plus de corps. Or un aliment préparé comme on vient de l'expliquer, & chaſſé dans le corps d'un enfant, eſt très-propre à ſe porter par tous ſes vaiſſeaux, parce qu'il en force d'autant mieux les diamètres, qu'il s'eſt fait plus de maſſe & plus de reſſort; mais ne ſortant point de ſa qualité lymphatique, il en ſuivra ſans les confondre les directions qu'il a à parcourir, tant que l'on ne lui aſſociera rien de diſparate, ou de trop épais, ou de tumultueux, comme ſont les *bouillies* prématurément données, les potages à la viande, ſouvent trop ſucculens, & peut-être à boire quelque choſe de *vineux*. Car ce ſont les entrepriſes ordinaires des nourrices ou des ſevreuſes, & les mépriſes où tombe journellement la Médecine ordinaire, qui par préjugé, ou par complaiſance, accorde ſemblables choſes au-delà du laît de la mere.

CXVI. Mais la loi de l'*ordre* étant celle qui a fait comprendre la raiſon du *méchaniſme* qui a développé le corps humain dans ſon origine, &

qui l'a fait croître pendant neuf mois, c'est dans ce même *ordre* que se trouve encore la raison comment ce corps se maintiendra sain, s'accroissant même tous les jours à l'aide seule du lait de sa mere. Car toutes les *proportions* demeurant gardées, tant que la nature n'en sera point détournée, l'enfant étant né, croîtra en santé pendant des années, comme il s'est accrû sain & sauf pendant neuf mois sous les seules loix de la même Nature. Car pourquoi seroit-elle plus malheureuse pendant quelques années, lorsquelle sera laissée à ses loix & à ses forces, vû qu'elles ne dépendent que des justesses de volume, de mouvement, de diamètre & de ressort entre les *fluides* & les *solides*, que l'on n'aura aucunement dérangées, parce que l'on n'aura violenté rien dans leurs directions naturelles? La même union doit donc se perpétuer; & cette union, cette harmonie, ou ce concert mutuel des *solides* & des *fluides*, maintient l'*équilibre* qui fait la santé & la vie. Est-il rien de plus lumineux ou de plus propre à éclairer l'esprit d'un Médecin à tous égards, tant qu'il ne voudra former ses idées, sa conduite, ou sa pratique, que sur les

Loix de l'ordre primitif pour la subsistance du nouveau-né,

loix de l'ordre & de la Providence dans la Nature ? Car il les découvre encore dans les routes & dans les manieres qu'il lui voit ſuivre dans la nourriture & l'accroiſſement d'un enfant ; lorſque pendant des années entiéres, il le voit ſe conſerver ſain & vigoureux, tant qu'on ne lui fera recevoir d'autre nourriture, que celle qui eſt inſtituée par la Nature, & qu'on ne lui fera ſuivre d'autres loix que les ſiennes.

CXVII. SUIVANT ces principes, qui ſont pris, comme l'on voit, dans la *Médecine naturelle*, l'on apperçoit quel ſeroit le ſuccès d'une Médecine qui poſeroit ſur de tels fondemens. La ſimplicité de ſes ordonnances, celle de ſes vûës, celle de ſes remèdes juſtifieroit de ſa conformité, avec les règles ou l'ordre de la Nature, qui doit être en tout la règle & la bouſſole d'un Médecin. Mais ſeroit-ce donc qu'avec cette Médecine, il n'y auroit rien à faire pour lui ? Ne lui faudroit-il employer que du laît pour la ſubſiſtance des hommes, & du reſte s'abandonner au gré de la Nature ? Ce neſt point à une telle réforme que l'on butte par tout ce qu'on vient d'obſerver. Ce-

Unanimité de ces loix avec celles de la Médecine naturelle.

pendant, sans vouloir insinuer aucun excès, est-ce une remarque absolument mépriſable à faire observer, que celle de représenter des régions entiéres & d'anciens Peuples, qui vivent principalement de laît; & ces Peuples sont forts, laborieux & courageux, sans être autant sujets aux maladies ou aux infirmités que ceux qui suivent un genre de vie plus délicat, ou beaucoup moins dur, soit pour le travail du corps, soit pour la nourriture. Laissant donc ces Peuples à leurs maniéres, un Médecin se fera vn art de guérir non moins sûr que tout autre, plus heureux même, parce que par les mêmes principes tout naturels, il rendroit les corps plus sains, les santés plus durables, & la vie plus longue, en ce qu'elle se continuëroit jusqu'au terme que lui auroit donné cette même Nature.

CXVIII. Ce qu'on se proposeroit donc ici, ce seroit de faire observer dans la Médecine naturelle les vils matériaux, ce sembleroit, qui y sont employés pour fonder la merveille du corps humain; c'est-à-dire un peu d'eau ou d'un liquide séreux, pour servir à élever un édifice machinal & tout de

reſſorts, c'eſt ce corps, juſqu'au terme de neuf mois dans le ſein de la mere, & un peu de lymphe ou de ſéroſité laîteuſe pour l'accroître quand il en eſt ſorti, pendant deux ou trois ans; puiſqu'on pourroit ſans inconvénient, reculer juſques-là le tems de ſevrer les enfans. Si peu de matiéres impuiſſantes ou abjectes, ſuivant l'eſtimation vulgaire, relèvent infiniment la ſageſſe & la puiſſance du Créateur, & le prix de ſon Ouvrage, devenu infiniment plus conſidérable par ſon *méchaniſme* & le génie qui l'anime, que par la matiére qui le compoſe. L'équité cependant d'un eſprit vraiement Phyſicien & déſoccupé d'idées populaires, fait entrevoir une raiſon auſſi ſolide que néceſſaire dans cette maniére de bâtir le corps humain. C'eſt un développement à faire d'*infiniment-petits*, c'eſt-à-dire, de ces milliers de ſachets véſiculaires, concentrés tous, & exiſtans dans les étroites bornes du germe qui contient tous les organes du corps. Mais quoi de plus uniquement propre pour entrer dans ces détails de développemens, & pour s'inſinuer dans ces bouches imperceptibles, qu'un fluide fin & aqueux, naturellement propre à

Nutrition, comment elle s'opere d'une maniére admirable.

s'imbiber insensiblement dans tou qui est capable d'être pénétré? C'est donc le premiei effet du fluide aqueux-nourricier, qui commence dans le sein de la mere la formation du corps; parce que toutes les *véficules* qui doivent en faire le fond, s'ouvrant continuellement à ce fluide, ce sont autant de capacités, qui se dilatant sans se quitter, forment un volume, & ce volume est la substance *poreuse*, ou comme le *parenchyme* des parties du corps; & ces dilatations multipliées dans tous les points inimaginables du germe de ce corps, donnent à concevoir la structure, l'accroissement, & en même tems le fonds & la raison du ressort qui doit faire le *ton* essentiel des parties du corps dans un adulte. Car chaque *véficule*, tant petite fût-elle, est *membraneuse*; ce sont donc autant de membranes imperceptibles qui se dilatent, s'étendent & s'étoffent. En faut-il davantage pour donner l'idée d'une force de ressort, ou d'une *vertu élastique* qui se forme dans les moindres fibres véficulaires, dont l'assemblage compose les organes du corps? Ce n'est pourtant pas là le seul avantage que l'on doive attendre de cette simple eau lymphatique, em-

Vertu de la Lymphe nourriciere. Ses propriétés singulières.

Ployée à jetter les fondemens du corps humain. Il en eſt comme de tous les édifices que l'on veut rendre durables, on y réuſſit en liant toutes les piéces fondamentales avec ce qui peut, preſque ſans ciment, les cimenter plus intimement, & c'eſt en les uniſſant par des intermèdes les plus fins, les plus unis & les plus lians, tels que ſont des matieres infiniment déliées, liſſes, plates, mucilagineuſes & gluantes. Or en eſt-il de ce genre en plus grand nombre & mieux caractériſées, que les fibrilles innombrables qui compoſent la *lymphe mere*; cette ſéroſité originairement nourriciere, que la Nature employe à faire le tiſſu ou la trême des parties *ſpermatiques* du corps humain? Il ne falloit rien moins qu'une adreſſe égale à la délicateſſe de l'œuvre pour l'exécution de ſes vûës. Mais en eſt-il de comparable à la ſageſſe de celui qui a créé cet Etre & tous ceux de l'Univers?

CXIX. D'APRE'S des opérations ſi heureuſes & à ſi peu de fraix dans les mains de la Nature, pour amener le corps au progrès de volume où ſe voit celui d'un enfant quand ſa mere le ſévre de ſon laît, un Médecin peut

tirer de la *Médecine naturelle* d'utiles lumieres pour la perfection de son art, & pour le redresser dans ses préjugés. Car ce corps, qui n'étoit que de *douze livres* au sortir du sein de sa mere, se trouve augmenté de plus d'un tiers, ou peut-être d'une moitié, quand il quitte le laît de cette même mere; sans donc avoir changé de nourriture, ni de maniére pour s'accroître jusqu'à ce point. Bien-plus, n'auroit-il point dequoi se promettre un aussi heureux succès, de semblables moyens, pour arriver en croissant à son point de grandeur, de durée & de santé, puisque par eux est parvenu au sien un enfant nouvellement sevré du laît de sa mere? Car enfin les mêmes puissances persévérant dans ce corps, ne pourront-elles point, aux mêmes conditions, le faire arriver au terme de grandeur ou de croissance auquel est destiné le corps d'un adulte? Lui faut-il en effet d'autre puissance pour se donner *cent livres* de pesant (si c'est son terme fixé par la Nature), dès qu'il ne lui a fallu que celles-là pour arriver au poids de *quarante livres*, qui aura été celui où il devoit parvenir en quittant le laît de sa mere? Toutes proportions donc

Leçon de la Médecine naturelle pour élever les enfans.

gardées (parce qu'elles n'auront point été altérées), la Médecine alimentaire, ou la diète, cet art de guérir qui se suffit si souvent à lui seul pour conserver ou rétablir la santé, peut ici suffire pour achever l'œuvre de la Nature, pour parfaire le corps humain, ou le mener à son dernier dégré de croissance. Les régles s'en trouvent établies par les maniéres que la Nature a employées pour grossir le corps d'un enfant depuis *douze livres* jusqu'à *quarante*. Ce n'est même qu'une sérosité peu succulente, qui dans le sein de la mere l'a accrû au poids de *douze livres*; & pour lui en donner *quarante*, la Nature n'a substitué à cette lymphe séreuse, qu'un suc lymphatique plus succulent, c'est le lait des mammelles. Leçon bien claire & bien manifeste pour la nourriture d'un enfant que l'on sévre. Sans donc changer l'aliment d'espece, il ne faut que lui en substituer un de même genre, seulement plus substantiel & plus succulent; & cet aliment ayant été déterminé par le Créateur, lorsqu'il a assigné à l'homme nouvellement créé l'usage des légumes, sans même faire aucunement mention de la viande, n'est-ce

point une régle à suivre pour la nourriture d'un enfant, que de lui donner cette sorte d'aliment, qui est aussi propre à le faire parvenir à l'âge des adultes, que le Créateur l'a jugé propre à nourrir un homme fait ? Ce seroit donc le tems ou la place de faire à un enfant, au sortir du laît de sa mere, un régime de graines & de légumes ; parce qu'étant des nourritures analogues à l'eau lymphatique qui l'a nourri dans le sein de sa mere, & encore au suc laîteux des mammelles, elles acheveroient heureusement de faire croître le corps, parce qu'elles continuëroient d'être maniées & travaillées dans les mêmes organes, par les mêmes puissances, dans les mêmes proportions, & suivant les mêmes directions, à la maniére donc de la premiere Nature.

Régime d'un enfant quand il vient d'être sévré.

CXX. BIEN-PLUS, la même santé s'en ensuivroit, c'est-à-dire, celle dont joüissent ordinairement les enfans, lorsqu'on n'a altéré ni le genre ni la maniere de la nourriture, qui les améne sains & vigoureux jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, sur-tout tant qu'ils auront été préservés des viandes & des boissons étrangeres à la premiére institution du Créateur. Cette même

ſanté durera même plus long-tems encore, & ce ſera tant qu'ils ſe ſeront exemptés du trouble des paſſions ; car par-là le calme & l'ordre ſe conſervant dans les *coctions* des viſcères & dans les *digeſtions* des ſucs qui en réſultent, les *ſécrétions* ſe faiſant auſſi dans leur ordre & ſuivant leurs deſtinations, la *dépuration* du ſang s'exécute exactement tous les jours. Alors donc de quel fond de ſanté ne pourroit point ſe flater le genre humain ? Tant loin ſe porteroient les vûës de la Providence pour la conſervation de la vie, ou pour le maintien de la ſanté, puiſqu'en même tems que l'on voit le premier homme ſe prolonger la vie pendant des ſiécles entiers, en s'en tenant au ſeul régime que le Créateur lui avoit enſeigné dans l'uſage des légumes, l'on verroit les enfans naître tous les jours ſains & ſaufs au ſortir du ſein de leurs meres, ſans y avoir eû pour nourriture qu'une eau lymphatique, & on les verroit encore ſe conſerver en ſanté, en s'accroiſſant de jour en jour par le ſeul uſage d'un ſuc laîteux. L'un répond de l'autre ; car eſt-il hors de raiſon de croire qu'un enfant, qui aujourd'hui ſe maintient en ſanté, s'accroiſ-

Qu'il vivroit plus long-tems & plus ſaine-

ment, s'il ne se nourrissoit que d'alimens analogues au Lait.

sant même du double de ce qu'il étoit, n'usant presque que du lait de sa mere, ne pût pousser la vie plus loin qu'il ne se fait d'ordinaire, si l'on étoit attentif à ne lui donner que des alimens analogues à la nature du laît ? Au-reste ce n'est point qu'on prétende qu'avec un semblable régime, il fût exempt de maladies ; car tout mortel est sujet à la décadence ou au déchet de son être. Mais si le sang ou ses sucs ne pouvoient se garentir d'écarts ou de dérangemens dans leur cours, comme ces désordres entreroient dans l'ordre du Créateur, on les verroit, quand il en auroit ainsi ordonné, se redresser par les loix de cet ordre. Seulement donc avec un peu de patience, & sans remèdes, mais avec de la diète ou du régime, l'on verroit se guérir tous les maux d'eux-mêmes, comme l'on en verra ci-après plus d'un exemple. C'est qu'il en est dans le petit comme dans le grand Monde. Comme il y a des loix dans celui-ci qui punissent les désordres, pour rétablir l'ordre & la paix dans la société civile ; tout-de-même il est des loix dans le petit Monde du corps humain, qui sçavent remettre en ordre les désordres mêmes qui arrivent

dans l'œconomie animale. Ces loix qui maîtrisent ces désordres sont celles des *puissances* qui régissent l'œconomie animale, & ces *puissances* ce sont les vertus des *solides*.

CXXI. C'est que leur force consistant toute dans leur ressort pour mouvoir les *fluides*, ils n'usent point dans toute son étenduë de cette force dans l'état naturel, parce q'il ne s'agit alors que d'entretenir des mouvemens ordinaires, doux, insensibles & réglés; au-lieu qu'ils sont en pouvoir d'augmenter cette force, quand dans les cas de nécessité, ils ont à soûtenir des résistances extraordinaires. Ces cas sont surtout lorsque les *fluides* trop abondans, trop impétueux, ou devenus trop *élastiques* se soûlevent contre l'empire des *solides*; car alors redoublant eux-mêmes de ressort & d'*oscillation*, ils déployent toutes leurs forces pour les rabattre, pour les réprimer & les remettre dans leur fil & place. Ainsi s'il suffisoit à des vaisseaux qui auroient *dix lignes* de diamètre ou de capacité dans l'état de repos, de calme ou de santé, de se dilater de *deux lignes*, pour résilier ou se ramener à *dix*, qui est leur point naturel, ces mêmes vaisseaux en

Adresse des puissances pour régir les Coctions.

cas de soûlèvement des *fluides*, se *montant* sur un *ton* plus haut, se dilateront de *quatre lignes*, pour revenir à ces *dix* en se contractant, & cela jusqu'à ce que ces *fluides* ayant diminué de masse, d'*impétuosité* ou de *raréfaction*, se rabattent & n'obligent plus ces vaisseaux à une *diastole* ou à une *résilition* extraordinaire. Mais en ceci se trouve la maniere dont se font les *coctions* & les *digestions* dans nos corps, tant en maladie qu'en santé, & c'est celle de rétablir l'ordre dans les *fluides*. Les puissances donc des *solides* se perpétuant sans altération dans les enfans, depuis le sein de leurs meres d'âge en âge après leur naissance, qui n'apperçoit qu'un enfant laissé pour sa nourriture aux loix de la Nature pour les fonctions corporelles, demeurera muni ou en possession d'une *Médecine innée*, qui non-seulement le gardera de maladies, mais encore l'en délivrera, s'il lui en arrive? Aussi est-il reconnu de tout le monde qu'il y a des ressources inespérées de guérison dans les enfans, & ces ressources ont leur raison & leur fond dans les *puissances* des *solides*.

CXXII. APRE'S cela, que ces puissances soient nées avec l'enfant,

& qu'elles soient passées dans son corps de celui de la mere, où elles se se sont animées, cela est aussi peu douteux, qu'il ne l'est aucunement que le principe du genre nerveux & du *cœur* se voit dès le premier dévelopement des parties d'un poulet dans un œuf qui a passé par l'*incubation*; car ces ébauches des *solides* qu'on y apperçoit remuantes par le *punctum saliens*, ne sont autre chose, de l'avis du célèbre M. MALPIGHI & des autres Sçavans * qui l'ont suivi, que les commencemens du *genre nerveux* ou du *cerveau*, de la *moelle épiniere* & du *cœur*. De-là donc doivent déformais partir les mouvemens *toniques*, *organiques* & *oscillatoires* des *solides* & des *fluides*, tous ceux enfin qui vont s'exercer pour les fonctions du corps. Ainsi toute la force qui passera de ce principe dans les organes d'un enfant, ne sera rien moins que l'impression de mouvement, originairement attachée par l'institution du Créateur aux parties de ces organes, pour la conservation des êtres qu'il a formés. Mais cette force se manifeste principalement dans l'*estomac*,

Mouvemens toniques, suite des loix passées de la mere à l'enfant.

* Vid. *Coschwitz*, de Organismo & Mechanismo Corporis, p. 182. & *Gulielmini*, de Sanguinis nat. p. 87. &c.

parce qu'aucun viscère n'est plus substantiellement *nerveux-membraneux*, & parce qu'étant l'organe principal & premier des *coctions*, il devient l'auteur de toutes les *digestions* qui se font dans le corps. Après cela peut-on douter de la *puissance* établie dans le corps pour régler celles de toutes les parties, & qui accompagne tous les progrès qui se font dans le corps d'un enfant, puis d'un adulte, puis d'un homme fait, enfin d'un vieillard ? Or cela est-il rien moins qu'une Médecine naturellement instituée, établie & subsistante dans le corps humain ? Mais en même tems, la preuve de l'action de Dieu qui en est le Créateur, perpétuée dans toutes les fonctions de ce corps, peut-elle paroître obscure ou douteuse ? En conséquence, un Médecin peut-il se la dissimuler en se bouchant l'esprit sur toutes ces preuves ? Peut-il d'ailleurs se cacher les guérisons que cette Médecine opere tous les jours sous ses yeux, souvent à la confusion de son art le plus éclairé, & au refus que lui auront fait les meilleurs remèdes ? C'est ainsi qu'il voit tant d'infirmités au-dessus de toutes ses lumiéres, mais qui après avoir affligé les premiéres années de la vie des enfans,

Médecine naturelle guérisseuse. Exemples.

ſe guériſſent en des âges plus avancés. Deux exemples notables & notoires ſont convaincans en ce genre. L'*épilepſie* en beaucoup d'enfans ne ſe guérit d'elle-même que dans l'adoleſcence; & parmi les jeunes perſonnes du ſexe, des *pâles-couleurs* prématurées & toutes les ſuites de ces ſortes d'infirmités, ne finiſſent qu'en un âge où la Nature achève ſes mouvemens, & de régler ſes *ſécrétions*. Ces cures ſont *ſpontanées*, car elles ne ſe font que par les forces de la Nature; ces forces ſont donc une Médecine. Ajoûtez ce qui s'obſerve tous les jours, que des foibleſſes ou des *atonies* de *fondement* & de *veſſie*, qui tenoient les enfans dans de ſales & importunes infirmités, ſe guériſſent dans les deux ſexes en des âges où le *ton* des parties a coûtume de ſe relever ou de s'affermir; de-ſorte que ces infirmités qui ſembloient de peu d'importance, ſurpaſſent aſſés ordinairement la ſcience & l'habileté des Médecins. Un fait plus conſidérable, c'eſt que des *hémorrhagies*, ſoit par le nez, ſoit par la bouche, qui auront été familiéres dans la jeuneſſe, diſparoiſſent avec l'âge, lorſque la circulation du ſang a trouvé dans la croiſſance des parties le développement des *ſécrétions*, ou l'ex-

tenſion des vaiſſeaux, & dequoi ſe mettre plus au large, & s'applanir par toutes les parties. Ces événemens prouvent certainement un travail ſecret, & qui commence avec la naiſſance dans l'œconomie animale; & ce travail eſt celui de l'art de guérir que nous reconnoiſſons ici.

CXXIII. Toutes ces cures *ſpontanées* nous répondroient de bien d'autres ſemblables, & ſans le ſecours d'aucune drogue, ſi un enfant ſortant des premiers âges étoit nourri, non plus de laît à la vérité, parce qu'il a beſoin d'une nourriture plus ſolide, mais d'alimens de même genre ou de même nature, dont les ſucs, quoique plus nourriſſans & plus épais, fuſſent ſemblables ou *analogues* aux nourritures laîteuſes, dont il s'eſt nourri juſqu'alors. En effet, de ſemblables ſucs entrant dans les mêmes rapports que ceux qui ont précédé, & les puiſſances ſe conſervant les mêmes dans leurs ordres, leurs tendances & leurs directions, les *coctions* & les *digeſtions* ſe conſerveroient parfaites, &, par ces mêmes moyens, renfermées toûjours dans l'ordre de la Nature; & ces alimens rendroient les corps à-peu-près auſſi vivaces que dans les premiers tems du

Raiſons de ces cures ſpontanées.

monde. Au contraire, impatient que l'on eſt d'avancer la croiſſance des corps, on ſe hâte à donner à de très-jeunes enfans des ſoupes ſucculentes, faites même avec de groſſes viandes, comme de bœuf & de mouton; bientôt après on les accoûtume à manger de ces viandes elles-mêmes, & par une indulgence non-moins dangereuſe, on en vient à leur accorder de boire du vin. La ſéduction vient des qualités flateuſes, nourriſſantes & ſpiritueuſes de ces alimens & de cette boiſſon, parce que pour ces raiſons, l'on s'en promet une ample & vigoureuſe nourriture. Mais le faux de ces eſpérances ſe trouve dans ces vertus ſucculentes & ſpiritueuſes, qui ſont auſſi dangereuſes pour ces jeunes corps, qu'elles ſont diamètralement oppoſées à celles du ſuc doux & laîteux qui a ſervi à les amener au point de grandeur & de ſanté où ils ſont alors. Ce n'eſt pourtant point là le plus grand inconvénient de ces nourritures; car elles vont encore à changer, dès ces premiers commencemens, le *ton* des *ſolides* & la qualité des *fluides*. En effet, les uns & les autres ayant été juſqu'alors entretenus par des ſucs qui n'étoient ni *ſalins*,

Danger du vin & de la viande pour les enfans.

ni *sulphureux*, ni *spiritueux*, ils se marioient les uns avec les autres sans contrariété de qualités, & sans opposition de vertu; ils s'ossocioient donc sans trouble, sans irritation, & en conséquence les *directions* des *solides* subsistant les mêmes, & les vertus des *fluides* n'étant point altérées, l'ordre naturel se conservoit sans variation pour le maintien de la santé. En arrivera-t-il de même à l'abord de sucs nourriciers, spiritueux & sulphureux, autant opposez qu'ils le sont à ceux-ci? A ne considerer même les *solides* que comme des filets *nerveux-élastiques*, l'on conçoit aussi-tôt l'étrange impression que doivent faire sur eux des matieres salines, actives & spiritueuses. Car si une corde d'instrument, nerveuse & élastique, va jusqu'au point qu'elle se relâche ou se casse, tant elle est sensible à la seule impression de l'air, plus ou moins chaud, sec, ou humide; quel changement ne doit point arriver aux fibres nerveuses du corps humain, par l'associatoin, l'infiltration ou le contact de matieres étrangeres & trop actives, qui s'insinuëront dans des fibres nerveuses autant que le sont celles de l'estomac? Changeant donc

auſſi-tôt de *direction* & de *ton*, elles ſortiront de leurs *oſcillations* naturelles; & ces *oſcillations* s'accélérant ou ſe précipitant, ſe pervertiront & n'acheveront qu'imparfaitement le broyement des ſucs nourriciers, dès ce premier organe de la *trituration*. Les *digeſtions* s'en enſuivront auſſi altérées, de-ſorte que l'eſtomac s'étant monté ſur de nouveaux goûts, les *digeſtions* ſortiront de leur nature; les ſécrétions ne ſeront donc plus les mêmes, & l'œconomie animale changeant de face, ce ſera donc bien moins ſuivant la premiere inſtitution du Créateur, que les fonctions s'y exerceront, que ſur les nouveaux goûts de l'eſtomac, & ſur tous les changemens arrivés en conſéquence.

Raiſons phyſiques là-deſſus.

CXXIV. MAIS en tout cela ſembleroit perduë la Médecine naturelle, c'eſt-à-dire, dans ces changemens de *ton*, de *ſyſtole*, d'*oſcillations*, de *directions*, de *coctions*, enfin de toutes les maniéres créées dans l'œconomie animale. Elle ſe retrouve cependant encore, cette Médecine, ſinon qu'elle eſt moins ſûre, affoiblie, ou moins efficace, dans les puiſſances qui cependant ſuffiſent encore aujourd'hui pour ſoûtenir la ſanté & la vie. Car après tout, ce ne ſont que des

justesses plus altérées que perduës, des *modulations* changées, des *diamètres* violés, des capacités forcées, des troubles enfin dans le cours du sang, dans ses sucs, & dans ses distributions. Ainsi ce sont à la vérité des causes multipliées de maladies; mais les *proportions* entre les *fluides* & les *solides* ne sont point absolument ruinées, leur *équilibre* n'est point perdu, car les mêmes puissances subsistent dans les *solides*. Enfin les parties du corps n'étant point entiérement déchûës de leur *ton*, ce sont tous bons restes de ces forces créées qui devoient plus constamment, plus long-tems & plus sûrement pourvoir aux besoins de la santé & de la vie. Ainsi le cœur qui meut la *partie rouge* du sang, l'estomac qui lui prépare la *partie blanche*, le *genre nerveux* qui donne le *ton* à ces viscères & à toutes les parties; tout cela renfermant encore de puissans agens pour broyer les *fluides*, & pour animer les *solides*, en entretenant en ceux-ci une *systole* aussi puissante qu'universelle, c'est comme une *réminiscence* continuelle dans l'œconomie animale, de l'ancien pouvoir, ou de ce fond suffisant des forces créées, qui certes devoient faire bien plus que ce qui nous en reste

Médecine naturelle toûjours subsistante.

aujourd'hui à eſperer. Mais ce peu ſuffit encore pour nous donner dans la préſence d'une puiſſance continuelle & d'un art non-interrompu, dequoi guérir bien des maux, ou d'en préſerver. C'eſt un Médecin domeſtique qui veille inceſſamment ſur les beſoins du corps, qu'il régit & modère de maniére qu'étant écoûté comme il le doit, par un *Médecin Clinique*, ou il opérera des guériſons par lui-même, ou il en rendra d'heureuſes par l'application des remèdes ordinaires.

C'eſt un Médecin domeſtique.

CXXV. Le bras du Tout-puiſſant ne ſe trouve donc pas racourci par ce changement ſurvenu au corps humain, l'impreſſion de ſa puiſſance ſouveraine s'y eſt perpétuée : *Tu formaſti me, & poſuiſti manum tuam ſuper me.* Et cet art de la Souveraine Sageſſe eſt d'autant plus admirable, que l'on peut moins atteindre à le pénétrer : *Mirabilis facta eſt ſcientia tua ex me, confortata eſt, & non potero ad eam**. C'eſt que les bienfaits ou les dons de la bonté du Créateur, non-plus que les effets de ſa puiſſance, ne ſont ni bornés ni limités comme ceux des hommes, *non dat Deus ad menſuram.* Ils s'étendent donc

* *Pſalm.* 138. v. 4.

ou se déployent suivant ses volontés & les vûës de sa Providence. C'étoit par exemple dans les corps des premiers hommes, une puissance pour la vie qui alloit à la conserver pendant huit à neuf siécles; la même puissance se réduit dans les hommes d'après le Déluge à ne les faire vivre plus que pendant quelques centaines d'années, & dans la postérité, dans laquelle nous nous trouvons, elle se réduit à ne plus faire vivre qu'environ autant de *mois* que nos anciens peres vivoient d'*années*. Ce n'est donc guéres qu'environ un douziéme de vie qui nous reste, en comparant la durée de nos vies à celle des leurs; puisqu'en mettant la vie des hommes d'aujourd'hui à 80 ans, c'est à-peu-près la douziéme partie d'environ 1000 ans qu'a duré la plus longue vie de ces tems-là. Mais dans tous ces corps & des tems passés & d'aujourd'hui, c'est toûjours la puissance du Créateur, qui entretient en chacun d'eux dequoi les conserver pendant la durée de vie qu'ils ont à parcourir. Que les corps donc d'aujourd'hui ou leurs organes n'ayent plus en eux qu'un douziéme de l'ancienne force pour se préserver, du-moins leur en reste-t-il encore

Loix du Créateur, comment elles suffisent pour conserver aujourd'hui la vie.

encore assés pour se maintenir pendant le tems & à la maniére qu'ils ont à vivre; quoique d'ailleurs il leur manque de cette précision de justesse & de raports que le Créateur avoit mise entre les puissances du corps & les alimens propres à le nourrir. Le fond de toute proportion entr'eux n'est donc point si entiérement altéré, qu'il soit absolument sorti de l'*ordre* du Créateur, ou de ces convenances réciproques qu'il a établies entre ces choses; & c'est dans la science de perpétuer cet ordre, de ne le point troubler, & d'entrer dans ces convenances, que consiste aujourd'hui la vraye Médecine, qui fait que chacun porte toûjours en soi, ou dans ses entrailles, un Médecin domestique.

CXXVI. Ce Médecin n'est, il est vrai, ni un être, ni une substance, ni un *individu*; ce n'est encore ni un corps, ni une matiére: aussi n'est-ce rien de semblable à tout cela, que ce qui opére dans le grand monde les phénomènes les plus surprenans; telle est, par exemple, la *gravité des corps*, aussi puissante dans la Nature, qu'inexplicable dans les effets qu'elle y produit; mais c'est un *ordre* de puissance, attaché par la création

Ce que c'est que ce Médecin domestique.

aux parties organiques du corps humain, une vertu d'ordre ou une force ordonnée, renduë propre, innée, ou *spontanée* dans chacune de ces parties, en vertu de l'institution du Créateur. C'est qu'il a ordonné & réglé en elles des *tendances* qui leur sont devenuës innées & héréditaires ; & c'est par ces *tendances* que ces parties se portent & reviennent toûjours aux fonctions qui leur ont été assignées, comme on voit qu'un ressort revient ou se ramène toûjours vers le point de son repos, d'où il a été éloigné. Suivant donc cette idée, il y a dans chaque partie de nos corps une vertu de *résilition*, ou une *tendance spontanée* pour se remettre dans l'état naturel d'où elles ont été éloignées. Cet éloignement est comme la maladie, & cette *tendance* comme le remède ou la médecine, laquelle étant ordonnée par la Puissance souveraine, répond du succès du rétablissement du ressort dans son repos à qui sçaura s'y bien comporter.

CXXVII. Un Médecin qui se sera mis dans ce point de vûë pour guérir, sera sûr (autant que l'est un mortel) d'y réüssir, s'il s'est appris & accoûtumé à connoître & à entendre

la voix de la Nature. Car elle a son langage dans ses momens ou ses heures, dans ses jours & ses tems; toutes circonstances ou signaux qui distinguent, reglent & caractérisent les maladies, parce qu'ils en découvrent la nature, en désignent l'espéce, qu'enfin ils en annoncent les succès heureux ou malheureux; & tous ces avantages, il les tirera de la *Médecine naturelle*. En effet, ne sont-ce pas les heures qui enseignent dans les fiévres à démêler une espéce d'*hémitritée*, d'une double tierce continuë, & d'une continuë quotidienne*? & encore toutes les différentes fiévres intermitentes, doubles ou simples, réguliéres ou dérangées, se distinguent-elles autrement que par les jours? C'est l'ordre constant des jours *critiques*, sur-tout des *septénaires* qui ont leurs jours *prodromes*, c'est-à-dire, qui annoncent chacun leur *septénaire*; tels sont le *quatriéme*, le *huitiéme*, l'*onziéme*, & le *dix-septiéme*, qui s'appelloient *contemplateurs*, parce que d'eux, comme d'*observatoires*, les anciens Maîtres prétendoient appercevoir ce qui devoit arriver dans les

Point de vûë où doit se mettre un Médecin pour guérir.

* Vid. *Frideric. Hoffmann*, Med. Ration. Systém. Tom. IV. p. 3.

septénaires à venir (*a*). Ils tiroient encore d'utiles observations des jours *pairs* & *impairs*, parce qu'ils décidoient du bonheur ou du malheur des *crises*; instruits encore & dressés à bien démêler les jours *judicatoires* (*b*), mais qui ne jugeoient pas, & qui n'annonçoient que des crises fausses, imparfaites ou malheureuses, parce qu'ils avoient observé que les malades mouroient ordinairement, ou échapoient les mêmes jours qui passoient pour vraiment *critiques*, au lieu que les autres jours ne décidoient point, *judicatoria non judicantia*; & sur cette doctrine posoit cette maxime : *Febrium judicationes iisdem numerantur diebus, quibus & evadunt & moriuntur homines* (*c*). Suivant ces mêmes observations, ces grands Maîtres avoient encore appris à ne point prendre le change sur les *évacuations* qui arrivent aux malades; ils sçavoient en connoître le bon & le mauvais, par les jours ou les tems des maladies, par

Preuve de cette Médecine dans l'ancienne Medecine.

(*a*) Vid. *Hippocr.* de Indicat. Prænot. p. 53. 54. & 55.

(*b*) *Idem*, L. 2. Epid. Sect. I. & III. p. 988. Coac. 38.

(*c*) *Idem*, ibid.

leur quantité ou leurs qualités ; & de ces évacuations bien placées, ils attendoient des *crises* ou par la bouche, ou par le bas-ventre, ou par la vessie, &c. *Morbi omnes solvuntur aut per os, aut per alvum, aut vesicam, aut alium quemdam ejusmodi articulum* (*a*) ; se défians singuliérement des évacuations trop petites, comme les gouttes de sang qui tomboient du nez au commencement des maladies, *sanguinis stillicidium*, ou d'autres évacuations qui se faisoient à des jours *non-critiques*, ou en trop petite quantité. C'est donc que les maladies elles-mêmes ont leurs loix, *Morbis quoque quasdam leges Natura posuit* (*b*) ; & ces loix dépendent de certains tems que la Nature leur permet, après quoi elles cessent (*c*). C'est dans ces regles qu'Hippocrate faisant consister la Médecine, il recommande particuliérement d'observer comment naissent les maladies, comment elles finissent, à quelles occasions elles augmentent, ou elles diminuent : *Quomodò fiunt morbi, aut desinunt, quibus occasionibus augescunt*

(*a*) *Hippocr.* Lib. de Acut. p. 392.
(*b*) *Plin.* Histor. Lib. VII. cap. 50.
(*c*) Vid. *Morton*, Tom. I. p. 77.

ac deficiunt (*a*). Et en ces sortes de spéculations pratiques est renfermée la meilleure maniére de faire la Médecine. C'est qu'elles apprennent à quoi s'en tenir sur les *symptômes* ou les événemens des maladies, en faisant considérer les guérisons *spontanées* que l'on y remarque, & observer l'*euphorie*, c'est la facilité avec laquelle des malades souffrent, sans qu'il leur en arrive d'inconvéniens, ni de fâcheux symptômes: en aprenant enfin ce qu'il faut apaiser, ce qu'il faut empêcher: *Considerandæ* (*morborum*) *spontaneæ desinentia, ferendi facilitas, quæ facienda, quæ impedienda, item quæ sedare non oportet* (*b*). Car, quoique, suivant la pensée d'un Médecin fort attentif à ne point affoiblir les malades, il n'y ait rien de meilleur à faire pour les guérir que de les affoiblir, *totus medendi cardo nonnisi in corporis & virium diminutionibus vertitur* (*c*); un autre Médecin plus circonspect & beaucoup mieux entendu en pratique, s'explique sur tout ceci dans un détail habile-

Sçavoir suivre les mouvemens de la Nature.

(*a*) *Hippocr.* De Veteri Medicinâ, p. 16.
(*b*) *Idem*, De Humor. p. 316.
(*c*) *Helmont*, Catarrhi Deliramenta, p. 430.

ment circonſtancié ; en avertiſſant un Médecin que quelquefois il doit changer la face d'une maladie, parce que c'eſt un trait de prudence de ſçavoir à propos renouveller ou réveiller les forces de la maladie, en augmentant ou en allumant des fiévres : *Medicus aliquando debet morbum mutare. .... circumſpecti eſt Medici, & novare interdùm, & augere morbum, & febres accendere* (*a*).

CXXVIII. Les raiſons donc ſur leſquelles l'on a ci-deſſus prouvé dans l'homme l'éxiſtence d'une *Médecine naturelle*, innée en lui, ou créée en même tems que les organes de ſon corps, toutes ces raiſons ſont-elles moins que démontrées dans toutes les différentes manœuvres qui s'obſervent dans les maladies ? Cette juſteſſe dans leur maniere de ſe terminer en bien ou en mal ; les ſignaux que donne la Nature, appellée par un ſçavant Médecin (*b*), la force ou le fond de la vie, *vis vitæ* ; les ſymptômes produits par la maladie, ce que les Anciens ex-

(*a*) *Celſ.* pag. 144. 146.

(*b*) *Boerhaave*, Inſtit. art. 932. 936. & 939.

Vrayes idées de la nature des Maladies.

pliquoient par *vis morbi*; tous ces indices qui sont des guides ou des régles pour conduire les pas des Praticiens, ne sont-ils pas des preuves des loix d'une Médecine qui s'observent & s'exercent dans l'*œconomie animale*? Il est même aujourd'hui convenu que la fiévre, cette maladie universelle, parce qu'elle est de tous les âges, de tous les sexes, de tous les tems & de toutes les Nations, n'est autre chose qu'une lutte, qu'un travail & qu'un effort de la Nature, *Naturæ conamen* (*a*), pour se défaire de ce qui l'incommode; & c'est encore l'idée d'HIPPOCRATE, car il enseigne que l'art de guérir dans un Médecin, est la Science de lutter contre la maladie: *Medicatio est obluctantem esse affectui* (*b*). Ces idées sont confirmées par ces efforts que font les parties en tant de maladies, pour se débarasser d'humeurs d'où doivent éclore quelques évacuations, quelques excussions, ou quelques séparations; c'est c'est ce que de grands Médecins (*c*) appellent *molimina tonica*,

(*a*) Vid. *Sydenham.*
(*b*) *Hippocr.* Lib. VI. Epidem. Sect. 5.
(*c*) *Stalh*, *Alberti*, *Juncker*, *Nenter.*

qui annoncent dans les uns une humeur ou *arthritique*, ou *dartreuse*, ou *érésipélateuse*; car tels sont les signes *prodromes* de *gouttes*, de *dartres*, ou d'*érésipèles*, en ceux où les humeurs de ces maladies sont concentrées ou retenuës. Tels sont encore les signes qui annoncent des *flux hémorrhoïdaux*, des pertes de sang, ou qui avertissent de la *pléthore* ou de son superflu en ceux à qui on a coupé un membre considérable, comme une cuisse, &c. Sur ces exemples, peut-on se refuser à l'évidence d'une *Médecine naturelle*, ou d'un travail de la Nature qui régit la Santé & les Maladies, indépendamment de tout remède, de toute science étrangere, par le seul *méchanisme* des organes, ou en vertu des proportions établies originairement entre les puissances qui leur ont été imprimées? Suivant encore cette idée d'HIPPOCRATE, *Natura ipsa sibi per se, non ex consilio, motiones ad actiones subeundas invenit..... à nullo quidem edocta, utraque disciplinam ea quæ conveniunt efficit**. Il est vrai que la doctrine des *crises*, qui renferme toutes ces

* Lib. VI. Epidem. Sect. 5.

observations, n'est plus aujourd'hui de mise ni de mode, bientôt même, si l'on en croyoit l'énorgueillissement des systêmes, elle passeroit pour une radoterie de l'Antiquité, qui se repaissoit, dit-on, de ces sortes de fables, & de semblables raisons de vieilles: car la Médecine, disent-ils, est bien aujourd'hui au-dessus de ces puérilités & de ces pensées imbéciles. Mais ne sont-ce que des discours ou des paroles que nous ayent laissé les anciens Praticiens? Ne sont-ce point des faits consentis entr'eux tous pendant des siécles, & entre des Nations qui ne se connoissoient en Médecine que par leur unanimité de sentimens là-dessus; parce qu'en effet, les différentes Ecoles étoient toutes d'accord en ce point.

Crises calomnieusement négligées.

CXXIX. Or est-il raisonnable de penser que tant de fameuses Académies, & tant de grands Personnages, qui ont fait l'honneur de la Médecine dans leur tems, se soient tous accordés à mentir pour jetter dans l'erreur tous ceux qui viendroient après eux? Ne seroit-ce pas plûtôt le vertige qui a pris dans ces derniers tems sur les systêmes imaginés ou de pure spéculation, qui auroit fait éclipser les *crises*, & la plûpart des mouvemens na-

turels du courant des maladies, par l'insensée présomption de faire des *crises* & toutes les fonctions de la Nature ? Ambition orgueilleuse autant que mensongere, dont les faux-luisans ont jetté l'art & ses ouvriers du mensonge dans le trouble & dans la confusion ! Car c'est l'idolatrie d'une nouvelle pratique, à laquelle on peut appliquer ces paroles du Prophète qui a singuliérement écrit & connu les idolâtres & l'idolatrie : *Stultus factus homo à scientiâ : confusus est omnis conflator, quia mendax est conflatio eorum, nec est spiritus in eis**. En effet, à quels désordres, quelles confusions, quelles mépriſes ne s'est pas trouvée exposée la Médecine, par l'inondation des systêmes de Pratique, par la vanité & les rêveries de ces faiseurs d'idoles en Physique, puis en Médecine, dont la face & les loix ont été malheureusement & indignement changées, à la honte de l'Art, à la confusion de ces Ouvriers, & pour le malheur des malades ? Qu'il ne se trouve donc plus aujourd'hui de *crise* dans les maladies, seroit-ce d'ailleurs que de ce qu'on a abandonné les erremens

Par l'enyvrement des systêmes, de-là les malheurs de la pratique.

* *Jerem.* c. 51.

ou les voyes de la Nature, sur lesquelles marchoient les anciens Maîtres? C'est qu'égarés par les faux jours des systêmes, qui ne peuvent tirer d'autres lumiéres de choses purement imaginées, & qu'en substituant, par des tracasseries de remèdes, ou par de téméraires entreprises, des mouvemens étrangers ou d'hétéroclites déterminations dans l'œconomie animale, il n'est plus possible d'y appercevoir dans leurs mains, ou d'y retrouver la régularité, ni des jours, ni des tems, ni des signes *critiques*. A quoi s'en prendre après cela, si l'on trouve de manque ou fautifs les jours *critiques*, autrefois si constamment désignés, & tant de mouvemens réguliers montrés dans la Nature, dont sont remplis les monumens de l'ancienne Médecine? Il faudroit les consulter, ces monumens, *interrogate de semitis antiquis*. Il faudroit marcher sur les pas de ces anciens Maîtres; on les mépriſe au contraire, & on dit tout haut, & peut-être l'écrira-t-on, si quelque jeune & téméraire plume ose s'y prêter, que l'étude des Anciens est inutile, parce que ce sont, dit-on, d'anciennes rêveries. Mais l'on ne s'aperçoit

point que c'en ſont de nouvelles qu'on introduit, en mettant à la place d'une doctrine fondée ſur l'uſage, des ſyſtêmes de pratique uniquement bâtis ſur d'ingénieuſes ſpéculations, à la lueur deſquelles on autoriſe des pratiques dans leſquelles la Nature ſe méconnoiſſant, opère autrement que par le paſſé. C'eſt donc que les principes de la *Médecine naturelle*, ne ſont aujourd'hui rien moins que conſultés; & ainſi faudra-t-il prendre d'ailleurs les raiſons pourquoi de pareilles pratiques font mourir ou languir tant de malheureux? *Ideò multi infirmi & imbecilles, & dormiunt multi.* C'eſt que l'on eſt ſorti de l'ordre; le Créateur a réglé les cauſes de la vie & les moyens de la ſanté, les êtres inſenſibles obéiſſent à l'ordonnance qu'il leur a preſcrite, & des Médecins ébloüis & ſéduits par la vanité & la préſomption, veulent ſe mettre au-deſſus de ces loix. Eſt-ce autre choſe que regimber & ſe révolter contre leurs avertiſſemens & contre leurs règles? *contra ſtimulum recalcitrare.*

Nouvelles rêveries ſous prétexte des anciennes.

CXXX. QUEL fondement à faire ſur de tels principes? Quelles eſpérances fonder ſur des entrepriſes auſſi

caduques que fortuites ? Si donc l'on vit autrefois le Peuple choisi de Dieu si sévérement puni pour avoir manqué à ses loix, en se livrant à des cultes étrangers, n'est-il point à craindre que les bénédictions du Créateur ne se retirent de dessus la Médecine, en l'aveuglant pour avoir mépriſé les loix qu'il a données pour l'exercice de son art, en leur substituant des règles arbitraires & étrangeres à celle de cette Médecine créée. Car celle-ci est d'institution divine, *Medicinam creavit Altissimus* ; & comme telle, elle devoit faire des adorateurs de la Divinité, qu'ils auroient priée autant qu'ils auroient médité ces loix & révéré ces règles, *ipsi Dominum deprecabuntur* : & c'étoit à leur priere, ou à cette méditation que le Très-Haut devoit accorder le soulagement ou la santé à leurs malades, *ipsi Dominum deprecabuntur, ut dirigat requiem eorum & sanitatem, propter conversationem illorum* *. Après cela ne seroit-il pas à craindre que des Médecins se livrant trop à des idées prophanes, étant comparées avec celles de la création, ne se trouvassent suspects de s'éloigner de la Divinité, en s'éloignant de son ordre, & d'avoir plus de confiance aux lumié-

Principes de pratique illusoires.

* *Ecclesiast.* c. 38. v. 15.

res de la Physique, que de Foi en Religion ou à ses Ecritures.

CXXXI. AU-SURPLUS, la doctrine des *crises* est-elle tellement tombée, qu'il ne s'en voye plus aujourd'hui dans les maladies ? La perversion ou le renversement est-il si parfait dans la Médecine de nos jours, qu'on n'y voye plus de *guérisons critiques* ? On a là-dessus des témoignages bien différens; car plus d'une fois l'on a vû dans ces derniers tems des *pleurésies* parfaitement guéries du soir au matin par des sueurs. Combien de fois d'ailleurs de différentes évacuations de sang dans les différens sexes, en cas particuliers à l'un & à l'autre, & encore des cours de ventre venus à propos, par la force seule de la Nature, non par la violence des remèdes, ont-ils tiré subitement & heureusement des malades de mortelles menaces ! Mais un exemple de *crise* des plus singuliers, c'est celui d'un horrible *flux d'urine*, qui du soir au matin guérit dans une Dame une hydropisie *ascite*, qui étoit presque desespérée par le tems de plusieurs mois qu'il y avoit qu'elle duroit, & par l'état de maigreur & de fatigue, par la toux où étoit réduite la malade. Ces exemples n'étant point publics,

Doctrine des Crises recevable.

paroîtront peut-être sujets à contestation. En voici donc d'avoüés, même de connus de tout le monde. Les *rougeoles* traitées dans le go ût de la Nature, ne terminent-elles point tous les jours soudainement de cruelles fiévres continuës, accompagnées même d'*oppression*, de *toux*, de *fluxions* inflammatoires sur les yeux, de saignemens de nez, &c. de sorte que les malades se trouvent soudainement revenus de la mort à la vie? Les *petites véroles* qui laissent si-tôt après leur éruption les malades sans fiévre, sans vomissemens, sans convulsions, sans cours de ventre, fussent-ils dysentériques, ne sont-ce pas de véritables *crises*? & sont-elles rares entre les mains des Médecins qui sçavent ici démêler les mouvemens & observer les règles de la Nature, les tems, les termes & tous les avantages de la *salivation*, qui est une vraye *crise* subsidiaire à celle de l'éruption? Les *enflures* des mains & des pieds, sont encore une espèce de *crise*; car ces enflures critiques sont-elles si dissemblables des *crises* qui se font par abscès ou par voyes de collections? Enfin les *bubons* & les *charbons* pestilentiels doivent se compter parmi les *crises*, sui-

Preuves. Exemples.

vant la pensée d'un celèbre Praticien *, qui est persuadé que ces tumeurs étant bien ménagées seroient d'heureuses crises dans cette funeste maladie. Au-surplus, ces passages de maladies à d'autres, leurs conversions réciproques n'appartiennent-elles pas à ces mouvemens de la Nature qui font les crises? Hippocrate avertit que ces *successions* sont souvent mortelles : *In morbis ubi alteri succedit, is plerumque interficit* (*a*). Cependant il ordonne aux Médecins de les observer : *Considerare debet Medicus ex quibusnam* (*morbis*) *in quænam fiant.....videndæ sunt quæcumque fiunt morborum vicissitudines, &c* (*b*). Ce qu'a observé ce Maître en Pratique doit-il donc aujourd'hui passer pour inoüi? Ne se voit-il plus de *tenesmes*, de *dysenteries*, se succeder, & des *lienteries* suivre d'une *dysenterie*, &c? Car ce sont ces exemples de *successions* de maladies qu'HIPPOCRATE rapporte dans le même endroit (*c*). Au contraire, les traités singuliers que nous a donnés le siecle dernier, deux

Traités excellens là-dessus.

* M. *Stalh.*

(*a*) *Hippocr.* Lib. de Affect. p. 336.

(*b*) *Idem*, Lib. 1. Epidem. Sect. 3. & Lib. 1. de Morb. p. 419.

(*c*) Lib. 1. de Morb. p. 431.

sur les *passages* & le mêlange des maladies, & un autre sur les *rechûtes*; trois excellens Ouvrages (*a*) & tout de pratique, nous sont de sûrs garants que les mouvemens *critiques* de la Nature dans les maladies subsistent encore, quand on ne les trouble point. Est-il donc permis de les négliger, & qui pis est d'entreprendre d'en substituer d'autres, par un art de guérir aussi incertain, qu'il est nouveau, & autant disparate avec la Nature, que ces idées sont contraires aux principes de la *Médecine naturelle*?

CXXXII. Mais ces principes de la *Médecine naturelle* se retrouvant, se manifestant même davantage dans les nouvelles découvertes, quoi de plus raisonnable & de plus propre pour ramener dans l'usage cette Médecine, dont les principes sont par conséquent plus avérés & mieux confirmés? Quels sont en effet les principes dont nous avons vû se former le corps humain dans le sein des meres? Une lymphe d'une part, des filamens d'une autre,

(*a*) Vid. *Roderic. Castrens.* in Tract. *Quæ ex quibus.* 1624. *Idem* de Complexu Morbor. & *Tilingius* de Recidivis. 1629.

ſont les matériaux qui ont fait les fondemens de ce corps ; & ces matériaux travaillés, façonnés & arrangés par une vertu élaſtique, l'ont dreſſé & formé tel qu'on la vû. Les nouvelles découvertes (*a*) montrent-elles autre choſe pour l'uſage ou les fonctions de l'œconomie animale ? Nous convainquent-elles d'autre choſe, ſinon qu'une lymphe différemment habillée, préparée dès ſon origine par une *vertu ſyſtaltique*, (*punctum ſaliens*) qui paſſe aux fibres nerveuſes à meſure qu'elles ſe développent, remplit toutes les vûës de la Nature pour la conſervation de la ſanté ? Une *lymphe* donc, une vertu *ſyſtaltique*, avec des filets (*b*) nerveux, ſont-ce dans le fond autre choſe que la lymphe mere & les filamens que nous avons apperçûs, l'un & l'autre mûs par une ſyſtole qui a développé, accrû & arrangé ces matieres ? Or tout cet appareil primordial, inné dans le corps des meres, tenant lieu du *premier ſang* (*c*) créé dans les premiers peres, ne devient-il point évi-

Loix de la Médecine naturelle, retrouvées dans les nouvelles découvertes.

(*a*) Vid. *Gulielmini*, de nat. & conſiſt. Sanguinis, p. 80.
(*b*) *Idem*, ibid. *paſſim.*
(*c*) *Id.* ibid. p. 89.

dent que ces principes, qui sont ceux de la *Médecine naturelle*, sont l'ouvrage du Créateur? Et par une conséquence naturelle, ceux qui nous sont aujourd'hui montrés dans les nouvelles découvertes, seront-ils d'une autre espèce, d'autre nature, & d'autre origine? Ils doivent même être reconnus pour aussi certains & aussi constans, dignes par conséquent de toute l'attention des Médecins, pour, en les admirant, ne s'en détourner aucunement. La simplicité de ces opérations prouve bien qu'elles sont de l'ordre du Créateur, & dans l'ordonnance de la Nature, & montre par conséquent combien est manifeste la vérité de leur institution, comme étant sorties d'une main, qui ayant sçû tirer un Monde de rien, sçait avec très-peu de chose & des moyens très-simples, opérer des mouvemens admirables dans la matiere, parce qu'elle l'a organisée elle-même. Le moyen qui a fait mouvoir les *premiers fluides* dans un germe, ç'a été un mouvement de circulation, qui les a également & uniformement distribués par toutes les parties du corps, en même tems qu'elles se développoient: une pareille circulation distribuë avec

la même uniformité dans les organes d'un adulte, les *fluides* qui doivent servir à leurs fonctions. A tous ces traits de *naturalisme* peut-on méconnoître la Nature ? Un Médecin donc peut-il se promettre les mêmes succès d'autres règles, c'est-à-dire, de celles qui seront de l'invention de l'esprit humain emporté par son imagination, que de celles-ci qui sont certainement celles de l'ordre éternel, généralement établi par le Créateur par tout l'Univers, & singuliérement dans le corps humain ? Mais la Médecine ainsi posée sur des principes si inconteſtables, deviendra-t-elle d'ailleurs fautive ou conjecturale, que par l'erreur ou le manquement de l'esprit humain, souvent par sa présomption ; parce donc, ou que ses vûës sont trop courtes, ou que ses pensées sont présomptueuses ?

La Nature s'y reconnoît.

CXXXIII. C'est ainsi que les nouvelles découvertes renouvellent & rappellent dans l'esprit d'un Médecin l'action du Créateur, étant éclairé de nouveau par tant de merveilles, qu'elles lui montrent dans l'œconomie animale, & qui lui découvrent dans la puissance de son bras de nouvelles lumieres ; *Brachium tuum illuminatio*

vultûs tui, lui dira-t-il donc, à l'aſpect de tout ce qu'il y apperçoit d'admirable; puiſque tant de beautés viſibles lui découvrent celle qui eſt inviſible: *Inviſibilia ipſius (Dei) per ea quæ facta ſunt intellecta conſpiciuntur (a)*. Mais, va-t-on dire, les Philoſophes en devinrent-ils plus croyans ou plus religieux, pour avoir ainſi connu & admiré les merveilles de la Nature? n'en ont-ils point au contraire été aveuglés? C'eſt en effet l'aveu de l'APÔTRE: *Obſcuratum eſt inſipiens cor eorum (b)*. Mais fut-ce la faute de ces merveilles? Ce ne fut uniquement que parce qu'énorgueillis de leur ſcience, ils s'évanoüirent dans leurs penſées, *evanuerunt in cogitationibus ſuis (c)*; & cela en ſe glorifiant eux-mêmes, au lieu de glorifier le Créateur de cet admirable Univers, *non Deum glorificaverunt*, *&c.* préférant d'idolâtrer leurs penſées plûtôt que d'adorer Dieu. Ce fut donc l'effet de la préſomption de ces eſprits ſuperbes; & ce ſeroit le ſort qu'auroient les *nouvelles découver-*

Vûë & préſence du Créateur par-tout.

(*a*) *Epiſt. ad Rom.* c. 1. v. 20.
(*b*) Ibidem.
(*c*) Ibidem.

tes en Médecine, si l'on substituoit à ces véritables principes que lui a établis le Créateur, des principes inspirés par la vanité, & fondés sur de sçavantes imaginations. Car de-là s'établiroit cette sorte d'idolatrie dans une Médecine factice, qui se donneroit à adorer de nouveaux Dieux, en des maximes de Pratique aussi fausses que leurs principes & leurs raisons seroient illusoires. Au contraire, quelle sorte d'irréligion à craindre pour un Médecin qui se tiendra assujetti à la méditation de la Vérité éternelle, dans l'ordre, la justesse & la constance des loix du Créateur qui régissent le corps humain? Cet état de soûmission ne ressemble-t-il pas à celui de l'humilité, par l'humiliation & la dépendance où se trouve l'esprit humain, de ne tenir ses connoissances que d'emprunt, jusqu'à s'exposer à l'erreur, dès qu'il veut en prendre chez lui, ou en tirer de son propre fond? C'est donc l'abaissement, cette disposition qui fait la base & le fondement de la vraye Religion, ou de la piété même, qu'inspire l'étude de la vraye Médecine. Et ce n'est pas en cette seule maniere que la Médecine fait des humbles; ses revers, ses dé-

Religion & piété dans la Médecine, en quoi consistantes?

déplaisans événemens, ses cures imparfaites, ou avortées, ses pronostics incertains, sont-ce rien moins qu'autant de preuves de foiblesse ou d'ignorance pour un esprit sçavant, mûr & éclairé, lequel travaillant avec soin sur des principes certains, peut s'égarer cependant par de fausses applications, en tant de manieres, ou se trouver obscurci en tant d'occasions ? Autre sujet d'humiliation ; ce sera avec des atômes de remèdes, c'est-à-dire, avec des riens de sa part, qu'un Médecin verra s'opérer dans des maladies des soulagemens prodigieux. Ce sera une simple écorce d'arbre, & avec une petite racine de plante, d'autant plus efficaces qu'elles seront moins préparées, & qu'on n'y mettra du sien que la prudence, qu'il verra des cures surprenantes ; & cela parce que ces remèdes se rencontrent, par leurs rapports, nés avec les loix de la *Médecine naturelle*. Veut-il donner du sien, inventer des remèdes, des préparations & des *procédés*, pourbâtir de superbes *compositions*, dresser de sçavantes recettes, il aura la confusion de voir souvent sa confiance trompée, ses soins frustrés, &, qui pis est, des maladies empirées, métamorphosées,

sées, ou renduës incurables, parce que peut-être la science humaine aura pris la place des leçons de la Sagesse, qui ayant tout règlé pour la conduite de l'Univers, doit seule être écoutée dans ses loix pour la conduite du petit Monde : Car c'est-là qu'un Médecin, comme le Pilote de cet admirable bâtiment, ne redresse bien les écarts où il tombe, qu'en entrant dans l'esprit de ces règles. L'humiliation des Médecins sembleroit même presque aller bien plus loin. Car un art si sujet, autant subalterne, & aussi absolument subordonné qu'on vient de le voir, va à faire des serfs & des esclaves ; mais de qui esclaves ? est-ce de quelqu'un d'inférieur à leur état ? Cet assujettissement est envers le Créateur, devant qui tout est petit, puisque devant lui tombent les Couronnes & fléchissent les Cieux. C'est au contraire la gloire de la Médecine de ne relever que du suprême Seigneur, qui l'a illustrée en la créant, & qui d'un Médecin a fait un personnage honorable : *Honora Medicum, creavit enim illum Altissimus* (*a*). Mais à cela ne s'est point borné le pouvoir du *Très-*

La Médecine humiliée sous la seule disposition du Créateur.

(*a*) *Ecclesiast.* c. 38.

Haut; outre les secours corporels dont il a fait les Médecins dépositaires, *curans mitigabat dolorem, &c.* (*a*), il a encore fait de ces hommes humbles & humiliés par les assujettissemens de leur profession, des personnes charitables, des hommes de prieres, par les vœux desquels, & eû égard à leur bonne vie, (*propter conversationem illorum*) il promet aux malades soulagement & la guérison: *Ipsi* (*Medici*) *Dominum deprecabuntur, ut dirigat requiem & sanitatem propter conversationem illorum.*

CXXXIV. A-PRESENT donc que voilà les Médecins rendus humbles & *charitables* par le Créateur, passeront-ils pour irréligieux? Fut-il au contraire une Profession qui tienne tant à la Religion, elle qui tire son lustre & sa dignité de la plus noble origine, attestée par le S. Esprit lui-même; Profession d'ailleurs consacrée par le langage continuel des Livres Saints, tant de l'ancienne, que de la nouvelle Alliance. Car c'est de la Médecine que les *Prophètes* empruntent leurs similitudes, pour faire entendre

Honneur distingué de la Médecine, titre de sa Religion.

(*a*) *Ecclesiast. c. 38.*

leurs plus sublimes promesses. Telle est celle qui désigne le MESSIE, en disant qu'il devoit porter les langueurs & les maladies des hommes : *Ipse languores nostros & infirmitates verè pertulit* (*a*). Aussi les Prêtres, dans l'ancienne Loi, ne se trouvoient-ils point deshonorés d'être employés à la plus honteuse des maladies, qui étoit la *lépre*: on y voit un Prophète (*b*) même ordonnant un remède à un Roi; un autre (*c*) qui guérit la lèpre d'un grand Seigneur (*d*) par un bain qu'il lui ordonna; un Ange enfin qui rend la vûë à un Saint, en lui ordonnant du fiel d'un poisson (*e*). Mais plus que tout cela, ce qui relève éminemment la Médecine, c'est que JESUS-CHRIST lui-même l'honore, en tirant de ses œuvres l'argument qui démontre la vérité de sa mission. Les Prophètes avoient désigné le MESSIE sous l'idée du Médecin de la nature humaine, en ce qu'il feroit voir les avengles, parler les muets, marcher les boiteux. S. JEAN donc lui

(*a*) *Isaïe.*
(*b*) *Isaïe*, *Reg.* IV. *Ezechias.*
(*c*) *Elizée.*
(*d*) *Naaman.*
(*e*) Voy. *Tobie.*

ayant envoyé demander (*a*) s'il étoit le MESSIE, ou s'il falloit en attendre un autre, il lui fait dire pour réponse décisive, qu'il guérit les *boiteux*, les *aveugles*, les *sourds*, les *lépreux*; & par-là il lui fait entendre qu'il est le Messie, conformément à l'idée qu'en avoient donné les Prophètes. Ce sont donc des guérisons de maladies corporelles, que tous les étonnans miracles que JESUS-CHRIST a tant de fois réitérés pendant le cours de sa vie. L'exercice de la Médecine est-il donc dangereux à la Religion? Les Apôtres exercerent semblables merveilles, & leurs *Disciples* ou les premiers Fidèles furent honorés, dans les premiers tems du Christianisme, par le S. Esprit du don de guérir les maladies du corps. Ajoûtés que la profession de Médecine n'est point un art profane, qui ne seroit occupé que des maux du corps; les spirituels sont aussi de sa compétence, puisqu'elle les soulage avec succès; c'est le témoignage même d'un Pere de l'Eglise, qui eut autant de jugement que de sainteté, c'est S. BAZILE qui le reconnoît dans son remerciement à son Médecin: Vous ne bornés pas, lui

Preuves qu'elle peut aussi sur le spirituel.

(*a*) *S. Matth.* Ch. XI. *v.* 4.

dit-il, les secrets de votre art à la guérison des corps, vous vous appliqués aussi à guérir les maladies de l'esprit. . . je l'ai appris par ma propre expérience..... je me trouve entiérement soulagé du feu qui me dévoroit (*a*). Enfin il est peu de professions d'où il soit sorti autant de Saints qu'il en faut pour faire un *Ménologe* ou *Calendrier*, comme il s'en est fait un des Saints Médecins (*b*), où à commencer par le Collège des Apôtres, qui a donné son Patron à la Médecine, il se trouve des Saints Médecins de tout ordre, de l'Ecclesiastique même. Il devient donc évident que les Médecins ressemblent de bien près à des gens d'Eglise ou à des *hommes sacerdotaux*; eux que le S. Esprit établit comme des hommes de priéres, *ipsi Deum deprecabuntur.* Est-ce rien moins que les voir associés à l'empire ou au ministère du Sacerdoce? *Fecisti nos Deo Regnum Sacerdotale, Regnum & Sacerdotes.* C'est le privilége attaché à l'état de tous les

Dignité de la profession des Médecins: qu'elle tient de la Sacerdotale.

(*a*) *S. Bazile*, Lettre 127. à *Eustathe*, Médecin, pag. 507. 508.

(*b*) Vid. *Bzovius*, Nomenclator Sanctorum professione Medicorum.

Chrétiens; mais en effet ce furent des *Prêtres* ou des *Chanoines* que les premiers Médecins de la Faculté de Paris. Les Médecins sont-ils donc des hommes incrédules ou irréligieux? La Profession de Médecine fera-t-elle une Ecole d'irréligion? Son étude fera-t-elle un piége à la Foi? *Asseritur feliciùs Medicinam tractatum iri, si Medici Sacerdotes essent ac Theologi* (*a*).

CXXXV. Mais, dira-t-on, quel langage extraordinaire? quelles expressions insolites ou inusitées que celles qu'on employe dans tout cet ouvrage? *Quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis* (*b*)? A quoi sert toute cette parade de titres superbes en l'honneur de la Médecine naturelle? Car c'est par-tout son origine illustrée des termes de *création*, d'*institution divine*, de *loix éternelles*, d'*ordre du Créateur*, comme toutes choses subsistantes encore dans les organes des corps d'aujourd'hui. Est-ce donc un nouvel article de Foi qu'il faudra ajoûter à la créance des Médecins, qu'il faut qu'ils ordonnent de vivre de légumes, parce qu'il est de Foi que les chairs

Objection contre tout ce qui vient d'être dit à

(*a*) *Med. Cathol. &c.* pag. 334.
(*b*) *Job.* c. 38. v. 2.

des animaux ſont moins convenables à la nourriture de l'homme que les fruits de la terre ? N'y auroit-il rien de ſurfait ou de renchéri dans les ſentimens que l'on vient d'établir avec tant de confiance ? N'eſt-ce pas peut-être s'expoſer à répandre un ridicule ſur la Foi des Médecins qu'on a tant voulu juſtifier ? l'honneur de la Médecine.

CXXXVI. L'OBJECTION eſt grave, & certes un peu bien ſérieuſe pour la faire entrer dans un ouvrage de Médecine. Mais il faut qu'un Chrêtien Médecin, ou autre, ſoit toûjours prêt à rendre raiſon de ſa Foi : *Parati ſemper ad ſatisfactionem omni poſcenti vos rationem de eâ quæ in vobis eſt ſpe* ; pourvû que cela ſe faſſe avec la réſerve & le reſpect d'une bonne conſcience, *ſed cum modeſtiâ & timore conſcientiam habentes bonam* (*a*). Non donc, ce n'eſt point un nouvel article de Foi que l'on veüille inſinuer ici, ou ériger en dogme de Religion la notion que l'on y donne ſur la Médecine naturelle, comme s'il devoit être décidé dorénavant que l'on eſt obligé en conſcience de préférer les légumes & les Réponſe.

(*a*) *S. Petr.* Epiſt. I. cap. 3. v. 15.

fruits de la terre à la chair des animaux. Cette objection va à embaraſſer les idées que l'on a propoſées dans cet ouvrage, équivoquant malignement ſur ce qui eſt commandé de Dieu, en le confondant avec les conſéquences qu'on n'a fait que tirer de l'ordre ou de l'inſtitution du Créateur. Cet ordre ou cette inſtitution a été que le premier homme ſe nourrît de fruits de la terre; ſentiment qui a été ſuivi (*a*) par les Peres de l'Egliſe, & par tous les bons Commentateurs; de-ſorte qu'ayant pour lui l'antiquité, le conſentement univerſel ou l'univerſalité, *univerſitatem*, *antiquitatem*, *conſenſionem* (*b*), puiſque ceux qui s'y ſont oppoſés, n'ont point été écoûtés, il peut paſſer pour celui qu'il faut croire en ce qu'il a d'ordonné de la part du Créateur. L'on doute donc que perſonne voulût réclamer là-contre, & c'eſt le fondement de toutes les conſéquences que l'on a tirées à l'avantage de la Médecine naturelle. Tant s'en faut qu'on prétende donner la même autorité à ces conſéquences, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit de Foi que les hommes doivent ſe

Juſtificatiõ de la Médecine: ſon orthodoxie dans ce Traité.

(*a*) Voy. *Calmet*, ſur la Genèſe.
(*b*) *Vincent. Lirin.* pag. 360.

nourrir de fruits, comme il eſt de Foi que le Créateur a donné au premier homme les fruits de la terre pour ſa nourriture. L'on remarque ſeulement que cette inſtitution du Créateur a été obſervée par tous les hommes qui ſont ſortis de ce premier Pere du genre humain, & cela, ſans interruption juſqu'au tems du Déluge, c'eſt-à-dire, près de 2000 ans. Cela reſſemble-t-il ſi mal à une loi établie? Et cette loi eſt-elle ſortie d'ailleurs que de cette inſtitution? d'autant plus que le Déluge n'arriva que parce que tous les hommes avoient corrompu cet ordre; car c'eſt de ce violement que peut s'entendre, que toute chair avoit corrompu ſa voye, *omnis caro corruperat viam* EJUS (au lieu de *ſuam*), c'eſt-à-dire, la voye de DIEU, ſuivant une Interprétation (*a*) très-autentique. Or ce violement tombe ſur deux choſes. 1°. Sur la débauche des enfans de Dieu (qui étoient les Juſtes) avec les filles des hommes (qui étoient les Méchans) qu'ils trouverent belles: *Videntes filii Dei filias hominum quòd eſſent pulchræ, acceperunt ſibi uxores ex omnibus quas elegerant*: car voilà le crime de ces hommes; ils ne pri-

(*a*) Celle des *Septante*.

rent de ces femmes que parce qu'elles étoient belles, & ils les prirent indifféremment, apparemment même autant que leur choix ou la passion leur en inspira. 2°. Sur la licence avec laquelle les hommes sensuels non-seulement se prenoient & se donnoient en mariage, mais encore avec laquelle ils bûvoient & mangeoient; aura-ce été des fruits & des légumes, ces mets innocens si peu propres à allumer des passions? ou bien des chairs d'animaux, tant susceptibles de cet effet? *In diebus Noë. . . . . ante Diluvium erant comedentes & bibentes, nubentes & nuptui tradentes* (*a*). Aussi est-il crû par un sçavant & célèbre Pere de l'Eglise (*b*), que ce ne fut que pour épargner aux hommes la tentation de manger de la viande que Dieu en accorda l'usage après le Déluge. Jusques-là voilà la loi du Créateur bien reconnuë, & jusqu'à ce qu'il ait plû à Dieu, non de l'abroger, mais de l'étendre, en permettant aux hommes de manger de la chair des animaux, comme il leur avoit appris dans la personne d'*A-*

Preuves du régime naturel consistant en légumes & fruits.

(*a*) *S. Matth.* c. 24. v. 38.

(*b*) *S. Jerôme.*

dam, à ne se nourrir que de légumes. Depuis le Déluge donc, la volonté de Dieu s'étant manifestée en faveur de la viande, ce seroit un crime de vouloir en établir l'interdiction depuis ce tems; mais aussi la premiere institution n'étant point révoquée, quelle faute peut-il y avoir de la faire revivre au profit de la santé, en en tirant une leçon pour la Médecine? Autant donc qu'il est vrai que Dieu a permis l'usage de la viande, autant demeure-t-il prouvé que l'usage des fruits de la terre a été celui que le Créateur a enseigné au premier des hommes. Sans donc vouloir donner atteinte à l'indulgence que Dieu a donnée à l'homme d'user de viande sans prévariquer à la premiere institution, l'on croit pouvoir s'en tenir à cette premiere loi du Créateur, quand il s'agit de la sorte de nourriture qui est la plus naturelle, parce que cette indulgence n'est qu'une espèce de tolérance (*ab initio non fuit sic*); au-lieu que cette premiere loi est de droit, faite précisément pour la conservation de la santé. Après cela tombe le soupçon de nouvel article de Foi, qu'il sembleroit que l'on voudroit introduire. Car avec un peu d'équité,

Toutes fondées sur l'Ecriture.

l'on conviendra que ce qui eſt avancé dans cet Ouvrage pour faire valoir la Médecine naturelle, conſiſte tout en conſéquences, tirées à la vérité de la loi du Créateur, mais qui retombent dans la Phyſique, où il eſt ſi malheureux de vouloir faire des articles de Foi. Témoin l'héréſie que l'on faiſoit autrefois de croire les *antipodes*, laquelle a fait place à ce ſentiment aujourd'hui d'une vérité reconnuë orthodoxe en tout point. Il en eſt preſque arrivé de même de la *circulation du ſang*, qu'il n'étoit point ſûr de ſoûtenir il n'y a pas plus d'un demi-ſiécle en certain Païs d'Inquiſition ; & cependant eſt-il ſentiment plus avoüé ? Ce ſont donc des matieres de Phyſique, que toutes celles qu'on a traîtées dans cet Ouvrage, de la nature de celles que Dieu abandonne à la diſpute des hommes, ou aux réflexions des gens de lettres : *Mundum tradidit (Deus.) diſputationi eorum (a)*. Reſte uniquement donc à examiner ſi ces conſéquences ſont juſtes, car d'ailleurs elles ne touchent nullement ni à la Religion ni à la Foi.

(a) *Eccleſiaſt.* c. 3. v. 11.

CXXXVII. MAIS d'où vient, demande-t-on encore, l'incertitude de la Médecine ? cet Art conjectural, où non-seulement manquent les raisonnemens ou les réfléxions, mais encore les événemens ou l'expérience. (*Medicina*) *ars conjecturalis, neque spondet ei plerumque, non solùm conjectura, sed experientia* (*a*) ; cet art qui est l'inconstance même, *mutatur ars quotidie toties interpolis* (*b*) ; & sur quoi l'on a trouvé qu'il étoit aussi étonnant qu'indigne, qu'une profession si nécessaire, & qui étoit si utile, se soit trouvée cependant la plus inconstante de toutes les professions, *mirum & indignum subit nullam artium inconstantiorem fuisse, & etiamnùm sapiùs mutari, quum sit fructuosior nulla* (*c*). Est-ce là la peinture d'une Science établie sur des loix éternelles, autant immuables que l'ordre du Créateur qui en seroit l'Auteur ? Ainsi autant que la Médecine devroit être infaillible, si tout ce qu'on a dit ici en sa faveur étoit vrai, autant devient-elle fautive & incertaine à en juger par les succès.

Objection sur l'incertitude de la Médecine.

(*a*) *Celsi.* in Præf. p. 13.
(*b*) *Plin.* L. 29. c. 1.
(*c*) *Idem*, ibid.

en penſoit tout autrement, *firma eſt Ars tota Medica, ejuſque præceptiones ex quibus conſtat pulcherrimæ* (a); & il en rapporte cette raiſon, *ubi rectum & pravum ſuis finibus circumſcribuntur, quis hoc artem non exiſtimet* (b)? Que s'il arrive que bien des choſes manquent au ſuccès de la Médecine, il faut, dit-il, s'en prendre à la diverſité des natures, des tempéramens, des âges, *in Medicinâ nihil perpetuum, nam & natura à naturâ, ætas ab ætate differt* (c): ajoûtés, continuë-t-il, les fauſſes apparences ou les reſſemblances fautives (c'eſt la fauſſeté des *analogiſmes*) toutes choſes qui impoſent ou font illuſion aux meilleurs Médecins, *optimis Medicis ſimilitudines imponunt, &c.* (d) Pourquoi donc mettre ſur le compte de l'art ce qui ſouvent n'eſt que la faute de l'artiſte ou de l'ouvrier? *nec protinùs crimen eſt artis, ſi quid ſit profeſſoris* (e); ſuivant la remarque d'un grand Philoſophe, qu'il eſt des maladies qui ſont

Réponſe ſelon *Hippocrate.*

(a) *Hippocr.* Lib. de Locis in Homine.
(b) *Idem*, de Arte.
(c) *Idem*, Lib. de Flatibus, p. 799.
(d) *Idem*, Lib. 6. Epidem. 8. 8.
(e) *Celſ.*

faites de main d'homme, *sunt morbi quos manu facimus* (*a*). Il n'en est donc pas moins vrai que les fondemens de la Médecine sont aussi solides, que les loix qui la régissent, en vertu de l'ordre du Créateur, sont invariables & éternelles. Tout consiste à sçavoir entrer dans les vûës de ces loix, d'où dépendent les heureux succès en Médecine, *prosperè succedere est rectè facere, hos faciunt qui sciunt* (*b*). Or cette *science* est celle de l'œconomie animale, étudiée suivant les règles qui ont été observées dans cet ouvrage: Cette science est encore cette connoissance acquise en Médecine, qui apprend à distinguer les manieres de la Nature, & à saisir les occasions dans les maladies: *Medicina mihi jam tota inventa esse videtur, quæ docet singulas & consuetudines & occasiones; qui sic Medicinam novit..... citrà fortunam & cum fortunâ rectè faciet* (*c*). Rien donc ne cause de plus malheureux succès en Médecine, que ce qui rend absolument les maladies incurables. L'on en trouve bien des causes dans le

(*a*) *Senec.* de Brevit. Vitæ.
(*b*) *Hippocr.* de Loc. in Hom.
(*c*) *Idem*, ibid.

Qu'il ne faut pas imputer à incertitude les fautes des Médecins qui s'éloignent de la Nature.

ſçavant Traité que l'on a là-deſſus (*a*); mais une raiſon eſſentielle de l'incurabilité de nos maux, c'eſt la mauvaiſe conformation des parties, laquelle obſcurcit, altère, ruine même les rapports naturels; ou bien, qui pis eſt encore, l'incompétence, l'incongruité, ou le mauvais acabit des matériaux naturels, qui ſervent à l'entretien de la ſanté; & ces materiaux ſont les *fluides*, quand les qualités naturelles en ſont originairement viciées, ou les *ſolides*, quand ils ſe trouvent nourris, formés, ou eſſentiellement paitris de ſemblables ſucs. Or, par la même raiſon qu'il ſeroit injuſte & déraiſonnable de taxer un art ou un ouvrier d'impéritie & d'ignorance, s'il avoit à travailler avec des matériaux gâtés, pourris, ou mal conditionnés, comme de bois d'aubier, de mauvaiſes pierres, de mauvais ciment; auſſi devient-il injuſte & calomnieux d'accuſer la Médecine ou un Médecin d'ignorance ou de mal-adreſſe, quand il ne peut guérir un corps eſſentiellement *cacochyme*, qui tire les cauſes de ſes infirmités ou d'un mauvais ſang, ou d'un mauvais laît; triſte hé-

(*a*) Vid. *Sydenhus*, de Morbis incurabilibus.

ritage pour celui à qui il en écheoit de pareil! Et encore ces maladies-là elles-mêmes, trouvent-elles des ressources en Médecine entre les mains de Médecins qui sçavent habilement manœuvrer. *Morbi unà nobiscum educati, in senectute, & maturatione, & solutione, & rarefactione desinunt* (*a*).

CXXXIX. POUR toutes ces causes, naissent certainement bien des maux incurables, parce qu'elles sont autant au-dessus de la Médecine, que la Nature des corps où elles sont est plus aliénée des loix ordinaires. Mais il y en a bien plus grand nombre de ces maux qui se trouvant dans des corps des mieux constitués, deviennent incurables ou mortels entre les mains de ceux qui les traitent. Ce sont ces maladies aiguës, où HIPPOCRATE demande le plus de tête & de conduite dans un Médecin: *Eum maximè probaverim Medicum, qui in morbis acutis, quorum vi homines plerumque intereunt, melius cæteris se gerat* (*b*). Or ces maladies ne sont aussi graves, que parce que ce sont des *fièvres con-*

Maux incurables dûs la Médecine n'est pas cause.

(*a*) *Hippocr.* Lib. 6. Epidem. Sect. 5.
(*b*) *Idem*, L. de Victu in Acutis.

tinues, dans lesquelles de principaux viscères sont attaqués : *Sunt autem hi pleuritis, peripneumonia, phrenitis, lethargus, febris ardens, &c.* (*a*)

CXL. Mais de cette observation d'Hippocrate, se tire la raison véritable & non équivoque de la plûpart des maux incurables ou mortels, qui se font tels entre les mains de ceux qui les traitent, sur-tout si ce sont des Médecins de la nature de ceux que rapporte Celse, qui ne sont heureux dans leur pratique, que lorsqu'ils n'ont point commencé les malades, c'est-à-dire, qui ne les traitent avec succès qu'après qu'ils auront été commencés par d'autres : *Ejusmodi Medici melius alienos ægros quàm suos nutriunt* (*b*)..... *neque ideò non est temeraria ista Medicina, quia plures si protinùs à principiis excepit, intereunt* (*c*). Le danger pour les malades sera bien plus grand, s'ils ont l'imprudence ou le malheur de se

(*a*) *Hippocr.* Lib. de Victu in Acutis.

(*b*) C'est-à-dire, *curant*, parce que la Médecine de ce grand Médecin étoit principalement dans le régime.

(*c*) *Celf.* p. 146.

mettre ou de se trouver entre les mains d'Avanturiers Guérisseurs, dont le monde est plein; de ces gens à qui on ne voudroit pas confier le moindre argent, à qui cependant l'on ne craint pas de confier sa vie, tant est aveugle la fureur de plusieurs pour les Charlatans! *Eò cæca dementia devenit maxima pars hominum, ut talibus committant vitam, quibus ne assem crederent* (a). Les malheurs sont presque certains entre les mains de semblables téméraires; mais il ne laisse pas d'en arriver entre les mains des Médecins qui se laissent surprendre aux accidens mortels qui arrivent sur la fin des grandes maladies. Ce sont sur-tout ceux qui n'attaquent jamais l'humeur de la maladie où elle est, parce qu'ils sont toûjours après à vuider les *premieres voyes*, tandis que les vaisseaux la contiennent, & en font ou en préparent de mortels dépôts. Toute l'adresse donc d'un Médecin dès qu'il commence une maladie, c'est de ne jamais perdre de vûë la route qu'occupe & que tient la cause de la maladie qu'il traite. Car la sûreté de la guéri-

Guérisseurs Charlatans. Ils ne réüssissent qu'après les Médecins.

(a) *Lamsvverde*, de Abusu Thermarum, pag. 135.

son ne subsiste, qu'autant que l'humeur roule ou circule dans les vaisseaux sans s'arrêter nulle part; au-lieu que tout est à craindre dès que cette humeur se porte & se fixe dans quelque viscère capital. C'étoit la réponse d'un célèbre Praticien (*a*) de Paris, qui disoit, quand on accusoit d'ignorance ou d'incertitude la bonne Médecine (à laquelle il a fait tant d'honneur) : *Donnés nous des Poûmons & des Foyes qui ne s'engorgent point, & nous guérirons les plus grands maux.* Bien des malheurs donc, en telles mains qu'ils arrivent, ne doivent point être mis sur le compte de l'Art ou de la Médecine, comme si elle étoit incertaine ou impuissante dans ses opérations, parce que souvent la faute en est entiérement de ceux, ou qui ne sçavent point traiter, ou qui traitent mal de grandes maladies. De-là donc il faut conclure qu'un Médecin sera très-heureux en pratique, quand il trouvera dans son malade un sang non essentiellement aliéné dans ses qualités, & les viscères bien conditionnés, & qu'il sçaura bien gouverner l'un & l'autre, & les contenir dans leur *équilibre*, sui-

Certitude de la Médecine.

(*a*) *M. Brayer.*

vant les loix de la vraïe Médecine, la Médecine naturelle : *Undè felix semper erit Medicus, qui in hominem sanitatis recipiendæ capacem inciderit, & secundùm artis præcepta rectè egerit* (*a*). Sageſſe certainement par laquelle il s'aſſujettira la fortune, & ſe la rendra favorable ; car elle ne manqua jamais à qui fut prudent à manier les règles de l'art : *Sapiens pol! ipſe facit fortunam ſibi ; ſat enim fortunatus eſt, qui prudens eſt, & ex Artis præceptis operatur* (*b*). Aprés cela, eſt-ce injuſtice en des gens qui ſont prépoſés pour la rendre ? Eſt-ce préjugé pour quelque Art que la faveur voudroit leur faire relever ? Eſt-ce ignorance pour être mal inſtruits du fond de la Médecine, de ſes principes, de ſes loix, de ſon inſtitution, de les voir & entendre dégrader cette ſcience, qui en a peu au-deſſus d'elle, par ſa dignité de création & ſon titre de néceſſité, lequel la met au-deſſus de celles qui ne tiennent guéres leur origine que de la cupidité des hommes, & leur maintien que de leurs paſſions.

(*a*) *Verdries*, de verâ ad Medicinam viâ, pag. 30.
(*b*) *Idem*, ibid.

FIN DU PREMIER TOME.

Approbation du Censeur Royal.

JE soussigné, Docteur-Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, ai lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, cette *Médecine Théologique*, Ouvrage également docte & édifiant. A Paris, ce 8. Avril 1731.

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans-Civils & autres nos Justiciers, à qui il appartiendra ; Salut. Notre bien amé GUILLAUME CAVELIER, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre : *La Médecine Théologique, créée telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu, &c.* par le Sieur HECQUET, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele, sous le contrescel des Presentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus exposé, conjointement ou séparément, &

autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéïssance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixieme Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit

Livre foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau, le cinquiéme jour du mois de Juillet, l'an de Grace 1731. & de notre Regne le seiziéme. Par le Roy en son Conseil, *Signé*, VERNIER.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 204. fol. 199. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le 20. Juillet 1731. Signé, P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

TABLE
DES MATIERES

Contenuës dans le I. Volume de cet Ouvrage.

A

Age. Observation sur les *âges* des premiers hommes. *pag.* 49

Absorbans. Les glandes, & les vaisseaux du Corps, sont des parties absorbantes. 354. Exemples de tous ces organes absorbans. 555. Détails là-dessus. 556. 557. Circulation du sang dans ces parties. 492

Accouchement. Sa raison méchanique de la part de l'enfant. 445

Aigre dans le sang. 143. Il passe des Peres aux Enfans. *ibid.*

Alimens. Leur ordre naturel. 78

Alimens. Que leurs créations sous la loi nouvelle ont été de légumes. 36

——— Ceux d'avant le Déluge devoient faire vivre très-long-tems. 54. Ceux depuis devoient faire vivre beaucoup moins. *ibid.*

——vils. Ils sont puissans entre les mains de Dieu. 55

——— Quels sont les plus propres à l'homme, & préférables à tous, selon M. Cheyne. 82

——— Quels sont ceux qui entretiennent le mieux la

fluidité du sang 98. Raison là-dessus prise des Coctions. 99

Alimens. Qu'il ne faut pas juger de la nature des alimens le même jour. 102

——— Que ceux qui sont vils & grossiers font vivre plus long-tems que les autres. 119

——— gras. Ils deviennent des remèdes. 165

—— Disconvenances introduites dans les Organes par le changement d'Alimens. 204. Voyez *Légumes. Régime. Viande.*

Ame. Son siége. 302. Observations Anatomiques à ce sujet, 302. 303. Qu'elles portent toutes vers la Divinité. 304

——— Son empire sur le Corps. 301

——— Equilibre entre elle & le Corps. 306

—— Qu'elle est par tout le Corps. *ibid.*

——— Qu'elle est spirituelle. 307

Ame. Tems de son infusion dans le Corps. 308

——— Réflexions sur elle par rapport au Corps. 313

Anatomie. Son étude, comment utile? *Pref.* xxii

——— Raisons des mépriſes de l'Anatomie moderne. *Préf.* xxxiii

Anciens. Simplicité de leurs repas. 191. Exemples là-dessus tirés de l'Ecriture Sainte. *ibid.*

———Leur sobriété sur le vin, & sur les ragoûts, 192. Exemples à ce sujet. 193

Animaux. Leur usage par rapport au premier homme. 5

—— Ceux qui sont immondes sont mal-sains. 35. Que la distinction de ces animaux étoit déja établie avant le Déluge. *ibid.*

———Ils n'étoient pas destinez à être la nourriture des

hommes avant ce tems-là. 60
Animaux. Soin médicinal de Dieu dans la distinction de ceux qu'il avoit permis à son peuple. 73. Ceux qui étoient défendus étoient plus malsains. 74. Par quelle raison? 75
——— Leurs générations, leurs successions, &c. 236
——— Que ceux qui sont aujourd'hui carnaciers, ne l'étoient pas avant le Déluge. 77
——— empâtez. Danger de leurs chairs. 83. Raisons là-dessus. *ibid.*
Antrum Higmorianum, ce que c'est. 478. Lettre de M. RUYSCH à ce sujet. 489
Arbre de Vie, l'origine des Spécifiques. 211
Arbres. Comparaison de leur nourriture avec la nourriture naturelle de l'homme instituée par le Créateur. 92. Raison de cette comparaison. *ibid.*
Assaisonnemens. Leur inconvénient. 194
——— Ils font tout le mal de l'usage des légumes, 195. Preuves là-dessus. 195. 196
Austéritez. Nécessité de les régler. 163

B

Blé. Sa circulation. 400
——— Ses qualitez, ses usages. 401. Détails là-dessus. 402
Boisson. Etiologie à son sujet. 171
——— Comment elle perfectionne les Coctions. 172
——— entre les repas, en quoi si utile? 173
——— Avantage de pouvoir *boire* dans l'après-midi. 178
——— Son utilité à jeun. 179. prouvée par la condition de l'estomac. 180
——— Que l'inten-

tion du Créateur touchant la boisson naturelle, n'est point équivoque. 37

Boisson. Utilité de celle qui est permise par les Dispenses. 170. Voy. *Délayans. Eau.*

Botanique. Raisons d'estime pour elle. *Pref.* xlvii

Boüillons de vieux coqs. Erreur là-dessus. 82

C

Canal Thorachique. Comment il aide à remonter la lymphe. 344

Cerveau. Fonctions détaillées de ce viscère & de ses différentes parties. 290. Réflexions sur ces mêmes fonctions. 291

——— Conjectures sur ses éminences globuleuses. 292

——— Sa structure singuliere. 416

——— Distribution des vaisseaux dans ce viscère. 415

Cerveau. Ce qui arrive au sang qui en revient, sur sa marche. 418

Chair. Qu'elle est plus difficile à digerer que les légumes. 101

——— Qu'elle aura changé le sang des parens. 125

——— La lymphe est enfoncée dans les chairs des animaux. 501. Combien elles tiennent de la partie rouge du sang. 73. Le Créateur a averti de ce qui étoit moins légume dans ces chairs. 72. Combien elles sont peu propres à la nourriture. 100. Voyez *Viande.*

Chaleur énorme de nos entrailles. 199

Charlatans guérisseurs, ils ne réussissent qu'après les Médecins. 571

Chyle. Sa simplicité & de tous les dissolvans naturels. 387. Méchanisme à ce

ſujet. 388
Chyle. Sa route. 393. 394
——— Qu'il paſſe en partie dans les veines méſaraïques. 391
——— Effets de ſon mêlange avec le Sang. 405
Chymie. Raiſons de défiance contre elle. *Pref.* xlvi
——— Naturelle. 348
——— Les Drogues Chymiques ont été ſubſtituées aux Plantes. 216
Circulation. Son méchaniſme par rapport à la réſolution des cauſes des maladies ou des congeſtions. *Pref.* xxxvi
——— Miracle de la circulation à travers des parties molaſſes, &c. 256. Ce miracle eſt inſenſible, & journalier ou continuel. 257. Son uniformité. *ibid.* V. *Lymphe. Sang.*
——— Double, ſçavoir de la partie rouge & de la partie blanche du Sang. 275. 403
Circulation. Celle de la partie blanche combien admirable. 276. Ses moyens. 325
——— Double, & double puiſſance. 320
——— Comment elle s'acheve. 323
——— Calcul ſur la circulation du ſang dans l'œil & le cerveau. 369
——— nouvelle, établie dans un enfant nouveau-né. 460
Coctions. Ce ſont des ſortes d'émulſions. 172
——— Adreſſe des puiſſances pour les régir. 517
Cœur. Son commencement. 309
——— Merveilleuſe prévoyance de la Nature pour *modéler* la force de cet organe. 456
Conception. C'eſt une ſorte d'incubation. 132

Congestions. Leurs origines. 484
Corps. Etat de celui d'un enfant au sortir du sein de sa mere, ordonné par le Créateur. 451
——— Humain. Ses merveilles sont l'objet de la Médecine. 221
——— Ses loix sont les guides du Médecin. 222
——— Justesses dans ses proportions. 226
——— Ses dedans sont plus merveilleux que ses dehors. 249
——— Qu'il ne suit pas toûjours l'ardeur du zèle. 161
——— Que les corps des hommes sont aujourd'hui alterez. 187. Depuis l'usage de la viande après le Déluge. 188. Comment cela s'est fait. 189
Couches. Raisons de tout ce qui se passe après. 462
——— Origine du laît dans les nouvelles accouchées. 463
Créateur. Sa vûë & sa présence par-tout. 550
Crises, calomnieusement négligées. 538. par l'enyvrement des systêmes; de-là les malheurs de la Pratique. 539
——— Leur doctrine recevable. 543. Preuves, exemples à ce sujet. 544
——— Traitez excellens là-dessus. 545. 546
Cruditez. Qu'elles sont prévenuës par l'usage des Délayans. 181

D

Délayans. Leur proprieté. 173
——— Comment ils lient les sucs nourriciers. 174
——— Ils commencent dans la bouche par la salive. 176. Comment ils se continuent dans le Corps. 177
——— Leur vertu pas

leurs seuls contacts. 180

Délayans. Qu'ils préviennent les cruditez. 181. Voyez *Boisson. Eau. Lymphe.*

Déluge. Six cens ans sont passez avant, sans Médecins, sans Viande & sans Vin. 21

——— Cours naturel des choses devant & après. 56

——— Conjectures sur l'intention de la Providence par rapport au Déluge. 109

——— Que les Viandes auront pû l'attirer, & pourquoi ? 65

——— Qu'il n'a point fait changer les tempéramens. *Pref.* xx

——— Qu'il n'a pû alterer les Plantes. 44, 107. Raisons là dessus. 108. *Pref.* xviii

——— Que ses eaux n'étoient pas pourrissantes. 108. Qu'elles n'auroient pû endommager que les feüilles des Plantes. 113

Déluge. Il y avoit peu de maladies avant. 139. parce que les Sucs Nourriciers étoient meilleurs alors. 140. Ces sucs ont changé depuis par l'usage de la Viande. *ibid.* Raisons là-dessus tirées du goût de la viande & de ses dissolvans. 141. Voy. *Légumes. Plantes. Viande.*

Dépurations. Comment elles se font naturellement dans les entrailles. 347

——— Elles se font à travers les vaisseaux alsorbans. 389. Exemples, preuves là-dessus. 390

Diamètres des vaisseaux, étrécis. 138

Diète. Elle est la premiére Médecine. 3

Dispenses du maigre, comment licites. 163. Justifications qui les légitiment. 168

——— Différence de celles qui sont flat-

tées d'avec les nécessaires. 170
Dispenses. Utilité de la boisson permise par elles. *ibid.*
—— Leur nécessité n'affoiblit pas la raison de préference pour les Légumes. 186. Voy. *Régime.*
Dissolvans dans le Corps, ils sont aqueux. 87
—— Celui de l'Estomac est indéfinissable. 88
—— Activité des aqueux. 90
—— Aqueux jusqu'au Déluge. 142. Vineux après le Déluge. *ibid.* Ces derniers sont les sources des maladies. *ibid.*
—— changez par l'usage de la viande. 197. Raison là-dessus tirée de la Chymie. 198
Divinité, apperçûë par-tout dans le corps humain. 230. Sa preuve dans la structure de ce Corps. 270
(le) *Divinum* d'*Hippocrate*, ce que c'étoit. 232. Il est éclairci par les nouvelles connoissances. 233
Ductilité des Sucs nourriciers. 123. & des parties qui sont à nourrir. 124
—— des premiers germes. 128. comment altérée par l'usage de la viande. *ibid.*

E

EAU, principe de toutes choses. 57. 85
—— Son pouvoir. 61. 89. preuves, exemples là-dessus. 61. 62. 89
—— C'est la boisson ordinaire. 38. Notion générale sur cette boisson. 40. Elle est passée du Peuple Hébreu à tous les autres. 41. Marque ou preuve à ce sujet. *ibid.* Par les Religieux Juifs. *ibid.* Par les Anachorètes. 42
—— Que les Légumes ne sont pas de

l'Eau. 57
Eau. Elle eſt dans l'ordre naturel des alimens. 79
——— Myſtères naturels confiez à elle. 85
——— Force de ce qui eſt aqueux. 84
——— Elle abonde dans le grand & le petit Monde. 86
——— Les Diſſolvans dans notre Corps ſont aqueux. 87. Voy. *Boiſſon. Délayans. Lymphe.*
Ecole de Médecine de Paris. Le goût de la bonne Médecine s'y prend. *Pr.* xxix
Eloquence de faits. *Pref.* v. des choſes. xi
Encyclopédie Médicinale. Addition à y faire d'une Hiſtoire pratique de la Médecine. *Pref.* xliii
Enfant. Inſtitution du Créateur pour la nourriture de l'Enfant dans le ſein de ſa mere. 431
——— Que c'eſt la partie blanche du ſang qui paſſe de la mere à l'enfant. 434
Enfant. En quoi la partie rouge du ſang contribuë à ſon entretien? 437
——— Uſage de ſes mammelles dans le ſein de ſa mere. 435
——— Sa lymphe nourriciere. 436
——— En quoi la partie rouge du ſang contribuë à ſon entretien? 437
——— Le quatriéme mois eſt l'époque ou le terme de l'achévement de ſon corps. 439
——— Raiſon méchanique de ſa part au ſujet de l'accouchement. 445
——— Etat de ſon corps au ſortir du ſein de ſa mere, ordonné par le Créateur. 451
——— Nouveau-né. Effet de l'air ſur ſon corps. 452. Ce que la Reſpiration y opére. 453. Changemens qui arrivent dans la circulation de ſon ſang. 454.

Effets de la respiration sur son poûmon & le reste de ses parties. 457. Cruë de nouveaux sucs qui se vuident de toutes les parties de son corps par la pression de l'air. 458. 459. Nouvelle circulation établie dans ce nouveau-né. 460

Enfant. Loix de l'ordre primitif pour la subsistance du nouveau-né. 506. Unanimité de ces Loix avec celles de la Médecine naturelle. 507

——— malade dans le sein de sa mere. 497

——— Sa nourriture. 504

——— Méchanisme du lait qu'il suce des mammelles de sa mere. *ibid.*

——— Son régime quand il vient d'être sevré. 514

——— Qu'il vivroit plus long-tems & plus sainement, s'il ne se nourrissoit que d'alimens analogues au lait. 515. 516

Enfants. Maniere de les nourrir. 470

——— Danger du vin & de la viande pour eux. 484. 523. Raisons Physiques là-dessus. 525

——— Leçon de la Médecine naturelle pour les élever. 512

——— Leurs maladies. 472. Cause de ces maladies dans le sang, qui se porte dans les enfans, surtout au cerveau. 474

——— Origine de la Pléthore chez eux. 471. Emploi de cette abondance de sang. 479

——— Pathologie de leurs maladies. 494

Entrailles. Chaleur énorme des nôtres. 199

——— Leur premier aspect est peu prévenant. 249. La Divinité cependant s'y montre. 250

Epiderme. Son méchanisme. 244. 315
——— Netteté singuliere sur elle. 245
——— Singularité à son sujet. 246. Voy. *Peau*.
Equilibre, entretenu par les eaux dans le globe de la terre. 255. Semblable entretenu par les fluides dans nos entrailles. *ibid.*
——— Entre l'ame & le corps. 306. 310. Preuves. 310. 311. Etiologie là-dessus. 312
——— Action de l'air pour le faire. 316. Raisons là-dessus. 317
——— & *Ton* des parties. 338
——— Son origine dès le sein de la mere. 445
Esprit volatilisé, non volatil. 86
Esprits animaux. Leur réalité comment justifiée. *Pref.* xxv. Voyez *Nerfs*. *Suc Nerveux*.
Estomac. Réflexions sur la simplicité de sa structure. 383
Estomacs ramenez à leurs anciennes convenances. 187
Estres. Leur inaltération. 94
——— Il n'en est point de nouveaux. 114
——— Ordonnances dans leurs genres & leurs individus. 236. 237

F

Femmes. Réflexions sur leur sang. 127
Fibres. Leur accourcissement. 135
——— Usage des Spiritueux pour les accourcir. 136
——— Leur contractilité alterée. 148
——— Que celles du Corps humain sont comme des mêches. 175. Comment elles portent la nourriture par tout le corps. *ibid.* Que la Médecine doit imiter ces manieres naturelles. 176

Fluides. Singularité à leur sujet. 268. Voy. *Lymphe. Sang.*

Fœtus. Son développement & sa formation. 502

——— Sa nourriture. 504. Voy. *Enfant. Mere.*

Fonctions. Chacune d'elles dans le Corps humain est un miracle. 263

——— Loix du grand & du petit Monde pour les régir. 264

Foye. Il est le principal sécrétoire pour la dépuration du Sang. 397

Fruit. Avantage de manger quelque fruit crud dans l'après-midi. 178

G

Ganglions. Leurs usages. 326

——— Réflexions sur les Nerfs par rapport à eux. 328. 329. 330

——— Leur usage par rapport à l'ame. 331

——— Réalité de leur structure donnée par M. Lancisi. 333

Ganglions. Raisons pathologiques à leur sujet. 334

——— Méchanisme de leur ordonnance. 336

Génération. Son mystère. 426

——— Ordonnance des organes qui y servent. 430

Germes naturels des Etres. 10. Leur réalité. 12. Leur équilibre. *ibid.*

——— Attention de la Nature pour leur soupleſſe. 131

Glandes. Conjectures sur leur structure & leur usage. 358. 359. Preuves de ces conjectures. 360

Groſſeſſe. Etat des vaiſſeaux pendant ce tems-là. 433

——— Etat de la matrice pendant la groſſeſſe. 441. Voy. *Enfant.*

H

Hebreux. Dieu confirme le

choix des légumes dans la nourriture qu'il leur donne pendant quarante ans. 27. Il leur donne de la manne, & non des animaux. 28. Il ne leur donne des Cailles, que pour marquer sa puissance. 29

Herbes. Ce sont les anciens remèdes. *Pref.* XIII. Voy. *Plantes.*

Histoire pratique de la Médecine, c'est une addition à faire à l'Encyclopédie médicinale. *Pr.* XLIII.

——— Plan détaillé de cette Histoire. *Pref.* XLV

Humeurs. Leur affinage. 392. Voy. *Lymphe. Sang.*

Hygieine. Sa double leçon. 15. Voyez *Diète. Régime.*

I

Impression du doigt du Créateur, c'est la Nature. 279

Intelligence infinie. 237

Intelligence appliquée au Corps humain. 238

L

Lait. Son origine dans les nouvelles Accouchées. 463

——— Raison de sa formation. 465

——— Sa montée, réflexion là dessus. 466

——— Méchanisme de celui que l'enfant suce des mammelles de sa mere. 504

——— Que l'enfant vivroit plus longtems & plus sainement, s'il ne se nourrissoit que d'alimens analogues au Lait. 515. 516

Légumes. Ils ont été assignez par le Créateur pour la nourriture de l'homme. 5

——— Leur rapport avec le corps de l'homme. 6. Sûreté & vérité de ces rapports. 7. Preuves là-dessus. *ibid.*

Légumes. Dieu confirme leur choix dans la nourriture qu'il donne aux Hébreux pendant quarante ans. 27
——— Ils succéderent à la Manne, que Dieu avoit donnée à son peuple. 32
——— Source de la notion générale d'user de légumes & de fruits, prise dans la Création. 42
——— Raisons démonstratives du régime de Légumes. 43. 44
——— Leurs provisions dans l'Arche. 47
——— Retrouvez dans leur naturel après le Déluge. 48
——— Donnez pour la santé. *ibid.*
——— Qu'ils font vivre plus longtems que la viande. 52
——— Ils ne font pas de l'eau. 57
——— Conséquence qu'ils font préférables à la viande. 97
Légumes. Ils n'ont pas été altérez par le Déluge. 104. Raisons là-dessus tirées de la Chymie. 105
——— Exemple de leur bonté. 106
——— Raisons décisives en leur faveur. 197
——— Préférence des Légumes alterez même par le Déluge. 106
——— changez dans les corps des animaux. 134. Surtout en passant des meres dans leurs petits. 135
——— L'habitude d'en user faisoit des tempéramens différens. 153. Par quelle raison? *ibid.*
——— Ils sont propres à certains tempéramens. 159
——— Qu'ils sont les mêmes, mais qu'on ne les prend plus comme autrefois. 190
——— Double mal causé par leurs assai-

sonnemens. 203
Légumes, parfaitement disculpez. 218
——— Ils sont comme nos corps foncièrement les mêmes. *ibid.* Voy. *Déluge. Régime. Viande.*
Liqueurs. Danger de leur usage. Voy. *Spiritueux.*
Loix Eternelles. 9. Raisons de ces Loix. *ibid.*
——— Naturelles, toûjours les mêmes depuis la Création. 13
——— de l'Oeconomie Animale, changées par l'usage du vin & de la viande. 219. De-là les Plantes n'ont plus les mêmes effets. 220
——— du Créateur, comment elles suffisent pour conserver aujourd'hui la vie. 528
——— de la Médecine naturelle, retrouvées dans les nouvelles découvertes. 547. La Nature s'y reconnoît. 549
Lymphe. Elle est enfoncée dans les chairs des animaux. 101. Elle y est moins pure. 103. Elle y est soüillée d'autres sucs. 104
——— Etrangere. 129
——— Mere. *ibid.*
——— Il y en a peu dans les chairs. 145. & beaucoup dans les légumes. 146
——— De même que l'eau, elle se déprend mal-aisément de sa salûre. 144
——— Son cours. 283
——— Force compressive qui la fait circuler. 284
——— Art de son passage dans les artères. 286
——— Son usage multiplié. 288
——— & *Suc Nerveux*, leur nature, leur Circulation. 339
——— Veines Lymphatiques. 341
——— Sa remontée

au cœur. 342
Lymphe. Comment le Canal Thoracique aide à la remonter. 344
——— Singularité du Méchanisme avec lequel elle se remonte. 345
——— Eau élementaire. 364
——— Comment elle change de goût ou de qualité. 365
——— Son frottement. 384
——— & Séroſitez du Sang en différentes parties. 419
——— Ses effets prodigieux. 424
——— Nourriciére. Sa vertu, ſes propriétez ſingulieres. 510

M

Maigre. Ses diſpenſes comment licites? 163
——— En quoi conſiſte l'altération de la ſanté par le maigre? 164
——— Juſtifications qui légitiment ſes diſpenſes. 168 Voy. *Légumes, Régime.*
Maladies. Il y en avoit peu avant le Déluge. 139. Pourquoi cela? 140
——— Vraies idées de leur nature en général. 536
——— Chroniques. Leur origine. 165. Elles viennent d'une trituration alienée dans l'eſtomac. 166. Sucs morbifiques qui en réſultent. 167
Mammelles. Uſage de celles des enfans dans le ſein de leurs meres. 435. Voy. *Enfant, Lait.*
Matrice. Son état dans le tems de la groſſeſſe. 441
Méchaniſme. Celui du Corps humain. 8
——— des vaiſſeaux de notre Corps. 272
Médecin. Point de vûë où il doit ſe mettre pour guérir. 531
——— Les Charlatans guériſſeurs ne réüſſiſſent qu'après les Médecins. 571
——— Qu'il ne faut

pas imputer à incertitude les fautes des Médecins qui s'éloignent de la Nature. 568
Medecins. Injustice envers ceux de cette profession. 225
Médecine. Sa création. 1
—— Son objet. *ibid.*
—— Quelle a été la premiere ? 3
—— Naturelle. *ibid.* 482. Ses regles. 11. Véritez de ces regles. *ibid.* Ses loix. 482
—— Chaque être a la sienne. 8
—— Elle est venuë six cens ans après le Déluge. 20
—— Combien elle tient au Théologique ? *Pref.* IX
—— En quoi Théologique ? 239. *Pref.* XII
—— Combien son étude porte à la Religion ? 223. *Pref.* I
—— Elle est autant religieuse, que sçavante ou éclairée. *Pref.* III
Médecine. Combien elle inspire de vertu & de régularité dans les mœurs. *Pref.* III
—— Religion & pieté dans la Médecine, en quoi consistantes ? 551. 552
—— Son honneur distingué est le titre de sa religion. 554
—— Son objet, ce sont les merveilles du Corps humain. 221
—— Sortie des mains de Dieu. 225
—— L'ignorance en Médecine calomniée. 228. Ces obscuritez portent à la Foi. 229
—— Son honneur & sa dignité. 501
—— Humiliée sous la seule disposition du Créateur. 553
—— Naturelle guérisseuse, exemples là-dessus. 520. Raisons de ces cures spontanées. 522. Leçon de cette Médecine pour élever

les enfans. 512. Elle est toûjours subsistante. 626. C'est un Médecin domestique. 527. Ce que c'est que ce Médecin. 529. Preuves de cette Médecine dans l'ancienne. 532. Elle consiste à sçavoir suivre les mouvemens de la Nature. 534. Ses Loix retrouvées dans les nouvelles découvertes. 547

Médecine. Preuves qu'elle peut aussi sur le spirituel. 556

——— Que sa dignité & sa profession tiennent de la Sacerdotale. 557

——— Objection contre tout ce qu'on a dit à son honneur. 558. 559. Réponse à cette objection. 559. 560

——— Sa justification. 560

——— Son orthodoxie dans ce Traité. *ibid.*

——— Objection sur son incertitude. 565. Réponse selon Hippocrate. 566

——— Maux incurables dont elle n'est pas cause. 569

——— Sa certitude. 572

Mere. Equilibre ou origine dès le sein de la Mere. 443. Voy. *Enfant. Lait.*

Mœurs. Raison d'adopter la science des mœurs pour la perfection de la Médecine. *Pref.* xlvii

——— Combien la Médecine inspire de vertu & de régularité dans les mœurs. *Pref.* lii

Monde. Il ne vieillit pas. 92

——— Son renouvellement sans nouveaux êtres. 93. Explication de ce renouvellement. *ibid.*

——— Que rien n'y périt. 114

——— comparé à un instrument de musique. 93

Mouvemens toniques. Ils sont une suite

des loix passées de la mere à l'enfant. 519

N

Nature, expliquée. 227. 242
——— Tout y est pensée. 233
——— Qu'elle n'est point aujourd'hui affoiblie. 97
Nerfs. Leur structure, &c. 299
——— Souhait de voir éclaircir ce qui les concerne par les Anatomistes. *Pref.* xxvii. Voy. *Esprits animaux. Suc Nerveux.*
Nourriture. Nécessité d'apprendre au premier homme de quoi il devoit se nourrir. 4
——— Le pain & l'eau nourriture ordinaire dans le langage des Livres Saints. 39. Institution du Créateur là-dessus. 40. Voy. *Alimens. Légumes. Régime. Viande, &c.*
Nutrition. Son caractère. 75
Nutrition. C'est une végétation. 131
——— Comment elle s'opere d'une maniere admirable. 509

O

Oeconomie Animale. Sa beauté. 242
——— Ses loix changées par l'usage du vin & de la viande. 219. Inconvénient qui en résulte. 220
Oeil. Méchanisme dans cette partie. 370. Voy. *Vûë.*
——— Calcul sur la circulation du sang dans l'Oeil & le Cerveau. 369
Oreille. Sa structure. 371
——— Ordonnance de ses parties externes. 372. De ses parties internes. 373. Détails là-dessus. 374
——— Air inné dans cet organe. 375. Renouvellement de cet air. 376

Oreille. Usage de son Suc Cérumineux. *ibid.*

——— *Ton* de toutes ses menuës parties. 377

Organes. Les mêmes avant qu'après le Déluge. 77

——— Leur structure méchanique, & celle de leurs vaisseaux. 273

Oscillations, pourquoi changées ? 149

P

Pain. Il a été avec l'Eau la nourriture ordinaire du Peuple de Dieu. 39. Institution du Créateur là-dessus. 40

Parties. Leur ordonnance. 309

——— Danger d'augmenter leur ressort. 123. Combien peu de chose le réhausse. 130

——— Les Spermatiques tiennent de l'eau. 80. Les Charnuës ne viennent qu'en second. *ibid.*

Peau. Art admirable dans sa structure 243

Peau. Netteté singuliere sur elle. 245

——— En quoi elle sert à la régularité de la circulation du sang ? 247. Adresse de toute cette manœuvre méchanique. 248. Voy. *Epiderme.*

Pensées. Leurs germes, conjectures là-dessus. 293. Vraisemblance de ces conjectures, tirée des Arts. 295

——— Conjectures sur leur siége dans les éminences, les protubérances, & les appendices globuleuses des ventricules du Cerveau, & sur la Moëlle allongee. 296. 298. Observations qui favorisent ces conjectures. 297. Leur fondement. 300

Peres. Que le sang a été changé en eux depuis le Déluge. 154

——— Leurs organes changez de

force. *ibid.*
Peres. Puissance, Coction, alterées chez eux. 155. Fibres changées. *ibid.* Parenchymes changez. *ibid.* Parties Spermatiques alterées. 156. Membranes ont reçû une nouvelle impression. *ibid.* Substance des parties, devenuë différente. 157. Tempéramens dégradez. *ibid.*
——— Changement de leurs Corps. 158. Raisons méchaniques là-dessus. 159
Physique. Son incompétence, contrainte de retourner à Dieu. 230
——— Sûreté de la revelée. 23
——— Premiere découverte dans la vraie Physique. 8
Pituïte & Lymphe. Réflexion à ce sujet. 476
Placenta. Sa structure. 464
Plantes, propres à chaque pays. 213. Preuves, exemples là-dessus. 214
Plantes. L'ancienne Médecine consistoit toute en elles. *ibid.*
——— Que le Déluge n'a pû les endommager. *Pref.* XVIII. 44. 107. Raisons là-dessus prises des arrosemens. 45. sur-tout par-dessus les feüilles. *ibid.* Autres raisons. 168
——— Que le Créateur n'a pas voulu les perdre par le déluge, & pourquoi? 46. afin de ménager une ressource pour nourrir les animaux de l'Arche. *ibid.*
——— Elles conservent leur verdeur sous les eaux. 110
——— Que le Déluge n'auroit pû que gâter leurs feüilles. 113
——— Leur renouvellement après le Déluge. 115. en quoi il aura consisté? *ibid.*

Plantes. Elles sont les mêmes qu'avant le Déluge. 116. Raisons là dessus tirées de l'Esprit vivifiant. 117. Voy. *Déluge.*

——— Que la terre est couverte de toutes les Plantes créées. 215

——— Pourquoi leurs vertus sont fautives ? *ibid.*

——— Les Drogues chymiques leur ont été substituées. 216

Plèthore. Son origine dans les enfans. 471. Voy. *Enfans.*

Pratique de la Médecine. D'où viennent ses malheurs ? 539

——— Principes de Pratique illusoires. 542. Voy. *Médecine.*

Pression. Elle fait la même chose que la Suction. *Pref.* xl

——— Sa vertu ; Ondulations en conséquence. *Pref.* xli

Proportions, & Ordre dans l'Univers. 234

——— Leur étude est le fond de la Médecine. *Pref.* xxx

Proportions. Leur source vient de l'ordre du Créateur. *Pref.* xxxi

——— altérées dans les organes des Corps. 216

Puissance digestive, répanduë dans le Corps, elle est respective. 217

——— Etiologie sur ses disconvenances avec les dispositions dans les Plantes. *ibid.*

Puissances. Leur origine. 271

R

Regime naturel à l'homme, défini par le Créateur. 16. 55. 151

——— Que le plus naturel doit faire vivre le plus longtems. 21. Preuves de faits là-dessus, 22

——— Raison du Régime naturel, prise dans les Ecritures. 53. Preuves

ou témoignages. 53. 54. 77
Régime. Rapport entre le Régime naturel & nos Corps. 151. Si le monde a été dans l'erreur là-dessus? 152
——— Preuves du naturel, consistant en légumes & en fruits. 562. Ces preuves sont toutes fondées sur l'Ecriture. 563
——— Il est plus utile que les Purgatifs pour les corps usez. 168
——— Explication sur l'effet du Régime changé. 169
——— Précaution dans son changement. 203
——— maigre. Corps contraints dans ce Régime. 160. Effets de cette contrainte, fût-elle même volontaire. 161. Maladies qui s'ensuivent dans les personnes Religieuses. 162. Voy. *Alimens. Dispenses. Légumes*, &c.
Religio Medici. Ce que c'est que ce Livre. 239. Il n'est ni impie, ni irréligieux, mais imaginaire. 240. Sa justification. 141
Religion & pieté dans la Médecine, en quoi consistantes? 551. 552. Voyez *Médecine.*
Remèdes. Dessein de ramener les esprits aux vrais Remèdes. *Pref.* xvi
——— Que le Créateur en donna avec les Alimens. 208
——— Etiologie sur les importans. 122
——— Pourquoi tant de ceux qui sont vantez dans les Livres, se trouvent fautifs? 209
Repas. Simplicité de ceux des Anciens. 191. Voy. *Anciens.*
Respiration. Ce qu'elle opére dans le corps d'un enfant nouveau-né. 453
——— Ses effets sur le poûmon & le reste des parties de ce corps. 457

Ressort. Danger d'augmenter celui des parties. 123. Combien peu de chose le réhausse. 130
Révélation. Elle doit l'emporter sur la Physique. 22
Révulsion. Soûlèvement contre la *Révulsion* & la *Dérivation* mal entendues. *Pref.* xxxiv
——— Cause qui fait obéir le sang dans la saignée faite pour la Révulsion. *Pref.* xxxix
RUYSCH (Mr.) Extrait de sa Lettre sur l'*Antrum Higmorianum*, ou le Sinus Maxillaire. 489

S

Saignée. Comment elle engraisse? 126
Sang. Danger de son usage en qualité de nourriture. 65
——— Que lui & la chair nourrissent moins que les légumes. 69
——— Sa partie rouge est moins propre à nourrir. *ibid.* Sa blanche y convient bien mieux. 70. Sa partie rouge peut moins s'affiner & s'assimiler. 71. La blanche au contraire. *ibid.*
Sang. Qu'il est laiteux. 84
——— Il est essentiellement fluide. 98
——— Alimens qui entretiennent le mieux sa fluidité. *ibid.* Raison là-dessus prise des Coctions. 99
——— Que les chairs d'animaux sont moins propres à entretenir sa fluidité. *ibid.*
——— Danger de changer sa *crâse* par des alimens insolites, comme la chair. 125
——— Sa souplesse & sa douceur pour la production des animaux. 133
——— Son véhicule diminüé par l'usage de la viande. 145

Sang, changé dans les Peres. 154
——— Que l'usage du vin & de la viande le fait aigrir. 158
——— Aigre dans le Sang. 143. Il passe des Peres aux Enfans. *ibid.*
——— Son cours comment dirigé. 258. Singularitez là-dessus. 259
——— Justesses de sa circulation par tant de différens vaisseaux. 260. 261. Elle entretient l'équilibre des parties. 262
——— Réfléxions sur celui des Femmes. 127
——— Tourbillons différens dans la circulation du sang. 269
——— Usage de sa partie rouge. 278
——— Proprieté admirable de sa partie blanche. 282
——— Comment il se remonte. 322
——— Histoire méchanique de sa dépuration. 396. Le Foye est le principal sécrétoire pour cette dépuration. 397. Ce que d'autres parties y contribuent. 399
Sang. Double circulation de sa partie rouge & de sa blanche. 275. 403. Route & marche de ces deux parties. 404
——— Effets de son mêlange avec le Chyle. 405
——— Singularité de sa circulation, par la situation de certains vaisseaux. 407
——— Mêlange d'assimilation de sucs dans le Sang. 409
——— Que son volume s'ajuste pour la circulation de ses sucs. 410
——— Méchanisme par lequel il circule par le poûmon, &c. 412
——— Sa circulation différente dans les différens viscères. 413
——— Proprietez

de ſes deux parties. 417
Sang. Ce qui lui arrive ſur ſa marche, en revenant du Cerveau. 418
——— Lymphe & Séroſitez du Sang en différentes parties. 419
——— dépuré en arrivant dans l'Hypogaſtre, & pourquoi ? 421
——— Sa partie rouge manifeſtée. 442
——— Comment ſa partie rouge ſert à la blanche ? 440
——— Que c'eſt ſa partie blanche qui paſſe de la Mere à l'Enfant. 434
——— En quoi ſa partie rouge contribuë à l'entretien de l'Enfant ? 437
——— Son évacuation des Hémorrhoïdes, & d'ailleurs 480
——— Sa circulation dans les parties abſorbantes. 492. Méchaniſme touchant cette circulation. 494. Voy. *Circulation. Lymphe.*
Sécrétions. Leur merveille. 264
——— Leur art. 269
Sécrétoires. Singularité à leur ſujet. 268
Siécles. Il n'y avoit point de Médecins dans les premiers Siécles. 18
——— Difference de la vie de notre tems, d'avec celle des premiers. 19
Sinus Frontaux, & autres, leurs uſages. 487
——— Maxillaires. 478. 489. Capacité de ces Sinus. 490
Solides. Ils changent de *ton*, & les Fluides de *fluidité*. 147
Sommeil. Son explication. 185
——— Quelle ſorte de circulation du ſang il faut pour le produire. *ibid.*
——— rendu par les Diſpenſes, ſon avantage. 182
——— Mauvais effets de ſon manquement. 183. 184
Spécifiques. Leur ori-

gine a été l'Arbre de Vie. 211
Spécifiques, non détruits. 212
——— Que les Spécifiques créés ont perdu leurs convenances. 208. parce que les Corps sont sortis des leurs. 209
Spiritueux. Leur usage pour accourcir les fibres des animaux. 136
—— Ils sont moins propres à la Digestion. 202. Voy. *Liqueurs*.
Structure méchanique des organes & de leurs vaisseaux. 273
——— Contrarierez de Structures, preuves du doigt de Dieu. 274
Sucs Globuleux, non propres à la nourriture. 76
——— des Herbes, ils sont concertez avec le Corps humain. 58. Maniere de concevoir là-dessus la raison du Créateur. 58. 59
——— Lymphatiques, seuls nourriciers. 81
Suc Nerveux. Sa sécrétion. 287. Singularité à son sujet. 314. Calcul & réflexion à son égard. 381. Voy. *Esprits animaux. Nerfs*.
——— Nourricier des Plantes, combien encore actif aujourd'hui. 90. Calcul là-dessus. 91
Sucs Nourriciers, leur ductilité. 123. Qu'ils ont changé depuis le Déluge par l'usage de la viande. 140. Raisons là-dessus. 141
Suc Pancréatique, quel il est? 88
Sucs Spermatiques dans les deux sexes. 422
Systêmes. Nouvelles rêveries à leur sujet, sous prétexte des anciennes. 541

T

Tempéramens, dépéris par l'usage de la viande. 118
——— Que l'habitude d'user de lé-

gumes faisoit des temperamens différens. 153. Que celle d'user de viandes les a changez. 154
Tempéramens dégradez. 157
Terre. Qu'elle est couverte de toutes les Plantes créées. 215
——— Richesse renfermée dans elle, sur-tout remarquable dans le commerce des Eaux. 253
——— Equilibre entretenu par les Eaux dans le Globe de la Terre. 255
Ton. Son égalité. 139
Toucher. Son universalité. 378
——— Etiologie à son sujet. 379
Tourbillons differens dans la circulation du Sang. 266. Un seul fluide pour eux tous. 267
Transpiration merveilleuse. 320
Trituration alienée dans l'estomac, c'est la cause des maladies chroniques. 166. Sucs morbifiques qui en résultent. 167
——— Elle commence dans l'Estomac. 382

V

Vaisseaux du Corps humain, leur longueur prodigieuse. 277. Leur immense éxilité. 319
——— Méseraïques. Singularité à leur sujet. 394
Valvules. Leurs usages. 323
Vapeurs qui rempliss'ent les capacitez, ce qu'elles deviennent. 349. Dangers si elles n'avoient leurs échappées. 350. En quel sens elles s'admettent. 351. Leur usage dans le Cerveau. 352
——— Leurs issuës. 360. 361. Preuves là-dessus tirées de la structure des parties. 362
——— Porositez qui

exprimment la matiere des vapeurs. 363
Veines Lymphatiques. 341
Viande. Indulgence de la manger, différente de la leçon d'uſer de légumes. 13. Explication de cette indulgence. 14
——— Autre leçon Médicinale du Créateur touchant l'uſage de la Viande. 15
——— Objection, que l'on vit longtems en en mangeant. 18
——— Conceſſion d'en uſer, expliquée. 24. Que ça été pour prévenir la déſobéiſſance de l'homme. *ibid.*
——— Dangers de ſon uſage. 25 Preuves, exemples là-deſſus. 26
——— Parmi les promeſſes de Dieu, aucune de donner de la Viande à manger. 30
——— Bonheur de la Terre promiſe, en tout autre choſe qu'en Viandes. 31
Viande. Dieu ne parle jamais d'en donner à ſon Peuple. 33. ſinon pour les ſacrifices. *ibid.* Avec quelles reſerves ce Peuple en devoit uſer. 33. 34
——— accordée par précaution. 49
——— Qu'elle a été la cauſe de la diminution de la vie des hommes. 52
——— Qu'elle a plus d'inconvénient que les Légumes. 62. Avis du Créateur là-deſſus. 62. 63 Il fait à cet égard office de Médecin. *ibid.* Il retranche des chairs ce qu'elles ont de plus dangereux à la ſanté. 64
——— Maux attribués à ſon uſage. 150
——— Les Diſſolvans changés par ſon uſage. 197. Raiſon là-deſſus tirée de la Chymie 198

Viandes. Qu'elles auront pû attirer le Déluge, & pourquoi ? 65
——— Elles excitent les passions. 66. Elles occasionnent les crimes. 67. V. *Alimens. Chair. Déluge. Légumes. Régime. Vie.*
Vie. Sa longueur en usant des Légumes. 17
——— Elle s'accourcit en mangeant de la Viande. *ibid.*
——— Si l'on vit long-tems en mangeant de la Viande? 18. Différence de cette longue vie d'avec celle des premiers siécles. 19
——— Raison physique de l'accourcissement de celle des hommes. 49
——— Observation sur les longues vies des premiers hommes. 49. Nécessité de ces longues vies. 50. Comment elles se sont accourcies, & pourquoi ? 50 51. 100. 137.
Vies. Que pour accourcir celles des premiers siécles, le Créateur sans rien changer, n'a eu qu'à permettre l'usage de la viande avec les légumes. 51
Vie. Que les hommes ont diminüé de Vie, si-tôt qu'ils ont mangé de la viande. 52
——— longue de certains Animaux. 95. d'Hommes. *ibid.* Détails & exemples là-dessus. 96
——— Que les alimens vils & grossiers font vivre plus long-tems. 119
Vieillesse. Sa raison, & celle de l'accourcissement de la Vie. 148. Calcul imaginé là-dessus. 149. Voy. *Vie.*
Vin. Il étoit peu usité anciennement pour boisson ordinaire. 37 plûtôt pour les libations & les sacrifices. *ibid.*
——— Ses dangers. 38. *Pref.* xvii

Vin. C'eſt un Cordial. 38
——— Il n'a point été créé. 79
——— Son abus pour les Enfans. 484
——— Que le Vin & la Viande ne font pas vivre plus long-tems. 119
Viſcères. Leur appareil groſſier en apparence. 251. Que telle eſt l'apparence des dehors du Globe Terreſtre. 252
——— comparés aux Orbes Céleſtes. 265
Volatiliſation dans nos Corps. 199. Malaiſée dans eux depuis l'uſage de la Viande. 200. Raiſons chymiques là-deſſus. *ibid.* Continuation de preuves tirées des Diſſolvans. 201
Vuë. Elle s'exerce par une eau. 367. Exemple là-deſſus dans l'Oeil. 368. Voy. *Oeil.*

Fin de la Table du I. Volume.

ERRATA

du Premier Tome.

Pag. 21. *lign.* 12. *en marge*, & ſ *liſez* & ſans vin.

P. 48. *lign.* 9. *en marge*, retrouvées *liſ.* retrouvés.

Ibid. lign. 26. données *liſ.* donnés.

P. 54. *lign.* 9. *en marge*, *apres vivre ajoûtez* long-tems.

P. 136 *lign.* 14. *en marge*, ſpitueux, *liſ.* ſpiritueux.

P. 143. *lign.* 16. *en marge*, aigres *liſ.* aigre.

P. 209. *lign.* 15. *en marge*, leuts *liſ.* leurs.

P. 312. *lign.* 18. *liſ.* empire.

P. 456. *lign.* 9. en marge, *modelor* liſ. *modéler.*

CATALOGUE

DE LIVRES DE MEDECINE, Chirurgie, &c. qui se trouvent à Paris, chez CAVELIER, Libraire, rüe S. Jacques, au Lys d'Or.

ABREGE' de toute la Médecine pratique, ou Sentimens des plus habiles Médecins sur la nature des Maladies, de leurs causes, & des Remèdes qui leur conviennent, &c. 5. vol. *in*-12. *sous presse.*

Anatomie du Corps de l'homme en abregé, où Description courte de toutes ses Parties, par M. Noguez, fig. *in*-12. Paris, 1726.

Anatomie du Corps Humain, avec des Remarques utiles aux Chirurgiens dans la pratique de leurs Opérations, par Mr. J. PALFIN, nouv. Edition, augmentée & corrigée exactement, avec les Observations Anatomiques de Mr. RUYSCH. 2. vol. *in*-8. fig. *sous presse.*

Anel (Dominic.) Art de sucer les Playes sans se servir de la Bouche, avec un spécifique pour prévenir certaines Maladies vénériennes, *in*-8. fig Amst. 1709.

Amman. (Jo. Conr. & *Wallis*) Surdus loquens, sive Dissertatio de Loquela surdi & muti, *in*-8. Lug. Bat. 1727.

Art de conserver la santé des Princes & des personnes du premier rang, celle des Religieuses, avec les avantages de la vie sobre

de *Cornaro*, *in*-12. Leyde. 1724.

Aurelianus (Cælius) de Morbis acutis & chronicis. Amman notulas adjecit, cum animadversionibus ab Almeloveen, & Doct. Virorum, *in*-4. Amst. 1722.

Baglivi (Georg.) Opera omnia Medico-Practica & Anatomica, Editio octava aucta, *in*-4. Lugduni, 1714.

Bartholini (Thomæ) Specimen Historiæ Anatomicæ, *in*-8. c. fig. Amst. 1702.

Bauhini (Gasp.) Pinax Theatri Botanici, cum Prodromo, c. fig. *in*-4. Basileæ, 1671.

Bianchi (Jo. Bapt.) Hist. Hepatica, cum Observationibus, & tabulis æneis, *in*-4. 2. vol. Genevæ, 1725.

Boerhaave (Herm.) Aphorismi de cognoscendis & curandis Morbis in usum doctrinæ domesticæ digesti, *in*-12. Paris, 1728.

—— Ejusd. de Materiâ Medicâ & Remediorum formulis quæ serviunt Aphorismis, de cogn. & cur Morbis, *in*-12. Paris, 1720.

—— Ejusd. Institutiones Medicæ in usus annuæ exercitationis domesticos digestæ, Edit. quarta auctior, *in*-12. Paris, 1722.

—— Ejusd. Tractatus de Viribus Medicamentorum, *in*-12. Paris, 1727.

—— Ejusd. de comparando Certo in Physicis Sermo Academicus, anno 1715. *in*-4. Lug. Bat.

—— Ejusd. Elementa Chemiæ, quæ anniversario labore docuit, in publicis privatisque Scholis, cum tabulis æneis. Editio altera, Leydensi multò correctior, cui accessêre ejusdem Auctoris Opuscula omnia, prius sparsim edita, *in*-4. 2. vol. c. fig. Paris, 1733.

Camerarii (Rud. Jac.) Ephemerides meteo-

rologicæ Tubingenſes, cum Ramazzini Ephemeridibus Barometricis, *in*-4. Aug. Vind. 1696.

Celſus (Corn.) de Medicina, curante ab Almeloveen, *in*-8. Amſt. 1711.

Le Clerc (Daniel) Hiſt. de la Médecine, l'origine & les progrès de cet Art de ſiecle en ſiecle, les Sectes qui s'y ſont formées, les noms des Médecins, leurs vies, &c. nouv. Edition augmentée par l'Auteur, *in*-4. fig. La Haye. 1729.

Clerici (Dan.) Hiſtoria Latorum Lumbricorum, intra Hominem & Animalia naſcentium, *in*-4. cum fig. Genevæ, 1715.

Codex Medicamentarius, ſeu Pharmapœa Pariſienſis, ex mandato Facultatis Medicæ Pariſienſis in lucem edita, *in*-4. Pariſiis, 1732.

Coſchwitz (Dan.) de febribus erraticis, *in*-4. Haſæ, 1711.

Davach de la Riviere, Miroir des Urines, où l'on voit les differens temperamens & les cauſes des maladies d'un chacun, 3. Edition augmentée, *in*-12. Paris, 1722.

Deventer (Henry) ſon Traité des Accouchemens, traduit du Latin en François, avec de nouvelles Obſervations, *in*-4. fig. *ſous Preſſe.*

Douglaſſ, nouvelle maniere de faire l'Opération de la Taille. On y a ajoûté Rousset & Mr. Cheselden ſur l'Opération de la Taille par le haut Appareil, traduit de l'Anglois par Noguez, *in*-12. fig. Paris, 1724.

Drelincurtius (Carol.) Diſſert. Anat. Practica de Lienoſis, *in*-8. Lug. Bat. 1711.

—— Opuſcula Medica, quæ reperiri potuere omnia, nunc primò ſimul edita, *in*-4. Hagæ, 1727.

Le Duc (Ant.) in novam, tutam & utilem Methodum transplantationis Variolarum, *in*-8. Lug. Bat. 1722.

Duverney de Organo Auditus, structuram, usum & morbos Auris continens, *in*-4. fig. Lug. Bat. 1730.

—— De l'Organe de l'Ouïe, contenant la structure, les usages & les maladies de toutes les parties de l'Oreille, *in*-12. fig. Leyde, 1731.

Ephemeridum Medico-Physicarum Germanicarum Academiæ Naturæ Curiosorum, Decuriæ tres & Centuriæ X. *in*-4. 30. vol. cum figuris. N. B. *complet.* 1684. ad 1722.

Fanton (Jo.) De Thermis Valderianis, *in*-8. Genevæ, 1725.

Franci (Jo.) Momordicæ Descriptio, *in*-8. Ulmæ, 1720.

Le François, Réflexions critiques sur la Médecine, où l'on examine ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les jugemens que l'on porte au sujet de cet Art, 2. vol. *in*-12. Paris, 1723.

—— Du même, Projet de Réformation de la Médecine, *in*-12. Paris, 1723.

—— Du même, Dissertation contre l'usage de soûtenir des Thèses en Médecine, avec un Mémoire pour la Réformation de la Médecine dans la Ville de Paris. *in*-12. Paris, 1720.

Fraudorfferi) Phil.) Tabula Smaragdina Medico-Pharm. *in*-12. Norimbergæ, 1723.

Freind (Jo.) Emmenologia, in quâ fluxus muliebris menstrui Phænomena, Periodi, vitia, cum medendi Methodo ad rationes mechanicas exiguntur; cum Prælect. Chymicis, nova Editio aucta, *in*-12. Paris. 1727.

—— Ejusd. Comment. de Febribus ad Hipp. de Morbis popularibus, *in*-8. Amst. 1726.

—— Du même, Histoire de la Médecine depuis Galien jusqu'au commencement du XVI. Siecle, traduit de l'Anglois par Goulet, 3. vol. *in*-12. Leyde, 1727.

Furstenau (Jo.) De Morbis Jure-Consultorum, *in*-8. Ffurti, 1721.

Garengeot (Jac. René Croissant) Traité des Opérations de Chirurgie, fondé sur la Méchanique des Organes de l'homme, & sur la Theorie & la Pratique la plus autorisée, 3. vol. *in*-12. fig. Paris, 1732.

—— Du même, nouveau Traité des Instrumens de Chirurgie les plus utiles, & de plusieurs nouvelles Machines propres pour les Maladies des Os, &c. nouv. Edition augmentée, 2. vol. *in*-12. fig. Paris, 1727.

Glandorpii (Mat.) Opera omnia, scilicet Speculum Chirurgorum, Methodus medendi Paronychiæ, Tractatus de Polypo Narium, Gazophylacium polyplusium Fonticulorum, *in*-4. Londini, 1729.

Glauberi (Jo. Rod.) Miraculum mundi, *in*-8. Amst. 1653.

Glissonii (Fr.) Tractatus de Ventriculo & Intestinis, *in*-4. c. fig. Londini, 1677.

Gockelii (Eberhardi) Enchiridion Med. Practicum de Peste & de Venenis, *in*-8. Aug. Vind. 1669.

Gouraigne (Hug.) Tractatus de Febribus juxta Circulationis leges, ubi rejectâ Sanguinis Fermentatione & Fermentorum Systematis, veritas demonstratur in Theoria & in Praxi, *in*-12. Monspelii, 1730.

Greulichius (Jo.) de Bile sana & ægra, *in*-8. Ffurti, 1683.

Gruhlman (Jo.) Epistolica Dissert. contra Oculorum caliginem, *in*-4. Jenæ, 1706.

Guglelmini (Dom.) Opera omnia Mat. Hydraul. Med. Physica; accessit vita Autoris à Jo. Morgagni, 2. vol. *in*-4. c. fig. Genevæ, 1719.

Harderi (Jo. Jac.) Exercitationes Anatomico-Medicæ, à Peyero auctæ, *in*-8. Basileæ, 1688.

Hecquet (Dom.) de purganda Medicina à curarum sordibus, ubi Purgationum fraudes & impostura revelantur, purgandi leges & tempora restituuntur, *in*-12. Paris, 1714.

——— Novus Medicinæ Conspectus, ubi ex sanguinis circuitus anomalis Miscellanea Succorum & Humorum adulteria deducuntur, 2. vol. *in*-12. Paris, 1722.

——— Aphorismi Hippocratis ad mentem ipsius, Artis usum & corporis mechanismi rationem expositi, Gr. Lat. 2. vol. *in*-12. Paris, 1724.

——— Traité de la Peste, les moyens de s'en préserver & d'en guérir, le danger & l'abus des Barraques & des Infirmeries forcées, *in*-12. Paris, 1722.

——— Observations sur la Saignée du pied & sur la Purgation au commencement de la petite Verole, des Fiévres malignes, &c. Preuves de décadence dans la Pratique de la Médecine, & raisons de doute contre l'Inoculation, *in*-12. Paris, 1724.

——— Lettre en forme de Dissertation pour servir de Réponse aux difficultez sur le Livre de la Saignée, *in*-12. Paris, 1725.

——— Réflexions sur l'usage de l'Opium, des Calmants, & des Narcotiques pour la guérison des Maladies, *in*-12. Paris, 1726.

——— Remarques sur l'abus des Purgatifs & des Amers au commencement & à la fin des Maladies, & sur l'utilité de la Saignée dans les Maladies des yeux, dans celles des Vieillards, des Femmes & des Enfans, *in*-12. Paris, 1729.

——— De la Digestion & des Maladies de l'Estomac, suivant le Systême de la *Trituration*, nouvelle Edition augmentée, avec les Réponses à M. Astruc, Silva, &c. 2. vol. *in*-12. Paris, 1730.

Henningeri (Jo.) Quadriga Scriptorum Dieteticorum, *in*-8. Argentorati, 1713.

Hermanni (Pauli) Cynosura Materiæ Medicæ, annotatis exornata à Sig. Henningero, nunc diffusiùs explanata, & compositorum Medicamentorum recensione aucta, curante Boeclero, 3. vol. *in*-4. Argent. 1726. 1731

Heusingeri (Mich.) de Nocti-Luca Mercuriali, sive de Luce quam Argentum vivum in tenebris fundit, *in*-4. Giessæ, 1716.

Hippocratis Aphorismi, accurante Theod. Jans. ab Almeloveen, Gr. Lat. *in*-24. Lug. Bat. 1732.

Hoffmanni (Frid.) Medicina rationalis systematica, ubi Philosophia Corporis Humani vivi & sani ex solidis Physico-Mechanicis & Anatomicis Principiis methodo demonstrativâ, per certa Theoremata traditur, 4. vol. *in*-4. Venetiis, 1730.

Hoffmanni (Jo. Maur.) Acta Laboratorii Chymici, fundamenta Chymiæ, Operationes præcipuæ, &c. *in*-4. Norimbergæ, 1717.

Hovius (Jac.) Tractatus de circulari Humorum motu in Oculis, *in*-8. c. fig. Lug. Bat. 1716.

Jankii (Jo. Jac.) Selectus materiæ Medicæ Ta-

bulis LXV. seu Thesaurus Ludovicianus recensitus, notis & dosibus illustratus, *in*-12. Norimbergæ, 1720.

Klobii (Just.) Historia Ambræ, *in*-4. Vittembergæ, 1666.

Knaut (Christ.) Methodus Plantarum genuina, *in*-8. Lipsiæ, 1716.

Koenig (Eman.) Regnum Vegetabile, 2°. auctum. 2. vol. *in*-4. Basileæ, 1708.

La Motte (Mauqueſt) Traité complet de Chirurgie, contenant des Observations & des Réflexions sur toutes les Maladies Chirurgicales, & sur la maniere de les traiter, seconde Edition corrigée & augmentée, 4. vol. *in*-12. Paris, 1732.

——— Du même, Traité complet des Accouchemens naturels & non naturels, & contre nature, expliqué dans un grand nombre d'Observations, *in*-4. Paris, 1722.

Lancisii (Jo. Mar.) Opera quæ hactenus prodierunt omnia, collegit Asſaltus, 2. vol. *in*-4. c. fig. Genevæ, 1718.

Langii (Christ.) Opera omnia Medico-Practica, curante Rivino, *in*-fol. 3. vol. Lipsiæ, 1704.

Leeuvvenhoek (Ant.) Opera omnia, seu Arcana naturæ ope Microscopiorum detecta, acceſſerunt Epistolæ Physiol. de naturæ Arcanis, *in*-4. c. fig. 4. vol. Lug. Bat. 1722.

Outre les Livres ci-deſſus on trouve chez le même Libraire pluſieurs autres Livres de Médecine, Chirurgie, &c. tant imprimez en France, que dans les Pays Etrangers, où il a grand commerce.

Zool. c
9